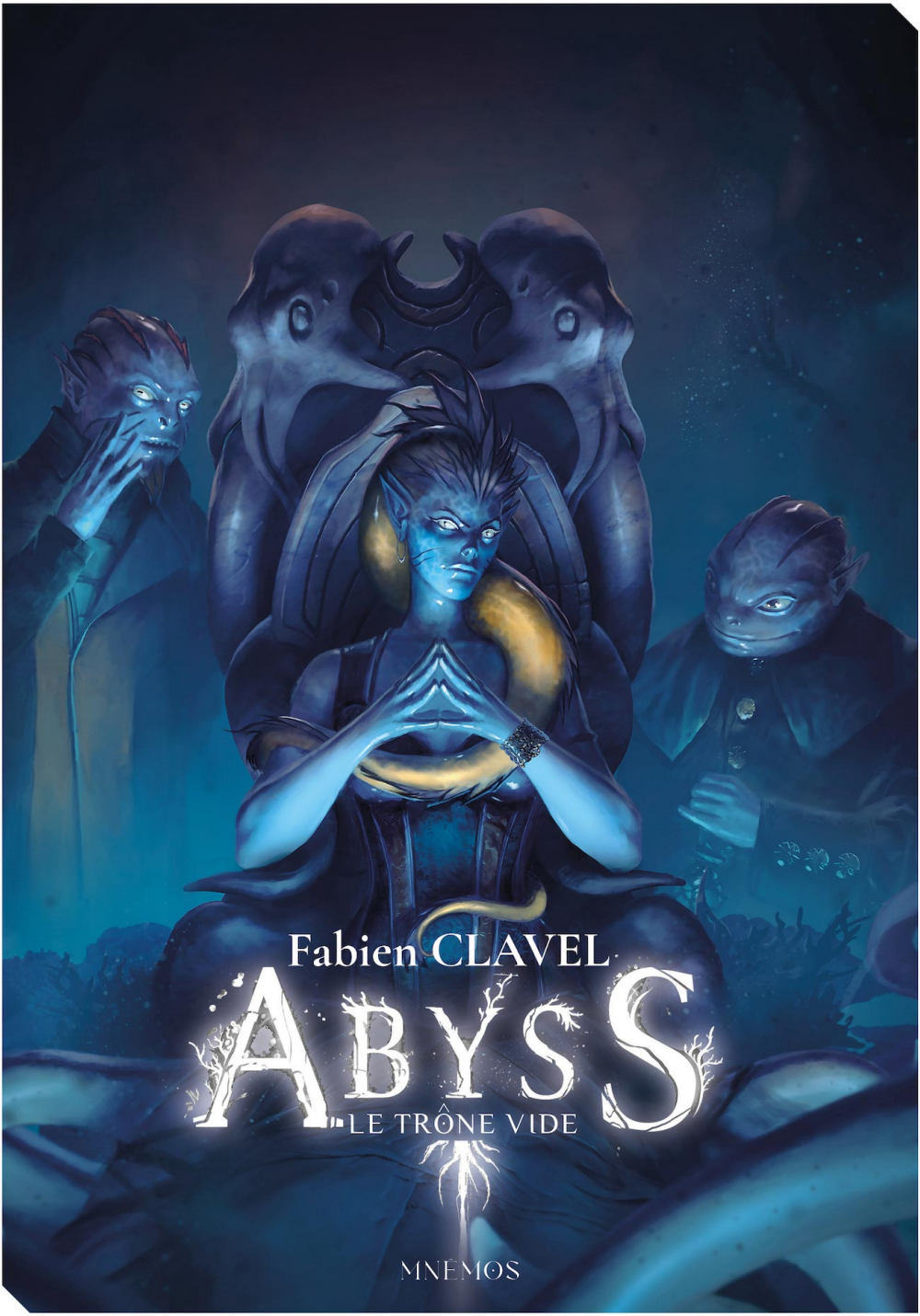
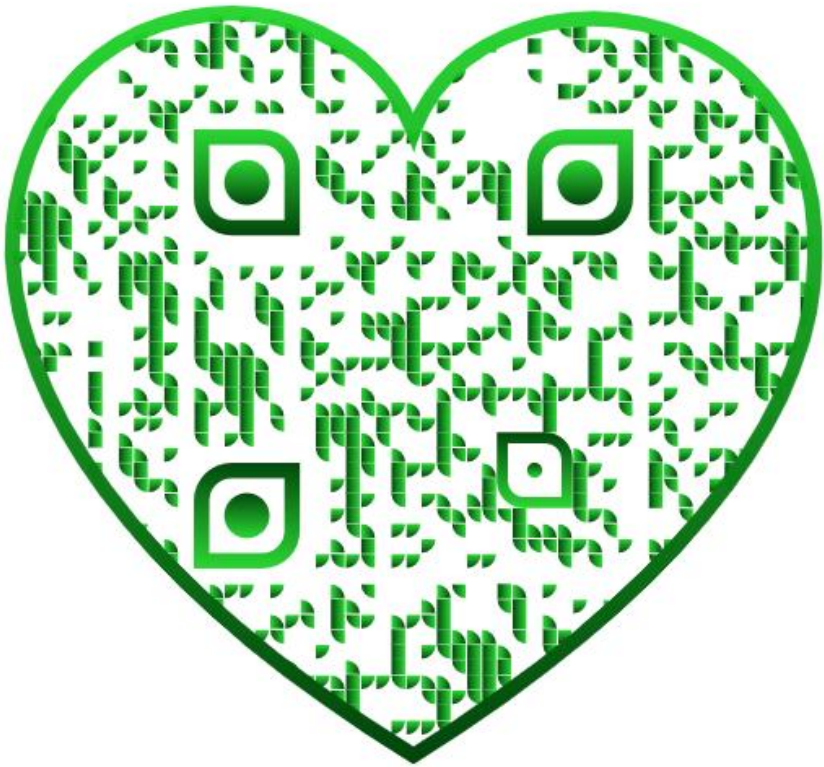
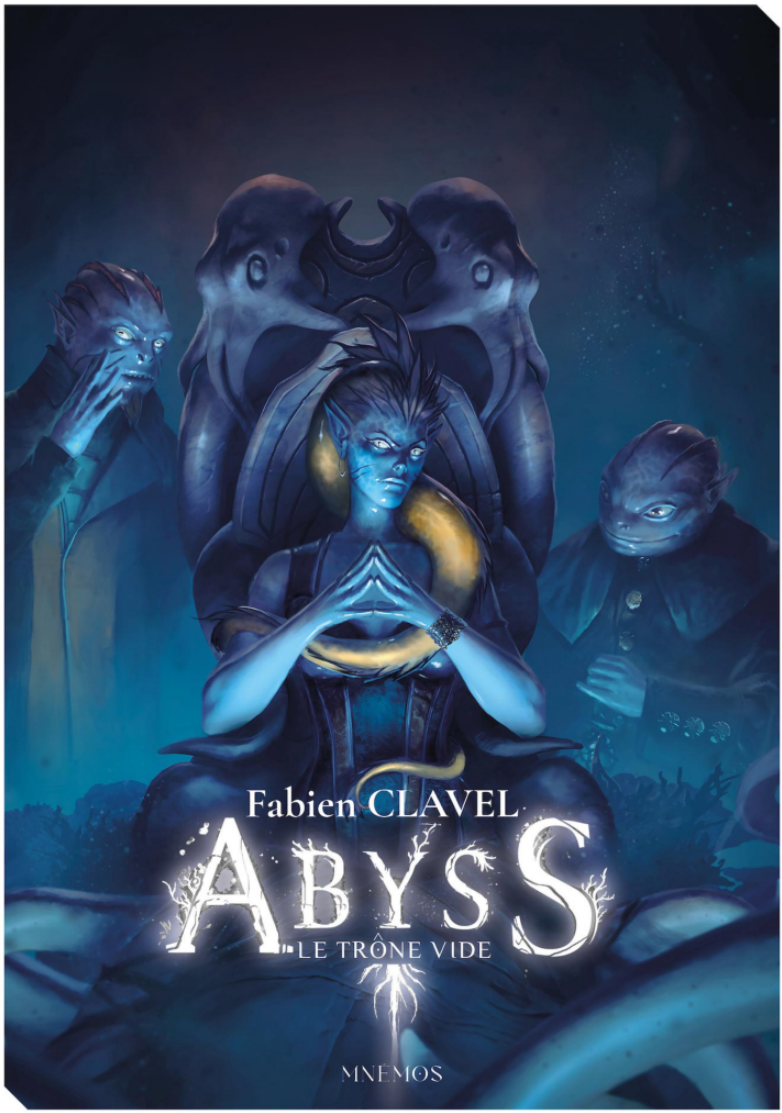

Fabien CLAVEL
ABYSS
LE TRÔNE VIDE
MNÉMOS




Fabien CLAVEL
ABYSS
LE TRÔNE VIDE
MNEMOS

ABYSS

Du même auteur aux Éditions Mnémos :

Nephilim, L'Hepta, intégrale, 2020

La Niréide, 2022

Buffy, Baroque épopée, 2023

Abyss est un jeu de Bruno Cathala et Charles Chevallier, édité par Bombyx.
Abyss est une marque déposée.

Illustration de couverture : Pascal Quidault
Logo : Xavier Collette

© Les Éditions Mnémos, dépôt légal juin 2024
2, rue Nicolas Chervin | 69620 Saint-Laurent d'Oingt
ISBN : 978-2-38267-143-6
eISBN : 978-2-38267-148-1
WWW.MNEMOS.COM

Fabien Clavel

ABYSS

LE TRÔNE VIDE

MNÉMOS

À Charles Chevallier et Bruno Cathala.

pour anna

pour léna

LISTE DES PRINCIPAUX PERSONNAGES

APPRENTI : Mage débutant et arrogant qui doit passer un examen. Son innom est Ström.

ARMATEUR : Marchand oisif et velléitaire. Son innom est Nourrain.

BEC : Alliée poulpe qui siège à la Chambre des Alliés.

BOURRELLE : fille du Roi, elle est connue pour prendre en charge les basses œuvres du régime.

CHEF DES ARMÉES : Militaire chargé de la défense de la Frontière.

DIPLOMATE : Politicien qui siège au Parlement.

DISCIPLE : Mage débutante amie de l'Apprenti. Son innom est Limme.

DRESSEUSE : Militaire affectée à la défense de la Frontière. Elle dresse des murènes de combat. Son innom est Moire.

ÉLÉDONE : Allié coquillage attaché au service de l'Armateur.

ESCAMOTEUR : Mage délégué de la jurande nourricière, travaillant près de la Séchure.

ESTRAN (voir Roi)

GARDIENNE : Cultivatrice qui siège à l'Assemblée Océanique du Sénat. Elle est candidate au poste d'Ablégat.

HISTRIONNE : membre du Conseil royal, elle ne semble appartenir à aucune Guilde en particulier.

HÔTESSE : fille du Roi, connue pour être une princesse de devoir, digne de son père.

LIBÉRATRICE : Politicienne de faible rang qui siège pour la première fois à l'Assemblée Océanique du Sénat. Son innom est Zée.

Limme (voir Disciple)

Maraîchère : Cultivatrice travaillant auprès de la Séchure et déléguée adjointe de la jurande nourricière. Son innom est Salyne.

Meunier : Cultivateur membre de la jurande nourricière.

Moire (voir Dresseuse)

Mucus : murène apprivoisée de la Dresseuse.

Nourrain (voir Armateur)

Professeure : Mage brillante vendant son savoir-faire au plus offrant.

Questeur : Militaire vétéran qui siège à l'Assemblée Océanique du Sénat.

Roi : souverain actuel d'Abyss, très apprécié de son peuple.

Reine : épouse du Roi à la présence discrète mais continuelle.

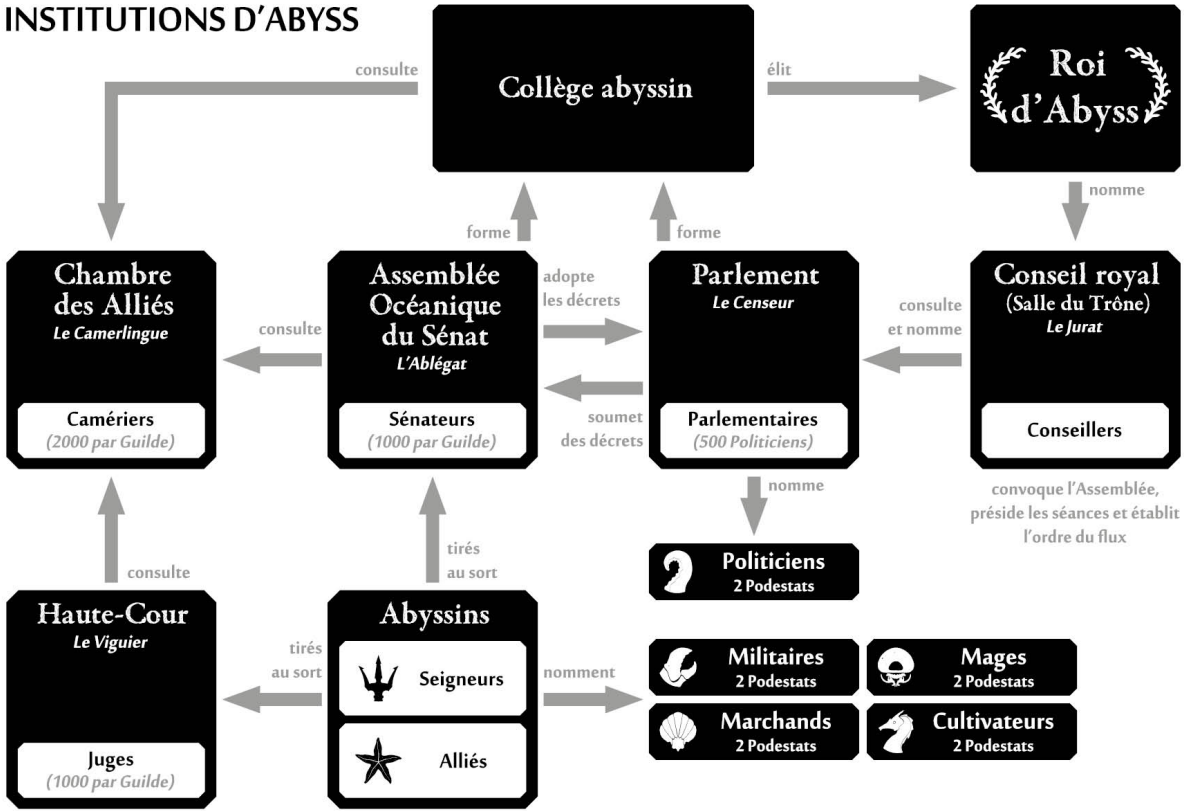
Salyne (voir Maraîchère)

Strömm (voir Apprenti)

Trésorier : Politicien qui siège à l'Assemblée Océanique du Sénat. Il est candidat au poste d'Ablégat.

Zée (voir Libératrice)

INSTITUTIONS D'ABYSS



PROLOGUE

Entre le fond
Et la surface
Les goémons
Et les sargasses
Dans l'Océan
Où les eaux glissent
Tous les courants
Vont en Abyss

La Ménestrelle, *Hymne abyssin*

La Pédagogue eut un instant de lassitude devant sa classe qui ne parviendrait jamais à entonner en chœur l'Hymne abyssin. Elle ne leur demandait pourtant pas les mille huitains de la chanson. Un seul lui aurait suffi.

Elle examina ses élèves.

Des hippocampes et leurs corps cuirassés d'anneaux osseux, des pieuvres dans leur épais tégument changeant de texture et de teinte à chaque instant, des coquillages dont le manteau coloré dépassait entre les valves entrouvertes, des crabes blancs aux longues pinces hérissées de poils et des méduses vitreuses battant de leur ombrelle contractile.

Et pas un seul ne parlait la triwehr, la triple langue des Seigneurs composée de la weyd'wehr qui se fondait sur la vue, de la geus'wehr qui utilisait le goût et les odeurs, et de la kan'wehr qui reposait sur les sons.

La Pédagogue était forcée de répéter trois fois chaque instruction, en cliquètements, puis en luminescence et enfin en odeurs. Elle

refusait toutefois de recourir à la quatrième langue, appelée plekh'wehr, qui nécessitait le toucher. Jamais elle ne s'abaisserait à une telle déchéance.

Et pourtant, elle connaissait déjà la déchéance ! Appartenant à la Guilde des Politiciens, elle était faite pour diriger. Mais tout le monde n'était pas destiné aux plus hautes sphères du pouvoir. Il fallait bien quelqu'un pour enseigner aux Gwehrs.

Non.

Elle ne devait pas employer ce mot-là. Les Alliés n'étaient certes pas aussi intelligents que les Seigneurs, ils ne connaissaient qu'une seule langue, mais ils avaient droit au respect qu'un enseignant devait à ses élèves.

La jurande des instructeurs avait été très claire là-dessus. Dans le même temps, cependant, on lui avait bien fait comprendre que donner des cours aux Alliés constituait l'échelon le plus bas du métier.

En voyant sa classe, elle le comprenait douloureusement.

Les pieuvres clignotaient sans cesse, les crabes entrechoquaient leurs pinces en produisant des stridulations, les méduses émettaient de faibles quantités de venin et les hippocampes dansaient. C'était un brouhaha de toutes les langues mêlées.

— Allons ! Du calme ! s'exclama la Pédagogue en triwehr.

Cela suffit à ramener un peu de paix dans la grotte. Elle avait choisi cet endroit pour son isolement relatif du guyot. Le village était perché sur la montagne de basalte. On avait puisé dans les vases calcaires pour en tirer une argile rouge, cuite à la chaleur des fumeurs noirs. Ainsi, les moindres anfractuosités de la falaise étaient occupées par des constructions roussâtres, épousant le relief jusqu'à prendre des formes étranges. Des rotondes servaient à stocker les récoltes de sargasses au milieu des orgues basaltiques. En d'autres endroits, on avait sculpté dans la roche des façades lisses munies de portes excavées.

Il ne restait qu'une caverne de libre, au pied du mont, là où le tapis microbien, chargé de soufre, recouvrait le sol. Ce dernier s'illustrait de multiples traces, déjections, terriers et pistes minuscules, témoignant de la vie qui s'y nichait. L'extérieur était hérissé de vers tubicoles avec

leurs branchies écarlates au milieu desquelles bourdonnait une colonie de crevettes rimicaris aux mouvements incessants.

Les parois de basalte noir arrêtaient la plupart des sons et des lumières venues de l'extérieur, évitant de parasiter le cours. Un léger courant empêchait les odeurs de rester trop longtemps. À l'entrée de la cavité, une colonie de tuniciers au panache blanchâtre faisait office de filtreurs et conservait une eau parfaitement transparente.

La Pédagogue flotta un instant, essayant de retrouver son Gher'néhu.

— Reprenons, dit-elle plus doucement.

Cette fois, les écoliers étaient attentifs. Ils récitèrent l'Hymne avec force claquements, scintillements et messages odorants. Ces derniers arrivaient avec un peu de retard.

Elle soupira, à demi satisfaite, se demandant si sa vie continuerait de cette manière. Petite, elle affirmait à qui voulait l'entendre que son père était l'océan lui-même. Orpheline et sans une perle, elle avait réussi, à force de travail, à entrer sans gloire dans la jurande des instructeurs. Malgré les moqueries sur son ignorance crasse et sur son accent digne des Cultivateurs, elle s'était obstinée, passant des marées entières dans l'indigne striothèque du guyot. Il n'y avait que quelques tablettes disponibles mais elle les avait dévorées avec avidité. Par chance, comme partout, la collection contenait un exemplaire du *Dit de l'Ô*, une anthologie des plus grands textes abyssins.

Elle en avait retiré une forte conscience de l'injustice du monde. Chacun chantait les louanges du Roi Estran, qui était considéré comme le plus droit de l'histoire d'Abyss. Malgré tout, des inégalités incroyables continuaient de sévir, à commencer par la manière dont on traitait les Alliés. Le pouvoir écrasait.

Elle-même devait se faire violence pour ne pas les appeler Gwehrs, les bêtes, comme les Seigneurs aimaient à les nommer. Pourtant, on ne rechignait jamais à les mettre au travail ou à user de leurs corps. Les recueils de la striothèque étaient tout de même gravés dans de la nacre ! Cela ne semblait étonner personne.

Un flux viendrait où tout cela devrait changer, pour la survie même d'Abyss.

À peu près satisfaite de sa leçon, la Pédagogue décréta une pause. Les Alliés s'égayèrent dans toute la grotte et certains sortirent même de l'enceinte. Elle n'eut pas le courage de les retenir. Il faudrait les rappeler pour la prochaine leçon.

À cet instant, une petite pieuvre s'avança vers elle en s'aidant de ses ventouses. La Pédagogue l'aimait bien. C'était son élève la plus intelligente. Usant de leurs tentacules, elles allèrent vers le plafond de la grotte pour s'éloigner des crabes qui se querellaient avec les hippocampes.

La petite pieuvre lui tendit une sorte de médaille qu'elle devait avoir trouvée en chemin. Elle s'appelait Ventouse dans son langage primitif.

< Je te remercie, scintilla la Pédagogue en weyd'wehr.

L'écolière changea de couleur en retour. Ses photophores s'animaient, décrivant son émotion de voir une Seigneure condescendre à lui faire cours. La Pédagogue était toujours gênée par sa gratitude. Elle n'avait pas vraiment choisi d'être là. Pourtant, peu à peu, elle sentait qu'elle prenait goût à l'instruction des Alliés. Peut-être auraient-ils la chance un flux de progresser grâce à ses leçons.

En tout cas, cette petite pieuvre possédait toutes les qualités requises. La Pédagogue la remercia à nouveau d'une caresse de la caude. Elle voulut placer le médaillon avec les autres trésors minuscules offerts par son élève mais le temps lui manqua.

Avant de l'enfiler autour de son cou, elle ne lui accorda qu'un bref coup d'œil. C'était une médaille d'aragonite sculptée pour représenter deux spirales enchevêtrées. Cela devait valoir cher. Elle espéra que la petite Ventouse ne l'avait pas volée.

— Bien, la pause est terminée, annonça-t-elle.

Les crabes et les hippocampes cessèrent de se quereller. Ces derniers ne cessaient d'aspirer l'eau et de coller les carapaces des crustacés à leurs bouches tubulaires. Les méduses n'avaient pas bougé, les coquillages non plus. Il ne manquait que quelques pieuvres.

— Peux-tu aller les chercher ? demanda la Pédagogue à sa favorite.

< Bien sûr, netune ! clignota la petite pieuvre en retour.

Dans un ballet de tentacules, elle s'envola joyeusement hors de la

grotte. La Pédagogue attendit, humant l'eau. Elle la trouvait bien salée auflud'hui. C'était étrange. Dans le guyot, la salinité était plutôt basse d'ordinaire et elle n'avait pas senti de courant particulier.

Ce fut quand la petite pieuvre revint, paniquée, que la Pédagogue comprit. C'était un goût métallique qui imprégnait l'eau. Le sang de la pieuvre flottait derrière elle : Ventouse était blessée !

Alors, les premiers nuages sombres pénétrèrent dans la grotte. La Pédagogue sentit son sang se figer dans ses veines. De la venimencre ! Cela ne pouvait être que cela. Elle sentait le parfum de murène.

<[{ Les Coralliens ! s'écrièrent les enfants terrifiés.

Tous, ils refluèrent vers elle. Déjà, l'opacité avait presque envahi la cavité. La Pédagogue recula vers le fond de la caverne, épouvantée. Il y aurait peut-être une issue de ce côté !

À cet instant, le nuage s'alluma de mille feux éclatants. Elle leva le bras, éblouie. Ils employaient du mucus luminescent. Ainsi, toutes les histoires que l'on racontait sur ces croquemitaines étaient vraies !

À demi aveuglée, le cœur affolé, elle parvint à s'enfoncer dans une anfractuosité. Ses élèves la suivirent. Elle les sentait qui se pressaient contre ses flancs. Elle eut même l'impression d'écraser une pince de crabe ou une queue d'hippocampe contre un rocher. La peur la tenaillait trop pour qu'elle prenne le temps de s'en inquiéter.

Le goût cuivré du sang s'élevait, de plus en plus prégnant. La Pédagogue souffla l'eau par la bouche. Elle ne voulait pas avaler le sang des enfants !

Dans un coin de sa tête, une voix lui disait qu'elle n'aurait pas dû fuir ainsi. La jurande des instructeurs lui aurait intimé l'ordre de protéger les écoliers, même au péril de sa vie.

Mais que pouvait-elle faire face à des Coralliens ? Pour sûr, sa classe était déjà décimée.

Elle progressa dans un tunnel dont elle espéra qu'il la conduirait au-dehors. Tremblante, une pieuvre se lovait contre elle. Son écolière préférée, sans doute. Elle n'avait pas le temps de vérifier.

Pourquoi ces troupes d'élite les attaquaient-elles ? Elles devaient travailler pour le Roi. D'ordinaire, c'étaient même elles qui

défendaient la Guilde des Politiciens. Pourquoi les envoyer contre des enfants ? Tout cela était incompréhensible.

Finalement, elle se heurta à un mur de basalte. C'était la fin. Il n'y avait plus d'issue.

Elle allait mourir là, au milieu des viscères de ses élèves et des excréments que la peur leur avait fait relâcher. Un peu de venimencre l'avait suivie, lui tournant la tête. Les Alliés enfants autour d'elle agonisaient dans cette eau empoisonnée. La petite pieuvre s'éteignit à côté d'elle. Son tentacule se détendit soudain, restant malgré tout attaché par les ventouses.

Alors, un Seigneur surgit. La Pédagogue, incapable de bouger, enregistra chaque détail avec un détachement qui l'étonna.

C'était bien un membre de la Guilde des Militaires, facilement reconnaissable à sa carapace rouge vif et à sa pince. Il devait être le plus mince du groupe, pour avoir réussi à se faufiler dans le boyau.

Son visage disparaissait derrière un heaume de corail vermillon aux arborescences complexes et dont le dessin rappelait la forme d'un trident. On ne pouvait plus douter qu'il s'agissait d'un Corallien. Deux yeux pourpres et froids se posèrent sur elle. La pince se leva.

Convaincue qu'elle allait mourir, la Pédagogue eut le réflexe de brandir son médaillon devant elle. Après tout, c'était peut-être la raison pour laquelle les Militaires l'attaquaient : pour reprendre leur bien.

Alors, le regard changea derrière le grillage de corail.

< Tu es de l'Eschole ? demanda-t-il en weyd'wehr.

S'il recourait à la langue luminescente, cela signifiait qu'il ne voulait pas être compris de ses semblables. Un espoir naquit dans le ventre de la Pédagogue. Elle mentit et acquiesça sans vraiment avoir compris la question.

Les yeux du Corallien reflétèrent une multitude de sentiments. Elle lut tout à la fois de la honte, de la peur, du respect et de l'hésitation. Un tourbillon se créait dans le crâne de son assassin.

Quelques fluxiales passèrent. Le tueur songeait.

La Pédagogue sentait avec répulsion le poids mort de la pieuvre suspendue à sa hanche. Ce contact la révulsait plus que tout au

monde. Elle voulait que cela en finisse pour être débarrassée de cette sensation hideuse.

< Pardonne-moi, ma sœur, s'enlumina finalement le Corallien.

Et il leva sa pince.

* * *

Quand la Pédagogue parvint à s'extraire du boyau, la venimencre s'était pratiquement dispersée. Elle en fut bouleversée. Les petits Alliés flottaient, morts, éventrés, ou bien gisaient sur le sol de la grotte. Des nuages d'hémolymphe bleu et rouge ondoyaient au milieu des byssus sectionnés, des tentacules tranchés, des ombrelles coupées en deux. Çà et là s'accumulaient des fragments de carapaces et de coquilles.

Déjà, les premiers charognards accouraient. Des crevettes rouges arrivaient en essaim pour dépecer les cadavres.

La Pédagogue ne les chassa pas. À quoi bon ?

Elle quitta lentement la caverne. Sur le seuil, elle aperçut le corps de Ventouse, toujours soudée à son bassin, tel un enfant mort-né, à moitié dévorée par les rimicaris. La nausée la plia en deux.

Dans le même temps, une vague monta en elle, terrible, irrépressible et sourde : la vengeance. Elle franchit son jabot, acide.

Alors, se redressant, la Pédagogue serra les poings.

Ou plutôt le poing car sa main gauche manquait, tranchée par la pince du Corallien.

CHAPITRE 1
SALYNE LA MARAÎCHÈRE

> Notre société est profondément divisée. Entre Alliés et Seigneurs, d'abord. Puis entre les cinq Guildes : Cultivateurs, Mages, Politiciens, Militaires et Marchands. Ces structures sont lourdes et contraignantes. Elles apportent de la stabilité à notre monde. Une stabilité louable et fondamentale. Cependant, nous devons être capables de proposer des associations transversales afin de gagner en souplesse, tout en conservant ce qui fait notre force. C'est pourquoi j'ai décidé, en ce flux, de créer une nouvelle forme associative appelée jurande. Des personnes venues de Guildes différentes pourront s'associer autour d'activités communes. Ainsi, la jurande nourricière réunira à la fois des Cultivateurs qui font pousser les sargasses, des Mages qui créent les pharillons et des Militaires qui assurent la sécurité des champs.
>
> Discours du Roi Estran

Beaucoup trouvaient Salyne belle. Elle avait entendu des conversations autour d'elle, des murmures lumineux, des chuchotements de fragrances. Malgré cela, la Cultivatrice persistait à penser qu'il s'agissait d'une erreur.

Comment pouvait-on apprécier ce long corps jaunâtre, piqueté de photophores, ces nerfs épais et durcis qui corsetaient ses flancs ? Ou son crâne hérissé de cornes ? Comme souvent, les Seigneurs s'étaient persuadés de sa beauté et ils se passaient le mot afin d'en tomber tous

d'accord.

La Maraîchère attribuait ce succès étrange à sa manière de bouger, très rapide. On la comparait souvent aux exocets qui, grâce à leurs ailes, pouvaient passer de l'autre côté de la Séchure. Elle frissonna en songeant à ces spectres.

Elle se tourna vers la Séchure.

Le néant commençait là, à quelques brasses. Il était impossible de vatséguir davantage. On ne pouvait que cosséguir.

Là-bas s'étendait une sorte de miroir brûlant, frontière entre morts et vivants, qui s'éteignait parfois sans que l'on comprenne pourquoi. À chaque fois, Salyne espérait que le phénomène serait définitif. À chaque fois, elle était déçue. L'éblouissement, le bouillonnement revenaient.

Son derme se desquamait. Elle était atteinte d'une sorte de lèpre, perdant des peaux mortes dont raffolaient les poissons. Tout mourait ici. On oubliait l'ombre bienveillante, la pression rassurante, la douceur du sel.

Salyne en avait perdu son Gher'néhu : son ventre était atrocement gonflé, comme si elle avait été enceinte. Elle perdait des lambeaux de peau. Ses yeux se dissimulaient derrière des os de seiche fendus pour ne pas être aveuglés par la clarté mortelle de la Séchure.

Non, elle n'était pas séduisante.

La Maraîchère se tourna vers les algues. Seules les sargasses s'épanouissaient ici. Elles formaient des nappes vastes qui s'étendaient en tous sens sur des centaines de brasses. C'était un bonheur de contempler leurs belles colorations brunes. La récolte arrivait à terme.

Salyne contempla un instant les plantes. Elle prit en main les pneumatocystes, des sphères remplies de gaz qui permettaient aux sargasses de flotter. Puis ses doigts essuyèrent le mucus collant qui les protégeait de la lumière. En dessous, la texture était rugueuse. Sur les laisses, les tiges demeuraient lisses et régulières tandis que les thalles, larges, se hérissaient de rares épines. Des frondes cylindriques se développaient à partir de cette base, richement ramifiées de lames foliacées.

[Les anguilles posent problème ? cliqueta Salyne en sortant de sa

contemplation.

[Oui, répondit une voix. Elles ont pondu leurs œufs et les larves viennent de sortir. Les animaux sont très agressifs. Plusieurs Cultivateurs ont été mordus.

Le Seigneur qui venait de lui répondre était le Faucheur. Il la regardait parfois avec des yeux luisant de désir mais pas en cet instant. Toute son attention était concentrée sur la récolte à venir. Néanmoins, Salyne s'éloigna de lui, comme si son contact lui répugnait.

[Mais ce n'est pas le problème principal, reprit le Faucheur.

Salyne le fixa, surprise.

Le Faucheur était un Cultivateur musculeux, qui avait longtemps servi dans la Milice. Auflud'hui, il était vieux mais personne n'aurait tenté de rivaliser avec ses membres noueux qui semblaient encore capables d'abattre plus que leur part de travail.

[Regarde, siffla le Faucheur.

De sa grosse main calleuse, il repoussa les premières branches de sargasses et découvrit une nouvelle rangée de plantes.

Salyne poussa un cri de surprise.

Ces frondes-là étaient phosphorescentes, émettant une lueur brunâtre, maladive. Pourtant, à sa connaissance, jamais les sargasses n'avaient pris ce type d'apparence. Les algues se corrompaient parfois mais pas à ce point. Elle interrogea le Faucheur du regard.

Il secoua la tête.

[Personne ne sait d'où ça vient. Mais ça se répand.

[Pourquoi n'en ai-je pas entendu parler plus tôt ?

Elle connaissait déjà la réponse. Les Cultivateurs, orgueilleux, refusaient d'admettre le moindre échec en rapport avec l'agriculture. Ils accusaient la lumière, les courants, la salinité, les Mages plutôt que de reconnaître leurs erreurs. Ils avaient sans doute espéré régler le problème par eux-mêmes sans que personne s'en rende compte.

Ils avaient manifestement échoué.

[Est-ce que ça peut abîmer la récolte ?

Le Faucheur grimaça.

[Oui, pulsa-t-il.

Et ses photophores luisirent fugacement, signe de son désarroi et de sa honte.

[Les frondes phosphorescentes se multiplient beaucoup plus vite que les autres.

[Sont-elles consommables ?

[Non. Elles puent le soufre. Et elles aspirent tout l'oxygène environnant. Certaines anguilles ont été asphyxiées. Cela explique aussi leur agressivité.

Salyne observa un moment les vagues qui flottaient, agitées par les courants. Elles ressemblaient à des fantômes d'algues. La Cultivatrice contracta les mâchoires. Un pressentiment funeste lui serrait la poitrine.

* * *

Salyne alla trouver le délégué local de la jurande nourricière, l'Escamoteur. C'était un Mage. Les Cultivateurs le méprisaient pour son corps faible et ses yeux enfoncés dans leurs orbites. En règle générale, on n'appréciait guère ces magiciens experts en illusions, incapables de se confronter à la rugosité de la matière. On voyait en eux des menteurs et des paresseux. Mais on était bien content de les trouver quand il s'agissait de fabriquer les pharillons pour éclairer les forêts de sargasses et leur permettre de croître.

Mais, si proche de la Séchure, il n'y avait nul besoin de pharillon. Et le Mage ne servait à rien. On l'avait propulsé à la tête de la section locale de la jurande afin de ne plus l'avoir dans la caude.

L'Escamoteur végétait donc derrière un comptoir, les yeux dans le vague. Salyne le trouva, flottant derrière le bureau circulaire. Il semblait plus hagard encore que d'ordinaire. Certains racontaient qu'il s'adonnait à la Dérive mais la Maraîchère n'y croyait guère. Un délégué de la jurande n'aurait pas pris un tel risque !

[J'ai de mauvaises nouvelles, stridula Salyne en arrivant.

L'autre poussa un grognement. Il nageait dans ses vêtements tressés de byssus.

[Les sargasses sont affectées par une maladie qui les rend

immangeables…

Pas de réaction. Peut-être n'avait-il pas compris ? Le Seigneur semblait pâle et fatigué. À quels excès s'était-il donc livré ? Finalement, ces rumeurs de Dérive n'étaient plus si improbables.

[Nous n'avons pas de solution. Il faut avertir Abyss.

À ce mot seulement, le Mage leva un œil globuleux.

[Abyss ? cliqueta-t-il.

[À moins que votre magie ne soit capable d'éradiquer cette maladie.

Salyne n'y croyait guère.

[Hélas, siffla le Mage. Je n'ai rien trouvé…

Tiens ? Il semblait plus au courant qu'elle ne l'avait cru.

[Vous saviez pour la maladie ?

[Bien sûr ! Me prenez-vous pour un incapable ?

La Maraîchère ne répondit pas.

[Évidemment, pulsa le Mage. Tout le monde me juge incompétent ! Sans doute parce que mes mains sont trop fines pour manier les outils.

Sa voix grondait d'une colère sourde. Depuis qu'il avait été nommé au bord de la Séchure, l'Escamoteur n'avait cessé de se plaindre comme s'il s'agissait d'une punition. Mais ce n'était pas lui qui se tordait le dos à ramasser les sargasses et à en transporter les gerbes.

[Vous auriez pu me prévenir, protesta Salyne. Je suis votre adjointe, tout de même !

[Et qu'est-ce que vous auriez pu faire ? ricana le Mage. Tenter une bouture ?

Il rit franchement en imaginant le tableau, un rire sans joie, particulièrement désagréable et morbide.

[J'ai passé des marées sur la question, Maraîchère. Je n'ai trouvé aucune solution. Ce problème me dépasse.

Vexée d'avoir été tenue à l'écart, Salyne ravala sa rancœur. Elle avait l'habitude d'être traitée en subalterne. Elle ne comprenait pas toujours pourquoi on l'avait nommée adjointe au délégué local de la jurande nourricière. Le titre était pompeusement ridicule.

Elle savait cependant ce qu'il restait à faire. Adresser des doléances à Abyss. Le Mage devrait s'y rendre au plus vite. Si l'on n'avertissait

pas la cité, il risquait d'y avoir bientôt des problèmes de famine. Les récoltes au pharillon étaient régulières mais elles n'atteignaient jamais la production des bords de la Séchure.

[Quand partez-vous ? demanda Salyne.

[Jamais, siffla le Mage.

[Je vous demande pardon ?

Avec un rictus, il désigna sa caude qui dépassait de sous sa robe. C'étaient des tentacules fins et délicats. Il esquissa un geste et une lumière violette entoura ses membres inférieurs.

Soudain, le tégument parut se creuser de trouées écarlates aux lèvres déchiquetées. Une odeur de sang flotta dans l'eau. Comment Salyne ne l'avait-elle pas sentie plus tôt ?

La magie. L'autre avait dissimulé sa blessure grâce à ses illusions. D'une certaine manière, il avait adopté l'attitude des Cultivateurs qui détestaient être pris en défaut.

La Maraîchère grimaça devant les plaies immondes.

[Que s'est-il passé ?

Elle posait la question pour la forme. Les traces de morsures étaient caractéristiques. Avec l'expérience, la Cultivatrice avait toujours su éviter ces attaques.

[Les anguilles, cliqueta le Mage. Je ne me suis pas assez méfié. Elles deviennent folles autour de la zone phosphorescente. La maladie a tué leurs œufs.

Il avait une mine affreuse, d'une pâleur mortelle. Le délégué était incapable d'effectuer le voyage jusqu'en Abyss.

[Vous allez devoir y aller vous-même, Maraîchère…

CHAPITRE 2
NOURRAIN L'ARMATEUR

> Le pouvoir est inconstant, Étudiante. Le flux te l'amène, le reflux le remporte. Il n'est qu'une puissance en cours de réalisation. Si tu le veux conserver, sans cesse tu devras donner corps à cette puissance, l'incarner en toi-même et en tes actes.
>
> Le Maître, *Lettres à l'Étudiante*, X

Les eaux avaient pris une teinte verdâtre. Nourrain les regardait à travers ses paupières mi-closes. Grâce à son gher'néhu, il flottait entre deux courants, parfaitement immobile. Il avait réussi à atteindre un point d'équilibre, à la fois dans l'espace et dans son esprit : le Gher'néhu.

Il était étrange de donner le même nom à un viscère et à un concept philosophique. Mais la majuscule changeait tout. En minuscule, on évoquait la vessie natatoire qui permettait de demeurer en place. Avec la capitale, cela désignait l'harmonie entre deux forces contraires, comme le flux et le reflux.

Tous les penseurs d'Abyss s'étaient, un flux ou l'autre, penchés sur le problème. Ils avaient tous, plus ou moins, obtenu le même résultat : le Gher'néhu était la réponse à toutes les difficultés.

Une crise politique ? Gher'néhu.

Une maladie de l'âme ? Gher'néhu.

Les sargasses poussaient mal ? Gher'néhu encore.

On mettait cette notion au centre de tout. C'était bien pratique. Pourtant, Nourrain devait s'avouer qu'en cet instant, cela fonctionnait pour lui. Il se laissait porter par l'océan, abandonnant son grand corps

gras, digne des morses, aux flots qui entraient dans le jardin du manoir.

Nourrain s'était placé au centre des bouquets d'anémones et des buissons de vers tubicoles. Là, l'eau restait toujours plus pure, filtrée en permanence par les animaux.

Le parc était luxuriant, éclairé de pharillons spécialement créés pour l'occasion. On distinguait des jaunes éclatants, des rouges vifs, des bleus profonds. Quelques brins de sargasses passaient de temps à autre. Et Nourrain maudissait les jardiniers de la Guilde des Cultivateurs qui n'avaient cure de jeter partout des coupes de plantes, au mépris de toute esthétique.

Mais cela allait changer…

Malgré les circonstances, le Marchand se sentait reposé. Il avait atteint le détachement suprême qu'il cultivait depuis longtemps. Sa réputation de feignant et de tire-au-flanc était bien établie dans le manoir. Les Alliés qui y travaillaient se permettaient parfois des réflexions dans leur langue fruste, à peine compréhensible pour les Seigneurs. C'était la raison pour laquelle il avait renoncé à les faire châtier. Et puis, cela aurait demandé trop d'efforts.

Son père, bien sûr, n'aurait pas laissé passer une telle marque d'insubordination. Mais il était mort. Et Nourrain pouvait s'adonner à la paresse en toute quiétude.

Comme souvent, dans ces moments de tranquillité, il songeait à sa mère. Son père l'avait éloignée rapidement après sa naissance afin qu'elle n'eût pas une mauvaise influence sur son fils. C'était une Seigneure de basse naissance. Nourrain se demandait parfois si elle lui manquait. En général, il finissait par conclure par la négative.

{ Netun ? embauma Élédone.

Nourrain s'ébroua en sentant cette odeur. D'ordinaire, personne ne mettait les caudes dans son jardin quand il y méditait. Ou dormait. Personne à part Élédone, l'ammonite qui décorait son épaule gauche avec sa magnifique coquille hérissée de pointes.

≈ Qu'y a-t-il ? répondit-il en plekh'wehr.

≈ On vous attend, Armateur.

Ce nom… Il ne s'y faisait pas. C'était encore celui de son père.

≈ Vous êtes l'Armateur, à présent, le titilla l'Allié.

Nourrain se tourna languissamment vers lui. C'était un petit coquillage qui communiquait souvent en geus'wehr, à travers des odeurs et des goûts portés par l'eau. Ce mode de communication convenait au jeune Seigneur. Il était lent, épars, imprécis. Tout ce qu'il aimait.

≈ Eh bien ! allons-y, l'effleura l'Armateur.

D'un souffle d'eau, il se propulsa hors du jardin. Le petit coquillage Allié aurait eu du mal à le suivre s'il ne s'était fixé solidement à Nourrain. Il le suivait depuis sa tendre enfance, autant serviteur que compagnon de jeu.

Heureusement, la cérémonie n'avait pas lieu très loin du manoir. Une éruption se manifestait à l'endroit du rift. Des lumières éclataient dans l'ombre, rouges, blanches, jaunes. Et des panaches de fumée grise s'échappaient de la fente du sol. À grands hoquets laborieux, des coussinets de lave sortaient et s'éteignaient presque aussitôt, étouffés par les eaux froides. C'était à peine si l'on percevait des éclats de magma sous la couche noire.

On n'attendait plus que lui. Quatre porteurs soutenaient l'immense sarcoquillage qui renfermait le corps de son père. Ils demeuraient impassibles.

Nourrain sourit intérieurement. Son père était encore plus gros que lui. Les porteurs devaient souffrir et le détester de les avoir fait patienter. Avec la mort, le gher'néhu se vidait et les cadavres cosséguissaient sans retenue.

— Vous pouvez procéder à l'incinération, lança-t-il.

Avec soulagement, les porteurs jetèrent le sarcoquillage de nacre sur les boudins de lave. Le blanc de la coque fut bientôt cerclé de noir et la brûlure se prolongea lentement sur le calcaire, rongeant les dessins sculptés.

— Il est temps, déclara l'Officiant, de juger le défunt.

Nourrain écoutait à peine. Cette partie des funérailles l'avait toujours ennuyé. On y dressait le portrait du mort, d'abord à décharge, puis à charge, avant de conclure sur un bilan de sa vie. Dans le meilleur des cas, on prédisait au trépassé le sort d'un Fléau.

L'Armateur n'était pas inquiet. Son père était puissant. On n'allait pas perdre de temps à lui reprocher des broutilles. Les clés d'or gravées sur le sarcoquillage témoignaient de la possession d'un fief, celui sur lequel on avait fait bâtir le manoir.

— Le défunt était un Seigneur d'exception !

Voilà, le discours commençait, entièrement tourné vers l'éloge. On racontait comment son père avait, au péril de sa vie, armé des créatures géantes pour transporter les cargaisons de sargasses. On oubliait bien sûr qu'il possédait déjà une fortune qui rendait son acte beaucoup moins téméraire qu'on ne voulait bien le croire. D'ailleurs, et ce détail avait été oublié par l'Officiant, la première opération menée par son père s'était soldée par un désastre. Les créatures, trop vieilles, étaient mortes d'épuisement dès le chargement. La famille avait dû renflouer les fonds de l'aventureux investisseur. Bref, il n'avait pris aucun risque à part celui des marins à bord de ses vaisseaux moribonds. Plusieurs avaient été blessés et tués dans l'accident.

— Le défunt était un Seigneur d'exception, répétait l'Officiant.

À présent, il évoquait son sens des affaires, sa ruse dans les négociations, sa violence dans la répression des grèves. Finalement, Nourrain retrouvait les qualités implacables de son père, qui l'avait maltraité toute son enfance sous couvert d'éducation.

L'Armateur se souvenait encore d'un flux où son père l'avait convié à dîner, ce qui n'arrivait presque jamais. On lui avait servi des mets délicats qu'il n'avait jamais goûtés, alors qu'on essayait constamment de le mettre au régime, lui qui s'empiffrait en cachette dans les cuisines du manoir.

Son père avait été tout sourire pendant le repas, l'encourageant à goûter de chaque plat, devisant allègrement sur les dernières nouvelles.

Et puis, soudain, au moment du dessert, son visage avait changé. Ses yeux s'étaient plissés avec cette cruauté qui lui venait parfois. Et Nourrain avait tremblé.

< Je sais que tu as volé, avait-il déclaré en weyd'wehr pour ne pas être entendu des serviteurs.

< Volé ? avait clignoté Nourrain.

< Le garde-manger de la cuisine t'est désormais interdit. Quand on vole, on ne se fait pas prendre.

Nourrain avait été jeté dans une cellule et privé de nourriture pendant de longues marées. Il en était ressorti amaigri et amer, jurant de se gaver à la première occasion. Une question, pourtant, le tenaillait.

< Pourquoi toute cette mise en scène ? avait-il interrogé son père.

< La surprise, mon fils. Toujours créer la surprise.

L'Armateur avait retenu la leçon, attendant avec impatience la mort de ce tyran. Et enfin, l'événement avait eu lieu. Son père était mort. Nourrain devenait le nouvel Armateur.

Il n'était pas aussi heureux qu'il l'avait espéré. Au contraire, même, il éprouvait une sorte d'insatisfaction. Il aurait voulu exulter, tournoyer de joie sur lui-même. Au lieu de cela, il flottait dans une sorte de contentement tranquille. Trop tranquille.

— Le défunt était un Seigneur d'exception…

Nourrain soupira. Il était temps que le discours s'arrête. L'Officiant ne trouverait rien à dire de mal. Il n'était pas là pour cela.

— Mais…

Le regard de Nourrain, perdu dans les décorations nacrées et noircissantes du sarcoquillage, revint sur l'Officiant, soudain concentré. Voilà qui changeait. Peut-être allait-on rappeler quel despote son père avait été, quel Marchand impitoyable.

— Pendant toutes ces marées, le défunt a détourné l'argent de la cité. Il annonçait des prix gonflés pour le transport de sargasses et renégociait ensuite le salaire de ses marins à la baisse afin de mettre la différence dans ses caisses.

La foule rassemblée se tut, stupéfaite. Pour la première fois, l'Armateur s'intéressa au parterre d'invités, venus de toutes les Guildes, arborant l'argent des Netuns ou l'or des Eïdons sur leurs clés. On trouvait aussi le rouge des Militaires, le bleu des Politiciens, le vert des Marchands, le violet des Mages et même le jaune des Cultivateurs.

Quelques membres de cette Guilde ne semblaient pas lui tenir rigueur de les avoir écrasés et menacés pour payer moins cher la

conque de sargasses. Les Militaires, comme à leur habitude, demeuraient impassibles derrière leurs plaques de carapace. Les Politiciens prenaient un air dégagé mais leurs tentacules s'agitaient nerveusement. Quant aux Mages, ils se contentaient d'un sourire en coin, toujours à moitié dissimulés derrière des rideaux de méduses.

Seuls les Marchands ne dissimulaient pas leur étonnement ni leur inquiétude. Le commerce des sargasses était du ressort du Roi d'Abyss. Il n'avait aucune pitié pour ceux qui s'enrichissaient sur la faim de ses citoyens.

— En conclusion, termina l'Officiant, le défunt n'étant plus passible de peine, elle est reportée sur son héritier, l'Armateur.

C'était lui ! Nourrain sentit qu'il acceptait pour la première fois son héritage. Il avait espéré poursuivre une vie d'oisiveté et d'opulence en l'absence de son père. Mais on le dépouillait déjà de ses perles.

Deux Militaires à l'air hargneux encadrèrent l'Armateur.

— Ils vous mèneront à la prison, reprit l'Officiant, dès la fin de la cérémonie.

Nourrain, étrangement, ne ressentait ni déception ni colère. On ne luttait pas contre son destin. D'une certaine manière, il ne pouvait espérer mieux. Son Gher'néhu était à l'équilibre.

Alors, tandis qu'il regardait la lave consumer les derniers pans de coquillage blanc, il crut presque entendre la voix de son père siffler à son oreille :

[La surprise, mon fils. La surprise…

CHAPITRE 3
ZÉE LA LIBÉRATRICE

> Comment s'assurer que le pouvoir est bien partagé ? Comment être sûr que le monarque ne prenne pas l'ascendant sur les autres institutions de la cité ? Nous avons la réponse : nous avons donné le pouvoir au peuple. Mais, me dira-t-on, comment faire entrer le peuple au Sénat si ce n'est en nommant des représentants ? Dès lors, comment les désigner de façon impartiale ? Nous avons proposé une solution : le tirage au sort.
>
> Discours du Roi Estran

Il était l'heure.

Zée s'avança dans la file. Elle se tourna un instant. La longue queue des citoyens se poursuivait très loin derrière elle, sur plusieurs centaines de brasses. Les Eïdons et les Netuns, arborant fièrement leurs clés d'or ou d'argent, arrivaient, tirés par des chars.

Pour les animaux tracteurs, ils rivalisaient d'invention. Certains s'appuyaient sur des Alliés, hippocampes, crabes ou pieuvres. D'autres recouraient à des créatures plus rares : raies, murènes ou encore cétacés. Cela formait un véritable spectacle qui permettait de supporter les fluxiales d'attente.

Les Seigneurs supérieurs passaient, vêtus des couleurs de leur Guilde, se toisant les uns les autres ou bien feignant de ne pas même se remarquer. Ils avaient leurs entrées privées sur le côté du Sénat, près des statues des Fléaux. On racontait que des familles y avaient

leurs places réservées depuis des gyres. D'autres envoyaient même des domestiques attendre à leur place pour le tirage au sort.

Zée s'efforça de calmer les battements de son cœur. Elle inspira l'eau qui semblait particulièrement dense auflud'hui. Le flot se révélait froid, salé, alcalin, avec de nombreux corpuscules en suspension qui témoignaient de l'agitation autour du Sénat.

[Comment tu t'appelles ? pulsa quelqu'un.

Zée sortit de sa rêverie. La personne qui attendait devant elle venait de lui adresser la parole. C'était une Seigneure issue manifestement de la Guilde des Marchands. Il n'y avait qu'eux pour interpeller ainsi une inconnue au milieu d'une foule. Zée dissimula du mieux qu'elle put sa gêne. Elle observa son interlocutrice. Son crâne était glabre, enserré par un collier de cuir au front d'où pendaient des breloques sur son cou. Son visage, arrondi dans la partie supérieure, s'affinait jusqu'à un menton triangulaire.

[Moi, c'est l'Itinérante, reprit la Marchande. Je travaille beaucoup sur la Frontière…

Puis elle attendit. Zée savait qu'elle n'y couperait pas.

[Je m'appelle la Libératrice, déclara-t-elle.

L'Itinérante cliqueta d'un air admiratif.

[Ça, c'est du nom ! Vous, les Politiciens, vous ne reculez devant rien. Vous êtes chez vous dans le Sénat. Moi, je ne suis pas souvent à la cérémonie du Bhu. Toujours occupée au loin. C'est la première fois que je viens ici.

Si elle avait su ! Zée prit le temps de réfléchir avant de répondre :

[Moi aussi, je suis là pour la première fois, avoua-t-elle. J'habitais dans un village lointain, trop lointain pour me présenter au tirage au sort.

L'Itinérante partit d'un grand rire.

[Eh bien, on va se serrer les coudes ! s'exclama-t-elle. De toute façon, il n'y a pas grand-chose à faire. On met la main dans le tridacna, on prend sa tesselle et on ressort.

Zée songea que ce n'était pas aussi simple pour elle. Elle était bien décidée à être tirée au sort coûte que coûte. Les gyres précédents, elle avait attrapé une tesselle noire et avait été renvoyée à sa campagne.

Elle n'en pouvait plus de regarder les lourds lamantins labourer les champs de sargasses sous la lumière crue des pharillons.

Elle avait dû prendre les choses en main cette fois. Personne ne le voyait mais elle serrait dans sa paume une petite torpille qui lui procurait une douleur insupportable. Personne ne pouvait la repérer. Elle s'en était assurée en allant voir une Mage qui avait usé de sa magie pour rendre invisible ce petit poisson.

< Vous pensez que ça va marcher ? avait scintillé Zée.

La Mage avait soupesé le sac de perles qui constituait son paiement avant de répondre :

< La torpille est attirée par la couleur blanche. Elle réagira en étant proche d'une tesselle claire. Vous sentirez une décharge à ce moment-là et vous saurez à quoi vous avez affaire.

< Ce n'est pas ce que je vous ai demandé…

< Avec le sort que j'ai employé, personne n'y verra rien. Vous croyez vraiment être la première à tricher lors du Bhu ?

Zée secoua la tête. La file venait d'avancer devant elle.

[Ça serait chouette, hein ? siffla l'Itinérante. Un gyre aux frais de la couronne. Sans rien faire qu'à barboter dans les baignoires du Sénat ! Ça me reposerait de mes tournées à la Frontière. Vous savez qu'il y a des Léviathans là-bas ?

La Marchande ne put poursuivre. La file connaissait soudain un fort soubresaut, comme si des portes avaient été ouvertes. La Libératrice s'avança avec la lenteur majestueuse des raies. Elle en avait aussi les traits disgracieux.

Zée redressa la tête vers le Sénat. Derrière les marchands ambulants de bouquets de sargasses, elle admira les arches immenses taillées d'une pièce dans le basalte. Certaines étaient aveugles, d'autres s'ouvraient sur des portails immenses. L'ensemble avait la forme d'un ovale afin de laisser l'onde contourner harmonieusement le bâtiment. Et quand les courants tournaient parfois, rarement, on ouvrait les portails afin de permettre aux eaux de traverser l'édifice.

Pour le reste, il n'y avait aucune décoration. Seulement le basalte poli, d'un noir profond, piqueté de cavités minuscules qui formaient des motifs étranges et fascinants.

Une nouvelle avancée propulsa Zée sous une arche. Cela demeurait invisible du dehors mais il y avait un rideau de filtreurs à cet endroit. Elle n'en avait jamais vu d'aussi épais. Des salpes et des tuniciers avaient été disposés tout autour du montant. Ils bavaient une sorte de filament gélatineux.

L'Itinérante pénétra dans le voile en stridulant.

[Ça chatouille !

La Libératrice prit une longue goulée d'oxygène dissous. Parmi ces filaments, il y avait peut-être ceux de méduses des Mages. Elles servaient de détecteurs pour les fraudes éventuelles.

Zée plaqua son bras contre son flanc et serra le poing. Aucun filament ne devait même effleurer sa torpille. La douleur devint ignoble. Tout son bras l'élançait. Et elle ressentait même des pulsations de souffrance jusque dans les tentacules de sa caude.

Crispée, elle pénétra dans le réseau ondulant. Elle ferma les yeux et sentit des milliers de serpentins sonder les moindres replis de son corps à la recherche d'armes dissimulées. Le contact insidieux ressemblait à mille aiguilles chauffées à blanc qui essayaient de pénétrer sa ruse.

Tout à coup, une main lui saisit le bras. Elle se cabra, surprise. Mais la poigne qui la maintenait l'attira hors du rideau. Zée sentit son cœur s'arrêter.

Elle ouvrit les yeux, une fois que les derniers filaments eurent glissé de sa peau avec leur adhésion gluante.

Le sourire de l'Itinérante l'accueillit.

[Bah, alors ? Tu t'attardais là-dedans ? Faut dire que c'est pas désagréable. Cela faisait longtemps que je n'avais pas été caressée de partout comme ça !

Elle donna un coup de coude à sa compagne.

[En tout cas, je sais ce que je vais aller faire en sortant d'ici !

Son geste s'accompagna d'un clin d'œil appuyé. Zée frissonna. Elle avait failli relâcher son bras.

[Allons-y, cliqueta-t-elle pour couper court à la conversation.

En effet, la file continuait d'avancer. Alors, la Libératrice leva les yeux. Elle fut aussi émue que le premier flux où elle avait pénétré

dans le Sénat. À chaque fois, elle oubliait à quel point les lieux étaient démesurés. Tout l'orgueil d'Abyss avait été placé là.

Une coupole d'aragonite coiffait la pièce. Elle avait été sculptée de manière à représenter une fresque épique qui retraçait les exploits du Roi Estran. On le voyait mettre fin à la Guerre des Guildes, bannir le Nécrocampe qui ouvrait grand la gueule, réformer les institutions, fonder les jurandes. Un médaillon central figurait le souverain avec sa famille, la Reine et leurs deux filles, la Bourrelle et l'Hôtesse.

Plus bas, à part les grands vomitoires qui permettaient d'évacuer le bâtiment en urgence, chaque espace était occupé par des baignoires presque translucides, sans doute faites en hexactinellides, appelés aussi éponges de verre. Des dentelles de nacre venaient personnaliser les loges des plus riches. On racontait que certains réclamaient une eau particulière, propre à leur région, avec salinité, température et même pression régulées par les Mages.

Vers le fond, les baignoires étaient beaucoup plus modestes, sans afféterie. Elles touchaient presque le sol d'argile rouge, rappelant symboliquement le sang versé par leurs ancêtres pour bâtir ce lieu de pouvoir.

Justement, au centre de l'arène attendait sur une estrade une sorte de jury composé exclusivement de Politiciens. C'était cette Guilde, celle de Zée, qui s'occupait de tous les détails administratifs.

À leur appel, il fallait nager vers le podium, enfoncer la main dans un tridacna et en ressortir une tesselle. Si elle était noire, on demeurait un citoyen ordinaire. Si elle était blanche, on devenait sénateur pendant un gyre.

À présent, Zée sentait que tout se précipitait. Chaque personne était appelée, piochait une tesselle, la révélait et son nom était noté sur un registre. Elle avait l'impression de monter à l'échafaud.

< Vous croyez vraiment être la première à tricher lors du Bhu ?

Elle se rappela soudain les chatoiements de la Mage. Toutes ses perles y étaient passées. Cela signifiait que les Politiciens étaient habitués aux tentatives de fraude. Ils allaient voir clair en elle. Ils allaient la démasquer !

— Suivant !

Zée s'éleva lentement vers l'estrade. Pourquoi l'eau était-elle si dense auflud'hui ? Elle arrivait à peine à respirer. L'Itinérante était déjà de l'autre côté, elle paraissait l'attendre avec un sourire.

Zée arriva devant le tridacna à la coquille bosselée. La torpille dans sa main la brûlait.

— Vas-y, lui intima le Politicien.

Il affectait l'indifférence mais elle remarqua que son ton était moins cassant qu'en appelant la Marchande une fluxiale plus tôt. Zée tendit le bras.

— Attends.

Son sang se figea dans ses veines.

— Montre-moi ta main.

Travaillant à garder un visage ferme, elle déplia ses doigts lentement. Il fallait que la magie fonctionne ! Le Politicien jeta un regard distrait sur sa paume.

— C'est bon. Dépêche-toi !

Zée plongea sa senestre entre les lèvres du coquillage. Elle sentit le byssus lui caresser la peau, une fois de plus à la recherche d'une fraude. La torpille, quoique cachée, paniqua. Les tridacnas étaient pour elle des prédateurs. Elle envoya alors des décharges électriques presque insupportables.

Zée crut qu'elle allait s'évanouir de douleur. Son bras était engourdi, à demi paralysé. Elle serra les dents et fouilla néanmoins dans un désordre de tesselles. Elle les amenait auprès de la torpille, guettant sa réaction.

Mais la peur de l'animal était si forte qu'elle ne mesurait plus les variations dans l'intensité du courant. Sa peau la brûlait.

— Dépêche-toi, répéta le Politicien. On n'a pas toute la marée !

Jamais Zée n'avait subi un tel martyre. Il lui semblait que sa main était carbonisée, à la manière des sarcoquillages que l'on faisait brûler sur les rifts. Elle avait beau remuer les tesselles, la torpille ne réagissait pas.

Le Politicien, face à elle, fronça ses sourcils écailleux.

Mordant ses lèvres pour ne pas crier, Zée prit en main une dernière tesselle. Alors, elle perçut un frémissement chez la torpille. Elle

referma ses doigts sur son butin et ressortit la main du tridacna.

— Montre-moi, dit le Politicien, impatient.

À nouveau, Zée sentit une vague d'effroi la parcourir. L'électricité avait plongé tout son membre dans une solide crampe. Elle ne parvenait plus à bouger les doigts.

Excédé, le fonctionnaire s'empara de la main de la Libératrice. Cette dernière se figea, incapable de réagir. Sans douceur, il déplia les doigts gourds.

— Ah, ces provinciaux, marmonna-t-il. Toujours aussi impressionnables !

Il récupéra la tesselle que Zée n'avait toujours pas vue.

— Nom ?

— La Libératrice, répondit-elle, hagarde.

— Bienvenue au Sénat, citoyenne.

Elle baissa alors les yeux vers le fragment. Il était d'un blanc immaculé.

— Maintenant, nage, ordonna le Politicien.

Zée dériva doucement sur le côté. Tout son corps était ankylosé. Le citoyen suivant la poussa, brûlant d'en finir.

< Alors, comme ça, tu as été tirée au sort ? s'exclama l'Itinérante.

La Libératrice n'eut que la force de clignoter en retour :

< Oui.

Elle n'en revenait pas d'avoir réussi. Enfin, elle allait entrer au Sénat ! Sa joie était encore contaminée par la peur.

< Tu dois être ravie, s'enlumina joyeusement la Marchande.

Tout en parlant, elle l'entraînait dans un coin où la terre remuée par la foule formait un brouillard rouge.

< Et toi ? demanda Zée.

< Moi ? répondit l'autre en weyd'wehr. J'ai sorti une tesselle noire.

< Je suis désolée !

< Ce n'est rien !

L'Itinérante lui prit la main avec une certaine tendresse. Soudain, elle la tourna et la força à s'ouvrir. Hébétée, Zée vit que la magie avait cessé d'agir. Trop serrée dans sa main, la torpille était morte. On voyait son petit cadavre effilé, gluant, couché sur une paume noircie.

La Marchande vérifia qu'on ne pouvait les voir à travers le voile rouge.

< Je sais ce que tu as fait, murmura-t-elle avec une luminosité presque imperceptible, menaçante. On va devoir s'arranger, toutes les deux…

CHAPITRE 4
STRÖM L'APPRENTI

La magie !
Ce mot seul jette un froid
Aussitôt qu'il est dit.
Il fait peur au soldat,
Il effraie le commis.
Et pourtant, c'est cela
Qui chasse l'ennemi,
Qui guide notre Roi
Et protège nos vies.
À nouveau, je le dis
Et veux être compris,
Tu dois tout à cela :
La magie !

Le Poète, *Stances des Ambassadeurs*, v. 345-352

L'Apprenti relut ses cours.

Il possédait des volumes rares faits de pages de nacre, détachées des grands coquillages et aplanies. En chauffant les coquilles, on parvenait à décoller des feuillets qui étaient ensuite laminés et taillés. Une fois refroidis, ils retrouvaient leur dureté. On pouvait alors y graver des stries qui, dans les manuscrits les plus précieux, étaient colorées d'encre afin d'améliorer le confort de lecture.

C'étaient ceux-là que possédait l'Apprenti. Sa striothèque personnelle aurait pu fournir assez de perles pour nourrir plusieurs familles durant une dizaine de gyres. Il le savait mais n'en avait cure.

Il récita sa leçon, buta sur un mot, vérifia dans son ouvrage et découvrit qu'il avait commis une très légère inexactitude. D'un geste impatient, Ström brisa le livre entre ses mains. Des fragments de pages glissèrent vers la mosaïque qui ornait le sol, ajoutant quelques touches pâles aux motifs de décoration.

— Mey, que se passe-t-il ?

Sa mère entra dans la chambre sans s'annoncer. Fébrile, elle alla directement au volume et entreprit d'en ramasser les débris.

— Metah, laisse. C'est aux domestiques de nettoyer cela.

Pourtant, elle termina sa récolte avant que les crabes n'aient pu apparaître. Quand ils se présentèrent, elle leur jeta le fruit de sa collecte qu'ils accueillirent entre leurs pinces. Ils se retirèrent avec force courbettes.

— Ma vague, es-tu angoissé par l'examen ?

Ström bomba le torse.

— Non, répondit-il fièrement. Je n'ai aucun doute là-dessus. Je suis le meilleur de ma classe !

Il paraissait en vouloir à sa mère d'avoir même évoqué cette idée.

— Pardonne-moi, ma vague. Je connais tes dispositions. Tu seras admis à coup sûr et…

— Je veux paraître devant le Roi, l'interrompit Ström. On dit qu'il sera présent à la fin des épreuves.

— Nul doute qu'il sera charmé de ton savoir, reprit sa mère.

— Ton char est prêt, annonça le père de l'Apprenti en pénétrant à son tour dans la chambre.

Il grimaça en voyant le livre brisé mais s'abstint du moindre commentaire. Se tournant vers Ström, il le prit aux épaules.

— Mon fils, tu appartiens à l'une des plus grandes familles d'Abyss. Notre Guilde nous observe, nous Eïdons, avec admiration. Je sais que tu seras à la hauteur de nos attentes. En te voyant triomphant, nous aurons tous une pensée pour…

Ström frémit pour la première fois avant de se dégager brusquement de l'étreinte paternelle.

— Phtah, tu vas me mettre en retard !

Il se glissa hors de la chambre, traversa le vestibule du manoir et

sortit par la porte principale. En effet, un char l'attendait. Il l'aurait voulu plus imposant, plus écrasant. Ce n'était qu'une simple chaise tirée par des murènes. Mais, au moins, une cabine l'isolait du vulgaire.

Il repoussa d'un geste majestueux sa robe de Mage et monta à bord. La porte claqua.

Ce fut le signal du départ. Ses parents eurent à peine le temps de sortir sur le perron du manoir pour le saluer. Le char filait dans les eaux.

Ström, confortablement installé sur un coussin de byssus, repassa en revue le contenu de sa démonstration. Il allait tous les impressionner avec le sort qu'il préparait. Beaucoup d'Eïdons de sa Guilde s'appliquaient à tricher à l'examen des Mages. Pas lui. Il avait travaillé dur pour devenir le meilleur.

L'Apprenti se souvenait des regards de détestation à chaque fois qu'il reprenait le sort d'un autre étudiant en réussissant insolemment là où l'autre avait échoué. Il jouissait de cette haine, preuve de sa supériorité. Tant pis pour ces médiocres qui ne supportaient pas l'âpreté du labeur et de l'étude. Il méprisait ces ratés, ces assistés, ces besogneux.

Justement, le char passait devant le Sénat, toujours grouillant de colporteurs qui vendaient des articles en tout genre : bibelots souvenirs, fausses tesselles et bouquets de sargasses. Des foules entières faisaient la queue pour pénétrer dans le bâtiment en attendant d'être tirées au sort, aussi inertes que les statues des Fléaux. Il ricana devant leur apathie. Lui, il forgeait son destin au feu de son travail. Il n'attendait pas qu'une tesselle noire ou blanche décide de son avenir. Il aurait mérité tout ce qu'on lui offrirait.

Ses parents même étaient englobés dans la morgue avec laquelle il considérait le monde. Eux, ils s'étaient donné la peine de naître dans la bonne famille. Ils n'avaient jamais brillé par leurs dons magiques. Ils étaient doux, aimants et terriblement médiocres.

Ström rêvait de gloire. Il voulait impressionner le Roi dès auflud'hui, lui signaler que la jeunesse d'Abyss n'était pas tout entière perdue dans l'oisiveté et la déchéance. Il désirait incarner le renouveau de la cité. Voilà pourquoi il tremblait à l'idée de rencontrer

le souverain. Voilà ce que ses parents ne comprenaient pas, pris dans leurs petites préoccupations mesquines.

Enfin, le char arriva devant le Sanctuaire.

En fait de bâtiment, il s'agissait de la plus grande hydrozoa connue, une méduse colossale dont les filaments s'étiraient à des milliers de brasses. Le vieil animal baignait dans une clarté violacée. Son ombrelle était posée comme une coupole parcourue de canaux radiaires. En dessous, la trompe formait un axe vertical en contact avec le fond et des filaments s'en échappaient en tous sens. Autour, d'immenses restes d'une cage thoracique démesurée faisaient surgir des côtes qui paraissaient vouloir enchâsser le vénérable animal.

Ström avait l'impression de contempler un énorme cerveau translucide. Un flux, il aurait le droit de pénétrer dans le Sanctuaire qui n'accueillait que les plus grands Mages.

Malgré les apparences, il était impossible de voir ce qu'il se passait à l'intérieur. Les rumeurs allaient bon train. On évoquait des assemblées secrètes, et surtout des rites collectifs avec des conséquences inimaginables. Toute la puissance de la Guilde était enfermée ici. Parfois, selon certaines histoires, les Mages fatigués venaient se ressourcer ici et, entrés vieux et brisés, ils en ressortaient rajeunis et pleins de delwi.

Ström se glissa hors de son char. Il n'avait pas parcouru trois brasses qu'il fut interpellé par une voix familière.

[Ah, te voilà !

C'était la Disciple, sans doute la seule camarade qui l'appréciait, la seule à l'inviter systématiquement à l'estaminet où la classe avait ses habitudes. Elle était presque aussi brillante que lui, réussissant les sorts avec une aisance désarmante. S'il détestait sa nonchalance, il admirait sa facilité. Elle entrait si aisément en contact avec les hydrozoas ! Elle savait en extraire toute la magie disponible sans se départir de son sourire. Contrairement à lui, la Disciple était universellement appréciée par ses congénères.

[Tu es prête à te faire battre ? siffla Ström.

[Ce n'est qu'un examen, pas un concours, rectifia-t-elle tranquillement.

Tous deux nagèrent à la verticale du Sanctuaire. Une vingtaine d'élèves étaient déjà rassemblés là. Certains semblaient malades de peur. Ström secoua la tête, apitoyé.

< Il paraît que le Roi va venir, glissa-t-il à sa voisine en passant à la weyd'wehr.

< Je ne sais pas, scintilla-t-elle. Il n'y a aucun Corallien…

En effet, on n'apercevait aucun membre de la garde rapprochée du monarque. Même s'il était universellement aimé, le Roi ne se déplaçait jamais sans protection, moins pour la sécurité que pour le prestige. Ström aimait d'ailleurs le fait que le Roi, proche et accessible, n'avait jamais souhaité abandonner le faste de ses prédécesseurs. Chacune de ses apparitions était un spectacle en soi.

L'Apprenti se renfrogna. Tout l'intérêt de ce moment s'évanouissait.

< On sait pourquoi il a annulé sa venue ? clignota-t-il.

< Il a sûrement mieux à faire que d'observer les tours de passe-passe des jeunes Mages. Auflud'hui, c'est aussi la cérémonie du Bhu.

< J'ai vu ça. Tous ces imbéciles qui se pressent pour nous gouverner ! Comme si le pouvoir était au Sénat…

— La Disciple, l'Apprenti, cessez de chatoyer et soyez attentifs.

Le Maître de magie était là. Vieux, il présentait des excroissances verruqueuses importantes au niveau des oreilles et des sourcils. Mais surtout, il arborait une magnifique barbe de corail violet formée de deux mèches partant de ses joues qui se réunissaient sous son menton, lui-même glabre.

Dans quelques gyres, l'Apprenti prendrait sa place. Il en était certain. Le vieillard n'avait qu'à bien se tenir. Ström ne doutait pas et ses lèvres fines se plissaient déjà d'un sourire. On aurait cru voir sourire un requin.

Quelques méduses arrivèrent en ondulant doucement de leurs corolles pâles.

— Voici votre matériel, prévint le Maître de magie.

Il se tourna vers deux collègues dans lesquels Ström reconnut l'Alchimiste, protecteur du Sanctuaire, et l'Ensorceleur, un Mage spécialisé dans le combat rapproché. Il ne fut guère impressionné par ce jury.

Le Maître de magie fit signe à un premier élève de s'avancer. Il prit contact avec une hydrozoa et produisit une illusion digne d'un têtard. Il fut recalé.

Le suivant était une Mage aux gestes tremblants qui plongea pendant un instant toute l'assemblée dans le noir. Facile. Elle fut acceptée et la bouche de Ström se pinça avec mépris. Si c'était cela le niveau des élèves, il comprenait que le Roi passe son temps ailleurs.

Puis vint la Disciple. En se concentrant sur la méduse, elle prit lentement la forme du Maître de magie. C'était en dessous de son niveau réel. Même ses camarades semblaient un peu déçus. Mais, soudain, le Maître de magie lui-même se métamorphosa en Disciple. Et il se mit à saluer.

Alors, le second Maître de magie, celui qui était devant le jury, se mit à cliqueter de joie.

— Bravo ! s'exclama-t-il. Vous me montrerez comment vous avez réussi ce tour.

Ström comprit alors que la Disciple avait échangé sa place avec le vieux magicien. C'était bien joué !

— Apprenti, c'est à vous.

Le Maître de magie avait rejoint sa place. Ström croisa la Disciple qui lui adressa un sourire d'encouragement. Comme s'il en avait eu besoin !

L'Apprenti se dressa devant le jury. Il les toisa un moment sans baisser les yeux. Contrairement à ses camarades, il s'adressa aux trois Mages pour annoncer ce qu'il allait faire.

— Maître de magie, Alchimiste, Ensorceleur, je vais avoir l'honneur, devant vous, de faire parler les morts. Qui souhaitez-vous que j'interroge ?

Les jurés échangèrent un regard amusé. La morgue de cet étudiant les divertissait.

— Saurais-tu invoquer un Fléau d'Abyss ?

Ström serra les dents. Au moins, on le prenait au sérieux. Les Fléaux d'Abyss étaient les plus grands héros que la cité avait jamais connus. Il en choisit un qui avait repoussé les Léviathans vers les Frontières.

L'Apprenti inspira un peu d'eau et se concentra. Il plaça les mains

sur la surface molle de l'hydrozoa. Étrangement, il ne ressentit rien, alors que d'ordinaire le delwi déferlait dans ses membres.

— Un problème, Apprenti ? demanda le Maître de magie.

Ström se mit à triturer la méduse. Flaccide, inerte. Il eut envie de la déchirer.

— Peut-être devriez-vous tenter un sort moins difficile, suggéra le Maître de magie.

Ström vit alors rouge. Il ne remarqua pas le regard d'encouragement de la Disciple. Enragé par son impuissance, il fendit l'hydrozoa en deux. L'animal émit un message de douleur en geus'wehr.

L'odeur de mort et d'incompréhension se diffusa lentement à toute l'assemblée et au jury. Tout le monde était sous le choc de cet acte barbare. Les bouches s'ouvraient, scandalisées. Jamais on n'avait vu un Mage s'en prendre ainsi à une hydrozoa. On ne pouvait imaginer un geste plus terrible.

L'apprenti prit enfin conscience de son crime. Les paroles d'excuse moururent sur ses lèvres. Tout le monde l'observait avec une horreur sans nom. Même la Disciple lui jetait des regards révulsés.

Le Maître de magie, courbé par les gyres, se redressa, l'air bouleversé.

— Apprenti, au nom de la Guilde, vous êtes non seulement recalé à l'examen mais en outre exclu à jamais de notre école.

Les deux autres membres du jury approuvèrent gravement.

CHAPITRE 5
MOIRE LA DRESSEUSE

> La supériorité des Seigneurs est une évidence. Il suffit pour cela de s'arrêter un instant sur le langage. Là où les Alliés ne sont capables d'ânonner qu'en une ou deux langues, les Seigneurs pratiquent la triwehr. Nous sommes capables de communiquer à la fois en kan'wehr, la parole la plus noble qui repose sur les sons, en weyd'wehr avec nos photophores et en geus'wehr avec la chimie. Je ne parle pas de la plekh'wehr qu'il serait indigne de mentionner ici. Bref, les Gwehrs sont appelés glossomones avec raison. Leur langage est primitif et leur intelligence l'est tout autant. Les Alliés seront les égaux des Seigneurs quand ils sauront parler la triwehr. Et cela n'arrivera jamais.
>
> Le Déclamateur, *Traité sur les origines et fondements des inégalités entre Seigneurs et Alliés*

La Barrière de Corail s'étendait, infinie, à perte de vue. Après quelques dizaines de brasses, elle se perdait dans les ombres bleutées, malgré la présence de pharillons qui alternaient avec des fanons portés par les courants. Des colonies de polypes s'étaient développées avant de s'éteindre. Et de nouvelles s'étaient servies du socle des animaux défunts. Le substrat minéral avait formé un récif couvert d'algues symbiotiques, d'éponges, de vers et d'anémones aux pseudo-tentacules multicolores. Ce lieu était un mélange intense de mort entassée et de vie grouillante.

Tout paraissait tranquille et posé. Nul n'aurait pu imaginer que cet espace de frontière avait été le théâtre de terribles violences.

Moire ne les avait pas connues. Elle n'avait été affectée à la Barrière que récemment. Les derniers affrontements remontaient au règne du précédent Roi, de sinistre mémoire. Pendant ses gyres de service, elle avait à peine entrevu les masses sombres et gigantesques des Léviathans. Ce n'étaient que des silhouettes cauchemardesques qui hantaient son imagination.

Soudain, la Militaire se redressa. Perchée sur la Barrière, elle scruta les ténèbres. Ses fosses nasales inspirèrent les eaux. Cela sentait le sang et la peur.

{ Nous avons mangé.

Le message olfactif venait de là-bas, à quelques centaines de brasses, hors de portée du regard. Moire enregistra l'information. Elle poussa un sifflement.

[Revenez ! lança-t-elle en kan'wehr.

Elle ajouta en geus'wehr :

{ Je suis là.

En effet, si les sons se diffusaient rapidement, ils s'éparpillaient dans toutes les directions et il était presque impossible de retrouver l'origine du message. Les odeurs, au contraire, se propageaient avec lenteur mais elles renvoyaient toujours précisément à leur émetteur.

D'ailleurs, les filles revenaient déjà.

Moire n'eut même pas besoin de les voir pour les sentir approcher. Bien vite, l'une d'elles se glissa sous sa main, cherchant la caresse.

≈ Nous t'aimons.

Plusieurs corps longilignes vinrent alors se frotter à elle, se coulant entre ses jambes, se lovant contre son ventre.

≈ Nous sommes repues, l'effleurèrent-elles.

≈ Moi aussi, je vous aime, répondit Moire.

Elle espérait que personne ne la surprendrait en train d'utiliser la plekh'wehr avec des animaux. Cette langue du toucher et du contact était fort mal vue. Seuls certains Alliés, ces méprisables glossomones, s'abaissaient à cela.

Enfin, Moire baissa les yeux sur les murènes qui frétillaient autour

de sa caude et qui, par jeu, lui mordillaient la carapace. Les animaux la reconnaissaient facilement à l'odeur mais ils aimaient aussi les deux marques brunes sur ses joues qui formaient des pseudo-branchies. En protection, elle portait un plastron de chitine rouge, ainsi qu'une manique. Quand les courants se levaient, ils rehaussaient la longue nageoire molle qui ornait son crâne.

Les animaux étaient aussi grands qu'elle. Leur crâne était court, massif, bombé, hérissé de dents longues et pointues. Ils formaient de redoutables auxiliaires en temps de guerre. C'était d'ailleurs son métier : elle était la Dresseuse, chargée de transformer ces créatures sauvages en compagnons dociles. Avec le temps, Moire s'était mise à leur ressembler avec leur nez écrasé. Elle gardait la même immobilité menaçante.

Certains voyaient dans leurs petits yeux ronds des lueurs cruelles et stupides à la fois. Leurs dents effilées suscitaient la crainte. Mais, à part une fois au tout début de sa carrière, Moire n'avait jamais été mordue. Néanmoins, ce souvenir restait fiché dans sa chair. Le venin des murènes était extrêmement douloureux. Elle avait oscillé pendant des marées entre vie et trépas.

Et puis, elle était repartie au travail. Les animaux ne semblaient pas lui tenir rigueur d'avoir failli mourir sous leurs morsures. Depuis sa convalescence, elle jouissait d'une certaine aura parmi les murènes, comme s'il s'était agi d'un rite de passage.

Elle n'avait pu échanger avec d'autres dresseurs sur le sujet. Il n'existait pas de formation pour son métier. Parfois, elle se disait qu'il lui avait suffi de survivre pour devenir dresseuse.

De temps à autre, des Militaires venaient la trouver et lui demandaient conseil. Elle était toujours embarrassée pour leur répondre. Il n'y avait effectivement rien à apprendre. Il fallait être. On ne trichait pas avec les murènes. Elles reniflaient à cent brasses l'hypocrisie, la peur ou la malveillance. Quand Moire expliquait qu'il fallait commencer par se faire mordre, les gens grimaçaient. Lorsqu'elle leur disait qu'elle communiquait en plekh'wehr, on se détournait d'elle. Alors elle n'en parlait plus.

Depuis quelques gyres, plus personne ne venait la voir. Par un

phénomène curieux, son aura s'en était encore accrue. Elle surprenait parfois les conversations de ses camarades de garnison qui la remarquaient à peine, tant elle était immobile au milieu des coraux. Tous parlaient d'elle avec une sorte de respect étrange où se mêlaient le dégoût et l'admiration.

D'ailleurs, elle ne frayait plus guère avec les autres Militaires du fort. Elle passait son temps sur la Barrière, au milieu des murènes, solitaire et heureuse. Tant qu'elle livrait le venin…

Il était temps.

Elle sortit d'une besace l'espèce d'éponge qu'elle avait conçue. Elle tendit la masse molle à ses bêtes. Une première fille y enfonça ses dents. Tout son venin se diffusa dans les alvéoles. Puis ce fut au tour d'une deuxième, puis d'une troisième. Quatre murènes vinrent une à une planter leurs crocs dans le réceptacle.

Quand il fut gorgé de venin, Moire le glissa dans un sac de cuir. Elle achetait ainsi sa tranquillité. Personne ne livrait le venin avec une telle régularité et en telle quantité. C'était l'ingrédient indispensable pour fabriquer la fameuse venimencre des Coralliens.

Elle songea que, dans les exploitations ordinaires, les murènes étaient enfermées dans de longues cages qui maintenaient leurs corps immobiles et qu'on leur aspirait le venin en permanence. Les animaux mouraient rapidement ou bien ils s'échappaient, farouches, tuaient leurs tourmenteurs avant d'être exécutés. Quel gâchis !

La Dresseuse soupira. Il lui faudrait bientôt livrer sa récolte au commandement. Elle préférait rester seule avec ses bêtes plutôt que de fréquenter les autres Militaires. Ils l'ennuyaient, à ne pas comprendre pourquoi elle aimait à scruter le néant au-delà de la Barrière.

Elle allait se lever quand elle entendit un bruit. Quelqu'un était là, à plus d'une dizaine de brasses, enseveli dans les ténèbres. Moire se figea. Après tout, elle devait veiller à ce qu'aucun ennemi ne franchisse la muraille naturelle.

La Dresseuse demeura un moment immobile, tous sens aux aguets.

Après de longues fluxiales, elle perçut des cliquètements familiers en kan'wehr.

[… Nous sommes seuls ?

[Je vous l'assure. Il n'y a personne ici.

[Très bien. Où en est-on au sujet d'Estran ?

Les sons se turent soudain. Les Seigneurs avaient dû passer à la weyd'wehr, bien plus discrète pour une conversation rapprochée. Les signaux lumineux devenaient imperceptibles après quelques brasses de distance.

Moire avait sursauté au nom d'Estran. Il s'agissait de l'innom du Roi. Ce dernier n'avait déployé aucun effort pour taire l'information. C'était une manière de prouver sa confiance au peuple, et notamment aux Mages pour qui l'innom était nécessaire afin de cibler leurs sorts.

Employer son innom était, au contraire, un manque de respect flagrant. Pourquoi ces Seigneurs parlaient-ils ainsi du souverain ? La Dresseuse hésita sur l'attitude à adopter. La prudence aurait voulu qu'elle s'en aille. Mais sa curiosité était piquée. Elle soupçonnait quelque mauvaise action en cours. Il était de son devoir d'intervenir.

Elle prit alors sa décision, malgré les risques.

≈ Les filles, les effleura-t-elle, allez espionner les Seigneurs que l'on vient d'entendre.

Elle sentit les murènes se faufiler sous ses paumes ouvertes, caressant leur peau lisse et sans écailles. Les quatre partirent et se fondirent dans l'ombre.

Moire goûta alors à une terrible forme de solitude. Tout contact avec ses animaux lui était interdit pendant les prochaines fluxiales et elle n'aimait pas cela. Elle se rendit compte qu'elle maintenait en permanence un lien avec ses murènes, quel que soit le langage choisi. C'étaient des bêtes intelligentes qui comprenaient la triwehr à défaut de la parler : la weyd'wehr et la kan'wehr leur demeuraient inaccessibles.

La Dresseuse n'aimait pas non plus l'idée d'envoyer ses filles en mission alors qu'elle venait de les vider de leur venin. C'était comme dépêcher des soldats nus, dépouillés de leurs carapaces.

Les fluxiales lui parurent comme autant de marées et de gyres. Plusieurs fois, elle crut apercevoir l'ombre d'un Léviathan errant dans les ténèbres. Mais ce n'était rien. Son imagination s'emballait à contempler les couches néphéloïdes et les particules en suspension.

Enfin, elle sentit à nouveau le long corps musclé d'une murène sous sa main. Les animaux étaient revenus, si discrètement qu'elle ne les avait pas remarqués.

≈ Que disent-ils ?

≈ Ils parlent de mort et de sang, frétillèrent-elles.

Il était difficile d'en obtenir davantage. Pourtant, Moire sentait à leur agitation que les murènes ne lui disaient pas tout.

≈ Qu'y a-t-il ?

≈ Ils nous ont vues…

Le cœur de la Dresseuse manqua un battement. Si ses bêtes avaient été repérées, on ferait rapidement le lien avec elle !

Soudain, les murènes se crispèrent et claquèrent des mâchoires. Elles n'étaient pas seules.

— Dresseuse, retenez vos fauves.

Tout en reconnaissant la voix, Moire vit apparaître la masse imposante du Chef des armées, tout caparaçonné de chitine rouge. Il posa sur elle un regard lourd de sous-entendus.

— J'aimerais vous voir dans mon bureau, Dresseuse.

Moire ne savait comment réagir. Si l'on complotait contre le Roi, elle devait en avoir le cœur net et le signaler éventuellement à ses supérieurs.

— Bien sûr, Chef des armées, bredouilla-t-elle. Je libère mes murènes et…

— Maintenant, trancha l'autre.

Et, sans attendre, il reprit le chemin du fort, derrière la Barrière de Corail.

CHAPITRE 6
SALYNE LA MARAÎCHÈRE

> Depuis la Guerre des Guildes, j'ai réformé les institutions d'Abyss, j'ai fondé les jurandes, j'ai instauré la Chambre des Alliés, j'ai créé les Podestats. J'ai accompli ce que nul autre n'aurait pu accomplir. Car, ne nous y trompons pas, si j'ai rendu le pouvoir au peuple, celui-ci n'a de comptes à rendre qu'à une personne : le Roi. Je suis l'arbitre des décisions de l'Assemblée Océanique du Sénat : je nomme le Conseil royal qui lui-même nomme le Parlement. Ne soyez pas ingrats, citoyens, et souvenez-vous de tout ce que votre souverain a fait pour vous.
>
> Discours du Roi Estran

[Comment va le Mage ? stridula-t-elle.

On ne l'appelait jamais par son nom, signe du peu de respect qu'on lui accordait. Le Faucheur saisit sa faux, la soupesa longuement, comme s'il prenait le temps de réfléchir à sa réponse.

Salyne était habituée à la lenteur prudente des Cultivateurs. C'était aussi la sienne. Au sein de sa Guilde, on ne prenait pas de décisions hâtives. Seigneures et Seigneurs avaient adopté le rythme des plantes, tranquille et obstiné.

Après avoir passé le doigt sur le fil de sa lame courbe, afin d'en vérifier à nouveau le tranchant, le Faucheur redressa la tête.

[Il va mal, lâcha-t-il. Les plaies se sont infectées. Sanctuaire !

Il siffla de mépris. Loin d'Abyss, toutes sortes de maladies se propageaient comme si le fait de quitter la cité vous exposait à des

miasmes particuliers. On le voyait dans les champs de sargasses où la moindre coupure pouvait s'enflammer et devenir dangereuse.

La Maraîchère n'osait pas parler. Pendant le reflux, elle n'avait pas trouvé le sommeil, dérangée par cette lumière crue à laquelle elle ne s'habituerait sans doute jamais. Elle s'était réveillée à plusieurs reprises, tournant sur elle-même pour retrouver son Gher'néhu. En vain.

Elle ne voulait pas partir. Ou plutôt, elle rêvait de mettre le plus de distance entre elle et la Séchure, mais pas au point de mettre sa caude en Abyss. Elle n'était jamais allée à la capitale. Le travail l'avait toujours menée vers les marges, là où l'on avait la place d'étendre les champs de sargasses et les silos immenses. Les autres Guildes n'aimaient pas voir d'où venait leur nourriture.

Salyne observa ses mains calleuses. Même s'il n'y avait pas eu sur son corps la cuirasse articulée des hippocampes, on aurait pu la reconnaître à ces déformations qu'elle regardait avec une fierté mêlée de dégoût.

< Je ne peux pas y aller, lâcha-t-elle soudain.

Elle avait parlé en weyd'wehr afin que seul le Faucheur perçût les variations de ses photophores.

Pour la première fois, le vieux Cultivateur la fixa dans les yeux. Pendant de longues fluxiales, il ne dit rien. Il se contenta de la scruter. Cependant, elle ne trouva pas dans sa prunelle l'éclat qui souvent la dérangeait. Il n'y avait pas ce vieux fond de désir, cette tension appuyée, cette prise de possession par l'œil. En cet instant, il la regardait comme une simple Seigneure.

< Salyne, scintilla-t-il.

Pendant un moment encore, il n'ajouta rien. La Maraîchère eut envie de crier. Qu'attendait-il pour parler ?

Mais l'autre se taisait toujours. Il admira fugacement les champs de sargasses dont les frondes verticales s'entremêlaient au gré des courants, dans une danse hypnotique. Il leva avec crainte ses yeux vers la Séchure, les baissa aussitôt, ébloui.

< Salyne, tu dois y aller.

< Pourquoi ?

< Tu es l'adjointe au délégué local de la jurande nourricière…

< Ce n'est qu'un titre !

Le Faucheur se forçait manifestement à la patience.

< Ce n'est pas qu'un titre. Nous avons un devoir envers Abyss. Toute notre Guilde. Nous remplissons les ventres. Si les ventres sont vides, alors nous sommes responsables. Si cette maladie s'étend, si les Mages ne parviennent pas à la soigner, nous risquons le kehd.

Salyne frissonna. Il n'y avait pas de pire menace. Étrangement, si on l'avait interrogée, elle n'aurait pas su dire de quoi il s'agissait. Elle aurait répété ce que tout le monde disait : c'était une rupture du Gher'néhu, la rupture de tous les équilibres. Cette maladie des sargasses, c'était le premier signe du kehd.

Elle n'y avait pas songé de cette manière. La tâche lui parut encore plus écrasante, encore plus insurmontable.

< C'est trop pour moi, Faucheur ! clignota-t-elle.

Il secoua la tête.

< Au contraire ! Tu es la personne idéale pour cela. Crois-tu que tu aies été nommée adjointe par hasard ? Tu es respectée, Maraîchère, on te regarde, on t'écoute.

Sans doute, mais pour les mauvaises raisons. Elle ne fit pas part de ses doutes au Cultivateur.

< Chacun admire ta force de travail et ton dévouement. Tu n'as pas volé ta place…

Contrairement à cet imbécile de Mage. Si le Faucheur n'exprima pas directement cette idée, il la sous-entendait.

< Crois-tu que les Politiciens d'Abyss aient envie de voir ma vieille peau et mes cicatrices ? s'irisa-t-il. Tu sauras te faire entendre.

Il tendit la main pour effleurer son bras. Salyne reflua prestement. Voilà, on la réduisait encore à un corps. Mais qu'avaient-ils tous avec ça ? Pourquoi ne la laissait-on pas tranquille ?

Les doigts du Faucheur se replièrent sur l'eau vide. Il baissa les yeux, gêné, n'osant parler davantage. Ses mains serrèrent le manche de sa faux et Salyne crut un instant qu'il allait se venger de l'affront.

Non, le Cultivateur se détourna avec lenteur et prit le chemin des sargasses.

[J'espère que tu réfléchiras, pulsa-t-il par-dessus son épaule.

* * *

Éperdue, Salyne passa sa journée à travailler au milieu des pousses. Elle alla trancher les parties mortes, les liant entre elles afin que la maladie ne se communique pas au reste du champ. Son cœur se serra. La récolte aurait été superbe sans ce chancre noir.

[Sanctuaire de swordó ! siffla-t-elle en reprenant le même ton que le Faucheur tout à l'heure pour maudire la Séchure.

Le mot lui était venu tout seul. C'était un vieux vocable qui désignait la couleur sombre. Il convenait parfaitement au teint nécrosé des algues.

Quand vint le reflux, elle alla trouver le Mage dans son bureau mobile. Il flottait au milieu de sa sphère, déjà mort peut-être ?

Non, il tressaillit à son approche. Son teint était effrayant. Tirant d'ordinaire sur le violet, il était maintenant d'une pâleur de statue. Il faisait penser à un cimetière de modioles lorsqu'un volcan s'éteignait et ôtait une source de chaleur, condamnant la colonie.

{ Je vais mourir, exhala le délégué.

Elle n'eut même pas le cœur de le détromper.

Il sortit de sa robe un sceau-cylindre métallique qu'il lui tendit faiblement. Il usa de ses dernières forces pour lui dire en triwehr :

— Voici le treud.

Elle le saisit sans comprendre.

— Il te servira à confirmer ton identité, expliqua-il dans un souffle.

Il se tut un instant, incapable d'en dire davantage. Ses paupières se fermèrent et elle crut qu'il s'était endormi.

— Je l'ai convoqué, ajouta-t-il, les paupières closes.

— Qui ?

— Le Militaire. Il viendra te chercher au début du flux.

* * *

Cette fois encore, Salyne dormit mal. Quand elle sentit la fin du

reflux, elle prépara ses affaires. Il n'y avait pas grand-chose.

Une dizaine de bouquets de sargasses hyperdenses.

Le treud qui pesait lourd dans son sac.

Un vêtement d'apparat afin de ne pas détonner à la cour d'Abyss.

Et c'était tout.

[Cultivatrice ? craqueta-t-on.

Elle sursauta et leva les yeux. C'était le Militaire. Elle n'avait pas remarqué son approche.

D'ordinaire, elle n'appréciait guère les gens de cette Guilde, soudards brutaux et moqueurs qui passaient leur temps à jouer avec leurs armes comme de petits enfants.

[Comment t'appelles-tu ? pulsa-t-elle.

[La Recrue, netune.

Ce garçon-là était différent. D'abord, il était très jeune. Ses plaques de carapace rouge, tombant le long de ses joues, soulignaient un visage juvénile, presque féminin. Il était athlétique, avec une longue caude effilée qui ondulait avec grâce. Salyne ne put s'empêcher de lui trouver un certain charme. Le tutoiement lui était venu spontanément.

[Appelle-moi Maraîchère.

[Je suis désolé, netune. Mais vous êtes la représentante de la jurande et je vous dois le respect.

Il s'empourpra légèrement en prononçant ces mots mais il soutint son regard. Salyne le dévisagea avec une impudeur qui l'étonna elle-même. Oui, ce jeune Seigneur lui plaisait.

[Eh bien, allons-y.

Elle ne l'interrogea pas plus avant. En général, on dépêchait un membre de la Guilde militaire pour protéger les personnages officiels d'Abyss. Bien sûr, les plus prestigieux avaient droit à des Coralliens. Mais la Recrue ne portait pas le heaume caractéristique de ces troupes d'élite.

Ils se mirent en route.

Salyne ne prit pas le temps de dire adieu au Faucheur. Ni au Mage. Elle avait hâte de s'éloigner de la Séchure. Pourtant, elle savait que les premières centaines de brasses allaient être difficiles. Il faudrait cosséguir lentement et avec prudence.

Elle songea à cette expression qu'elle employait d'ordinaire sans y penser. On disait cosséguir ou « suivre l'os » pour gagner les profondeurs, imitant la chute lente des cadavres d'animaux, tandis que l'on parlait de « suivre l'air » ou vatséguir pour approcher de la Séchure.

< Attention, prévint la Recrue d'un clignotement.

Devant eux, une masse immense flottait entre deux eaux. Salyne se figea. Le Militaire se plaça devant elle en protection.

[Ce n'est pas la peine, stridula-t-elle avec douceur. Elle est morte.

C'était une baleine longue et mince, au dos gris bleuté et au ventre plus clair. Une crête médiane courait entre ses évents et l'extrémité de sa mâchoire supérieure. La gueule ouverte laissait voir une draperie noire et dense de centaines de fanons. Elle était vieille et avait dû mourir peu de temps auparavant. Pour l'instant, elle conservait un peu de son Gher'néhu mais, bientôt, elle suivrait l'os.

La Recrue dégaina un poignard de corne et alla prélever un peu de viande sur l'animal gigantesque. Il travailla avec célérité, sans verser de sang, piochant dans le derme.

[Goûtez, craqueta-t-il en lui tendant un morceau de chair blanchâtre.

Elle mordit dedans et le gras lui envahit la bouche, écœurant de sensualité. Il coula dans sa gorge avec des parfums sauvages. Elle sentit presque aussitôt une chaleur lui brûler le ventre, sans savoir si elle allait tout revomir.

[Cela fait souvent cet effet, nota la Recrue. Vous aurez de l'énergie pour plusieurs marées avec ça.

Il s'éloigna du cadavre démesuré.

[Vous n'en prenez pas plus ? s'étonna-t-elle.

[Non, netune. Cela ne se conserve pas quand on est aussi près de la Séchure. En outre, la viande finirait par attirer des prédateurs. D'ailleurs, ne restons pas là.

Il lui fit signe de le suivre. Après un dernier regard à la carcasse titanesque, Salyne se laissa glisser vers les profondeurs.

CHAPITRE 7
NOURRAIN L'ARMATEUR

L'individu est une illusion.
Seule compte la multitude,
Le flux et le reflux des âges,
Le lent balancement des courants
Qui baignent nos peuples.
Toujours changeants, toujours semblables.

La mer est sans pourquoi.

Paroles de l'Hydrozoa

Nourrain connaissait les Geôles. Les rumeurs étaient affreuses sur ce lieu qui renfermait voleurs et assassins, mais aussi traîtres et Seigneurs déchus. On racontait même que le Nécrocampe était enfermé là, qu'il n'avait pas été exécuté et qu'il y attendait sa vengeance.

Cette histoire n'intéressait guère l'Armateur. C'étaient surtout les conditions de vie qui le concernaient au premier chef. Il avait entendu parler de cellules petites et sombres. C'était vrai.

Pour le reste, rien n'aurait préparé Nourrain à ce qu'il allait y rencontrer.

Le site était bâti sur d'anciennes cheminées hydrothermales, comme des furoncles cylindriques sur la croûte océanique. Elles étaient toutes sur le même modèle. Autour du conduit central évidé, des ramifications latérales avaient été creusées. On les appelait flanges et elles formaient les cellules. En posant la main sur les parois grenues de basalte et de gabbro, on pouvait encore sentir la vieille radiation de

chaleur. L'eau y empestait le fer, le soufre et le manganèse. Pire, il n'existait pas de filtreurs ici. Le flux, rapide, assourdissant, portait des nappes de particules qui formaient un brouillard impénétrable et mouvant, piquant les peaux comme des milliers d'aiguilles.

À travers la grille de la fenêtre, aux lourds barreaux métalliques, on apercevait la lumière des pharillons qui éclairait le champ de cheminées, soulignant leurs reliefs bourgeonnants qui en devenaient grotesques. Mais cette lumière servait surtout à polluer tout échange en weyd'wehr. De même, afin d'éviter les communications entre flanges, on avait bâti des corolles déchiquetées qui s'entortillaient autour de l'axe principal. Des passerelles joignaient les différentes cheminées afin de renforcer la solidité de l'ensemble et de permettre aux gens de se déplacer sans être emportés.

Enfermé, l'Armateur voyait à peine la différence entre le flux et le reflux. Son eau était sans cesse polluée d'animalcules qu'il ne parvenait pas à chasser. Pire encore, on lui avait ôté l'ammonite de l'épaule avant de l'enfermer.

Après la peur des premiers instants, l'ennui s'était installé. Ce n'était pas l'ennui tranquille et oisif que Nourrain pratiquait d'ordinaire, quand il attendait d'hériter de son père. Car la peur était toujours là, tapie au plus profond de lui.

Pourtant, il était seul dans sa flange. On ne l'avait pas maltraité. On le nourrissait de bottes de sargasses qui avaient un goût de fer, comme presque tout ici. Mais aucun Allié ne venait le distraire. Ses pensées étaient prisonnières, elles aussi. Jamais son esprit ne parvenait à s'évader au-delà de ces barreaux.

Alors, pendant les premières marées, il en était réduit à se concentrer sur lui-même. Cependant, il était sans cesse dérangé par les crevettes rimicaris qui se nourrissaient des sécrétions et déjections émises par son corps.

Une colonie s'était installée même à demeure, guettant les courants porteurs de nourriture. Les crustacés, longs comme un doigt, blanchâtres, rouges à l'intérieur, voletaient dans la pièce. Par chance, ils ne s'intéressaient guère aux bouquets de sargasses et Nourrain n'avait pas à lutter pour son repas. Mais il s'était produit une sorte de

relation symbiotique entre le Seigneur et les crevettes qui, lorsqu'il ne fournissait pas assez de matière, venaient frotter leur carapace contre lui.

Glacé, Nourrain s'y épuisait et maigrissait. Déjà, son menton avait perdu plusieurs plis. Il n'aimait pas cela.

Après de nombreuses marées, une clé tourna dans la serrure.

L'Armateur sursauta, rabattit sa robe et prit un air dégagé. D'une main, il repoussa les crevettes qui s'impatientaient.

La porte de la cellule s'ouvrit. Le Geôlier fit son apparition. C'était un Militaire à la musculature énorme, dont le relief était renforcé par sa peau tachetée. Son crâne était surmonté d'un aileron et encadré de deux plaques de chitine rouge qui envahissaient ses joues. Entre ces éléments, son visage était plissé dans une grimace continuelle et des rides profondes encadraient sa bouche. Son épaule droite était protégée par une pièce de carapace et il portait en main son éternel trousseau.

Il posa ses yeux, à peine visibles sous une arcade sourcilière démesurée, sur son prisonnier.

[Tu as de la visite, pulsa-t-il de sa voix sépulcrale qui parvenait sans peine à passer par-dessus le vacarme du flux.

Puis il évacua son grand corps de la cellule, à la manière des crustacés qui se réfugient dans leur coquille. Nourrain, surpris, attendit. Personne n'était venu le voir, pas même des représentants de la Guilde ou même des gens de sa famille.

Un Seigneur entra à son tour, sans paraître gêné par les courants.

Au début, l'Armateur distingua à peine les traits de son visiteur, tant il était entouré d'un amas grouillant de puces de mer. Mais le visiteur ne faisait rien pour les disperser et ses traits étaient donc constamment occultés par un fourmillement de brume.

< Je vois que nous avons le même problème, scintilla l'inconnu en désignant les crevettes.

Nourrain ne sut que répondre. Du peu qu'il apercevait de son interlocuteur, il appartenait à la Guilde des Politiciens. Aux tavelures de ses mains, on pouvait deviner qu'il était vieux. Pour le reste, il se tenait droit dans sa robe et les tentacules de sa caude s'étendaient sur

les coussinets de basalte afin de lui donner une assise parfaite.

< Que puis-je pour vous ? demanda Nourrain, sur la défensive.

< J'aimerais vous retourner la question, murmura l'inconnu. Mais avant, je dois vous avertir des charges qui pèsent contre vous.

< Mais je n'ai rien fait ! Je…

< Laissez-moi vous expliquer, s'enlumina l'inconnu d'un ton sans réplique. Votre père est accusé d'avoir dissimulé des fonds au Roi. Mais ce n'est pas tout. Nous avons vu qu'il s'était enrichi en monnayant ses faveurs auprès des Alliés. Contre des monceaux de perles, il leur garantissait un accès privilégié à l'Assemblée Océanique du Sénat.

Nourrain accusa le coup. Cette corruption était encore pire que les détournements d'argent. Comment son père avait-il pu procéder pendant tous ces gyres sans éveiller le moindre soupçon ? Une idée le traversa.

< Vous savez que je n'ai rien à voir là-dedans !

< Oui, votre surprise aux funérailles était presque comique à observer…

Donc, l'inconnu avait assisté à la crémation du sarcoquillage. Qui se cachait derrière ce nuage d'amphipodes ? Prudent, Nourrain décida de se taire.

< J'ai étudié votre affaire, brasilla l'inconnu. Les services du Roi ont du mal à croire que vous ignoriez tout des malversations de votre père. Après tout, vous êtes son seul héritier. Vous bénéficiez de ses fraudes, que vous le vouliez ou non.

L'Armateur commençait à se demander s'il n'était pas face à une sorte d'avocat. Il savait que des escrocs offraient leurs services pour mieux dépouiller leurs clients. Au point où il en était, Nourrain était prêt à accepter n'importe quel compromis. Sa fortune était assez vaste pour supporter de profondes saignées. En outre, il aurait toujours son fief pour reprendre aux Alliés ce qu'on lui avait volé.

< Je vois que j'ai votre attention, chatoya le visiteur. Je suis venu vous faire une proposition qui devrait vous éviter nombre de désagréments à l'avenir.

Nourrain resta muet. Les crevettes tourbillonnaient toujours autour

de lui, l'empêchant de réfléchir.

< Si je vous fais sortir d'ici, j'aurai besoin que vous accomplissiez une tâche pour moi.

< Une tâche ?

< Oh, presque rien. Nous évoquerons les détails plus tard. Le plus important, c'est de savoir si vous voulez vraiment quitter cette cellule.

Toutes les fibres du corps de l'Armateur crièrent en même temps un « oui » sincère. Dans le même temps, il n'était guère motivé pour rendre service à cet escroc. Une fois dehors, il comptait bien disparaître dans le premier vaisseau.

< J'accepterai tout ce que vous me proposerez, clignota-t-il enfin.

< À la bonne heure, se réjouit son interlocuteur. Laissez-moi tout mettre en place et vous sortirez dans quelques marées. Je suis ravi que nous fassions affaire ensemble.

Il se tourna, frappa à la porte de la cellule pour appeler le Geôlier. Le battant s'ouvrit et son visiteur disparut aussi vite qu'il était venu.

CHAPITRE 8
ZÉE LA LIBÉRATRICE

> La Constitution d'Abyss reconnaît trois groupes de représentants : l'Assemblée Océanique du Sénat est le cœur de ce système. Son travail est de voter les décrets. Les sénateurs sont tirés au sort lors de la cérémonie du Bhu, à raison de mille par Guilde. L'Assemblée doit consulter la Chambre des Alliés. Les camériers sont tirés au sort à raison de deux mille par Guilde. Enfin, les décrets sont proposés par le Parlement. Le nombre de parlementaires se monte à cinq cents Politiciens qui sont nommés par le Conseil royal.
>
> Préambule de la Constitution d'Abyss

Zée pénétra à nouveau dans l'Assemblée Océanique du Sénat.

Cette fois, la salle était pleine et l'impression en était toute différente. On avait allumé de petites lampes aux bassins occupés : elles ressemblaient à des flammèches, en réalité des tubes transparents d'aragonite dans lesquels du krill bioluminescent avait été enfermé.

Partout, des sénateurs qui avaient passé le tirage du Bhu s'installaient. Certains, dans les baignoires les plus luxueuses, reprenaient manifestement possession d'un bien familial. Ils s'installaient comme s'ils avaient quitté les lieux la veille, alors qu'on ne pouvait enchaîner deux mandats consécutifs. En fait, certaines familles s'arrangeaient pour avoir toujours un membre présent au Sénat. Quand le sort n'était pas avec eux, la corruption venait à leur secours. Ou alors ils adoptaient quelques chanceux pour défendre

leurs intérêts.

Cinq mille sénateurs avaient été nommés, équitablement répartis par Guilde. Zée avait néanmoins l'impression que les Politiciens comme elle occupaient toute la place et se trouvaient en net surnombre.

— Impressionnant, n'est-ce pas ?

Zée tressaillit. Pendant une fluxiale, elle avait cru entendre l'Itinérante. Mais un mercaflux avait passé et la Marchande ne s'était pas manifestée. Elle ne l'avait plus croisée une seule fois. Peut-être était-elle repartie à la Frontière. La Libératrice refusait d'y songer. Elle ne voulait pas gâcher le plaisir de cette première session.

Pourtant, un frisson la traversa quand la voix l'interpella. Mais le timbre ne ressemblait aucunement à celui de l'Itinérante. C'était un Seigneur d'âge mûr qui avait parlé.

Elle se tourna vers son voisin. Il appartenait à la Guilde militaire, comme en témoignait son énorme armure rouge qui lui couvrait le torse et les épaules. S'y ajoutait un casque épais dont le nasal descendait en triangle, ne laissant que deux fentes pour les yeux cernés. En dessous, un bon gros sourire, émaillé de quelques dents pointues.

— Je crois deviner que vous êtes nouvelle ici. C'est une chose rare chez les gens de votre Guilde. D'ordinaire, vous êtes ici comme des vers tubicoles sur un fumeur noir.

Pour un Militaire, le Seigneur parlait bien. On les caricaturait souvent avec des phrases lapidaires, brutales et fautives. Ici, il n'en était rien.

— Je suis le Questeur, se présenta-t-il.

Il tendit sa caude par-dessus le rebord de son bassin. Ne se voyant pas refuser, Zée déploya ses tentacules inférieurs qui s'enroulèrent autour des appendices articulés, hérissés de tubercules. La sensation était déroutante.

— Puis-je vous demander votre nom ? s'enquit le Questeur. Après tout, nous allons devoir nous côtoyer pendant un gyre.

— Bien sûr, bredouilla Zée. Je suis la Libératrice.

— Ah, voilà un bien beau nom. J'ai longtemps servi et j'aurais aimé

avoir quelqu'un comme vous à mes côtés.

— Merci d'avoir combattu pour Abyss, répondit-elle.

— Vous avez retrouvé vos réflexes de Politicienne, nota le Questeur. Cela pourra m'être utile.

— Vous aussi, vous êtes là pour la première fois ?

Le Seigneur laissa échapper un rire.

— Oh, non ! J'en suis à mon troisième mandat en trente gyres. Cet endroit n'a plus de secret pour moi.

— Accepteriez-vous de m'aider à faire mes premiers pas ?

Zée savait d'expérience que jouer les personnes sans défense attirait souvent la compassion. Elle préférait se rendre plus novice qu'elle n'était afin de ne pas s'exposer, comme elle l'avait fait lors de la cérémonie du Bhu. Elle allait désormais adopter un profil bas, en tout cas dans un premier temps.

Le Questeur parut ravi de sa question.

— Mais avec plaisir ! Ce sera un peu le monde à l'envers : un Militaire qui montre à une Politicienne les arcanes du Sénat. Mais je pense que vous me dépasserez bien vite. Je suis une vieille rascasse…

Et, en effet, avec sa bouche lippue, il ressemblait à ces crapauds de mer. Elle n'oubliait pas que ces poissons étaient souvent venimeux.

À cet instant, une lumière éclatante, d'un blanc bleuté, brilla au centre de l'Assemblée Océanique. Zée se couvrit les yeux, peu habituée à une telle clarté.

— C'est le signal du début de séance, expliqua le Questeur.

Un Politicien se planta au milieu de la salle, paraissant attendre le silence.

— C'est l'Ablégat, celui qui dirigeait les débats du précédent Sénat. Il est encore en place pendant un mercaflux, le temps que nous en nommions un nouveau.

— Comment peut-on se présenter ?

Le Militaire ouvrit de grands yeux.

— Oh, seriez-vous une ambitieuse ?

— Tous les Politiciens le sont.

— Bonne réponse ! s'exclama le Questeur. Eh bien, il suffira de déposer votre nom auprès des Alliés que vous voyez là-bas. Ce sont les

assesseurs. Ils vous inscriront pour effectuer votre profession de foi devant toute l'Assemblée.

Zée observa l'édifice. Parler devant tout ce monde ? En aurait-elle le courage ? Son interlocuteur hésita un instant.

— Je m'en voudrais de vous décourager mais c'est une position très exposée…

— Ablégat ? Je m'en doutais.

— Je parle simplement d'être candidate à la position d'Ablégat. Vous allez être scrutée par toute l'Assemblée. Vos moindres faits et gestes seront examinés, commentés, critiqués.

— Ce n'est pas pour m'effrayer.

— Ah, vous êtes bien une Politicienne !

Un son imposant envahit la salle. L'Ablégat parlait. Zée ne comprenait pas comment il pouvait posséder une voix aussi puissante. Puis elle remarqua à son cou une hydrozoa, repérable à sa lumière violacée. Les Mages étaient intervenus pour amplifier la triwehr. Il brillait plus fort, sentait plus fort, parlait plus fort.

— Mes chers concitoyens, disait l'Ablégat, je vous souhaite la bienvenue à l'Assemblée Océanique du Sénat. Vous avez été désignés parmi les milliers d'habitants d'Abyss afin de piloter son sort pour le prochain gyre. Vous prenez la place d'autres citoyens qui ont occupé votre siège les gyres passés. Certains d'entre vous ont déjà siégé auparavant, d'autres siègent pour la première fois. Cela ne change rien : vous êtes tous égaux. La force de notre système est de donner sa chance à chacun également…

Le Questeur ricana à cette phrase. La Libératrice se tourna vers lui, surprise.

< Ce sont de belles paroles, clignota-t-il sans écouter la suite. Mais il ne dit pas la vérité. Nous ne sommes pas égaux. Regardez ces baignoires ornées de motifs ! Elles se transmettent de génération en génération chez les plus riches, je pense aux porteurs de clés. Ils se débrouillent toujours pour avoir des représentants permanents qui défendent leurs intérêts, quitte à pratiquer l'adoption. Ils se préparent depuis des boucles, si je puis dire, à assurer leur mandat de sénateur et bénéficient de conseillers pris parmi la Guilde politicienne…

Zée songea un moment. Cela correspondait à ce qu'elle avait lu.

< Mais alors, comment puis-je me faire entendre ?

Le Questeur réfléchit un instant.

< D'après mon expérience, ce n'est pas au Sénat que l'on trouve le pouvoir. L'Assemblée est encadrée par deux instances. Il y a d'abord le Parlement…

< Qui soumet les décrets à l'Assemblée pour qu'ils soient adoptés, brasilla la Libératrice.

< Exactement. La manière de formuler les décrets influe sur tout le reste du processus. Un moyen de vous faire entendre, comme vous dites, est de participer aux délibérations du Parlement d'une manière ou d'une autre. Pour vous, ce ne sera pas insurmontable…

< Car j'appartiens à la Guilde politicienne comme les cinq cents parlementaires.

Le Questeur hocha la tête avec satisfaction.

< En effet. Vous me rassurez un peu. Je n'aurais jamais imaginé faire la leçon ainsi à une Politicienne.

< J'ai été élevée dans un guyot reculé, se défendit Zée. Et quel est l'autre lieu de pouvoir ?

< Cela va vous surprendre car c'est un endroit dont on ne parle presque jamais : la Chambre des Alliés.

Cette fois, la Libératrice ne put cacher son étonnement. Cela, elle ne l'avait lu nulle part. La plupart des traités qu'elle avait consultés passaient très vite sur les prérogatives de la Chambre des Alliés, qui n'avait qu'un rôle de consultant auprès du Sénat mais aussi auprès de la Haute-Cour. En général, la Chambre rendait un avis favorable aux questions qu'on lui soumettait. Cette démarche était présentée comme une simple formalité.

< Je vois que c'est la première fois que vous en entendez parler. C'est parce que les Seigneurs affectent de mépriser les Alliés. Mais depuis la réforme du Roi, la Chambre possède un véritable pouvoir de veto.

< Mais elle approuve tout ce qu'on lui soumet !

< Parce que les textes ont été négociés en amont. Tout semble fluide grâce à un invisible travail préparatoire. J'étais comme vous

avant, je pensais qu'on n'avait pas à s'inquiéter des Alliés. Lors de mon précédent mandat, j'ai tenté de soumettre une proposition de loi au Parlement sans en avertir la Chambre. On ne m'a même pas écouté. Croyez-moi, vous n'arriverez à rien si vous n'établissez pas un lien avec les Alliés.

Tout cela était nouveau pour la Libératrice. Cela n'était pas un problème de traiter avec ceux que l'on appelait avec mépris les Gwehrs. Dans son guyot, elle en avait fréquenté.

< Est-ce qu'ils siègent actuellement ? scintilla-t-elle, prise d'une soudaine inspiration.

< Euh, oui, je crois bien qu'ils ont leur première session auflud'hui.

Zée quitta sa place sans bruit et sans écouter la fin du discours. Heureusement, chaque baignoire possédait une sortie discrète à l'arrière. On n'avait pas à nager par-dessus bord.

Elle allait tenter un coup. Si elle se présentait à la Chambre des Alliés lors de sa première session, cela pourrait être vu comme un signe d'ouverture. Elle se souvenait que les Alliés du guyot étaient toujours très sensibles aux attentions que leur prodiguaient les Seigneurs.

Heureusement, le Parlement, l'Assemblée et la Chambre étaient placés dans le même endroit et les trois bâtiments communiquaient les uns avec les autres.

Zée glissa rapidement vers la Chambre. Un Militaire bardé de chitine rouge l'arrêta.

— Où allez-vous ?

La Libératrice se rengorgea.

— Je suis sénatrice et je viens assister à la réunion de la Chambre en tant qu'auditrice libre.

Le Seigneur hésitait.

— Faut-il que je vous rappelle l'article 16 de notre Constitution ? lança-t-elle. Il stipule que toute personne peut assister librement aux délibérations des différentes instances d'Abyss, à l'exception du Conseil royal. Il ne s'agit pas du Conseil royal ?

À regret, le Seigneur s'écarta. Zée poursuivit sa route. Elle espérait que son inspiration serait la bonne. Son caractère la poussait parfois à

agir très rapidement, sous le coup d'une impulsion. La réticence du garde la confortait dans son idée. Si elle voulait se signaler, elle devait agir différemment des autres.

Elle pénétra dans la salle, se composant une attitude humble mais ostentatoire. Elle n'avait pas à s'excuser d'être là. Malgré son air assuré, elle sentait son cœur battre à vive allure.

La pièce était beaucoup plus modeste que celle de l'Assemblée. Plus sombre, elle consistait en un vaste cercle, semé de colonnes concentriques entre lesquelles s'entassaient dix mille crabes, poulpes, méduses, coquillages et hippocampes. Le vacarme y était indescriptible. Les différentes langues s'entremêlaient en désordre. Des sons répondaient aux lumières, tandis que des odeurs enrobaient le tout.

Au centre s'enroulait un ruban lumineux, sans doute grâce à des dalles transparentes remplies des mêmes krills bioluminescents qu'à l'Assemblée. Une table ronde y était disposée et cinq représentants des différents Alliés s'y tenaient. Derrière chacun d'eux, on retrouvait, gravé sur le sol, le symbole des cinq Guildes en rouge, violet, bleu, vert ou jaune.

Zée était entrée dans le secteur occupé par les poulpes. Cela tombait bien. En réalité, ce n'était pas un hasard. Ces Alliés avaient été placés là en raison de leur connexion avec la Guilde des Politiciens.

Quelques céphalopodes tournèrent vers elle leurs pupilles en forme de W. La Libératrice se tint droite, sans se coller à la paroi. Elle avait le droit d'être là et elle devait montrer qu'elle était à l'aise. Sans sourire, elle salua les poulpes d'un hochement de tête.

Son arrivée avait créé la sensation et un frémissement se répandait dans la salle. Zée se félicita de sa décision. Elle avait sans doute gagné un certain avantage auprès des Alliés.

Soudain, l'un des poulpes s'approcha d'elle avec curiosité et la Politicienne sentit son sang se figer dans ses veines.

< Pédagogue ? clignota l'Alliée. Vous étiez la professeure de ma fille Ventouse !

CHAPITRE 9
STRÖM L'APPRENTI

> La Dérive est un acte contre-nature. Ceux qui la pratiquent fusionnent avec une hydrozoa. Ils coiffent la méduse et se laissent prendre par l'extase qui en résulte. Cependant, chaque fluxiale passée ainsi va dissoudre sa mémoire dans les polypes que l'animal libère dans son sillage. Il ne reste plus ensuite qu'un corps sans mémoire, vide, végétatif. Voilà pourquoi la Dérive doit être interdite.
>
> Le Galbord, témoignage auprès de l'Assemblée Océanique du Sénat

— Je veux voir le Roi !

Depuis un mercaflux, c'était devenu une obsession pour l'Apprenti. À chaque marée, il se rendait devant le Palais royal.

Il s'agissait d'un complexe palatial démesuré qui s'étendait sur de multiples tours, dressées sur un ancien front volcanique auquel étaient adossés des prismes d'accrétion. Sur son flanc, on apercevait des écailles tectoniques qui se superposaient sur une pente douce. Les bourrelets sédimentaires avaient été creusés en un vaste réseau souterrain. Derrière eux, les dominant de toute leur hauteur, une procession d'anciens volcans arasés, coalescents, dont certains avaient craché des arches basaltiques.

Au-delà, c'était la plaine abyssale qui commençait, plane et uniforme, que les turbidités avaient lissée de boues pélagiques. Seules quelques tranchées serpentines venaient parfois interrompre la monotonie du relief, des chenaux d'érosion bordés de levées internes et externes. Elles formaient des chemins où passaient des courants

violents.

Voilà la route que l'on empruntait pour se rendre au Palais. Cela permettait d'aller très vite et de ne pas se présenter dans la plaine. C'était une loi non écrite mais arriver hors des chenaux était considéré au mieux comme un manque complet de savoir-vivre, au pire comme une déclaration de guerre.

À peine sorti du chenal, Ström s'adressa aux gardes :

— Je veux voir le Roi !

Les troupes qui gardaient l'accès au Palais étaient manifestement des Coralliens. Outre leurs carapaces rouges, ils portaient sur le crâne un corail écarlate qui formait une sorte de heaume dans lequel les ramifications laissaient apparaître des fentes pour l'eau et la vue. Pour certains, c'étaient des masques faciaux mobiles. Pour d'autres, l'animal suivait parfaitement la courbe du visage jusqu'à former une seconde peau.

On racontait que le corail ne cessait jamais de pousser sur la tête des Coralliens. Plus la protection était développée, plus le porteur était puissant puisqu'il avait survécu à de nombreux gyres.

Ceux qui étaient disposés devant le complexe avaient des crânes richement ornés. Il valait mieux ne pas plaisanter avec eux.

Lorsque Ström insista un peu trop, deux Coralliens l'attrapèrent et le propulsèrent au loin avec une force peu commune.

Désespéré, l'Apprenti songea un instant à renoncer. Chaque marée, il revenait là pour plaider sa cause. Les murènes de son char devenaient irascibles en raison de la fatigue. Il quittait son véhicule et venait supplier les gardes de le laisser accéder au souverain d'Abyss.

À chaque fois qu'il était tenté d'abandonner et de rentrer chez lui, il repensait à l'injustice qui l'avait frappé. Il n'avait commis aucune erreur : la méduse qu'on lui avait donnée était truquée. Elle ne contenait pas de delwi. On l'avait piégé !

Malgré lui, il ne pouvait s'empêcher de faire le lien avec l'absence du Roi à l'examen. Pour lui, les deux faits étaient corrélés. Ses travaux sur les morts avaient-ils dérangé en haut lieu ?

En tout cas, il refusait de croire son amie la Disciple qui mettait en cause son orgueil. Ce n'est pas se vanter de dire qu'on est le meilleur

quand le fait est avéré !

Ström bouillonnait de colère. Mais, en cet instant, il commençait à perdre courage. Il avait eu beau recourir à tous les contacts de ses parents, mobiliser leurs réseaux, il n'avait pu obtenir un entretien avec le Roi ou avec le Conseil royal. Son cas était pourtant de la plus haute importance ! Ses découvertes allaient changer la face de la cité.

Essayait-on de le faire taire ?

Dès que cette idée l'effleurait, il brûlait d'une nouvelle flambée de rage et revenait auprès des Coralliens qui le dominaient de la tête et des épaules.

— Je veux voir le Roi !

— Tu n'es pas le seul, répondaient les gardes en montrant les citoyens qui patientaient devant les grilles.

L'Apprenti ne leur accordait qu'un rapide regard. Il n'avait pas d'yeux pour la foule qui se pressait également aux portes du Palais. Lui seul avait de bonnes raisons d'être là. Il aurait voulu les haranguer, leur dire de rentrer chez eux. Leur présence ne faisait que retarder son audience.

Malgré ses efforts, il surprenait parfois des scintillements parmi les solliciteurs.

< D'habitude, le Roi accueille des visiteurs à chaque marée…

< Là, cela fait un mercaflux qu'on ne l'a pas vu !

< Vous connaissez les rumeurs ?

< Non.

< On dit que le Roi…

Ström ne percevait pas la suite. Les gens parlaient en weyd'wehr pour ne pas être surpris par les gardes. Les poussières dues aux turbidités proches empêchaient d'en voir davantage.

À cet instant, un char émergea du chenal, majestueux. C'était une raie géante, ou plutôt deux. Les personnes qui patientaient se turent et les gardes se redressèrent.

Les animaux arrivèrent devant les grilles. Au-dessus, le passage était interdit par des filaments presque invisibles de méduses qui paralysaient leurs proies. L'Apprenti aurait pu les franchir sans problème mais il redoutait les Coralliens.

Pendant que les gardes s'affairaient pour ouvrir les portes d'os, Ström joua des coudes pour se faufiler à l'avant. Il repoussa avec dégoût une Cultivatrice qui portait son enfant avec un chancre noir sur le visage et un Marchand aux doigts chargés de bagues.

Il se plaça au-devant de la foule. Hélas, sa déception fut grande. Ce n'était pas le Roi, mais la Reine et ses filles. La Reine Frai passa la première, maigre, toujours masquée d'un voile dont l'opacité décroissait en descendant vers la bouche. Elle avançait comme s'il n'y avait personne.

Vint ensuite la Bourrelle. Grande, lourde, la joue traversée d'une cicatrice, à un endroit où sa carapace avait été brisée par une lame. En effet, même si elle appartenait à la Guilde des Politiciens, la princesse arborait souvent des insignes des Militaires. Elle avait choqué nombre de citoyens au début. D'autant que sa réputation était infecte : on lui attribuait les basses œuvres de son père au moment de son accession au pouvoir. Elle avait liquidé les opposants au moyen d'une technique tout à fait rodée : elle faisait courir des rumeurs honteuses sur les personnes les plus ambitieuses. Le peuple, outré, réclamait leur tête et la Bourrelle s'exécutait. Elle y avait gagné son nom.

Depuis, on la savait à la tête des services secrets royaux. Mais, ces derniers gyres, elle s'était surtout fait connaître pour ses fêtes orgiaques et son goût pour les jeunes filles, en particulier des danseuses de weyd'seh, voire des Delphines.

Quant à sa sœur, qui venait juste derrière elle en baissant modestement les yeux, elle était tout son contraire. L'Hôtesse était depuis longtemps chargée du protocole et apparaissait souvent aux côtés de son père. Longue et fine, moulée dans une robe bleu sombre, elle allait tranquillement, ayant un mot pour chaque personne qui s'adressait à elle. Elle s'attarda d'ailleurs devant la foule des visiteurs en attente, serrant quelques caudes.

— Princesse ! cria Ström. Princesse ! Je dois parler au Roi !

Elle feignit de ne pas l'avoir entendu. L'Apprenti aurait voulu s'approcher davantage mais les gardes du corps veillaient.

— On m'a piégé parce que je sais parler aux morts ! hurla encore Ström.

Était-ce une illusion ? Il lui sembla que l'Hôtesse lui lançait un bref coup d'œil. Mais ils étaient si nombreux à quémander une faveur ! Déjà, les gardes emmenaient la princesse au loin.

Immobile, l'Apprenti sentit refluer la foule autour de lui. Ces gens étaient venus pour les filles du Roi. Elles parties, ils n'avaient plus de raison de rester. Il demeura éperdu de longues fluxiales, la bouche toujours ouverte, un goût métallique dans la gorge.

Cette fois, c'en était terminé. Il était lessivé. Rien ne servirait de revenir, marée après marée, mendier quelques miettes d'attention. Ses épaules s'affaissèrent et il retourna, la caude lasse, vers son char.

* * *

Les murènes l'emmenèrent chez lui sans qu'il s'en rende compte.

À son arrivée, ses parents l'interrogèrent ; il ne leur répondit pas.

Il retourna dans sa chambre et ses yeux se posèrent sur l'hydrozoa qu'il conservait chez lui. Elle ne l'abandonnerait jamais.

D'un geste tragique, il coiffa la grande méduse comme un casque. Aussitôt, il ressentit des picotements sur tout son crâne. Des modulations électriques le parcoururent tandis que les tentacules se resserraient autour de son visage, à la manière d'une lanière.

La Dérive. Elle commençait.

Son corps était anesthésié. Étudiant, il avait bien sûr joué avec les limites. Mais il affirmait que ceux qui se laissaient prendre par la Dérive étaient des faibles. À présent, il n'avait plus aucune envie de résister.

L'extase montait en lui. Au loin, à l'arrière de son cerveau, il sentait les souvenirs les plus douloureux être refoulés. L'hydrozoa les isolait du reste de ses pensées, les entourait d'une gangue protectrice afin qu'ils ne lui fassent plus de mal.

Par exemple, son éviction de l'école lui paraissait désormais une aimable plaisanterie. Le Maître de magie et sa barbe flottante prenaient des allures grotesques dans son souvenir. La Disciple, en revanche, devenait lumineuse, d'une beauté resplendissante. Il comprit qu'il l'aimait, ou du moins qu'il la désirait. Pourquoi lui avait-

il fallu tant de temps pour déchiffrer son propre cœur ?

Heureusement, rien de tout cela n'était grave. Son passé se dissolvait en bulles qui éclataient rapidement. Bientôt, il ne se souviendrait plus de rien…

— Ström ?

Quelqu'un l'appelait. Il s'arracha à regret à la Dérive. Il avait l'impression de décoller des tentacules de sa peau et de ses organes.

— Ström ?

— Disciple ? demanda-t-il, plein d'espoir.

— C'est metah, ma vague. Tu n'es pas sorti de ta chambre depuis trois marées.

Trois marées ? Elle mentait sûrement. Il n'était resté que quelques fluxiales sous l'hydrozoa.

— Ström, insista sa mère. Un message est arrivé pour toi.

Il ôta la méduse de son crâne avec l'impression qu'on l'écorchait. C'était bien sa mère qui se tenait devant lui. Alors, il sentit la faim qui le tenaillait. Il avait sauté plusieurs repas. Trois marées ?

Pourtant, il se concentra sur le message.

— Cela vient du Roi ?

— Il… il n'est pas signé…

Ström lui arracha le coquillage qu'elle tenait en main et lui fit signe de déguerpir de sa chambre. Sa mère s'exécuta sans un mot.

Il lut alors les lettres gravées dans la nacre.

Il s'agissait d'une adresse.

CHAPITRE 10
MOIRE LA DRESSEUSE

> La Guilde militaire laisse croire qu'elle est la seule habilitée à porter les armes, Étudiante. Rien n'est moins vrai ! Chaque Guilde possède son propre service d'ordre. Les Cultivateurs ont la Milice des Faucheux dont le nom est assez parlant ; les Mages ont les Filaments dont les fouets et filets peuvent plonger leurs adversaires dans l'horreur pure grâce à des illusions ; les Marchands ont la Légion mercenaire ; les Politiciens ont le Bureau des Éventreurs. Même les Militaires ont créé leur police : la Pince. Ses membres sont surnommés les Squales. Seuls les Coralliens échappent à sa juridiction.
>
> Le Maître, *Lettres à l'Étudiante*, XC

Moire attendait.

L'Aspirant était venu la trouver sur la Barrière de Corail au moment du reflux.

— Le Chef des armées veut te voir.

C'était la troisième fois en un mercaflux.

Il l'avait fait venir dans le prétoire et l'avait interrogée assez habilement. Elle avait réussi à ne pas se trahir, niant avoir entendu quoi que ce fût. De toute manière, il ne le lui avait pas demandé directement. Il l'avait sondée sur son humeur, cherchant à savoir comment elle se sentait si loin d'Abyss. Le Chef des armées donnait l'impression de se soucier d'elle.

Il possédait cette aura parmi les soldats, se souvenant du nom d'un parent, d'une anecdote d'entraînement. Sous ses airs de brute, il

cachait une grande finesse. La Dresseuse en avait fait les frais. Depuis neuf marées, elle se tenait constamment sur ses gardes, surveillant son propre comportement, ses propres gestes, ses propres mots.

Elle se méfiait de tout le monde. En cette période, elle aurait aimé rester loin au bord de la Barrière. Mais on lui avait ordonné de se replier dans le fort. Alors, elle avait retrouvé sa tente faite de côtes de cétacé et de peaux de poulpe. Ainsi, grâce aux photophores, maintenus en vie par l'action des Mages, on pouvait se camoufler à n'importe quel endroit.

Le fort était carré, coupé de deux médiatrices qui se rencontraient au milieu, là où se trouvait le prétoire, lui-même de forme carrée.

La Dresseuse remonta l'avenue. Là-bas, la silhouette de la tente du prétoire se profilait, caparaçonnée de chitine rouge et de pinces géantes qui se dressaient au sommet. Cela pouvait sembler stupide de placer une telle tache de couleur à cet endroit mais l'obscurité et les éléments en suspension dans l'eau faisaient qu'on ne distinguait plus rien après une dizaine de brasses.

Deux soldats montaient la garde à l'entrée. Ils ne bronchèrent pas quand elle se faufila entre eux et pénétra dans la cabane. Les filtreurs glissèrent sur son corps et ses joues.

Contrairement à bien d'autres, elle n'appréciait guère les aquasphères épurées par les coquillages disposés en arc autour des portes. Elle aimait les tempêtes benthiques qui soulevaient les sédiments, les nappes rouges de plantules et les couches blanches d'infusoires. Sans ces particules, l'eau semblait morte.

Une fois à l'intérieur, elle avisa le Chef des armées. Sa carapace portait une partie de l'histoire d'Abyss. Il avait connu la Guerre des Guildes et la lutte contre le Nécrocampe. Depuis des gyres, il veillait à la sécurité de la cité. Pouvait-il être un traître ?

Le commandant observait une carte du panorama abyssal. On y distinguait les arcs volcaniques, les fosses, les zones d'expansion et de subduction, les zones de fracture, dorsales, collines, plaines, monts et canyons. La Barrière de Corail y était tracée.

< Vous rentrez, Dresseuse, clignota-t-il.

< Je vous demande pardon ?

Dans les tentes, on parlait toujours en weyd'wehr pour éviter d'être espionné.

< Vous retournez à Abyss.

Avant qu'elle ait eu le temps de réagir, il ajouta :

< Un détachement de Coralliens est rappelé à la cité. Vous les accompagnerez.

Des Coralliens supplémentaires à Abyss ? Voilà qui sentait mauvais.

< Que se passe-t-il, Chef des armées ?

< Ils vont prêter main-forte à la Pince.

La Pince était toujours en sous-effectif. Cependant, elle était respectée et jouissait d'une excellente réputation. Ce n'était pas le cas des Coralliens dont on louait l'efficacité mais dont on craignait la brutalité. Ils n'étaient envoyés au contact des citoyens que lorsqu'il y avait une suspicion de soulèvement.

< Est-ce en rapport avec le Roi ? chatoya la Dresseuse.

Le Chef des armées posa sur elle un regard lourd.

< Nous avons besoin de vous pour former quelques éléments au dressage des murènes.

< Des murènes ? Dans Abyss ? Ce sont des animaux de guerre !

< Que certains Clavifères utilisent pour tirer leurs chars, s'enlumina le Chef des armées. Si des civils se le permettent, les Militaires le pourront aussi. Vous partez, c'est un ordre.

< Oui, netun !

< Disposez.

La Dresseuse reflua vers la sortie.

< Netun ?

< Oui, répondit le Chef des armées sans relever la tête de sa carte.

< Que vont devenir mes murènes ?

< Cela ne sera pas un problème.

Elle dut se contenter de cette réponse. Moire quitta le prétoire, profondément ébranlée par cette conversation. Elle ne comprenait pas ce qu'il se passait. Le Chef des armées essayait-il de se débarrasser d'elle ou de la protéger ? Ou les deux en même temps ? S'il avait voulu l'arrêter ou l'exécuter, il aurait pu le faire ici, loin d'Abyss, maquiller sa mort en accident. Cela signifiait qu'il ne cherchait pas à

la tuer.

Mais pourquoi envoyer de nouvelles troupes dans la cité ? Certes, ce n'était pas mettre en danger les Frontières mais faire venir les Coralliens était un geste lourd de conséquences.

Décidément, il se passait quelque chose autour du Roi. C'était la seule explication plausible. Qu'avait-il pu arriver ? Abyss était en paix depuis des gyres. Aucun ennemi ne s'était manifesté récemment. Les institutions étaient stables. D'où provenait cette menace nouvelle ?

En réalité, la Dresseuse ne tenait pas à le savoir. Elle avait saisi à demi-mot qu'elle devrait abandonner ses murènes et, de cela, il n'était pas question. Elle préférait déserter et partir avec ses animaux.

Rapidement, elle quitta le fort pour rejoindre la Barrière de Corail. Ses bêtes l'attendaient là-bas.

Elle glissa dans les eaux qui lui parurent étonnamment lourdes.

Soudain, elle remarqua une silhouette au loin. Son ventre se serra et elle battit frénétiquement de la caude. Le flot ripa sur ses flancs, comme des milliers de griffes qui auraient essayé de la retenir.

Un Corallien était planté sur la Barrière, appuyé sur son arme, une hallebarde effilée. La moitié de son visage disparaissait derrière son masque de corail. La partie visible esquissait un demi-sourire.

Une autre se tenait assise sur un surplomb d'acropores. On ne voyait que ses yeux derrière son casque de corail dont le nasal et les protège-joues fusionnaient en cercle autour des orbites. Le bas du heaume était constitué d'une cotte de mailles rouge. Un troisième flottait paresseusement au-dessus de la scène.

À cet instant, Moire sentit l'odeur du sang. Comment ne l'avait-elle pas repérée plus tôt ? Cela embaumait l'eau. Il y en avait partout. De minces filaments rosés s'effilochaient lentement.

[Les filles ! appela la Dresseuse en kan'wehr.

D'habitude, les murènes arrivaient à la course en quelques fluxiales. Là, aucune ne se manifesta. Oppressée, Moire dépassa les Coralliens et jeta un œil par-delà la Barrière de Corail.

Un affreux spectacle l'attendait. Elle l'avait déjà deviné mais la vue lui retourna le cœur. Ses filles…

Il y en avait trois, là, qui tombaient vers le fond avec une infinie

lenteur. Deux étaient décapitées, la troisième était éventrée ; ses entrailles se déployaient en dentelles ignobles. On pouvait même distinguer les restes des poissons qu'elle avait dévorés peu de temps auparavant.

[Elles étaient déjà comme cela quand nous sommes arrivés, pulsa la Seigneure sans chercher à dissimuler son mensonge.

Moire serra les poings. Ses avant-bras gonflèrent sous ses maniques. Mais, contre trois Coralliens, elle n'avait aucune chance. En outre, ils ne semblaient attendre que son faux pas pour la tuer sans souci des conséquences.

[J'ignorais que ces bestioles avaient des prédateurs, cliqueta celui dont la moitié du visage était cachée.

[Les prédateurs ne laissent pas les cadavres sur place, répondit la Dresseuse entre ses dents.

[Il faut croire que si…

Elle n'insista pas. Ce n'était pas le moment de laisser libre cours à sa colère. Elle enferma ce magma au fond d'elle-même, attendant la marée où elle pourrait ressortir et tout brûler sur son passage.

[La bonne nouvelle, craqueta le troisième Corallien, c'est que tu es maintenant prête à partir avec nous. Plus rien ne te retient ici, on dirait.

[On dirait bien, siffla-t-elle.

Après un dernier regard à ses filles, elle se détourna, usant de toute sa volonté pour ne pas hurler.

[Je ne comprends pas qu'on puisse s'attacher à des monstres comme ça, songea la Seigneure à voix haute.

[Pourquoi pas ? répliqua Moire. Vous avez bien l'air de tenir les uns aux autres, non ?

Les trois Coralliens s'entre-regardèrent, interloqués. Puis ils partirent d'un grand rire, sorte de modulations sonores accompagnées de frétillements des photophores. Celui qui flottait au-dessus et qui était manifestement le chef de cette escouade descendit lentement.

Il gratifia Moire d'une bourrade vigoureuse.

[Tu me plais, dit-il. Tu n'as pas la langue dans ta poche. Je pense qu'on va bien s'entendre.

[Je suis sûre que c'est le début d'une belle amitié, répondit la Dresseuse avec un sourire pincé.

Les trois autres s'esclaffèrent à nouveau. Ils partirent vers le fort, suivis de Moire. Cette dernière ne se retourna pas. Pourtant, elle était sûre de sentir, dans son dos, cachée dans les crevasses saumâtres du récif corallien, attendant son heure pour la rejoindre, Mucus, sa quatrième fille qui avait échappé au massacre.

CHAPITRE 11
SALYNE LA MARAÎCHÈRE

> — Que faire si le Roi est absent ? Dans ce cas, le simple citoyen serait le roi de l'océan, de l'univers. Seulement, comment sera-t-il vertueux sans Roi ? Je me le demande. En effet, qu'est-ce que la vertu ? Réponds-moi, Milandre.
> — Je ne me représente pas la vertu comme l'imagine un membre d'une autre Guilde, Méandrine. C'est donc une chose relative, n'est-ce pas ?
> — Ou bien n'est-ce pas une chose relative ? Voilà une question insidieuse, Milandre. Si le Roi est absent, alors tout est permis ?
>
> La Philosophesse, *Milandre ou Dialogue sur la vertu*

Salyne suivait l'os.

La baleine progressait lentement vers le fond. Pour l'heure, les nécrophages ne l'avaient pas encore repérée et la carcasse, à l'exception de la portion de chair prélevée par la Recrue, demeurait à peu près intacte.

La Maraîchère ne remarquait presque plus l'immense masse du cadavre qui les accompagnait comme une ombre. Peu à peu, elle regardait les couleurs changer autour d'elle. Le bleu envahissait tout. De lapis-lazuli, les eaux viraient au bleu roi.

Dès les dix premières brasses, le rouge avait été avalé.

Puis ce fut au tour du jaune.

À présent, le flot avait pris une teinte outremer.

Pendant ce temps, Salyne sentait la pression monter autour d'elle. La sensation en était délicieuse. L'eau formait une tendre gangue sur la moindre parcelle de sa peau, comme l'étreinte d'une mère. Néanmoins, elle perdait également la chaleur étouffante de la Séchure. Et c'était un soulagement. Sa peau s'apaisait après une longue brûlure. Eau-baume. Eau-caresse.

Il fallait demeurer prudent quand on cosséguissait. Bien sûr, les conséquences n'étaient pas aussi dramatiques qu'en suivant l'air. On ne risquait pas l'évagination. Simplement, les voyageurs devaient se méfier des blessures. Les tympans de la jeune Seigneure bourdonnaient et sifflaient. Ses dents semblaient baigner dans une eau glacée. Une main implacable et invisible étranglait ses branchies.

Maintenant, le violet était englouti par le bleu cobalt.

[Nous allons devoir faire une pause, craqueta le Militaire.

[Déjà ? s'étonna Salyne.

[C'est indispensable. Vous ne vous souvenez pas de votre arrivée ici ?

Elle avait oublié. Cela remontait à plusieurs gyres. La Cultivatrice avait été envoyée près de la Séchure après la mort de ses parents. Ils avaient été emportés à la fin de la Guerre des Guildes. Le Faucheur avait recueilli la petite fille.

Avait commencé alors une période étrange. Le rude Cultivateur veillait sur elle comme un père. Pourtant, elle devinait parfois sur elle des regards trop appuyés, surtout lorsqu'elle se changeait. Il ne l'avait jamais touchée mais elle avait vécu dans une sorte de malaise constant, lourd de non-dits. Les repas en particulier formaient un moment éprouvant. La manière qu'avait le Faucheur de dévorer ses bouquets de sargasses, les enfonçant goulûment dans sa bouche pour en suçoter le bout, et enfin le mâchonner avec lenteur, roulant des yeux, poussant des râles de satisfaction, tout cela la révulsait.

Salyne avait réagi en ôtant de sa vie tout ce qui rappelait le désir. Elle refusait qu'on la qualifie de belle. Elle ne frayait jamais avec ses semblables. Elle tuait en elle toute émotion, toute envie. Le travail était devenu son exutoire. Elle passait son temps parmi les sargasses, s'abîmait dans la culture des algues.

Elle s'était mariée. À distance. Avec un Cultivateur des guyots. Cela avait permis d'éloigner ses prétendants, comme Granit qui la dévorait des yeux. Ce souvenir lui avait presque échappé. Salyne avait épousé ce Cultivateur qui menait les lamantins dans les champs. Il était mort à présent. Les animaux de trait, rendus fous par des sargasses corrompues, avaient paniqué au moment de la levée du noir-nuage, ce brouillard de limon qui enveloppait les laboureurs.

Salyne s'était drapée dans son costume de veuve inconsolable, armure contre les Granit, les Faucheur. Elle avait créé une distance infranchissable entre elle et le monde.

Auflud'hui, elle avait oublié jusqu'au nom de son époux.

Pourquoi repensait-elle à tout cela maintenant ? Était-ce un effet de la narcose ? Non, ils avaient été prudents en cosséguissant.

Du doigt, la Recrue désignait une auberge. Le bâtiment, soutenu par des milliers de pneumatocystes disposés sur les parois et sous le plafond, avait été bâti en aragonite prise à des seiches et des coquillages. Le tout avait formé une vaste structure poreuse. Les parois étaient occultées par des ombrelles de méduses. Ainsi, de l'extérieur, l'endroit ressemblait à une pullulation massive de cnidaires libres, flottant entre deux eaux.

[Nous pourrons nous reposer à l'intérieur, murmura la Recrue.

Lui aussi semblait épuisé par le voyage, pourtant court. Ils pénétrèrent donc dans l'auberge.

Un Marchand se tenait derrière un comptoir rond qui ressemblait au bureau du délégué local de la jurande nourricière. Mince, fin, rapide, il distribuait des bulles de liqueur à ses rares clients.

[Il nous faut deux chambres, pulsa le Militaire de son ton martial habituel.

Il sortit deux perles de sa bourse et les déposa dans la main de l'aubergiste, qui les escamota avec une prestance relevant presque de la magie.

[Et deux repas, ajouta la Recrue.

L'hôte désigna une table dont le plan dépassait du mur. Il était taillé dans le même matériau que le reste de l'établissement. On leur présenta des morceaux de poisson assez délicats avec une agréable

odeur de chair grillée.

[Je vous apporte un peu d'alcool de limande ? proposa le tenancier.

Le premier réflexe de Salyne fut pour refuser. Pourtant, elle ressentait une certaine euphorie à suivre l'os. Elle fut la première surprise quand elle répondit :

[Oui.

La Recrue lui lança un regard indéchiffrable.

[Vous ne devriez pas. L'alcool accentue les effets de la narcose.

[La narcose ? Nous sommes allés si lentement !

Salyne observa le Militaire. Une fois encore, elle le trouva beau. Elle avait envie de rire, de danser.

[Vous êtes si sérieux…

[Je suis en service, siffla-t-il.

À cet instant, l'aubergiste apporta des bulles de boisson. Le Militaire repoussa la sienne.

[Non, merci.

[Cela en fera plus pour moi, plaisanta Salyne pour détendre l'aquasphère.

Mais la Recrue s'éloigna de la table.

[Je vais me coucher. Nous partirons au prochain flux.

Il s'en alla et se glissa dans le boyau qui conduisait aux capsules. Salyne le suivit du regard. À peine eut-il disparu que la solitude lui enserra les épaules comme un filet de plomb. Une angoisse la saisit.

Après tous ces gyres passés à s'éloigner des autres, elle ressentait soudain le besoin de se relier aux autres. L'absence du Faucheur, pour la première fois depuis longtemps, lui faisait éprouver une sensation de liberté inédite. Le sentiment l'effraya.

La Recrue avait raison. Il valait mieux se reposer pour le lendemain. Salyne allait se diriger vers sa chambre quand elle surprit une lumière.

< Il paraît que le Roi est blessé…

Elle se tourna vers le duo qui bavardait non loin d'elle. Un jeune Marchand s'entretenait avec un collègue. Ils devaient être des camelots, sillonnant les mers pour écouler leurs marchandises.

< Comment c'est arrivé ? chatoya son interlocuteur.

Les deux Seigneurs semblaient avoir avalé plusieurs bulles d'alcool

de limande. Le rouge leur était monté aux joues et aux bras. Ils tentaient d'être discrets mais leurs paroles étaient visibles dans toute la salle.

Le plus jeune des deux, et le plus séduisant aussi, se pencha en avant. Il venait de rencontrer le regard de Salyne. Cette dernière sentit son ventre frétiller comme un banc d'anguillettes.

< J'étais en tournée dans les guyots reculés quand j'ai appris la nouvelle. La fille de l'auberge me dévorait des yeux. Pour se rendre intéressante, elle m'a parlé des dernières rumeurs d'Abyss…

Tout en parlant, il lançait des œillades entendues à Salyne qui respirait plus fort. Elle avait l'impression de le voir comme à travers un tunnel.

< On dit que le Roi est parti à la chasse avec sa fille, la princesse.

< Laquelle ?

< La Bourrelle, bien sûr ! Tu vois l'Hôtesse chasser ? Bon, arrête de m'interrompre maintenant. Ils avaient lâché les murènes et poursuivaient un requin sauvage. Le Roi avait réussi à planter un harpon à lamparo. La bouée fatiguait déjà l'animal et il ne pouvait plus se fondre dans l'obscurité à cause de la lampe qui le suivait. Ils le pourchassaient depuis le début du reflux. Le squale était épuisé, les murènes l'encerclaient. Alors, ils ont voulu lui donner le coup de grâce. La Bourrelle s'est placée d'un côté et son père de l'autre. Il portait une armure de chitine complète pour éviter les accidents. Tous deux ont levé leurs tridents. Mais, au moment de frapper…

Le Marchand laissa passer une pause dramatique. Salyne se mordit l'intérieur des joues.

< Le requin a brusquement effectué un écart. Il était trop tard, le trident avait été lancé. La Bourrelle avait visé l'œil, comme à son habitude. Sous la pointe de la princesse, il n'y avait cependant plus l'orbite de l'animal, mais sa mâchoire. Son arme a rebondi sur les dents du squale. Par manque de chance, elle a glissé sous le heaume du Roi et l'a blessé à l'œil. Quelle ironie, n'est-ce pas ?

Le garçon se tut. L'autre demeura immobile un instant avant de s'enluminer :

< Tu racontes n'importe quoi. Tu es saoul, Bateleur. Et moi aussi.

Je vais me coucher.

Le Seigneur s'en alla, heurtant les côtés du boyau.

Salyne et le jeune Marchand demeurèrent seuls dans la pièce. Leurs yeux se rencontrèrent et un frisson remonta les flancs de la Cultivatrice.

Il était tard. Elle se détourna, le ventre habité d'une chaleur étrange.

Comme portée par la marée, elle glissa lentement en direction de sa capsule. Son cœur battant semblait prêt à lui remonter dans la gorge.

Et quand elle pénétra dans le boyau, Salyne vérifia que le Marchand la suivait bien.

CHAPITRE 12
NOURRAIN L'ARMATEUR

> — Mais, dis-moi, Méandrine, tu affirmes que le pouvoir appartient aux Militaires. Cependant, tu oublies la puissance des Marchands, ce sont eux qui manipulent les perles et font la richesse d'Abyss. Les Quais de chargement sont un endroit incontournable. S'en passer, c'est risquer la misère. Selon moi, le pouvoir repose sur la Guilde marchande, et non sur la Guilde militaire comme tu le proclames.
> — Je n'ai pas dit cela, Astérie.
>
> La Philosophesse, *Astérie ou Dialogue sur le pouvoir*

Les Quais de chargement débordaient d'une activité frénétique. À chaque instant, des centaines de caisses arrivaient et partaient, chargées sur des raies mantas, des cachalots, des tortues de fret. Les caisses étaient pleines de sargasses mais aussi d'autres produits plus rares et plus chers. Mieux valait ne pas savoir ce que renfermaient ces pavés de tégument.

≈ Tu vois tout cela, Élédone ? dit Nourrain, effleurant l'ammonite qu'il avait pris le temps de récupérer en passant chez lui.

≈ Je n'ai pas d'yeux. Mais je sens les parfums qui flottent ici.

Nourrain regardait les animaux monstrueux se déplacer avec leur lenteur puissante et obstinée. L'eau était chargée de limon et les cargaisons disparaissaient rapidement du regard.

C'était le début du flux. L'Armateur admira un instant les pointes effrangées de basalte qui servaient de débarcadères. Il n'y avait

presque que des Marchands ici. Des plus humbles qui faisaient office de débardeurs aux plus riches qui venaient surveiller leurs investissements. Des perles s'échangeaient dans un tourbillon continuel. On apercevait leur éclat nacré, furtif, un peu partout.

Son regard fut attiré un instant par un débardeur qui arborait sur le bras un tatouage original en forme de gueule garnie de crocs. Le Marchand s'en alla rapidement vers un immense cachalot blanc. Il avait de la chance de servir à bord d'un tel vaisseau vivant. Ces créatures gigantesques vivaient fort longtemps et la plupart des marins passaient toute leur vie à bord de la même embarcation.

Nourrain inspira l'eau, revigoré par cette scène. C'était là qu'il aurait dû travailler sans son accident de parcours. Son père l'amenait parfois. L'enfant aimait observer les porteurs aux muscles saillants, capables de déplacer une caisse dans chaque bras. Une sorte de beauté rude se dégageait de ce spectacle. Tout avait été pensé en matière d'efficacité.

Malheureusement, son père n'appréciait guère sa manière de contempler les Quais.

[Efface ce sourire de ton visage, pulsait-il. Tu es naïf, mon fils. Bien trop naïf.

Il montrait les lieux.

[Les Quais sont doubles. Il y a la partie extérieure que tu vois. Mais il existe aussi d'immenses couloirs souterrains qui mènent aux entrepôts. Ne l'oublie jamais. Ne sois pas naïf.

Nourrain repoussa ses souvenirs. Son temps était compté.

Dès sa libération des Geôles, il avait nagé chez lui pour empaqueter quelques affaires, prendre une bourse de perles, avant de gagner les Quais. Il n'avait aucune intention d'attendre le retour de l'étrange Seigneur au visage masqué par son halo de puces de mer. Le Marchand comptait bien s'enfuir très loin, dans l'un des guyots de son fief, et y disparaître.

Il alla vers l'une des cahutes où se tenait le bureau du Maître de port. Le Seigneur, bien sûr, était absent. Il devait parcourir les docks pour résoudre un quelconque problème. En revanche, une assistante était là, affairée sur des plaques de nacre qu'elle compulsait.

< Je voudrais voyager…

Elle ne vit pas ses signaux lumineux.

[Je veux voyager, répéta-t-il en kan'wehr.

Il ne prenait guère de risque d'être surpris. Avec le vacarme qui régnait ici, il y avait peu de chance pour qu'on surprenne sa conversation.

[Oui ? siffla distraitement l'assistante, levant à peine la tête.

[J'ai de quoi payer.

Cette fois, elle planta son regard dans le sien. La Marchande portait un grand coquillage sur la tête qui signalait sa fonction. L'extrémité dépassait au-dessus de son front, formant une visière. Elle l'écouta, curieuse de ce qu'il avait à dire.

[Je veux me rendre dans le guyot Marc'h. Dans une cabine privée.

[Ce n'est pas un port de plaisance, ici…

Pour toute réponse, il ouvrit sa bourse de perles. Il y en avait pour une petite fortune. La Seigneure empocha prestement l'argent.

[Ce n'est pas réglementaire, cliqueta-t-elle.

Nourrain trembla qu'elle ne lui confisque son bien. Si c'était le cas, il n'avait plus qu'à faire demi-tour et à être cueilli chez lui.

[Il y a peut-être de la place à bord du Vieux-Blanc qui part dans quelques fluxiales… Il possède des capsules installées sur ses flancs pour ceux qui aiment… la discrétion.

[C'est tout moi !

[Quai numéro quatre. Dites au capitaine que vous venez de la part de la Logisticienne.

Elle lui confia un mot de passe et il hocha la tête. Elle ne lui tendit pas la caude afin de sceller leur accord. Il devrait se contenter de sa parole.

Paresseusement, Nourrain quitta la cahute et se dirigea vers le quai. Il avait maigri en prison et il comptait bien reprendre au plus vite sa couche de graisse. Sans elle, il se sentait nu et vulnérable.

Quand il observa l'extrémité de l'embarcadère, il n'en crut pas ses yeux. Ce ne fut pas le cachalot, vieux mâle énorme aux flancs gris foncé, presque entièrement couturés de cicatrices et de marques de ventouses, qui retint son attention.

L'inconnu était déjà là, les traits toujours brouillés par son nuage de puces de mer. Renonçant à fuir davantage, Nourrain s'approcha.

< Je suppose que vous vouliez gagner Marc'h, scintilla l'inconnu.

< Je ne peux rien vous cacher, brasilla amèrement le Marchand.

< En effet. Alors, êtes-vous maintenant disposé à accomplir cette tâche pour moi ?

< Je n'ai plus vraiment le choix, non ?

< Oh, si ! Vous pouvez toujours retrouver votre cellule et ses récréations solitaires.

< Je m'en suis lassé.

L'inconnu laissa échapper un sifflement. Un char s'approcha presque aussitôt. Il était entièrement fermé et tiré par quatre hippocampes. L'extérieur était d'un noir sobre. À l'intérieur, cependant, Nourrain découvrit un luxe inouï. Des fauteuils tendus de velours de byssus. Des bulles d'alcool. Et les parois étaient marquetées de nacre avec une exquise précision.

< Au moins, vous savez recevoir ! s'enlumina le Marchand.

< Vous apprendrez à profiter des bénéfices de notre collaboration.

Nourrain goûta au vin de limande.

< Oh, il est fameux !

< C'est une cuvée spéciale, répondit l'inconnu en s'installant face à lui.

D'un coup du plat de la main contre le flanc, le char démarra. Par un habile travail de la matière, l'eau traversait agréablement la cabine et évitait au véhicule d'être ralenti par la résistance de l'élément. Cela renouvelait constamment l'aquasphère, ce qui n'était pas un mal étant donné la présence irritante des puces de mer.

< Est-ce que j'ai été piégé ? demanda soudain Nourrain.

< Votre père s'est mis tout seul dans cette situation. Vous n'êtes qu'une conséquence collatérale. Bien souvent, nous accusons les autres des maux que nous nous infligeons nous-mêmes.

Le Marchand soupira encore, résigné.

< J'espère que vous n'allez pas me demander de tuer quelqu'un. Je risquerais de m'ouvrir le ventre sur une lame sans le faire exprès.

< Rassurez-vous, nous avons des spécialistes pour ce type de

problèmes.

Nourrain écarquilla les yeux.

< Vous plaisantez ?

L'inconnu éluda la question.

< Nous avons besoin de vous pour une tâche plus en rapport avec vos compétences. Connaissez-vous l'Assemblée Océanique du Sénat ?

< Évidemment ! Y a-t-il un citoyen d'Abyss qui pourrait répondre à cette question par la négative ?

< Vous seriez surpris… Si je vous disais que seulement un quart des habitants de la cité ont accès au Sénat ?

< Je ne comprends pas. Avec le Bhu, tout le monde devrait…

< Fraude. Tricherie. Corruption. Nombre de citoyens tirés au sort ne siègent pas. Ils revendent leur place au plus offrant. À quoi bon voter des décrets quand on n'a pas de perles pour se nourrir ?

Nourrain découvrait en cet instant qu'il était bien plus candide qu'il ne le pensait. Les institutions abyssines semblaient fonctionner parfaitement. Il n'aurait pas pu imaginer qu'un tel trafic avait lieu au cœur même du pouvoir.

< Si je vous suis bien, vous allez me proposer l'une de ces places de sénateur achetées ?

< Ah, s'irisa l'inconnu en levant le doigt. Voilà enfin une manifestation de votre intelligence. Je commençais à désespérer.

< Je suis ravi de la haute opinion que vous avez de moi…

< Je ne vous sous-estime pas le moins du monde, Armateur. Malgré vos airs de dilettante, je sais que vous avez travaillé et réfléchi aux questions marchandes. Votre présence sur les Quais de chargement en témoigne.

< Je n'ai pas réussi à m'enfuir, malgré tout.

< Tout est pour le mieux, je vous assure.

L'inconnu but à son tour une bulle de vin de limande en faisant claquer sa langue.

< Vous aviez raison. Il est délicieux… Bien. Voici maintenant vos instructions. Vous allez devenir un sénateur. Vous allez vous spécialiser dans les questions commerciales. Devenez indispensable sur ces sujets.

Nourrain allait protester quand l'autre le coupa :

< Non. Je ne vous laisse pas le choix. Préparez-vous à devenir la référence en la matière. Si votre histoire familiale n'y suffit pas, formez-vous. Je ne tolérerai pas l'échec.

Malgré le rideau de puces de mer, le Marchand sentit peser sur lui un regard menaçant. Comme un fait exprès, les minuscules crustacés s'écartèrent pour dévoiler un œil tout grand ouvert. L'Armateur sentit ses sphincters se contracter. Il avait du travail qui l'attendait.

< J'imagine que mon rôle ne se limite pas à donner des conseils…

< Non, vous serez mes yeux et mes oreilles au Sénat. La moindre odeur, la moindre couleur, la moindre rumeur, vous me la rapportez.

< Mais personne ne va s'interroger sur mon arrivée tardive ?

< Non. La nouvelle session de l'Assemblée Océanique vient de commencer. On n'a même pas élu l'Ablégat. Vous êtes cinq mille sénateurs. Vous passerez inaperçu.

< Et si quelqu'un me reconnaît ? Après tout, Abyss n'est pas si grande. Si l'on m'interroge sur mes déboires judiciaires ?

< Nul besoin de mentir. Vous direz simplement que vous avez pu échapper à une peine de prison en ayant été tiré au sort pour devenir sénateur. Nous avons envoyé quelqu'un en votre nom à la cérémonie du Bhu. Et vos avocats ont fait jouer l'immunité parlementaire.

Le char s'arrêta alors.

< Nous sommes arrivés, scintilla l'inconnu. Je suis ravi d'avoir effectué ce trajet avec vous.

< Moi aussi, répondit Nourrain.

Il fut surpris de sentir qu'il ne mentait pas. On lui avait témoigné bien plus de chaleur en quelques fluxiales que dans tout le reste de sa vie. Il ouvrit la porte et sortit du véhicule.

L'immense édifice avec ses arches de basalte noir parut l'écraser. Il admira un instant les portes quadrillées de filtreurs. Mais les hippocampes s'impatientaient.

< Comment est-ce que je peux vous contacter ?

< C'est moi qui vous contacterai.

Le char redémarra dans une traction formidable des hippocampes qui agitèrent leur nageoire dorsale. Des fragments d'argile se

soulevèrent.

À travers les retombées de la poussière rouge, Nourrain admira le bâtiment. Contre toute attente, il allait entamer une carrière d'espion. Ce revers du sort n'était pas pour lui déplaire. Après le reflux venait le flux. Tel était le Gher'néhu.

Alors, d'un coup de caude, il s'élança vers la porte.

CHAPITRE 13
ZÉE LA LIBÉRATRICE

> Les Alliés pleurent aussi mais on ne voit pas leurs larmes.
>
> Proverbe abyssin

La Libératrice avança dans le couloir qui reliait le Sénat à la Chambre. Elle observait par-dessus son épaule afin de s'assurer de ne pas être suivie. Le corridor comprenait des cavités pour des discussions plus tranquilles. Il suffisait de s'installer et de tirer un rideau flottant pour ne pas être dérangé.

Zée s'installa dans l'alcôve 24. Elle tira le rideau derrière elle et attendit. Son cœur battait à tout rompre au souvenir des derniers évènements. Elle avait très mal réagi face à l'Alliée. Comment aurait-elle pu deviner qu'elle allait se trouver devant la mère de Ventouse ?

À la réflexion, elle aurait pu s'y attendre. La Chambre comprenait dix mille camériers. Il y avait de fortes chances que l'on rencontre une personne connue. Sur le moment, elle avait tout de même maudit cette coïncidence. Le terme « Gwehr » lui était monté aux lèvres.

Pour une Politicienne, elle avait manqué de sang-froid. Elle avait nié en bloc connaître cette personne.

< Non, vous vous trompez.

< Mais si, étincelait l'Alliée. Je suis certaine que vous êtes la Pédagogue.

Elle s'en était tirée avec une pirouette en disant que, pour les Alliés, tous les Seigneurs devaient se ressembler. La mère de Ventouse avait finalement battu en retraite, sentant son malaise. Afin de ne pas perdre la face, Zée était demeurée en place. Elle avait écouté

distraitement la suite des échanges alors qu'elle ne pensait qu'à protéger son identité.

Elle avait eu tant de mal à disparaître après le massacre de sa classe ! Elle s'était cachée pendant des mercaflux, presque un gyre, hébétée de terreur, se nourrissant de coquillages ou d'algues flottantes. Elle avait finalement rejoint la striothèque pour s'inventer une nouvelle identité. L'ancienne lui était devenue odieuse. Là, elle avait aussi pu mettre les doigts sur sa cachette de perles.

Mais il était encore trop aisé de la reconnaître et la cité d'Abyss était trop petite. Elle avait dû retrouver une main gauche. Seule une Mage avait pu l'aider sur la capitale, celle qui lui avait fourni la torpille. Zée y avait laissé ses dernières perles. Par chance, en se présentant aux autorités sous sa nouvelle identité, elle avait été sélectionnée pour participer à la cérémonie du Bhu. Elle y avait alors vu une opportunité de s'intégrer sous le nom de Libératrice. Personne ne la remettrait en cause, si elle devenait sénatrice.

Là encore, elle avait dû s'assurer d'être tirée au sort. Elle avait lu dans ses livres qu'il existait une très vieille combine impliquant un poisson-torpille, capable de reconnaître les tesselles blanches. Cela avait fonctionné mais elle en avait gardé une marque noire sur la paume gauche. Il faudrait sans doute retourner chez la Mage pour l'effacer. Pour l'instant, elle avait d'autres priorités.

À cet instant, le rideau fut soulevé par des tentacules. Un poulpe se glissa dans l'alcôve.

< Merci d'être venue.

L'Alliée la regardait avec méfiance. Ses photophores se coloraient de points noirs mouvants.

< Vous aviez raison, je suis bien la Pédagogue. Ou plutôt, je l'étais.

La pieuvre se détendit légèrement. Elle grimpa au mur pour se trouver au même niveau que la tête de la Seigneure.

< Comprenez-moi, il ne fallait surtout pas que l'on m'associe avec la Pédagogue. J'ai échappé de très peu au massacre !

< Pardon, s'irisa l'Alliée en retour. J'aurais dû y penser. C'est pour cela que je n'ai pas insisté. Vous ne saviez pas qu'au milieu des Alliés, vous ne risquiez rien !

La Libératrice écarquilla les yeux, surprise.

< Vous prenez toujours les Alliés pour des imbéciles. Je ne vous aurais jamais abordée si vous aviez été entourée de Megs.

< De Megs ? Je ne connais pas ce mot.

< C'est ainsi que nous vous appelons, entre Gwehrs.

Quand elle la vit miroiter ce nom, Zée en éprouva un profond malaise. C'était comme si toute sa haine apprise lui était renvoyée au visage. Elle se jura de ne plus jamais prononcer ces syllabes.

< J'imagine que vous avez un autre mot pour vous désigner, dit-elle.

< Vous ne méritez pas de le connaître, répliqua l'Alliée.

Elle ajouta après une fluxiale :

< Pas encore.

La Libératrice inspira longuement.

< Je suppose que vous voulez savoir ce qui est arrivé à Ventouse ?

< Non, répondit la pieuvre. Je le sais déjà : j'ai ramassé son cadavre coupé en deux.

À ce souvenir, Zée sentit la nausée monter en elle. Elle cherchait toujours à réprimer les réminiscences de ce flux.

< Il n'est pas rare que les Seigneurs tuent des Alliés pour le plaisir. Nous en sommes avertis. Nous vivons avec cette possibilité. Je savais que Ventouse risquait d'être assassinée. Ce qui m'échappe, c'est pourquoi vous avez aussi été visée.

L'eau était soudain trop chaude, trop salée dans ce réduit. Zée allait se sentir mal.

< Je l'ignore, étincela-t-elle faiblement.

< Vous l'ignorez ? On tente de vous tuer et vous l'ignorez ? On massacre toute une classe pour vous atteindre et vous ignorez pourquoi ?

La Seigneure recula jusqu'à la paroi rugueuse de basalte. Elle ne supportait plus les deux yeux jaunes et accusateurs de l'Alliée.

< Pour l'instant, je ne connais qu'une responsable à la mort de ma fille, irradia cette dernière. C'est vous.

< Si je le savais, je vous le dirais ! Je suis venue à l'Assemblée Océanique du Sénat pour me protéger, mais aussi pour enquêter !

Croyez-vous que je ne suis pas poursuivie par les images de mes élèves éventrés, dépecés ? À chaque reflux, je suis hantée de cauchemars.

La Politicienne ferma les yeux.

< Parfois, je tressaille toute seule dans l'ombre. J'en viens à espérer qu'un assassin est tapi là et qu'il va mettre fin à mon calvaire…

Un sanglot l'empêcha de poursuivre. Des larmes lui montèrent aux yeux. Un peu d'encre s'échappa du conduit lacrymal et dessina une légère traînée noire qui flotta un instant dans l'aquasphère avant de se déliter.

Zée ne s'était jamais ouverte de cela à personne depuis qu'elle avait été frôlée par la mort. La pieuvre s'accrocha aux porosités du mur et l'un de ses tentacules vint effacer les dernières traces d'encre qui s'attardaient sur ses paupières.

< Je m'appelle Bec, brasilla-t-elle doucement.

< Mon nom est Zée.

En cet instant, elle comprit qu'elle commettait un sacrilège. Alliés et Seigneurs n'échangeaient jamais leurs innoms. Ce geste était frappé du sceau de l'indécence, de la réprobation morale.

Les deux se regardèrent un moment. La différence entre Seigneure et Alliée fut gommée le temps de ce regard, quelques fluxiales à peine. Seule comptait la douleur qui les unissait.

La Libératrice se reprit.

< Je vous ai invitée à me rejoindre pour une autre raison.

< Je vous écoute…

< Je brigue le poste d'Ablégat.

Un éclat nouveau brilla dans les yeux de la pieuvre.

< Pourquoi ?

< Ainsi, j'aurai accès aux Archives royales. Je pourrai chercher s'il y a trace de mon exécution.

< Et vous voulez notre soutien.

< Oui. Vous pouvez faire pression sur vos Seigneurs afin de diriger leurs votes.

Bec recula afin de mieux observer son interlocutrice.

< Vous avez changé. Vous n'êtes plus cette institutrice de guyot qui voulait bien faire.

< Je vous l'ai dit. Je suis la Libératrice désormais.

La pieuvre recula encore. À présent, elle se trouvait au niveau du sol, en position dominée.

< Notre soutien ne sera pas gratuit…

< Je le sais. J'ai écouté vos échanges.

< Moi qui croyais que vous étiez simplement concentrée à faire bonne figure.

< Non. Je sais ce que vous réclamez. Vous voulez un décret punissant plus fermement les agressions contre les Alliés.

< Exact.

< Mais comment puis-je obtenir une telle concession ?

< Ce sera à vous de trouver, Zée.

Sur ces mots, Bec prit congé. Elle se glissa sous le rideau en le faisant à peine bouger. La Libératrice attendit plusieurs fluxiales avant de l'imiter. De toute façon, sa caude ne répondait plus.

Elle avait espéré que les Alliés ne lui réclameraient rien en échange, que la promesse de la vérité suffirait pour cette mère endeuillée. Mais non ! On lui demandait l'impossible.

Elle quitta lentement l'alcôve, toute à ses pensées. Elle manqua bousculer un gros Marchand qui alignait presque trois mentons superposés. Le Seigneur, surpris, lâcha ses tablettes de nacre. Il plongea pour les ramasser.

Zée le dépassa sans un mot. Elle n'avait pas de temps pour ces sénateurs médiocres et maladroits. Elle regagna sa baignoire pour mieux songer. En cet instant, c'était une princesse, l'Hôtesse, qui prenait la parole en tant que membre du Conseil royal. Elle répondait à des inquiétudes au sujet de son père.

— Ces rumeurs sont très exagérées. Le Roi s'est effectivement blessé à l'œil au cours d'une partie de chasse. Il se repose actuellement et se présentera au Sénat dès qu'il ira mieux.

< Tout va bien ? clignota le Questeur à destination de la Libératrice. Ne vous inquiétez pas au sujet de ces bruits alarmants. J'en ai entendu plus qu'à mon tour. Le Roi est solide. J'ai servi à ses côtés quand il a combattu le Nécrocampe. Il faudra plus qu'une poussière dans l'œil pour l'abattre.

Zée n'écoutait guère les racontars au sujet du souverain. Il naissait de ces bruits au moins un par mercaflux. C'était la rançon de la paix : le peuple s'ennuyait et jouait à se faire peur.

< Questeur, comment pouvons-nous pousser les parlementaires à soumettre un décret ?

< Eh bien, il faut déposer une demande d'examen auprès de…

< Je connais la démarche. Je voulais votre éclairage en matière de rapports de pouvoir. Comment soutirer au Parlement un décret dont il ne voudrait sans doute pas en temps ordinaire ?

< Ah, sourit le Militaire. C'est la grande question. Vous n'êtes pas en mesure de faire pression sur eux. En revanche, vous pouvez toujours chercher de quoi ils ont besoin. Et le leur obtenir.

< C'est déjà ce que je suis en train de faire, s'irisa-t-elle.

Le Questeur ouvrit les bras.

< C'est ce que tout le monde s'efforce de faire ici pour obtenir quelque chose. Untel veut quelque chose. On va donc voir une autre personne qui peut le lui fournir mais qui a besoin d'autre chose. On va chercher cette chose chez un troisième parti. Et ainsi de suite. C'est la spirale de la négociation. Et savez-vous qui sont ceux qui parviennent à en tirer quelque chose ?

< Je pressens que vous allez me le dire…

< Ce sont ceux qui réussissent à fermer cette spirale et à en faire un cercle où tout le monde est satisfait. Et ceux qui sont au centre de ce cercle se rapprochent dangereusement du pouvoir…

Le Questeur parlait toujours mais la Libératrice n'écoutait plus. Elle réfléchissait déjà à un interlocuteur au sein du Parlement.

CHAPITRE 14
STRÖM L'APPRENTI

> La maîtrise du delwi est longue à acquérir. Parfois, une vie entière n'y suffit pas. La magie est donc extraite des hydrozoas. Sans elles, nous sommes démunis. C'est une invitation à la modestie. Tout l'apprentissage de ce gyre consiste d'ores et déjà à apprendre comment recueillir le delwi des méduses sans être affecté par la Dérive.
>
> *Manuel des Mages*, 1er gyre

Ström demeurait en arrêt, flottant entre deux eaux. Pourtant, il n'avait guère l'impression d'atteindre le Gher'néhu. Nulle sérénité en lui. Au contraire, il bouillonnait comme un volcan du rift.

Que faisait-il là ?

La question revenait en lui, obsédante. Après plusieurs marées passées à contempler l'adresse inscrite sur la tablette de nacre, il s'était brusquement décidé. Il avait quitté le manoir familial comme une lame de fond, sans répondre aux questions de ses parents inquiets.

Il nagea vers Abyss et s'enfonça dans les venelles de la cité. Comme les chenaux qui conduisaient au Palais royal, ces passages profitaient des courants pour permettre de circuler sans effort.

Il se laissa donc porter jusqu'à l'adresse indiquée. C'était une bâtisse classique en forme de dôme. Cependant, des extensions avaient été ajoutées çà et là en dépit du bon sens et de l'équilibre architectural. La demeure biscornue n'était plus qu'un bric-à-brac de pièces, semblables à une colonie de modioles sur un rocher.

Une fois en face des filtreurs de la porte, l'Apprenti s'arrêta. Le flux continuait de caresser sa peau élastique de son écoulement laminaire.

Il l'éveillait de son délire, emportant les derniers vestiges de la Dérive.

Ström frissonna. Que faisait-il ici ?

Lui qui était voué aux plus prestigieuses sphères de la Guilde des Mages, il se trouvait à attendre devant une adresse inconnue, tremblant comme un néophyte lors de son premier examen.

Il inspira l'eau. Elle lui parut très salée et lourde d'amertume. Soudain, il aperçut une méduse qui flottait autour de la maison. D'un violet profond, l'hydrozoa dérivait paisiblement. Elle était chargée de delwi.

Le rideau de filtrage, à peine effleuré, se mit à briller, d'abord faiblement, puis avec une intensité presque éblouissante.

Quand les filaments lumineux furent retombés derrière lui, l'Apprenti se trouva face à une pièce quasi vide. Aucun meuble, aucune décoration. Les parois étaient nues. En revanche, au plafond arrondi, des dizaines d'hydrozoas se pressaient, agglutinées. Elles-mêmes irradiaient d'une clarté violacée qui semblait suivre les battements du cœur de Ström.

Soudain, une Seigneure apparut. Elle portait une capuche qui dissimulait sa tête à l'exception de son visage. De petits tentacules s'en échappaient, qui venaient caresser ses joues, frotter son menton. Pour le reste, elle avait des traits harmonieux, réguliers, mais froids et impassibles. Seuls deux yeux jaunes, légèrement luminescents, donnaient un peu de vie à ce masque de peau violette.

[Tu es l'Apprenti, craqueta-t-elle d'une voix grave.

[C'est moi, cliqueta-t-il en retour, se sentant un peu idiot.

[Prouve-le.

[Je vous demande pardon ?

La Mage semblait déjà s'impatienter : ses tentacules se raidirent. Quel âge pouvait-elle avoir ? Sans doute une vingtaine de gyres de plus que Ström. Du moins en apparence. Les Mages savaient mieux que quiconque paraître sous leur meilleur aspect.

[Lors de ton examen, tu as affirmé que tu pouvais faire parler les morts. Prouve-le-moi.

L'Apprenti sentit un frisson lui parcourir l'épine dorsale. Elle paraissait en savoir long sur lui.

[Il me faut du delwi…

Elle tendit un doigt vers le plafond.

[Prends toutes les hydrozoas dont tu as besoin.

Comme pour accompagner son geste, les méduses contractèrent leurs ombrelles et descendirent vers lui. Sa main effleura la peau urticante de l'une d'elles. Il sentit alors le pouvoir déferler en lui. Cela n'avait rien à voir avec la Dérive. C'était une sorte de décharge d'énergie pure qui le parcourait, de la caude aux pédoncules de son crâne.

[Qui voulez-vous interroger ?

[Ta sœur.

Ström tressaillit à nouveau. Comment savait-elle ?

[Cela pose un problème ? interrogea l'inconnue.

[Non, non…

Il déglutit difficilement. Tremblant, il commença à canaliser le delwi des méduses. L'impression était fort différente de celle qu'il avait éprouvée devant le jury. Il se sentit rempli d'une puissance inégalée qui lui donnait envie de sourire irrépressiblement.

Il était la Magie !

Des étincelles se mirent à crépiter sur sa peau, le long de ses membres. Il ouvrit ses bras minces et musclés, et attendit, presque en extase.

Cela dura longtemps. Mais il était sûr de lui, à présent. Cependant, la Mage s'était assise dans une sorte de trône qui venait d'apparaître, comme surgi du néant. Elle le couvait de ses grandes pupilles jaunes, ne montrant plus aucune impatience.

Alors, une première méduse arriva. Elle était minuscule et portait une robe frangée. Ström l'attira à lui, jouant avec le petit Allié qui s'enroulait autour de son poignet.

Puis une deuxième méduse vint la rejoindre.

Une autre suivit.

Et une autre.

Et une autre encore.

Après quelques fluxiales, une vingtaine de cnidaires étaient réunis en une masse gélatineuse. Le travail de l'Apprenti allait réellement

commencer. Il se mit à pétrir la gelée, façonnant franges et fronces en une nouvelle sculpture de chair translucide.

Puisant dans sa mémoire, il y rechercha les traits tant aimés de la disparue. Il retrouva son sourire enfantin, son front bombé agrémenté d'une petite cicatrice, ses yeux mobiles et rieurs qui posaient sur la mer un regard curieux, son menton triangulaire à la moue boudeuse. Il modela tout cela et créa un buste de Hyale.

Il recula, ému. Quelques larmes d'encre lui montèrent aux yeux. Il ne pouvait la voir sans être submergé.

[C'est fait, siffla-t-il.

Indifférente à son trouble, la Seigneure contempla la sculpture.

< Qui es-tu ? clignota-t-elle.

< Je suis Hyale.

Le visage s'était animé. Ström fut soulagé que l'échange se déroule en weyd'wehr. Il n'aurait pas supporté d'entendre la voix de sa sœur sans sangloter.

< Qui es-tu, Hyale ?

< La sœur de Ström.

En répondant, elle se tourna vers lui et lui adressa un sourire profond comme les abysses. Le Mage grimaça, bouleversé. Pourquoi lui infligeait-on cela ? Tout son corps lui dictait de fuir au plus vite. Son cœur voulait rester. Ne pas perdre une fluxiale de ce temps retrouvé avec elle.

< Comment es-tu morte ? étincela la Mage.

Le visage de Hyale se troubla.

< C'était un accident…

< Raconte-moi.

L'Apprenti voulut protester. Il ne supportait plus le traitement infligé à sa sœur. La Mage leva un doigt autoritaire et il renonça.

< Raconte-moi, pétilla-t-elle plus doucement.

< Nous étions petits, Ström et moi. Nous jouions tous les deux, comme souvent. Il avait apprivoisé une petite méduse que nous appelions Corolle. Tu te souviens, Ström ?

Incapable de parler, il hocha la tête. Ses larmes flottaient en traînées brunes. Mais il sentait leur densité quand elles s'attardaient sous ses

yeux.

< Continue, l'encouragea la Mage.

< Nous nous amusions bien avec elle. Mais nous n'avions pas vu qu'elle était d'une espèce particulièrement venimeuse. À un moment, elle a mal réagi à une de mes caresses et j'ai été empoisonnée. J'ai eu une réaction allergique qui a provoqué un œdème. Et je me suis étouffée avant que les parents ne puissent intervenir.

Elle disait tout cela d'un ton horriblement détaché, comme s'il ne s'agissait pas de sa propre mort !

< Est-ce que tu as eu peur, Hyale ?

< Oui, beaucoup. Mais ça n'a pas duré longtemps. J'ai surtout eu mal, très mal.

[Arrêtez ! pulsa Ström.

La Seigneure ne parut pas l'entendre.

< Est-ce que tu penses que ton frère est responsable de l'accident ?

< C'est lui qui a trouvé la méduse. C'est lui qui a proposé de jouer avec…

< Il était l'aîné. Il aurait dû reconnaître l'espèce et au moins se montrer prudent.

< Oui.

Ce dernier mot s'enfonça comme un clou dans le cœur de Ström. Il venait confirmer tout ce qu'il remuait en lui comme un limon ignoble, sans parvenir à l'exprimer.

[Arrêtez, répéta-t-il d'un ton suppliant.

< C'est bien, Hyale, fit la Mage. Je te remercie.

< Merci à vous ! s'enlumina la petite sœur avec un sourire radieux.

L'autre leva une main et la sculpture se désagrégea. Les cnidaires se séparèrent et se fondirent rapidement dans l'ombre. Ström était recroquevillé, déchiré par les sanglots. Il n'avait pas autant pleuré depuis…

L'Apprenti secoua la tête, hébété.

[Pourquoi faites-vous cela ? siffla-t-il.

< Je devais m'assurer que tu ne te vantais pas et que tu étais réellement capable de faire parler les morts. Ce tour est assez impressionnant pour quelqu'un de ton âge.

[Vous…

< En weyd'wehr.

< Vous auriez pu me faire invoquer n'importe qui d'autre !

< Non, je devais m'assurer que ta motivation était bien là où elle doit être. Ta technique pour faire parler les morts n'est qu'une pathétique tentative pour retrouver ta sœur.

Ström en resta interdit. Jamais on ne lui avait parlé sur ce ton. Les photophores de son interlocutrice suintaient de mépris.

< Mais je suis contente que nous ayons creusé cela. Tu dois te délivrer de deux choses : les regrets et la culpabilité. Si du moins tu veux travailler pour moi.

< Travailler pour vous ?

< On m'a confié un petit projet dans lequel tes compétences pourraient m'être utiles. Mais attention : si tu acceptes de me rejoindre, il n'y aura pas de retour en arrière. Tu dois laisser derrière toi tous tes scrupules. Réfléchis avant de répondre, j'attends.

Toute son attitude démentait ses derniers mots. Elle voulait une réponse immédiate. L'Apprenti roula ses doutes dans sa tête. La Seigneure l'impressionnait. On lui promettait de creuser la magie qu'il avait déjà développée. En outre, il n'avait guère d'autre choix s'il voulait poursuivre ses recherches.

< C'est d'accord, chatoya-t-il.

Elle lui tendit sa caude afin de clore le contrat. Ses tentacules étaient plus froids que le fond des abysses.

< Bien, fit-elle. Tu peux m'appeler la Professeure. Ces derniers gyres, j'ai dû me contenter de créer des illusions pour le tout-venant. Mais c'est terminé. Nous allons écrire l'histoire. Ne perdons pas de temps. Allons dans mon laboratoire.

CHAPITRE 15
MOIRE LA DRESSEUSE

La vague mord
Le flux dévore
L'eau a des griffes
L'eau a des crocs

Moitié récifs
Et moitié flots
De la cité
Nous sommes l'âme

Voici l'épée
Voici la Lame

Traité de la Lame

Ils voyageaient depuis déjà un mercaflux.

Chaque marée, le détachement rencontrait d'autres Coralliens qui venaient agrandir leur nombre. Il semblait que l'on avait convoqué toutes les troupes d'élite disponibles. La Frontière devait être sacrément dégarnie. Ils furent bientôt dix, puis vingt-cinq, puis cinquante.

Les guerriers se connaissaient tous. Ils n'avaient guère besoin de se parler pour se comprendre. Au reflux seulement, quand on s'arrêtait non loin d'un fumeur noir afin de se réchauffer, en regardant les éclats rouges de la lave et les cendres blanches qui retombaient en pluie, les Militaires s'ouvraient enfin et, le vin de limande aidant, les langues se déliaient.

Ces Coralliens avaient réussi à créer entre eux une véritable communauté d'intérêts et de goûts. Ils aimaient les mêmes choses, partageaient les mêmes centres d'intérêt, parlaient la même langue.

Moire demeurait à l'écart. Elle en avait l'habitude. De toute façon, elle ne comprenait qu'à moitié l'argot corallien. Pourtant, d'ordinaire, elle était accompagnée de ses murènes, elle jouait avec elles, discutait avec elles. Dans sa paume, le glissement de leurs peaux lisses lui manquait terriblement. La solitude se refermait sur elle, plus glacée encore que le fond des océans, plus sombre que le cœur des abysses. Qu'était une Dresseuse sans animaux à dresser ?

Et les autres riaient au coin de la cheminée hydrothermale. Ils étaient lourds, vulgaires le plus souvent. Parfois, ils savaient se montrer beaucoup plus sensibles quand ils évoquaient les leurs tombés au combat.

Des bribes de conversations parvenaient à Moire qui grelottait dans l'ombre. Ils en venaient à l'oublier. Pour eux, elle ne représentait pas une menace.

< Y paraît que la coupole s'est fait percer le weyd, irradiait l'un.

< Ça lui pendait aux branchies, à force de jouer de la murène, chatoyait un autre.

< Son propre œuf, quand même !

< P'têt qu'elle a envie de se mettre le corail sur le sonar ?

< La Bourrelle ? Non, elle a le kan dévasté mais elle ferait jamais rien contre la coupole.

< T'en es sûr ? On dit qu'elle a fait retourner pas mal de caudes !

< Ça, c'était avant. Elle se suspend maintenant.

< Eh, imaginez que ça soit l'autre œuf derrière ce magma !

Des éclats de protestation s'élevèrent. Personne ne paraissait croire à cette hypothèse.

Moire ne disait rien. Elle gardait les yeux grands ouverts, captant les moindres reflets. Mais les Coralliens parlaient vite, s'entendaient à mi-mot.

De ce qu'elle avait saisi, le Roi avait été blessé au cours d'une chasse par sa propre fille, la Bourrelle. Cela paraissait invraisemblable. Les accidents étaient rares car les chasseurs se protégeaient derrière des

armures de plus en plus sophistiquées.

En outre, Moire savait que les murènes étaient dressées pour prévenir de tels événements. Elles faisaient rempart contre les bêtes sauvages, notamment les requins, pour les empêcher d'atteindre, par exemple, un Seigneur désarmé. Elle avait dressé beaucoup de ces fauves. C'était ce qu'on lui demandait le plus. La législation avait été durcie en début de règne par le Roi Estran lui-même.

La Dresseuse s'éloigna, lassée des rires gras dont les claquements faisaient vibrer l'eau. Elle se prépara à s'endormir à l'écart.

* * *

Soudain, elle s'éveilla avec une vive sensation de danger. Presque au même moment, elle sentit un coup de caude dans son dos.

[Réveille-toi, craqueta une voix grasse.

Cela sentait la limande. Il avait dû boire pendant tout le reflux. Là, le flux était proche. Moire se raidit et pivota sur elle-même pour faire face à son agresseur. La douleur l'avait complètement réveillée.

C'était l'un des trois Coralliens de son camp. Celui qui portait une hallebarde et qui cachait la moitié de son visage derrière sa visière de corail. Il avait toujours son air sinistre et souriant.

La Dresseuse se tint sur ses gardes. Sa main alla chercher un poignard dans son dos. Mais il ne ferait jamais le poids face à une arme longue, malgré ses protections au torse, à l'abdomen et aux avant-bras.

Elle attendit, tendue, en alerte.

[Je ne t'aime pas, siffla le Seigneur. Tu fraies avec ces animaux dégueulasses. Je suis sûr que tu les laisses aller en toi…

Elle ne protesta pas. Il n'y aurait rien pour faire entendre raison à cet ivrogne. Elle cherchait juste à éviter l'affrontement.

[Tu ne dis rien ? grinça l'autre. C'est un aveu ! Je le savais ! Tu n'es pas mieux que ces Cultivateurs baiseurs de lamantins.

Elle commençait à croire que c'était le Corallien lui-même qui avait une faiblesse pour les animaux. Toujours silencieuse, Moire se laissa flotter doucement à bonne distance de la hallebarde.

Mais l'autre la suivit. Il ne lâchait pas la hampe de son arme, brûlant de s'en servir. La Dresseuse n'avait aucune chance face à un Corallien, même éméché.

[Tes bestioles te manquent ? pulsa-t-il. Elles ne reviendront pas. Je les ai tuées de mes propres mains. J'ai bu leur sang.

Un voile de colère passa dans le champ de vision de Moire. Elle avait essayé d'oublier le meurtre de ses filles. Mais cet aveu la mettait dans un état de rage presque incontrôlable. S'il n'y avait eu la hallebarde, elle se serait jetée sur le Corallien.

[Tu as envie de me tuer, souffla-t-il. Eh bien, qu'est-ce que tu attends ?

Elle inspira une goulée d'eau fraîche pour se calmer. Le froid lui apporta un peu d'apaisement. Elle n'était pas en situation de se venger. Il faudrait attendre.

Mais le Corallien ne faisait pas preuve de la même patience. Il était prêt à en découdre. Comme Moire s'apprêtait à tourner de la caude, il leva son arme et lança une attaque.

La Seigneure eut juste le temps de se jeter en arrière.

La lame raya son plastron de chitine rouge, lui coupant la respiration. Malgré l'envie, elle ne dégaina pas aussitôt son poignard. Son adversaire devait la croire désarmée. Totalement désarmée.

Elle demeura immobile, flottante, vulnérable. C'était sa seule chance, il ne fallait pas la gâcher.

[C'est trop facile, cliqueta le Corallien.

Il attaqua de nouveau. Comme elle s'y attendait, la lame vint frapper son flanc gauche, si rapide qu'elle n'aurait pu l'éviter même si elle l'avait voulu. Cette fois, le tranchant parvint au bord du plastron et entailla sa chair. Moire poussa un hoquet de douleur.

Le sourire de son ennemi s'élargit. Il s'amusait, jouait avec elle.

Cependant, elle attrapa le manche de la main gauche, juste avant les barbelures, et cala le relief de la lame sur le bord de sa carapace. Ainsi, quand le Corallien voulut dégager son arme, il tira sur son armure.

Moire en profita pour remonter le long de la hampe. D'un coup de caude, elle bondit en avant. Sa main, dans le dos, alla chercher enfin

son poignard.

Elle avait repéré une faille dans l'armure de son adversaire, une articulation un peu lâche entre le casque et l'épaule. Elle ne devait pas manquer son coup. Sous l'œil stupéfait du Corallien, trop ivre pour réagir assez rapidement, elle planta la pointe de son couteau entre les deux pièces de chitine.

Elle eut la satisfaction de sentir le métal s'enfoncer comme dans de l'ambre gris. Presque aussitôt, une odeur de sang flotta dans l'aquasphère.

Le Corallien poussa un cri de rage. En se dégageant, il emporta l'arme sans lâcher sa propre hallebarde. Il n'essaya même pas d'ôter le poignard, toujours planté dans son cou. Ce n'était qu'une égratignure. C'en était fini de la Dresseuse.

[Tu as essayé, murmura-t-il, et tu as échoué…

Il brandit son arme, prêt à contre-attaquer.

Alors, soudain, une ombre se jeta sur lui. Une ombre longue, anguilliforme.

[Mucus !

Les dents aiguës de la murène s'enfoncèrent dans la partie non protégée du visage du Corallien. À nouveau, une saveur métallique colora le flot.

La Dresseuse se précipita. Profitant de la surprise, elle arracha le poignard de la plaie. Un jet de sang accompagna son geste. Comme elle l'espérait, elle avait touché une veine importante.

Le Corallien la regarda, effaré, hagard. Ses yeux devinrent presque aussitôt vitreux, morts. Le venin de la murène l'avait sans doute achevé.

≈ Ma fille ! l'effleura Moire.

La murène vint l'enlacer, blottissant sa tête dans la main de la Dresseuse. Elle l'avait suivie jusqu'ici. En la caressant, Moire frôla une plaie encore fraîche qui fit tressauter l'animal. Ainsi, les Coralliens avaient échoué à la tuer.

Tout à coup, on frappa contre un rocher. C'était la caude d'un Seigneur. Moire se figea. Elle reconnut la troisième Corallienne qui avait massacré ses filles. Ses doigts se serrèrent sur le manche du

poignard.

L'autre alla jusqu'au cadavre de son ami. Elle l'examina un moment et se tourna vers la Dresseuse.

< Tu l'as tué.

< J'ai été aidée.

< Un poignard contre une hallebarde, ce n'était pas équilibré. Tu n'as fait que te défendre.

La Corallienne observa à nouveau le cadavre comme si elle n'en croyait pas ses yeux. Une larme d'encre perla à son œil, bien vite emportée par le courant.

< J'ai souvent combattu à ses côtés, chatoya-t-elle. C'était un grand guerrier.

< Il était saoul !

< Tu sais bien que la plupart d'entre nous ne supportent pas d'aller au front sans boire… Ne te diminue pas. Ce que tu as accompli est un sacré exploit. Même avec l'aide d'une murène.

La Corallienne songea. Son propre casque formait une sorte de réseau de mailles articulées qui pendaient, couvrant tout son cou et ses épaules. Pour le reste, elle portait un heaume rond qui protégeait son crâne et qui se prolongeait le long de son nez.

< Quand nous arriverons à Abyss, tu démissionneras, scintilla la Seigneure distraitement. Et tu disparaîtras. Crois-moi, la situation ne va pas s'arranger dans la cité. Le kehd nous guette.

< Alors, les rumeurs sont fondées ?

L'autre ne répondit pas. Après quelques fluxiales, elle se tourna vers Moire.

< Les Coralliens ne suffiront sans doute pas à maintenir l'ordre. La Pince non plus. Nous aurons besoin de gens comme toi.

< Je ne comprends pas…

La Corallienne s'avança, après avoir vérifié que personne ne pouvait surprendre leur conversation. Mucus ouvrit la gueule, menaçante, mais Moire lui fit signe de reculer quand la Seigneure se pencha vers elle.

[Connais-tu la Lame ? siffla-t-elle sur le ton du secret.

CHAPITRE 16
SALYNE LA MARAÎCHÈRE

Narcose, prête à l'eau ce que ton eau profère !
Narcose, tu choisis ce que l'aveu préfère.
Narcose, sois le mot que notre cœur a tu.
Narcose, étale encor la vérité qui tue.

L'Anonyme, *Les Chants de Narcose*

La Maraîchère avait repris sa descente. Les eaux devinrent bleu marine, puis progressivement noires. Le vert et le bleu disparurent. Ils passèrent les Fosses, les Coupoles et leurs colonies d'éponges, puis l'Antre acide, autant d'étapes avant d'arriver en Abyss. Salyne sentit enfin le froid l'envelopper, si doux, si rassurant.

Elle regardait à peine la Recrue. Le Seigneur semblait penser qu'elle lui en voulait de son refus, qu'elle avait honte de sa proposition. Il n'en était rien. Le jeune Militaire n'éveillait plus aucun intérêt chez elle.

Ce reflux avait été pour Salyne un moment de bascule.

Elle se revoyait, entraînant derrière elle le Marchand ébloui. Ils s'étaient faufilés dans sa capsule, ayant à peine la place de bouger. Très vite, leurs corps s'étaient enroulés l'un autour de l'autre, dans un mouvement hélicoïdal.

L'eau autour d'eux s'était aussitôt réchauffée. Salyne avait ressenti la brûlure de ses bras, de sa caude. Ceux de son partenaire bouillonnaient aussi. Elle avait mordu dans sa peau, comme pour goûter sa chair, glissant autour de lui, frottant son dos au sien.

Elle avait savouré l'eau glissant sur son corps, la chaleur et les caresses sur ses plaques cartilagineuses imbriquées. Il essayait de

s'accoupler à elle, s'efforçant de la rattraper dans sa révolution. Elle retardait le moment, déployant son contrôle sur le jeune Seigneur. Quand bien même elle n'avait aucune expérience, elle avait pris l'ascendant, guidant la manœuvre. Les griffures, les effleurements, les frottements, les baisers, tout cela lui donnait l'impression d'habiter enfin l'eau. C'était comme si le flot avait pris vie autour d'eux.

Peu à peu, une jouissance formidable était montée en elle, tel un tremblement irrépressible. Son partenaire avait été surpris par le clignotement affolé de ses photophores. Il l'avait cru morte quand tout s'était brusquement éteint.

Mais les cellules s'étaient rallumées, radieuses. Salyne avait scintillé comme jamais.

Quand le Seigneur s'était enfin introduit, elle l'avait à peine senti. C'était déjà le reflux.

Une grande sérénité l'avait envahie. Voilà ce à quoi elle avait renoncé pendant si longtemps ! Voilà ce qu'on cherchait à lui imposer, ce que les bouchées chuintantes du Faucheur signifiaient.

À présent, elle comprenait sans rien regretter. Cela s'était passé en ses termes. C'était elle qui détenait le pouvoir.

Le Seigneur était parti avec quelques mots qu'elle n'avait pas entendus. Elle était restée à attendre le flux, les yeux grands ouverts, à regarder le reflet de ses photophores sur les parois poreuses de sa capsule.

Maintenant qu'elle avait repris son voyage, la joie s'éloignait. Une colère montait en elle. On l'avait privée si longtemps de ce plaisir.

Dans les champs de sargasses, tout se savait. On s'épiait, on se surveillait. Tout le monde se connaissait. Chaque couple qui s'ébattait dans les frondes était aussitôt l'objet de rumeurs et de condamnations morales. Il n'y avait aucun moyen de s'abstraire des regards et des murmures.

Là, elle était enfin libre.

< Savez-vous ce que vous allez dire au Roi ?

Elle s'arracha avec peine à ses pensées. Ses yeux étaient encore pleins des chatoiements du reflux.

< Comment ?

< Vous êtes là pour accomplir une mission, clignota le Militaire avec une pointe d'agacement.

Salyne filtra l'eau dans ses branchies avant de répondre, furieuse :

< Ma mission ne regarde que moi. Occupez-vous de la vôtre et menez-moi à bon port.

Il se tut, vexé, et ils n'échangèrent plus un mot jusqu'aux portes de la cité.

* * *

D'abord, la Maraîchère perçut la rumeur sourde d'Abyss. Des millions de claquements, de craquements, de cliquètements et de cris s'étendaient à des milliers de brasses autour de la cité. Le vacarme était épouvantable de confusion. Parfois, l'ensemble se faisait assourdissant ; à d'autres moments, il devenait un concert harmonieux. Cela changeait à chaque fluxiale.

Puis elle sentit le goût du sel. Il n'avait pas son pareil dans tout l'océan. Alcaline, fraîche, dense, polluée de matières en suspension, l'eau y prenait une épaisseur extraordinaire. On se sentait serré entre des bras invisibles.

Enfin, elle vit les lumières. Des pharillons étaient disposés en nombre pour lutter contre les ténèbres. Mais la foule elle-même suffisait à éclairer la noirceur de ses luminescences multiples. Le peuple ressemblait à un réseau de veines multicolores, progressant paresseusement dans les venelles, éclatant en tourbillons sauvages, ou parfois suspendues, immobiles.

Salyne admira si longuement le spectacle que la Recrue s'impatienta.

< On dirait que vous découvrez la capitale pour la première fois, s'irisa-t-il.

La Cultivatrice soupira.

< Vous pouvez me laisser.

< Non, je dois vous mener au bureau de la jurande nourricière. C'est seulement là que ma mission prendra fin.

< Vous répétez souvent ce mot, remarqua-t-elle.

Il ne répondit pas et s'enfonça dans Abyss.

Elle le suivit, éblouie par tout ce qu'elle voyait. D'abord, de petites maisons cubiques surmontées d'un dôme. Elles couvraient la plaine abyssale, accompagnant le relief à la manière de la vase calcaire. Et puis, çà et là, des bâtiments se dressaient, plus grands, plus imposants. Elle dépassa les Quais de chargement, puis les Silos à sargasses qui bordaient la cité. Plus loin, elle longea les Geôles et le Sanctuaire. Enfin, elle reconnut la vaste ellipse du Sénat, avec la Chambre et le Parlement accolés.

La Recrue, perdue, demanda son chemin.

— Allez au milieu du triangle formé par la Caserne, la Tour close et la Cité miroir. Vous ne pouvez pas vous tromper…

Salyne repéra les tours rouges et agressives de la Caserne dont le donjon ressemblait à une grande pince ouverte pour saisir un improbable ennemi. La Tour close évoquait une sorte de cristal croisé avec une anémone. Ses branches projetaient alentour une lumière crue. Enfin, la Cité miroir se dressait au-dessus d'un lac où se reflétait l'architecture élancée de l'édifice, percé de longs vitraux blancs.

Ils finirent par trouver l'adresse de la jurande. C'était un bâtiment géométrique et fonctionnel, annoncé par des colonnades.

[Nous y sommes, craqueta la Recrue, solennel. À une marée prochaine.

[Au reflux.

Le Militaire s'éloigna en direction de la Caserne. Salyne demeura seule, à peine troublée par la froideur de cet adieu. Le voyage qu'ils avaient partagé ne les avait pas rapprochés mais éloignés. Elle haussa les épaules. Cette histoire était terminée.

Il fallait maintenant songer à sa propre mission.

Elle pénétra dans l'édifice où s'agitaient des Politiciens, portant des liasses de feuillets de nacre. Un ronronnement furtif montait de chaque pièce. La Cultivatrice dut se renseigner à plusieurs reprises. On l'envoya dans un bureau.

Un Seigneur travaillait derrière un comptoir.

[Je suis désolée de vous déranger… cliqueta-t-elle.

Il leva un doigt pour lui intimer le silence. Il acheva de couvrir

d'encre ses tablettes avant de relever la tête. Il appartenait à la Guilde des Marchands. Pourtant, il ne ressemblait pas à son amant d'une marée. Il était rougeaud, lourd, épais, la peau verdâtre et la robe ornée de nombreux coquillages.

< Que puis-je pour vous ? flamboya-t-il.

Elle lui répondit en weyd'wehr elle aussi, tout en présentant son sceau-cylindre :

< Je suis l'adjointe au délégué de la jurande pour la région de la Séchure.

Le Marchand plissa la lèvre en signe de dégoût, sans qu'elle sache s'il réagissait à son titre ou au nom de la région.

< On m'a chargée de vous transmettre une information de la plus haute importance. Une maladie frappe les sargasses et…

< Quel nom ?

< Je m'appelle…

< Non, celui de la maladie.

Salyne réfléchit, interloquée.

< Il n'y a pas vraiment de nom… La plante noircit et devient immangeable. Les anguilles…

< Il faut un nom à cette maladie, la coupa encore le Seigneur. Vous allez devant la cour ou le Conseil royal. On ne vous écoutera pas si vous n'y mettez pas les formes.

La Maraîchère songea un instant tandis que l'autre posait sur elle un regard globuleux et vaguement ennuyé.

< Le swordó, chatoya-t-elle enfin. C'est la maladie du swordó.

< Très bien. Allez vous présenter à l'entrée du Palais royal en début de marée. Et essayez de vous adresser à l'une des deux princesses. Pour l'instant, le Roi n'est pas disponible.

Il l'examina de la tête à la caude avec un air peiné.

< Je vous conseille de vous habiller d'une façon plus avantageuse. Cela pourrait être un plus. Vous n'êtes pas mal faite. Bon courage.

Salyne n'en revenait pas.

< Vous n'allez pas m'aider ?

< Mais je vous ai aidée. Mes conseils vous seront très utiles, croyez-moi.

< Et il n'existe pas de démarche administrative pour accéder aux autorités ?

< Je vous l'ai indiquée. Placez-vous à l'entrée du Palais et plaidez votre affaire. Il n'y a pas d'autre moyen. Vous avez un échantillon de plante malade ?

< Euh…

< Brandissez-le au-dessus de vous. Bon courage, répéta-t-il.

La Seigneure prit congé, abasourdie. Comment un sujet d'une telle importance pouvait-il être traité aussi légèrement ? Certes, elle ne s'était pas attendue à être conduite à l'Assemblée Océanique du Sénat avec une parade, mais tout de même !

De toute façon, elle n'avait pas le choix. Il lui fallait attendre le prochain flux.

Une fois sous la colonnade de l'entrée, elle observa la place et attendit, indécise. Elle devrait trouver un logement pour les marées à venir. En y pensant, elle sentit une chaleur monter de son ventre. Depuis qu'elle avait goûté à l'extase, elle luttait pour ne pas être accaparée par ses désirs si longtemps refoulés.

Une auberge, il lui faudrait une auberge pour se reposer. Elle voulait en outre s'assurer une certaine tranquillité. Alors, presque malgré elle, elle prit le chemin des Bas-fonds.

CHAPITRE 17
NOURRAIN L'ARMATEUR

> Certains diront : L'Assemblée Océanique du Sénat est un panier de crabes. D'autres que c'est un nœud de tentacules. Ou bien encore un nid de murènes. C'est tout cela à la fois.
> Jusqu'à auflud'hui du moins. Car j'ai légiféré pour que cela ne soit plus le cas. Que la pince se tende à la coquille et que les Guildes coopèrent au lieu de se combattre.
> Je ne suis pas devenu Roi par amour des honneurs, par amour des richesses. Je le suis devenu après un profond moment de réflexion. J'ai entraîné mon corps et poli mon esprit. J'ai appliqué mon intelligence à suivre la longue route de la science politique.
> J'ai ensuite refusé de me cacher comme quelqu'un qui fait face à une bande de bêtes féroces ou à une tempête. Ni pur ni complice, je me suis jeté dans l'arène au nom du bien commun et au profit des plus faibles.
>
> Discours d'investiture du Roi Estran

L'Armateur se sentait revivre. Davantage encore que sa sortie de prison, ses nouvelles fonctions l'accaparaient et donnaient enfin à sa vie le sens qui lui manquait.

Il n'aurait jamais cru avoir assimilé tant de détails sur le fret de marchandises au contact de son père. Pourtant, ce dernier l'avait longtemps traîné avec lui partout où il allait : négocier avec des grossistes, soigner les animaux de transport, appointer des capitaines.

Des réflexes lui revenaient, qu'il avait cru disparus.

En outre, le rythme de l'Assemblée Océanique du Sénat lui convenait. L'activité y était continuelle mais elle prenait son temps. On n'opérait jamais dans l'urgence ni dans la panique. Les consultations et les marchandages allaient bon train.

Une grande partie des nouveaux sénateurs étaient des néophytes. Le système des Guildes étant très cloisonné, ils ne connaissaient presque rien à ce qui ne les concernait pas de près. Très vite, Nourrain s'était rendu indispensable sur les questions d'approvisionnement. Il ne s'en était pas vraiment rendu compte auparavant mais toute crise algale pouvait faire basculer Abyss dans le kehd.

Son personnage de sénateur affable et bien renseigné était auréolé de son séjour en prison. Étrangement, on admirait la manière dont il était sorti sans délai. Nul ne doutait qu'il avait manœuvré pour être tiré au sort et échapper à sa peine. On soupçonnait aussi que la filouterie du père était passée dans le fils et qu'on pourrait en bénéficier.

L'Armateur avait, pour la première fois de sa vie, l'impression d'être écouté et respecté.

En début de marée, il arriva donc dans sa baignoire où il avait fait disposer quelques anémones pour égayer l'endroit et aussi lui donner un peu d'intimité derrière le paravent de leurs tentacules péribuccaux.

Il aimait se reposer là, flottant à l'horizontale au milieu des actiniaires aux couleurs vives qui venaient lui caresser les flancs, essayant d'atteindre son Gher'néhu.

Une ammonite arriva, expulsant l'eau violemment pour se propulser. Nourrain ouvrit un œil. Le coquillage était hérissé d'excroissances, cannelures, carènes, rostres qui le changeaient en œuvre d'art.

Elle se posa sous le sénateur et tira sa radula. La lame basale vint désagréablement racler la peau du Seigneur de ses dents chitineuses.

≈ Te voir, dit-elle en plekh'wehr.

Il tendit sa caude pour lui répondre.

≈ Je viens.

Nourrain n'aimait guère recourir à cette langue barbare mais son

fameux commanditaire avait insisté, arguant qu'il s'agissait de la communication la plus discrète, plus encore que la weyd'wehr.

Roulant sur lui-même, le Marchand glissa vers le fond de sa baignoire. Les animaux frissonnèrent à son passage.

Il gagna le grand corridor qui rejoignait la Chambre des Alliés. Là, des dizaines d'alcôves s'ouvraient pour qui le désirait.

≈ Ici, l'effleura l'ammonite qui s'était collée à son épaule.

Il souleva le rideau de filtreurs. Son interlocuteur apparut, le visage toujours dissimulé par le nuage de puces.

< Comment puis-je vous appeler ? brasilla Nourrain. Choisissez-vous un pseudonyme mais j'ai besoin d'un nom.

< Appelez-moi donc l'Ombre, s'irisa complaisamment son interlocuteur.

< Voilà qui est bien mélodramatique.

< Vous préféreriez la Moule ou la Bernique ?

L'Armateur était à chaque fois surpris par l'humour de celui qui le manipulait. Il devait s'avouer qu'il aimait cette relation, bien plus que les brimades glacées de son père.

< Ce sera donc l'Ombre, conclut-il.

< Eh bien, faites-moi votre rapport.

Nourrain inspira longuement et recracha l'eau par ses branchies.

< J'ai suivi vos conseils et j'ai réussi à me rendre sympathique auprès de nombreux sénateurs.

< Les escrocs sont toujours sympathiques, souligna l'Ombre.

< En public, en tout cas. Mon père ne l'était jamais en privé. Bref, les tractations pour l'élection de l'Ablégat battent leur plein. Nous avons trois candidats déclarés. Les deux premiers sont de vieux briscards : une Cultivatrice, la Gardienne qui en est à son troisième mandat, et un Politicien, le Trésorier, qui s'appuie sur sa grande fortune pour se concilier des soutiens politiques. Tous deux font autorité.

< Et le troisième candidat ?

< C'est une candidate. Personne ne la connaît. Une Politicienne, elle aussi. Elle se nomme la Libératrice.

< Voilà un nom bien orgueilleux.

Nourrain hocha la tête.

< Personne ne pariait cher sur elle : à peine tirée au sort, elle a quitté une séance plénière pour aller assister à une réunion de la Chambre des Alliés. Moi-même, je l'ai surprise par hasard alors qu'elle sortait d'une alcôve. Tout le monde trouvait que cela était de fort mauvais goût et malavisé de sa part.

< Au contraire, irradia l'Ombre. C'est très bien vu. Le soutien des Alliés est fondamental pour éviter un veto. Mais, d'ordinaire, on négocie avec eux loin des regards et des oreilles. En s'affichant avec eux, elle a montré qu'elle les considérait. Cela pourrait être un excellent coup. Que fait-elle à présent ?

< D'après mes informations, elle tente de joindre des parlementaires.

L'Ombre réfléchit un instant.

< C'est très intelligent de sa part. Elle sait qu'elle n'aura que peu de soutien de la part des sénateurs. Alors, elle va chercher des appuis ailleurs. Même si je doute que les Seigneurs parlementaires seront aussi accueillants que les Alliés. Mais ce sont des Politiciens, comme elle. Elle a une chance.

Quelques fluxiales passèrent encore.

< Suivez-la de près.

< Vraiment ?

< Je vais vous donner de quoi l'approcher. Vous allez lui offrir un contact au Parlement, quelqu'un qui l'écoutera. Il faut que vous lui disiez de s'adresser au Diplomate.

< Mais je ne le connais même pas !

< Lui vous connaîtra. Je vais le prévenir de votre visite.

Tout allait un peu trop vite pour l'Armateur.

< Mais que vais-je dire à la Libératrice pour l'aborder ?

< Vous trouverez bien. Soyez sympathique comme vous savez le faire.

< Je sens comme une pique de votre part…

L'Ombre lui fit signe de partir.

≈ Il faut y aller, frétilla l'ammonite, toujours accolée à son épaule.

≈ Je sais, je sais.

L'Armateur se retira lentement. Il n'appréciait guère d'être congédié ainsi. Cela lui rappelait le comportement de son père.

[Au fait, le rappela l'Ombre en kan'wehr.

< Oui ?

< J'ai eu quelques échos d'une rumeur récemment, selon laquelle on avait découvert une maladie algale.

< Et alors ?

< Cela pourrait compromettre les prochaines récoltes. Pour l'instant, ce n'est qu'un vague bruit qui court mais, si quelqu'un évoque le problème, notez bien de qui il s'agit.

Nourrain haussa les épaules.

< D'accord.

Il se détourna pour quitter la pièce.

[Vous vous débrouillez très bien…

Le Marchand ne répondit rien, la gorge serrée. Il sortit de l'alcôve, très ému. Son père avait toujours été avare de compliments. Nourrain n'avait pas l'habitude. Ce vieil inconnu le manipulait aisément. L'Armateur fut surpris d'être si sensible à cette petite touche de considération. Était-il à ce point en manque de reconnaissance ? Sans doute.

Il remonta lentement le couloir, la tête embrouillée par tout ce qu'il venait d'apprendre. Il songeait à la Libératrice. De quelle manière allait-il pouvoir se rapprocher d'elle ?

Tandis qu'il revenait lentement vers l'Assemblée Océanique du Sénat, les cliquètements de son père résonnèrent à nouveau.

[La surprise, mon fils. Toujours créer la surprise.

Alors, au lieu de se diriger vers sa baignoire, il obliqua vers celle de la Libératrice. Elle se trouvait à côté de celle d'un vieux vétéran Militaire.

Quand Nourrain arriva, la Seigneure était seule et consultait des tablettes de nacre.

— Je vous salue, fit-il.

Elle leva les yeux sur lui. Son air n'était guère engageant. Elle avait la mine sévère, le physique ingrat : un nez épaté, une grosse bouche, un menton imposant. Il n'y avait nul sourire ni aucune lueur de

gentillesse dans ses yeux rouges.

— Que me voulez-vous ? demanda-t-elle.

— Puis-je vous parler en privé ?

Elle eut un geste vague. Il s'avança jusqu'à sa baignoire, observant les environs pour vérifier que personne ne pourrait surprendre leur conversation.

< Je peux vous aider, s'irisa-t-il.

— Tiens donc ?

Il ne s'offusqua pas et poursuivit en weyd'wehr :

< Je sais que vous cherchez à passer par-dessus le Sénat pour vous faire élire Ablégat.

< Vraiment ? clignota-t-elle prudemment.

< Oui, vous avez pris contact avec les caméries et, maintenant, vous cherchez un interlocuteur parlementaire. Est-ce que je me trompe ?

< Tout cela ne me dit pas en quoi vous pouvez m'aider, éluda-t-elle.

< Je connais un Politicien du Parlement qui vous recevra…

< Qu'avez-vous à y gagner ?

Nourrain soupira et sourit.

< Face à la Gardienne et au Trésorier, vous n'avez aucune chance, soyons francs. Ils ont déjà leurs équipes et l'expérience qui vous manque. Je préfère parier sur la nouvelle figure qui a su penser différemment des autres. Et puis, je vous l'avoue, j'ai un faible pour les perdants.

Elle l'observa avec une lueur nouvelle dans ses iris rouges.

< Vous voulez rejoindre mon équipe ?

< C'est vite dit, ricana-t-il. Vous n'avez pas d'équipe, à part peut-être le vieux Militaire qui vous donne des conseils. À nous deux, nous pourrions faire pencher la balance de votre côté.

< Et que voulez-vous en échange ?

< Travailler à vos côtés, profiter des avantages que vous allez acquérir. Je suis nouveau, moi aussi. Et je n'ai pas envie de patienter. Si je ressors de ce gyre sans un poste dans la magistrature, je retourne en prison.

Elle l'examina à nouveau en silence. Après de longues fluxiales, elle finit par brasiller :

< Comment s'appelle votre parlementaire ?

CHAPITRE 18
ZÉE LA LIBÉRATRICE

> Le Parlement d'Abyss est constitué de cinq cents Politiciens désignés par le Conseil royal.
> Son rôle consiste à rédiger, puis à soumettre les décrets à l'Assemblée Océanique du Sénat afin qu'ils soient votés.
>
> Constitution d'Abyss, article 25

Tout en se rendant au Parlement, Zée observait son nouveau collaborateur.

Ses couches de graisse étaient épaisses sous sa peau, même au niveau des bras. Il devait avoir du mal à évacuer la chaleur par ses membres. Ses gestes mesurés révélaient un personnage indolent, paresseux peut-être, assurément économe de son énergie.

Sa tête était enfoncée dans son corps avec une absence totale de cou, renforcée par les plis de son vêtement qui formaient autant de doubles mentons. Quant à son visage, il prenait au repos un air cruel, débauché. Cependant, le reste du temps, il souriait, sympathique et affable, de ses petites dents aiguës.

À son épaule, il portait une ammonite arrimée à lui, dont les épines biominérales formaient des sortes de galons. La Libératrice se souvenait l'avoir déjà croisé au sortir d'une alcôve.

< D'où vous vient cet ornement ? scintilla-t-elle.

< Ah, c'est un ami qui me suit partout.

Au moins, il ne se montrait pas méprisant envers les Alliés.

Avant d'accepter sa proposition, Zée avait interrogé le Questeur.

< Je ne le connais pas, avait chatoyé le Militaire. Enfin, pas

vraiment. Son père était un véritable escroc. Il ne s'est jamais fait prendre pourtant. Son fils a été envoyé dans les Geôles pour les crimes paternels mais il en est ressorti aussitôt qu'il a été tiré au sort. Depuis, il a intégré le Sénat et il s'y est fait une bonne réputation. On le dit intarissable sur les questions de fret.

Il avait ajouté :

< Ce Marchand pourrait être un soutien intéressant pour vous…

Zée n'avait pas beaucoup d'amis au Sénat. On se méfiait de cette nouvelle venue qui briguait déjà le poste d'Ablégat et qui s'en allait frayer avec les caméries.

Elle avait donc accepté, faute de mieux, conservant à l'égard de l'Armateur une méfiance naturelle, due à leurs différences inconciliables. Elle avait même souffert qu'il l'accompagne chez le Diplomate, ce parlementaire qui pouvait influer sur la teneur des décrets.

Le boyau s'arrêta et ils pénétrèrent dans le Parlement. Ce dernier était formé d'une architecture rude, élancée, aux murs étayés par des arcs-boutants. Un dôme en couronnait le sommet mais celui-ci, à la différence de l'Assemblée Océanique du Sénat, était transparent, simplement orné de décorations végétales en nacre qui l'enchâssaient dans le bâtiment tout en laissant passer la lumière entre leurs arabesques et leurs rinceaux.

L'intérieur était occupé par des spires enroulées autour de l'axe central de la columelle, dans lesquelles s'ouvraient des loges reliées entre elles par un siphon. Ces loges closes pouvaient s'ouvrir par le dessus et permettre aux parlementaires de lancer une session quand ils le souhaitaient. Dans ce cas, les loges se soulevaient pour former un amphithéâtre dont le caractère concave répondait à celui du dôme.

Zée se força au calme en approchant de la loge du Diplomate.

< Vous êtes sûr qu'il va nous recevoir ? brillota-t-elle.

< Faites-moi confiance, répondit l'Armateur dans un sourire qui se voulait rassurant.

Lui-même ne semblait pas si sûr de lui. Zée effleura de la main les filtreurs à l'entrée de la loge. Ces derniers se mirent à luire. Après un moment, un message se forma sur le rideau.

< Entrez.

Elle franchit la tenture, suivie de l'Armateur.

Le Diplomate était là, assis à son bureau. Il était très grand, très mince, le visage allongé comme une lame. Une fossette de son menton et une fine crête crâniale traçaient un axe qui coupait ses traits en deux. Austère, le col fermé jusqu'au menton, le Politicien ne tendit pas sa caude pour les accueillir mais il leur indiqua deux sièges.

< Je suis ravie de vous rencontrer… commença la Libératrice.

D'un geste aimable, il l'arrêta et pointa du doigt vers le plafond. Levant les yeux, elle se rendit compte que cette paroi était transparente.

[Ici, nous parlons en kan'wehr, expliqua-t-il. Pour des raisons de discrétion.

[Je comprends, cliqueta Zée.

[Je vous écoute, Libératrice. Mais avant, permettez-moi de vous dire que j'admire votre manière de vous lancer ainsi dans la bataille pour le poste d'Ablégat. Peu de sénateurs s'y risquent lors de leur premier mandat.

Zée nota que ce compliment pouvait tout aussi bien cacher un reproche. Elle décida de ne pas se formaliser. L'important était sa requête.

[Netun, je vous remercie de me recevoir. Vous savez que l'élection est dans quelques marées seulement. Je me suis assuré le soutien des Alliés. Mais à une condition. Ceux-ci réclament d'être mieux protégés contre les agressions, notamment celles des Seigneurs. Je souhaiterais que vous souteniez un décret qui permette aux Alliés de se sentir en sécurité.

Le Diplomate conservait les mains posées sous son bureau. Il n'exprimait rien.

[J'apprécie votre franchise et votre élan, Libératrice. Je doute cependant que vous atteigniez votre objectif avant le vote. La demande que vous me soumettez est fort complexe. Bien des Seigneurs estiment que les Alliés ne sont que déjà trop protégés par la loi.

Il leva les yeux vers le plafond hyalin.

[En outre, stridula-t-il, je ne vois pas ce que je pourrais gagner dans

cet échange. Pardonnez-moi d'être aussi cru mais je vous connais à peine…

Zée ouvrit la bouche mais il ne la laissa pas continuer.

[Et votre parole ne suffira pas à me rassurer.

Il soupira.

[J'ai bien peur que nous ne soyons dans une impasse…

La Libératrice sentit son cœur se serrer. Pourtant, un soupçon d'espoir la traversait encore. Elle commençait à connaître les arcanes de la politique. Souvent, dans une négociation, on affirmait que sa position ne pouvait varier, qu'il n'y avait pas de marge d'ajustement possible. Puis, une fois que l'on avait bien douché les espérances de son interlocuteur, on laissait une brèche ouverte.

L'Armateur s'y engouffra.

[Il n'y a rien que nous ne puissions faire pour vous ? cliqueta-t-il.

Zée patienta. La maladresse de son partenaire pouvait malgré tout faire avancer les choses. Le Diplomate accueillit la phrase avec un demi-sourire. C'était ce qu'il attendait depuis le début.

[En réfléchissant à votre problème, je me dis que nous pourrions trouver un terrain d'entente.

Il laissa passer une pause. Cette fois, le Marchand ne mordit pas à l'hameçon : il resta muet.

[Nous essayons de faire voter au Sénat un décret permettant une présence accrue des Coralliens dans la capitale. Jusqu'à présent, les sénateurs ont refusé, arguant que cela menaçait leurs libertés. Néanmoins, nous ne cherchons qu'à rassurer le peuple. Des rumeurs honteuses courent sur notre Roi. Il est temps de renforcer nos défenses.

[Mais ce décret ne risque-t-il pas de provoquer une panique parmi le peuple ? intervint l'Armateur. Cela donnerait l'impression que les rumeurs sont fondées.

[Fondés ou pas, répondit le Diplomate, ces bruits fragilisent les institutions d'Abyss. Des Coralliens nous aideraient à trouver qui les répand et dans quel but. Cela prouverait que nous ne nous laissons pas attaquer sans réagir.

Avant que Zée n'ait pu le couper, le Marchand poursuivit :

[La Pince ne serait-elle pas plus adaptée pour cela ?

Le demi-sourire refit son apparition.

[Netun, vous savez comme moi que la Pince est constamment débordée. Les incivilités ont plus que doublé depuis le début de cette affaire. Seuls les Coralliens pourront remettre de l'ordre.

D'un geste, il balaya les objections qu'on pourrait encore lui présenter.

[C'est la seule chose à faire, trancha-t-il. Nous pourrions ajouter dans ce décret un paragraphe consacré aux Alliés afin de les englober dans la protection du peuple. Cet arrangement vous conviendrait-il ?

Zée se retint d'accepter sur-le-champ. Elle espérait que l'Armateur n'allait pas tout saccager en s'avançant avec sa grosse caude.

[Cela pourrait être un compromis acceptable, dit-elle d'un air détaché.

[Bien sûr, il faudrait que ce décret soit voté par le Sénat pour que notre accommodement tienne…

La Libératrice se raidit.

[Faites-moi envoyer une première version de ce décret. J'en référerai à mes interlocuteurs Alliés, pulsa-t-elle. Je ne puis exprimer toute ma gratitude, netun.

[Mais c'est tout naturel, sénatrice. Les bonnes volontés se doivent de négocier pour le bien d'Abyss.

Il était temps de prendre congé. La Libératrice salua et quitta la loge, suivie de l'Armateur qui avait du mal à soutenir son rythme. Dès qu'ils furent dehors, le Marchand se réjouit.

< Tout cela s'est bien passé, vous ne trouvez pas ?

< Pas ici, s'irisa-t-elle.

Il fallut attendre de se trouver dans le boyau joignant le Parlement au Sénat. Il n'y avait pas de filtreurs ici ni de lampes, si bien que la lumière s'arrêtait au bout de quelques brasses.

< La prochaine fois, déclara Zée, vous ne parlerez pas.

< Je ne comprends pas. Vous avez rencontré le parlementaire que vous vouliez voir. Il a trouvé un compromis acceptable…

< Il savait déjà ce qu'il allait me proposer quand nous avons franchi le seuil de sa loge ! s'enlumina-t-elle. Ne soyez pas naïf.

Le Marchand se figea soudain, l'air blessé. Elle s'en voulut aussitôt de l'avoir brusqué de cette manière. Il paraissait sincère.

< Vous avez raison, dit-il gravement. J'ai manqué de discernement. Pardonnez-moi.

< C'est moi qui vous demande pardon, brasilla-t-elle. Je me suis emportée inutilement. À ma décharge, je suis dans une position difficile.

< Vraiment ?

< Vous ne comprenez pas ? Le Diplomate me laisse le plus difficile à faire. Il faut maintenant convaincre le Sénat d'accepter ce décret. Et qui possède le plus de soutiens au Sénat actuellement ? En nombre suffisant pour faire pencher la balance ?

L'Armateur fronça les sourcils.

< La Gardienne, répondit-il.

< La Gardienne, confirma Zée. Qui se trouve également être ma rivale au poste d'Ablégat.

CHAPITRE 19
STRÖM L'APPRENTI

> Chaque Guilde apporte sa contribution à Abyss. Les Militaires se battent. Les Cultivateurs produisent de la nourriture. Les Marchands font circuler les biens. Les Politiciens s'occupent de l'administration. Quant à nous, Mages, notre travail est plus complexe et plus subtil. Nous manions le delwi. S'il nous provient des hydrozoas, nous ne devons pas nous tromper sur sa nature. Le delwi n'est jamais que l'expression des désirs les plus profonds. Telle illusion ne fonctionnera que parce que le sujet veut être vu ainsi ou que c'est ce que les autres veulent voir. La magie n'est jamais extérieure à nous. Elle nous dévoile entièrement.
>
> *Manuel des Mages*, 1er gyre

Ström s'éveilla au tout début du flux. Il observa les hydrozoas qui se pressaient au plafond, agglutinées. Depuis qu'il habitait chez la Professeure, cela constituait toujours sa première vision de la marée. En tant que Mage, il trouvait cela rassurant. Sans ces méduses, ses pouvoirs disparaissaient.

La Professeure fit irruption dans la pièce. Pris de court, l'Apprenti se redressa.

— Ah, vous êtes réveillé, tant mieux.

D'un geste rapide, elle lui montra quelques bouquets de sargasses.

— Mangez et rejoignez-moi dans le laboratoire.

Elle s'éclipsa. Il admirait sa manière d'agir toujours très vite, sans

jamais paraître pressée. Le jeune Seigneur avala du bout des lèvres la triste nourriture avant de suivre sa patronne. Car il était clair qu'elle avait l'ascendant sur lui. Ils avaient convenu d'un maigre salaire : elle lui offrait le gîte et le couvert, guère plus. Ström s'en moquait, il n'avait pas besoin de perles. Même si sa famille ne détenait pas les clés d'un fief, elle possédait une belle fortune.

Ses parents n'avaient pas protesté devant son départ. Ils étaient heureux que leur fils rebondisse après le camouflet de l'examen raté. C'était un couple aimant. Mais, depuis la mort de sa sœur, ils avaient tendance à le couver et à tout lui passer.

En installant ses quelques affaires chez la Professeure, Ström avait senti un poids le quitter, comme si son plastron avait soudain été desserré. Il n'aurait pas imaginé que Hyale était aussi présente. Finalement, l'épreuve imposée par la Professeure avait été salutaire.

Le jeune Mage pénétra dans le laboratoire. Comme l'entrée, le plafond était entièrement occupé par des dizaines d'hydrozoas de toutes tailles et de tous âges. Leurs fins tentacules formaient une sorte de rideau continu, complété par leurs bras oraux frangés qui, heureusement, n'étaient pas urticants.

≈ Salut à toi, Ström, l'accueillaient-elles en l'effleurant.

Le Seigneur n'était pas toujours à l'aise avec ce contact. Il avait appris à l'académie à ne pas frayer avec les Alliés. Les hydrozoas étaient des ressources à exploiter, pas des individus auxquels s'attacher.

Il répondit pourtant à leur salut en plekh'wehr, quand bien même cette langue lui paraissait d'une vulgarité absolue. Il se contentait de cette seule phrase. Fort heureusement, les méduses possédaient des organes leur permettant de saisir la triwehr.

Le reste du laboratoire était occupé par des bulles d'aragonite contenant des liquides colorés. Mais surtout, de nombreuses tablettes de nacre tapissaient les murs. Ström en avait consulté quelques-unes. Elles détenaient un savoir assez extraordinaire sur les méduses et la magie, des détails dont on ne parlait jamais à l'académie.

— Vous vous êtes vanté, commença la Professeure.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous ne savez pas faire parler les morts. Vous ne savez faire parler que certains morts. En gros, ceux que vous avez côtoyés ou étudiés. Votre culture aurait pu faire illusion lors de l'examen mais cela ne fonctionnera pas avec moi.

Il n'osa pas la contredire, d'autant qu'elle avait raison. Son pouvoir était fondé sur une ruse. Lorsque l'on pratiquait la Dérive, comme il l'avait fait assidûment, la méduse que l'on coiffait fusionnait lentement avec l'esprit de son porteur. Elle lui arrachait des souvenirs qui s'incarnaient dans des polypes, lesquels dérivaient ensuite dans le flot. Si l'on passait trop de temps en Dérive, les souvenirs s'effaçaient de sa propre mémoire.

Fort de cette connaissance, Ström avait réussi à créer des polypes spécifiques. En lisant juste avant les séances des cours sur certains sujets, il parvenait à nourrir les polypes de souvenirs bien précis. Ensuite, il n'avait plus qu'à collecter les polypes qu'il conservait près de lui, prêts à être mobilisés pour une démonstration.

— Oui, reconnut-il, j'ai triché.

— Sanctuaire ! jura la Professeure. Vous m'avez fait perdre un mercaflux !

Il baissa la tête.

— Je suis désolé.

— Vous pouvez ! Je n'ai pas besoin de vos cachotteries. C'est la dernière fois que vous me mentez !

Le ton de la Professeure était d'une froideur absolue. Seule l'agitation des tentacules dépassant de sa capuche témoignait de son irritation.

— Vos résultats étaient impossibles à répliquer depuis le début.

Elle alla s'asseoir dans un grand fauteuil et se figea telle une statue.

— Nous avons abordé le problème à l'envers, soupira-t-elle. Nous sommes partis d'un individu, vous, pour reconstituer ses souvenirs d'une personne. Mais cela suppose que le porteur de souvenirs s'adonne à la Dérive. De la même manière, nous pourrions réunir tous les polypes créés par un Dérivant pour reconstituer sa mémoire. Mais ce n'est pas ce qui m'intéresse.

Ström osa enfin intervenir :

— Je ne comprends pas pourquoi ma méthode ne convient pas à notre projet.

— Notre projet ? sourcilla-t-elle. Il faudra que vous vous impliquiez davantage pour que cela devienne notre projet.

— Mais je ne demande que cela ! s'emporta le jeune Mage. Vous me maintenez dans l'ignorance depuis le début !

Elle lui lança un regard glacé. Il crut un instant être allé trop loin.

— Vous avez raison, lâcha-t-elle après de longues fluxiales de silence. Je dois préparer une méthode pour redonner ses souvenirs à un corps sans activité cérébrale.

— De qui s'agit-il ?

— Je l'ignore et cela n'a aucune importance. Ce n'est qu'un sujet d'expérience que l'on voudra bien me fournir. Il y en aura sans doute plusieurs. Nous devons mettre au point une méthode pour redonner des souvenirs à ceux qui n'en ont plus. Songez à tous les Dérivants qui sont allés trop loin, aux vieillards en démence, aux accidentés du cerveau. Nous pourrions aider toutes ces personnes avec une solution révolutionnaire.

Son ton démentait l'empathie de ses paroles. Cela ne gêna pas Ström. Il cherchait moins à participer au projet qu'à prouver au monde qu'il était le meilleur. Si son travail possédait des vertus bénéfiques, cela n'était qu'un avantage supplémentaire. Et la Professeure était de la même trempe que lui, loin de tout sentimentalisme.

Il réfléchit donc. Pour l'instant, il s'était concentré sur le résultat et non sur la méthode. Son but consistait à impressionner les membres de son jury. Pas d'obtenir un effet médical de reconstruction mémorielle.

— Comment avez-vous réussi à rassembler les polypes que vous avez créés ? demanda soudain la Seigneure.

— Cela n'a pas été facile. En les créant, j'ai réussi à leur implanter une sorte de marque qui me permet de les reconnaître et de communiquer avec eux. Ensuite, au besoin, je n'ai qu'à les convoquer et ils me reviennent…

La Mage songeait en silence. Elle possédait des facultés de

concentration étonnantes. Même le Maître de magie ne l'avait pas autant impressionné. Avec le recul, il regrettait d'avoir simplement cru pouvoir la duper.

Tout à coup, elle leva sur lui un œil jaune.

— Ce marqueur, comment l'avez-vous placé dans le polype ?

— C'est un travail mental opéré au moment de la Dérive.

— Et comment le reconnaissez-vous ?

— C'est difficile à dire. Je pourrais le comparer à une strie spécifique, une information gravée dans son organisme.

La Professeure se tut à nouveau.

— Et si nous pouvions traquer une information portant, non pas sur la personne qui a créé le polype, mais sur le sujet du souvenir ?

Ström secoua la tête.

— Cela ne fonctionne pas comme cela. Je convoque d'abord mes polypes, puis je leur demande de se présenter en fonction de l'information qu'ils renferment.

— Vous êtes trop centré sur vous, Apprenti. Il nous suffit de sauter la première étape et de demander directement aux polypes porteurs d'une certaine information de se diriger vers nous.

— Cela paraît plus simple à dire qu'à faire. Comment contacter un si grand nombre de polypes qui doivent dériver dans tout Abyss ?

Ils échangèrent un regard et s'exclamèrent en même temps :

— Le Sanctuaire !

Ström sentit une vague d'enthousiasme monter en lui. Les filaments du Sanctuaire se déployaient sur des milliers de brasses. Il y avait de quoi couvrir presque toute l'étendue de la cité !

— Reste à y accéder. Tout le monde n'est pas admis là-bas.

— Ne vous inquiétez pas, murmura la Professeure. J'ai des appuis qui nous permettront d'entrer.

Elle appela une méduse et lui délivra un message en plekh'wehr qu'il ne parvint pas à capter. L'hydrozoa partit en contractant son ombrelle. Les tentacules autour du visage de la Mage continuaient de frémir avec excitation.

— Quels sont vos goûts en matière de sexualité ? demanda-t-elle tout à trac. Mâles ? Femelles ? Alliés ?

Ström déglutit avec difficulté.

— J'ai un penchant pour les femelles, répondit-il.

— Parfait. Je vous propose de passer dans la chambre en attendant la réponse à notre message. J'ai bien envie de célébrer cette avancée et vous êtes beau. Cela vous pose-t-il un problème ?

— Non, Professeure.

Un frisson le parcourut en prononçant ce mot.

CHAPITRE 20
MOIRE LA DRESSEUSE

Les Escholiers sont frères
Les Escholières, sœurs.
La Lame s'ouvre à tous,
Alliés comme Seigneurs.
Elle se ferme au Mal
Et aux passions mauvaises.
Nul n'est un Escholier
S'il n'est un gentilhomme.

Traité de la Lame

Depuis quelques marées, Moire ne dormait plus que d'un œil. À chaque soubresaut du reflux, elle sursautait et inspectait son environnement immédiat. La présence rassurante, quoiqu'invisible, de sa murène n'y suffisait pas. Elle avait l'impression qu'à tout instant l'un des Coralliens allait profiter de son assoupissement pour l'égorger dans son sommeil.

En s'éveillant, elle trouva la Corallienne juste devant elle.

< Tu peux dormir, je veille sur toi.

Cela n'avait pas été suffisant pour la rassurer. Finalement, après s'être tournée et retournée entre deux courants, la Dresseuse l'avait interrogée.

< Je ne comprends pas pourquoi tu me protégerais, clignota-t-elle.

< Je te l'ai dit. Je réponds à un autre idéal. Celui de l'Eschole. Et je pense que tu possèdes l'étoffe pour en faire partie.

< Tu me connais à peine…

La Corallienne ne répondit pas. Elle guettait l'obscurité insondable des abysses.

< J'ai eu le temps de t'observer, Dresseuse. J'ai lu les rapports du Chef des armées à ton sujet. Tu as noué un lien particulier avec ces animaux. On dirait presque que tu les considères comme des Alliés.

< Je les considère comme des semblables, s'irisa Moire. J'ai trouvé chez mes filles plus de bonté que chez certains Seigneurs… Et vous les avez massacrées !

L'autre ne broncha pas.

< Elles se sont battues honorablement. Et je te demande pardon. J'ignorais qu'elles étaient aussi importantes à tes yeux. Le Chef de Guerre craignait que tu ne cherches à résister.

Moire ouvrit de grands yeux.

< Résister ? Mais à quoi ?

< À ton transfert.

La Corallienne examina à nouveau les environs.

< Crois-moi, ajouta-t-elle si bas que ses brasillements étaient presque invisibles, ton commandant t'a sauvée. Tu en sais beaucoup trop sur la situation politique.

La Dresseuse eut envie de rire. Elle ne savait rien !

< Il t'a éloignée pour ne pas avoir à te sacrifier. La mort de tes murènes était le prix à payer.

< Mais qu'est-ce que j'ai appris d'aussi important ?

< Tu le découvriras sans doute plus tard. Mais tu as besoin de protection. Tant que je serai là, tu ne risques rien.

< J'ai tué ton ami…

< Et j'ai tué tes murènes. Pour moi, nous sommes quittes.

Et la Corallienne s'éloigna pour se fondre dans l'ombre.

* * *

Moire dormit à peine mieux les reflux suivants. La troupe de Coralliens ne cessait de se gonfler de nouveaux effectifs. La route empruntait le passage dans les oasis de fumeurs noirs. Les guerriers se réunissaient autour des cheminées et devisaient, riant et parlant fort.

Parfois, l'un d'eux allait trop loin et l'un de ses camarades lui frappait rudement sur l'épaule. Alors, les regards se tournaient vers Moire, brillant des reflets de la lave. Ils la haïssaient.

Elle préférait trembler de froid un peu plus loin plutôt que d'affronter cette tension sourde et constante. Elle regardait la colonne de fumée noire s'élever, empestant le soufre et le fer. Tout autour s'agitait une faune bigarrée : vers au ventre écarlate et au dos hérissé de longs filaments gris bleuté, petits crabes blancs marqués de marbrures, crevettes rouges en essaims, nuées d'alevins.

Le reste du voyage, le reste de la plaine, l'océan était désespérément froid et vide. Il n'y avait nulle trace de vie sur le fond argileux à part les rides laissées par les courants et qui permettaient de se repérer dans les ténèbres.

La dernière marée, la Corallienne revint vers Moire.

< Nous arrivons au prochain reflux, chatoya-t-elle. Tu seras bientôt libre.

Elle lui tendit un médaillon. Avec réticence, la Dresseuse s'en saisit. L'objet comportait deux spirales imbriquées l'une dans l'autre.

< Qu'est-ce que c'est ?

< Une clé pour accéder à l'Eschole. Va au Tripot et dis que tu viens de la part de la Saboteuse. Si quelqu'un se présente, montre-lui le médaillon. Il t'expliquera ce que tu dois savoir.

Moire se demanda s'il fallait remercier la Saboteuse. Mais l'autre s'était déjà retournée.

* * *

Elle retrouva Abyss sans joie.

La cité avec ses maisons cubiques et ses toits arrondis ne l'enchantait guère. La plaine abyssale était plus aimable à ses yeux. Surtout, elle craignait que sa murène ne puisse demeurer longtemps hors de vue.

Elle n'aimait guère non plus les immenses bâtiments orgueilleux qui dominaient la ville : le Sénat, la Caserne, les Geôles. Elle avait trop longtemps vécu sur la Barrière de Corail. La civilisation était perdue

pour elle.

< N'oublie pas ce que je t'ai dit, s'enlumina la Saboteuse en la gratifiant d'une bourrade.

Le détachement de Coralliens prit la direction de la Caserne. Au lieu d'être soulagée, Moire se sentit soudain seule. Depuis des gyres, elle n'avait fréquenté que des Militaires comme elle. La foule qui peuplait Abyss lui paraissait plus exotique que la faune des fumeurs noirs.

Moire aurait pu aller voir son père mais elle n'en avait pas envie. Elle prit plutôt le chemin du Tripot.

Cet endroit, à quelques centaines de brasses des Bas-fonds, était connu pour être un lieu de trafics divers à la réputation détestable. Il consistait en une grande salle de jeu, doublée d'une gargote, qui proposait également quelques chambres à vil prix.

Elle y arriva rapidement, reconnaissant l'espèce de tas hétéroclite d'argile dans lequel on avait creusé une demeure ressemblant à une grotte. Des lumières jaunâtres s'échappaient des rares fenêtres creusées dans la demi-sphère. Tout le toit était recouvert de pics sur lesquels on avait accroché des chaînes et qui servaient à attacher les montures. Cela donnait au lieu l'apparence d'une baleine morte hérissée de harpons.

Pour l'instant, il n'y avait pas grand monde. Aucune monture n'était accrochée aux liens de métal. Moire passa la porte.

Les quelques voix qui résonnaient à l'intérieur se turent. Des clients aux mines patibulaires jouaient aux cartes. Que faisait-elle ici ? Ils devaient sentir sur elle la fraîche odeur de l'armée. Elle jeta un coup d'œil à la partie en cours. C'était le jeu du Kehd où il s'agissait de réunir des sénateurs afin d'opérer une conspiration.

— Ah ! s'exclama une des joueuses. Je suis la Maîtresse des Perles !

Cela suffit à détourner leur attention de Moire. Elle put continuer à progresser jusqu'au comptoir où un Seigneur, sans doute un Contrebandier à en juger par l'énorme crête rouge qui surmontait son crâne, préparait des boissons en transvasant du vin de limande dans des bulles.

— Salut, lança-t-elle en se présentant au bar.

L'autre ne leva même pas un sourcil. Une fois encore, elle se

demanda pourquoi elle avait accepté de venir dans cet endroit.

— Je suis là de la part de la Saboteuse, ajouta-t-elle à voix basse.

Cette fois, le tenancier lui fit l'aumône d'un regard.

— Elle n'est pas là.

— Je sais. Mais elle m'a dit qu'elle connaissait quelqu'un ici.

Le Contrebandier caressa sa boucle d'oreille qui avait exactement la même forme que les anneaux métalliques ornant sa veste en cuir de requin.

— Il faudra attendre le reflux.

— D'accord. Est-ce que vous avez des chambres libres ?

— Une perle par marée. Avec le versement initial d'un mercaflux d'avance.

Soupirant, Moire sortit neuf perles de sa bourse. Le patron les regarda comme s'il les soupçonnait d'être fausses.

— Les chambres sont autour. Prends celle que tu veux.

Moire sortit en ayant l'impression d'être escroquée.

Elle regarda autour d'elle et aperçut plusieurs petits tumulus, comme des tripots en miniature qui entouraient le bâtiment principal.

Le premier vers lequel elle se dirigea était occupé par un Marchand alcoolisé qui ronflait des branchies et puait le vin de limande. Elle eut plus de chance avec le second qui était à peu près propre. Et pour cause : le flot passait en permanence à travers. Il n'y avait aucun moyen de se réchauffer. Moire essaya bien de boucher l'un des trous mais ce fut en vain.

Elle finit par s'endormir enfin dans un courant glacé.

* * *

Elle reprit connaissance alors que le reflux avait commencé depuis longtemps.

Ses rêves avaient été envahis de figures coralliennes grimaçantes dont les visages se mélangeaient à ceux des joueurs du Tripot. Tous jouaient au Kehd dont les cartes s'animaient au moment où elles touchaient la table.

Les sénateurs se levaient et déclaraient qu'Abyss était maudite

depuis la mort du Roi.

Ce fut à cet instant que Moire s'éveilla, à la fois brûlante et glacée. Un corps bougea contre elle, perturbé par son sursaut.

≈ Moire ?

≈ Mucus ? l'effleura-t-elle. C'est toi ?

Elle caressa doucement la longue nageoire dorsale de la murène. L'animal était venu se blottir contre elle pour la réchauffer. Sa présence la remplit de joie.

≈ Je suis contente que tu sois là.

≈ Moi aussi, frétilla Mucus.

Elle repensa à son cauchemar. Ainsi, elle était persuadée de l'existence d'un complot contre le Roi. Son cerveau endormi avait exprimé ce qu'elle n'osait s'avouer pendant le flux. Elle ne comprenait pourtant pas pourquoi le Chef de Guerre l'avait épargnée. Quel intérêt avait-il à la laisser en vie ?

Car elle avait bien surpris un secret. Sinon, on ne l'aurait pas renvoyée en ville. Alors, pourquoi ?

De même, l'attitude de la Corallienne n'avait aucun sens. Elle abattait ses filles avant de lui offrir sa protection et son aide. Que lui voulaient-ils à la fin ? Ils ne lui avaient rien dit, rien dévoilé. Elle flottait dans un mystère aussi épais que les ombres de la plaine abyssale.

Moire adressa une dernière caresse à sa murène.

≈ Reste là et ne bouge pas jusqu'à ce que je revienne, la frôla-t-elle. D'accord ?

≈ D'accord.

Elle s'extirpa de la chambre pour découvrir que l'ambiance avait changé autour du Tripot. Cette fois, des raies, des hippocampes géants, des tortues étaient attachées aux chaînes du toit. La lumière jaunâtre s'était intensifiée, de même que les voix.

Moire approcha prudemment avant de passer le seuil de l'établissement. Il n'y avait pas de filtreurs ici et l'aquasphère était surchargée d'une masse dense d'animalcules et de déchets en suspension qui en faisaient une sorte de soupe indigeste.

La Dresseuse se dirigea vers le tenancier. En la voyant approcher, il

lui désigna du menton une personne placée au bout du bar. Elle suivit son regard et aperçut, à sa grande surprise, un Seigneur Cultivateur.

Il avait le corps long et élastique, la taille mince, le crâne affilé et prolongé par une série de cornes plantées vers l'arrière. Il devait mesurer près de trois brasses. Elle l'aborda tandis qu'il observait sa bulle de vin de limande.

< Je viens de la part de la Saboteuse, clignota-t-elle.

Il se tourna lentement vers elle. Après quelques fluxiales d'observation, il pulsa alors :

[On peut parler en kan'wehr étant donné le vacarme qui règne ici…

Sans plus rien dire, elle lui tendit le médaillon. Un éclat indéchiffrable passa dans les yeux sombres du Cultivateur.

[Rangez ça, siffla-t-il entre ses dents.

Elle s'exécuta aussitôt.

[Que voulez-vous ?

Jusqu'au dernier moment, Moire ignorait ce qu'elle allait répondre. Pourtant, elle ne fut pas surprise lorsqu'elle s'entendit déclarer :

[Je veux entrer à l'Eschole.

[Évidemment, stridula le Seigneur. À chaque fois, c'est à moi qu'on envoie les âmes en peine !

CHAPITRE 21
SALYNE LA MARAÎCHÈRE

Je chante la grandeur de nos Cultivateurs
Qui, le front incliné sur leur grave labeur,
Font jaillir, de la glaise et du noir sédiment,
De la belle moisson le superbe aliment :
La sargasse ! Et son nom remplit autant le ventre
Que le cœur. L'infini dans ce mot se concentre.
On parle de l'esprit qui détient tout pouvoir
Sur le corps, oubliant que l'esprit va déchoir
Si le corps qui le porte, affaibli, a trop faim.
L'algue est commencement ; elle est aussi la fin.

Le Négociant d'ambre,
Poèmes rustiques

Salyne ne décolérait pas. Plus elle songeait à l'accueil reçu au bureau de la jurande nourricière, plus elle bouillonnait. Quoi ? Elle avait traversé l'océan, depuis la Séchure jusqu'en Abyss, pour se voir signifier qu'il n'existait aucun moyen de porter sa parole jusqu'aux autorités ?

Comment la cité n'était-elle pas morte de faim plusieurs fois ? On lui présentait la possibilité d'une maladie extrêmement dangereuse, susceptible de corrompre les récoltes, et personne ne voulait l'entendre ! C'était pourtant le devoir du Roi que de nourrir sa population.

Un doute la minait. Et si les plus puissants, les plus riches, les Netuns, les Eïdons, tous les Clavifères, se moquaient de cette

information parce qu'elle ne les concernait pas ? Ils ne seraient pas les premiers à mourir d'inanition ni même les derniers. Ils ne mourraient pas. Ce serait à peine s'ils sentiraient les conséquences du swordó.

Mais les autres ? Le ventre de la Maraîchère se serrait en songeant aux petits Cultivateurs qui travaillaient dans les champs et parvenaient déjà à peine à tenir de mercaflux en mercaflux. Ceux-là risquaient de subir de plein fouet une famine potentielle. Ils avaient beau se trouver au plus près des sargasses, les Marchands s'empressaient parfois d'emporter les moissons en distribuant leurs perles. Il en restait toujours assez pour les Cultivateurs.

Mais, avec certains parasites, on risquait des maux de ventre au mieux et, au pire, de graves empoisonnements. Ses parents étaient morts après une série de mauvaises récoltes. Comme d'autres, ils avaient dévoré les plants de sargasses malades. Ils avaient ensuite agonisé pendant plusieurs marées, changeant de couleur, se tordant de douleur, mourant enfin dans un flot de déjections brunes. Salyne commençait à se demander si cela n'était pas une première manifestation du swordó…

C'était à ce moment qu'elle avait été envoyée au bord de la Séchure, là où personne ne voulait aller et où l'on faisait des facilités aux courageux ou aux désespérés qui s'y risquaient. Elle était devenue représentante de la jurande.

Jusqu'à ce flux, elle ignorait pourquoi elle avait accepté cette charge. Mais, depuis l'épisode de l'auberge, elle ressentait une sorte d'élan monter en elle. Cela venait de l'extrémité de sa caude, envahissait son ventre, ravageait sa poitrine avant d'exploser dans sa tête. C'était une colonne de désir, le résumé de tout ce qu'elle avait refoulé depuis des gyres. L'écrasement de sa volonté par les autres, le Faucheur et ses semblables.

Brusquement, elle se libérait. La gangue d'amabilité, de politesse et de discrétion se lézardait. Il y avait sans doute un lien avec la manière dont son corps avait changé en cosséguissant vers la capitale. C'était peut-être la narcose qui se poursuivait. Quoi qu'il en soit, une seconde Salyne émergeait de la première. Et cette nouvelle Seigneure ne s'en laisserait plus conter.

Voilà pourquoi elle patientait devant les grilles du Palais, mêlée à cette foule impatiente. Tout le peuple abyssin semblait réuni ici. Il y avait des Seigneurs de toutes les Guildes, des Alliés de toutes sortes, des pauvres qui mendiaient les mains ouvertes, des riches aux bras encombrés de cadeaux. Tout cela clignotait, vibrait, criait, exhalait un parfum de désespoir.

On attendait les dirigeants d'Abyss.

Pourtant, on ne faisait que parler du pouvoir au peuple, de la manière dont chacun était représenté à l'Assemblée Océanique du Sénat ou bien à la Chambre des Alliés. Tout le monde pouvait, devait être entendu.

Et Salyne était là, secouée par la masse agglutinée de solliciteurs. Que venaient-ils tous chercher ici s'ils avaient déjà le pouvoir ? À quoi rimait cette grotesque mascarade où l'on jouait la comédie de la soumission et du respect tout en ne songeant qu'à son avantage particulier ?

Un vague dégoût montait aux lèvres de la Maraîchère. Elle comprenait enfin l'importance de son rôle. Sa bouche allait parler pour tous les Cultivateurs qui se tuaient à la tâche et ne récoltaient en fin de compte que quelques bouquets d'algues. Enfin débarrassée du Mage qui se contentait de ne rien faire, elle allait porter la voix des travailleurs aux oreilles du Roi…

Tout à coup, un mouvement agita la multitude. Salyne se sentit pressée comme par un courant soudain. Des rumeurs montèrent. Elle leva les yeux au-dessus des gardes patibulaires qui encadraient le portail.

Et les chars lui apparurent. Un seul était richement décoré, arborant notamment la couronne d'Abyss sur ses portes.

— Princesses ! Princesses ! s'exclamaient les gens.

Les véhicules ouvrirent un chemin au milieu de l'affluence. Salyne se dévissa le cou pour apercevoir les filles du Roi.

D'abord, elle repéra la longue silhouette de l'Hôtesse. Celle-ci, comme imperméable aux cris, tenait sa tête penchée en avant, sans rien voir au-dehors. À son côté, la Bourrelle surprenait avec ses plaques de chitine rouge posées sur son corps de Politicienne. Ses yeux

étaient cernés, fiévreux. Elle semblait guetter quelqu'un parmi les courtisans. Derrière elles venaient la Reine voilée ainsi que sa cohorte de Conseillers.

Salyne décida de tenter sa chance. Se glissant entre les rangs, elle parvint à s'avancer jusqu'aux grilles. Là, elle essaya d'attirer le regard de la princesse.

— Bourrelle ! hurla-t-elle. Bourrelle !

Elle se rendit alors compte que toutes ces marées passées dans les champs à appeler au loin les autres Cultivateurs lui avaient donné une voix solide qui dominait celles des autres.

D'ailleurs, la princesse chercha un instant d'où venait son nom prononcé avec ce timbre puissant. D'un coup de caude, Salyne s'éleva au-dessus des autres. Le mouvement était risqué car les gardes veillaient à ce que l'on ne s'approche pas trop des chars princiers.

— Je suis venue vous parler des récoltes, princesse !

Elle avait capté l'œil de la Bourrelle.

— Une maladie ravage les sargasses ! C'est très grave, le swordó…

Un vétéran, harnaché de cuirasses rouges, lui passa devant, exhibant ses moignons.

— J'ai besoin d'une pension ! hurla-t-il.

Là-bas, la Bourrelle se pencha pour distinguer Salyne. Un éclat d'inquiétude avait passé dans ses prunelles jaunes. Leurs yeux se rencontrèrent. Un frisson électrique lui remonta le long de l'échine.

— Quel est votre nom ? demanda la Bourrelle.

— Je suis la Maraîchère !

— Comment ?

— La Maraîchère !

— Venez me voir demain à l'Assemblée Océanique du Sénat !

Salyne ne put entendre davantage. Le portail s'ouvrit et le char s'engouffra dans l'espace protégé. La Bourrelle se tourna encore mais sa sœur lui fit signe de ne pas insister. Les deux princesses se lancèrent alors dans une discussion houleuse qui se poursuivit jusqu'à ce qu'elles disparaissent derrière une grande porte opaque.

[Sanctuaire, pulsa le Militaire. Tu caches bien ton jeu, Cultivatrice.

Il brandit ses moignons devant elle. Ses deux mains avaient été

salement sectionnées en dessous des poignets.

[Comment je vis avec ça, hein ?

Il s'éloigna avec des malédictions. Salyne le regarda partir, épuisée. Ces quelques fluxiales avaient drainé toutes ses forces. Elle se laissa flotter un peu, étourdie de fatigue, le corps à l'abandon.

Ce fut à cet instant qu'elle sentit une veine familière battre dans son ventre. Comme la première fois à l'auberge, un désir irrépressible montait en elle. Même le soldat mutilé lui parut soudain digne d'intérêt.

Elle se secoua. Ce n'était pas le moment. C'était comme une démangeaison profonde et irritante. Un extraordinaire prurit. Sa caude se raidit, comme pour essayer de se contrôler mieux, de ne pas céder à cette consolation.

Elle se força à respirer plus doucement. L'eau pénétra dans ses fentes, l'oxygène irrigua ses branchies. Elle se sentit mieux mais le vaisseau dans son abdomen tambourinait plus fort que jamais. Il fallait éteindre ce feu, apaiser la brûlure.

Pourquoi était-elle ainsi ?

Salyne prit la fuite vers les chenaux qui partaient du Palais. Elle remonta les courants, luttant contre la lassitude. L'eau qui glissait sur sa peau achevait de la bouleverser. Il lui fallait quelqu'un. Maintenant.

À présent, les battements de son cœur faisaient écho dans sa gorge. Ses bras lui semblaient flamber au moment où elle émergea du chenal.

La cité était là, immense, tranquille, scintillant de mille lumières. Salyne se tint devant le panorama, hagarde, interdite. Un sourire douloureux se dessina sur ses lèvres. Elle souffrait de cette attente et, en même temps, jouissait par avance de l'étreinte à venir. Elle avait besoin de cette chaleur, de cette caresse, comme pour éviter de se dissoudre.

La Cultivatrice était seule. Son regard se tourna vers les Bas-fonds. Elle ne voyait pas de meilleur lieu pour trouver un partenaire rapidement. La peur de rencontrer des voyous ne faisait qu'intensifier son désir.

Elle ne se reconnaissait même plus.

[Maraîchère ?

Elle pivota brusquement. Un garde se tenait devant elle, musculeux, couturé de cicatrices. Il avait sans doute été envoyé par la Bourrelle…

[Oui, siffla-t-elle du bout des lèvres.

Alors, un sac lui coiffa la tête, coupant sa vue et son ouïe. Comme elle oubliait tous ses repères, elle sentit qu'on la frappait sur le crâne. Elle perdit connaissance.

CHAPITRE 22
NOURRAIN L'ARMATEUR

> Le Collège abyssin se compose de l'Assemblée Océanique du Sénat et du Parlement réunis.
> Il siège dans la Cité miroir dans le cas où le Roi, suite à une maladie, un décès ou un autre obstacle, ne peut exercer sa fonction.
> Le Collège abyssin procède alors à un vote à la majorité absolue pour nommer son successeur. Ce vote n'a lieu qu'après une consultation de la Chambre des Alliés.
>
> Constitution d'Abyss, article 6

Pour une fois, l'Armateur était pressé. Il frôla un Allié, se faufila entre deux sénateurs et pénétra dans l'Assemblée Océanique du Sénat. S'élevant au milieu des baignoires du premier niveau, il atteignit rapidement celle de la Libératrice.

L'Ombre n'avait pas pris contact avec lui depuis plusieurs marées. Nourrain se retrouvait sans instructions. Il avait donc décidé de jeter toutes ses forces dans la bataille pour la position d'Ablégat.

Malgré lui, il commençait à apprécier la sénatrice. Elle était austère, peu aimable, mais elle recelait une force de caractère impressionnante. Ses capacités de concentration forçaient l'admiration, sans parler de ses connaissances encyclopédiques. Certes, parfois, elle commettait une erreur d'appréciation. Mais elle enregistrait aussitôt le fait, le reconnaissait, l'amendait et ne le reproduisait pas.

Elle avait une manière de saisir la moindre bribe de savoir et de la retenir aussitôt. L'Armateur l'avait entendue répéter mot pour mot une

remarque qu'il lui avait adressée au sujet du transport de fret. Elle s'était même permis d'y ajouter des détails et de rectifier une approximation.

Outre sa force de travail, Nourrain admirait le dévouement de la Politicienne. Elle était franche, honnête, et cherchait à défendre le bien commun. En privé, elle n'avait pas de mots assez durs pour les excès de la monarchie, non pas ceux du Roi dont l'image était intacte, mais ceux de ses filles, l'Hôtesse et la Bourrelle, qui avaient pris, ces derniers gyres, une importance croissante.

< Le trône n'est pas héréditaire, clignotait la Libératrice. Le souverain est nommé par le Collège abyssin. Alors, pourquoi les princesses se préparent-elles à la succession de leur père ?

< Il y a souvent eu, chez nos monarques, la tentation de transmettre la couronne à leurs enfants, s'irisait Nourrain. Au moins, ce n'est pas un reproche qu'on pouvait faire à Marnage.

< Il lui aura juste manqué du temps !

Ces conversations stimulaient l'Armateur. Pour la première fois depuis longtemps, il avait l'impression de s'adresser à une égale en matière d'intelligence. Bref, il s'amusait.

Voilà pourquoi il avait retourné les Archives du Sénat pour dénicher l'information qui leur manquait.

< Je l'ai, s'enlumina-t-il en abordant la Libératrice.

Il tenait quelques tablettes en main. Elle s'en empara d'autorité et commença à les compulser.

< Avec ça, nous avons de quoi marchander avec la Gardienne, ajouta-t-il.

La Seigneure ne disait rien. Elle lisait.

< Avec toutes ces rumeurs au sujet d'une maladie des sargasses, les sénateurs s'inquiètent de pouvoir nourrir leurs fiefs. Ils seront prêts à accepter ce marché.

Elle leva un œil sur lui.

< Et les Alliés ?

< J'ai pris rendez-vous avec Bec. Nous la verrons en sortant de la baignoire de la Gardienne.

La Libératrice lui rendit les tablettes. Elle n'en avait plus besoin.

Une lecture avait suffi pour en apprendre tout le contenu. Elle se prépara, ajustant la longue nageoire qu'elle portait dans le dos et qui lui faisait une sorte de traîne.

Elle glissa hors de sa baignoire pour grimper vers les étages supérieurs. Nourrain la suivit, empressé.

[N'oubliez pas de sourire parfois, cliqueta-t-il. Notamment en début, en milieu et en fin de conversation. Cela mettra en confiance votre interlocuteur et cela le détendra.

[Je ne suis pas là pour jouer la comédie.

[Mais bien sûr que si ! Tout le monde joue la comédie. On séduit, on effraie, on émeut, on ment… C'est le lot de toute relation.

[Je refuse de m'abaisser à cela.

Nourrain roula les yeux. La Libératrice était décidément têtue. Il ne put poursuivre leur conversation. Même si, au milieu du vacarme du Sénat, on ne risquait guère de les entendre, il préférait éviter de s'exposer. C'était une des leçons de son père, ce vil dissimulateur !

La baignoire de la Gardienne était abondamment plantée. On y trouvait des dizaines d'anémones qui en parsemaient le contour à la manière d'une frise colorée, mouvante et lumineuse. De subtils filaments donnaient l'impression que l'endroit était vide alors qu'ils dissimulaient le fond de la baignoire tout en filtrant l'aquasphère.

< Laissez-moi faire, chatoya Nourrain.

Il effleura de ses gros doigts le rideau de filaments qui offraient un miroir déformant aux solliciteurs. Cela n'avait pas été choisi au hasard. En renvoyant une image altérée d'eux-mêmes aux visiteurs, le dispositif s'attaquait à leur amour-propre avant même que la rencontre n'ait eu lieu. Il nota mentalement cette idée, bien décidé à persuader la Libératrice d'adopter le même.

Le rideau se mit à briller et la réponse ne tarda guère.

< Entrez.

Du bras, Nourrain écarta le rideau et s'effaça pour laisser passer la Libératrice. Celle-ci pencha la tête à l'intérieur.

< Chère Gardienne ! s'illumina-t-elle avec un sourire. Je suis ravie de vous rencontrer.

La Cultivatrice était une Seigneure de fière allure. Comme la plupart

de ceux de sa Guilde, elle avait le crâne hérissé d'épines émoussées. Cependant, l'une d'elles formait une véritable corne au milieu du front. Un diadème en ornait les contours et deux pendentifs retombaient de chaque côté de son visage. Son visage triangulaire paraissait presque disparaître au niveau du menton. Excessivement fine, elle avait passé des anneaux à son cou et, sur ses épaules, une étole verte bordée d'or.

La baignoire était éclairée par deux globes lumineux couverts de motifs végétaux. La Gardienne occupait un énorme fauteuil dans une pose raide et attentive, scrutant les deux arrivants de ses yeux fixes.

< Le plaisir est partagé, irradia-t-elle en retour.

Elle ne leur désigna cependant aucun siège. Ils restèrent à flotter devant elle. Nourrain avait déjà vu son père procéder de même. Le vieux possédait tout un arsenal de moyens de rabaisser ses interlocuteurs.

< Vous avez besoin de nous, clignota-t-il soudain.

[La surprise, toujours la surprise, sifflait la voix paternelle à son oreille.

La Gardienne eut un regard amusé.

< Je vous demande pardon ?

La Libératrice posait sur lui des yeux flamboyants. Il poursuivit :

< Vous êtes en difficulté, ne le nions pas. Ma collègue la Libératrice a heureusement trouvé un moyen de vous sortir de cette impasse.

< De quoi parlez-vous ?

Il éclata d'un rire forcé.

< Gardienne, ne vous moquez pas de moi. Tout le monde en parle !

Il prit à témoin la Libératrice qui le gratifia d'un léger hochement du menton. Elle ne pouvait guère lui offrir davantage mais cela suffirait.

Il s'approcha alors, comme un secret, et ses photophores luisirent très doucement.

< Les sargasses…

La Gardienne croisa les bras sous son étole et se rencogna contre le dossier de son siège.

< Vous avez toute mon attention, dit-elle.

< Ah, s'irisa Nourrain, il y a tant à dire ! Imaginez tous ces fiefs sans aucune nourriture ? Qu'auront à faire les habitants affamés sinon se tourner vers les Clavifères ? Et l'on sait qu'ils manquent parfois de compréhension quand ils ont le ventre vide…

< Vous disiez avoir une solution à ce problème.

L'Armateur retint un sourire. La sénatrice avait mordu à l'hameçon.

< C'est tout simple, dit-il. Cela ne coûtera rien. Ou presque. Ah, si vous saviez à quel point j'ai été heureux quand la Libératrice est venue me voir avec son idée ! J'ai un fief, moi aussi, et…

[Venez-en au fait, sénateur, craqueta la Gardienne, passant soudain à la kan'wehr.

< Pardonnez-moi, je m'emballe, je vous fais perdre votre temps. J'en suis confus. Cette maladie nous donne bien du mal, n'est-ce pas ?

Un silence lui répondit. La Gardienne le fixait avec un mélange d'impatience, d'inquiétude et de mépris. Il était habitué à susciter ce type de réaction. C'était exactement le même regard que son père. Avec le temps, Nourrain avait appris à en jouer plutôt qu'à en souffrir.

< Avant de vous exposer notre solution, j'aimerais savoir si vous êtes prête à donner un coup de pouce aux Alliés. En effet, un décret va être proposé par le Parlement, leur conférant une plus grande protection face aux agressions. Cela se fonde bien sûr sur l'intérêt général et la sécurité de tous, puisque les domaines de compétence de la Garde corallienne vont être étendus.

Il lui tendit la tablette.

< Voici le texte du projet de décret soumis par le Parlement.

La Gardienne le consulta avec lenteur.

< Je vois qu'il est signé par le Diplomate, un parlementaire de renom.

Elle lui rendit la plaquette de nacre.

< Alors, comment pouvez-vous m'aider ?

L'Armateur se tourna vers la Libératrice qui n'avait pas encore dit un mot. Il avait essuyé les sales besognes ; maintenant, c'était à elle d'arriver en sauveuse.

La Politicienne ne s'y trompa pas. Elle s'avança, très digne, affectant une certaine aisance qu'elle n'éprouvait guère, à coup sûr.

< J’ai pu convaincre les Alliés de garantir quelques livraisons supplémentaires de sargasses. Si le décret passe, ils seront ravis d’assurer votre approvisionnement pour les prochaines marées, de quoi remplir vos stocks et voir venir.

La Gardienne rajusta et lissa doucement les bords de son étole.

< Qu’avez-vous à gagner là-dedans ? Nous sommes rivales pour le poste d’Ablégat.

< Cela ne nous empêche pas d’être collègues, scintilla la Libératrice. L’élection passera et nous continuerons de travailler ensemble.

< Je salue votre esprit de concorde, sénatrice.

< Cela signifie-t-il que vous acceptez cet arrangement ?

< Je l’accepte. Mes partisans voteront cette loi.

La Libératrice inclina la tête.

< Nous allons prendre congé. Nous nous retrouverons à l’élection.

Elle quitta la pièce et Nourrain la suivit.

Une fois dehors, ils échangèrent un regard complice, légèrement incrédule devant le succès de leur démarche. Il était maintenant temps d’aller s’assurer de la coopération des Alliés.

CHAPITRE 23
ZÉE LA LIBÉRATRICE

> La Chambre des Alliés, dont le nombre de membres ne peut excéder dix mille, est nommée par tirage au sort pour une durée d'un gyre. Ses délibérations sont publiques.
>
> La Chambre évalue les décrets votés par le Sénat. Elle possède un droit de censure qui s'exerce si la Chambre réunit une majorité de votes favorables à cette censure. Le décret censuré doit alors être révisé par le Parlement et porté à nouveau au vote du Sénat. Le cas échéant, la Chambre peut à nouveau faire valoir son droit de veto.
>
> Constitution d'Abyss, article 26

Zée observa Bec dans l'alcôve. La petite pieuvre agitait ses tentacules et les photophores de son tégument s'affolaient.

< Résumons, brasilla l'Alliée. Si nous voulons obtenir un décret pour nous protéger, nous devons à la fois le soutenir auprès du Sénat et accepter de lui reverser une part de nos récoltes.

La Libératrice hocha la tête. Elle avait préféré rencontrer Bec toute seule, sans la présence de l'Armateur. Ce dernier l'avait bien aidée au moment de négocier avec la Gardienne. Il s'était montré beaucoup plus retors et efficace qu'elle ne s'y était attendue. Elle avait même cru dans un premier temps à une catastrophe. Mais le Marchand avait réussi à extorquer l'accord à sa rivale avec une habileté confondante.

Elle s'était empressée de le remercier et de le féliciter en sortant de la baignoire de la sénatrice. Elle avait en outre noté comment il avait

manipulé cette dernière. Cependant, face à Bec, il valait mieux compter sur le passé qui les unissait. En outre, elle craignait que la pieuvre ne la trahisse involontairement.

< Vous n'avez pas l'impression que les Alliés offrent deux fois plus de garanties que les Seigneurs dans cette affaire ?

< Pas tout à fait, chatoya Zée. Vous faites deux concessions et vous en obtenez deux : la rédaction du décret et son vote.

< N'oubliez pas que nous sommes censés vous soutenir en plus pour l'élection de l'Ablégat.

< Voyez cela comme une commission accordée à l'intermédiaire…

L'Alliée se tut. Elle réfléchissait. La Libératrice s'efforçait de prendre un air dégagé mais elle bouillonnait intérieurement. Elle aurait voulu pouvoir afficher le même détachement que l'Armateur. Celui-ci semblait se moquer de tout, aborder les choses avec légèreté et nonchalance. Cette apparence était trompeuse.

< Je ne puis vous donner de réponse maintenant, clignota Bec. Je dois en référer à la Chambre.

< Mais quand saurai-je… ?

< Vous le saurez au moment du vote. Je ne puis offrir mieux avec des délais aussi resserrés.

La Seigneure eut envie d'insister mais elle y renonça. Cela n'amènerait rien de bon. Au lieu de cela, elle sourit et tendit la caude à Bec. Cette dernière, quoique surprise, enroula ses tentacules tout autour.

< Je vous remercie, Bec, de tout ce que vous faites. J'espère avoir contribué à mon humble niveau à une protection renforcée des Alliés. Afin que le drame qui nous a touchées ne se reproduise jamais.

≈ Merci, répondit l'Allié d'une pression du tentacule.

Zée sentit les ventouses aspirer sa peau pendant quelques fluxiales. Elle l'interpréta comme une promesse.

Bec s'en alla, refoulant l'eau par son siphon.

À peine le rideau de filtreurs fut-il retombé qu'une main le souleva à nouveau. C'était l'Armateur.

< Alors ? irradia-t-il.

< Rien n'est sûr…

Il désigna de son triple menton les traces de succion sur sa caude.

< J'ai en tout cas l'impression que vous vous êtes donnée à corps perdu dans cette négociation. Je suis fier de vous. Rendez-vous compte ! Si nous réussissons, nous aurons traité avec la Chambre, le Sénat et le Parlement. Pas mal pour deux sénateurs débutants.

< J'espère que vous avez raison…

Ils quittèrent l'alcôve. Zée se sentait lasse. Ces dernières marées l'avaient épuisée, nageant d'un bâtiment à l'autre, le ventre serré, le cœur battant. Elle ne voulait pas oublier son but premier dans cette affaire. Le poste d'Ablégat lui donnerait accès aux Archives royales. Là, elle trouverait peut-être enfin l'information qui l'intéressait. Là, elle aurait peut-être enfin accès au Roi, même si ce dernier brillait par son absence depuis plusieurs mercaflux.

Lentement, les deux sénateurs arrivèrent dans la grande salle.

— Je rejoins ma baignoire, déclara l'Armateur. Retrouvons-nous après le vote. Je vous laisse ces quelques notes pour votre discours.

Il s'éloigna de son allure paresseuse. Zée n'aurait jamais pensé devenir proche de cet être qui la répugnait au premier abord et dont la réputation était détestable. Ce Seigneur avait été sorti des Geôles par le tirage au sort ! Il pouvait tout aussi bien être un dangereux criminel.

La Libératrice s'installa à sa place, consultant les tablettes confiées par son collègue. Il y avait des éléments de langage afin de mieux convaincre l'ensemble des sénateurs. Elle les relut rapidement bien que les sachant déjà par cœur.

[Alors ? cliqueta quelqu'un. Vous êtes prête pour le grand oral ?

Elle se tourna vers le Questeur. Ces dernières marées, elle avait même oublié l'existence de son voisin qui l'avait pourtant si bien conseillée.

< Pardonnez-moi, scintilla-t-elle. Je n'ai pas été très disponible.

Le vieux Militaire secoua la tête.

< Bah, ce n'est rien. Vous affrontez un défi que peu ont réussi au cours de l'histoire d'Abyss.

Il ajouta après une fluxiale d'hésitation :

< J'ai vu que vous fréquentiez le sénateur Armateur. J'espère que

vous savez qu'il sort à peine des Geôles.

< Je suis au courant, merci, irradia-t-elle d'un ton plus froid qu'elle ne l'aurait souhaité.

Elle accompagna son message d'un sourire afin d'en atténuer la sécheresse. Cela parut fonctionner sur le Questeur qui se détendit.

< Ah, je n'ai pas de doute. Vous devez savoir ce que vous faites.

< Je l'espère.

Elle se replongea dans ses notes. Les candidats devaient prononcer une profession de foi devant toute l'Assemblée Océanique du Sénat. Jamais elle n'avait connu une expérience pareille. Jusqu'à présent, son auditoire s'était réduit à une classe d'Alliés.

Là-haut, sous la coupole, l'Ablégat du gyre précédent se présenta. Il portait une sorte de châle violet, entièrement fait de delwi qui amplifiait la triwehr. Sa voix et ses photophores résonnèrent dans tout le bâtiment.

— Sénatrices, sénateurs, nous sommes réunis auflud'hui pour procéder à l'élection de mon successeur. Trois candidats se sont déclarés. J'ai nommé la Gardienne…

Une rumeur flatteuse accompagna ce nom.

— Le Trésorier…

Cette fois, plusieurs sénateurs battirent de la caude sur le bord de leur baignoire et lancèrent des cliquètements joyeux.

— Et la Libératrice.

Il n'y eut aucune réaction, à part quelques murmures et lueurs interrogatrices. Zée se redressa, digne, sachant que certains regards se posaient sur elle.

Il était temps de se concentrer. Elle repassa dans sa tête l'intégralité de son discours, tandis que les deux autres candidats proposaient le leur. La Gardienne joua à plein sur son aura, effectuant des gestes magnétiques, sans jamais entrer dans les détails, proposant des concepts vides qui entraînaient l'adhésion de tous.

Le Trésorier ne fit aucun effort. Sûr de lui, triomphant déjà, il se contenta de saluer la foule et de l'assurer qu'il n'oublierait personne.

On appela alors Zée au Crachoir. C'était le nom donné à cette tribune placée au centre des attentions. Elle nagea avec toute la

distinction dont elle était capable, sentant les yeux protubérants qui se posaient sur elle.

Elle essaya d'imaginer qu'elle s'adressait à une classe, de toute son autorité d'enseignante. L'Ablégat lui tendait aimablement le châle amplificateur qu'elle enfila avec lenteur. Ce n'était pas le moment de s'empêtrer dans ses mailles de byssus. D'un mouvement rotatif, elle tourna sur elle-même afin de contempler toute l'assemblée. De cet endroit, les milliers de baignoires ressemblaient aux tables horizontales arrondies des coraux acropores tabulaires.

Quand elle ouvrit la bouche, Zée eut la sensation que sa voix remplissait l'édifice.

— Mes amis, lança-t-elle, vous avez auflud'hui un choix à faire. De ce choix dépendra la suite de ce gyre. Vous connaissez mes adversaires. Ils ont déjà fait leurs preuves par le passé. Et pourtant, les défis qui se présentent à nous exigent une énergie nouvelle, une vision inédite, loin des carcans de la pensée périmée. Les récoltes de sargasse, les relations entre Seigneurs et Alliés, la sécurité de tous, voilà les dossiers à traiter en priorité pour préserver la grandeur d'Abyss ! Si vous m'élisez Ablégate, je m'attellerai à ces chantiers. Si vous m'élisez Ablégate, je relèverai ces défis. Si vous m'élisez Ablégate, je ferai honneur à cette assemblée. Je vous remercie.

Elle quitta le Crachoir dans un silence terrible. Zée avait le crâne en feu. L'oxygène manquait dans ces eaux surpeuplées.

Soudain, quelqu'un battit de la caude, là-bas, vers les cercles inférieurs. Elle soupçonna l'Armateur d'avoir lancé le mouvement. Puis, à sa grande surprise, un autre le rejoignit. Une sorte de ruissellement d'applaudissements déferla sur l'Assemblée Océanique, accompagnés de cliquètements et de scintillements.

Ce ne fut pas un triomphe mais cela fut à la hauteur des deux autres candidats. La Libératrice rejoignit sa baignoire.

< Félicitations, s'enlumina le Questeur, c'était un beau discours. Dommage qu'on ne vous permette pas de parler plus longtemps.

— Passons au vote, lança l'Ablégat.

Chaque candidat s'était vu attribuer une teinte en rapport avec sa Guilde. La Gardienne avait hérité du jaune et le Trésorier, du vert.

Pour elle, c'était le cyan. Au signal de l'Ablégat, les différentes baignoires s'allumèrent aux couleurs de son candidat.

La Libératrice retint son souffle.

Son attente fut de courte durée. Les deux tiers environ de l'Assemblée resplendissaient d'un jaune éclatant, signant la victoire de la Gardienne. Le troisième tiers, verdâtre, revenait au Trésorier. Le cyan de la Libératrice n'avait récolté que la portion congrue. Hébétée par cette défaite cuisante, elle se tourna vers le Questeur. Celui-ci baignait dans une ambiance jaunâtre.

[Désolé, mon petit, craqueta-t-il. Mais je préfère les valeurs sûres.

Là-haut, la Gardienne arrivait déjà avec des gestes de fausse modestie. Zée braqua sur elle un regard haineux. Quelqu'un l'avait dupée. Et ce quelqu'un allait payer.

CHAPITRE 24
STRÖM L'APPRENTI

> Nul ne sait à quand remonte le Sanctuaire. Il est la plus grande et la plus vieille hydrozoa connue d'Abyss. Certains pensent qu'il est immortel car ses cellules ne cessent de se régénérer. Cependant, il ne possède plus aucune de ses cellules originelles. D'aucuns ont proposé l'hypothèse que le Sanctuaire évoluait en même temps que l'ensemble des Mages et que ses filaments allaient capter les molécules que nous produisons. C'est tout le paradoxe du Sanctuaire, à la fois éternel et changeant.
>
> *Manuel des Mages*, 1er gyre

Les deux Mages se mirent en route dès le début du flux. Ström avait encore les yeux gluants de sommeil. Ce n'était pas qu'il avait besoin de beaucoup dormir mais il lui restait encore le manque de la Dérive. C'était un besoin qui lui remontait le long du corps et s'entortillait dans ses veines, envahissant son cerveau pour l'enserrer dans son réseau de glace. Il en tremblait parfois.

Sa relation avec la Professeure lui avait permis d'oublier un peu son addiction. Cependant, il n'avait guère apprécié sa manière de faire au début : il ne fallait pas attendre d'elle la moindre tendresse. Dès qu'elle avait atteint la jouissance, elle ne lui offrait guère l'occasion de l'atteindre à son tour. Tout au plus lui accordait-elle un délai poli mais à la mauvaise grâce évidente. Ensuite, elle retournait immédiatement à ses affaires, son esprit se concentrant sur les questions en cours.

Ström soupira en arrivant devant le Sanctuaire.

La gigantesque hydrozoa était posée sur le fond, comme assoupie.

Son ombrelle brillait, flaccide, ridée parfois par un courant. On apercevait en transparence les canaux radiaires qui suivaient la courbe de la cloche. Ces méridiens étaient parfois interrompus par des renfoncements blanchâtres, des rhopalies où s'accumulaient des organes récepteurs : les taches oculaires des ocelles, les statolithes pâles entourés de cils sensoriels et les fosses olfactives.

C'était une merveille d'observer, agrandis, ces détails anatomiques d'ordinaire invisibles à l'œil nu, ou presque. Le jeune Seigneur aurait pu passer des marées entières à contempler le corps superbe du Sanctuaire. Une sorte de terreur sacrée s'empara de lui : la magie venait de là, elle irradiait, splendide, l'espace infini de la plaine abyssale. Et lui, Ström, allait y accéder !

[Allons-y, pulsa la Professeure.

Elle glissa en avant, l'eau faisant vibrer les bords de sa capuche. Il la suivit. Des cercles de Mages étaient disposés tout autour du Sanctuaire, essayant de capter le delwi qui émanait des milliers de tentacules filamenteux échappés du bord ombrellaire. Ils s'attirèrent des regards courroucés et jaloux quand ils les dépassèrent. Ström sentit sur lui des yeux avides de le voir se brûler au contact des cellules urticantes qui constituaient la seule défense de l'hydrozoa.

Il sentit sur lui les bras buccaux qui l'étreignaient avec douceur tandis que sa peau ne subissait aucune brûlure, sans doute protégée par des sécrétions muqueuses. Il se glissa vers le manubrium, aidé par les contractions du muscle coronal. Ils traversèrent plusieurs membranes avant de déboucher dans la masse gélatineuse de la mésoglée.

< Ne restons pas trop longtemps ou nous serons digérés par les amibocytes, chatoya la Professeure.

Ström sentit que la gangue de mucus qui le couvrait le protégerait tout de même un moment de leurs assauts. Il chercha les cellules nerveuses qui flottaient dans la gelée.

< N'oublie pas. Nous cherchons les polypes rattachés à une seule personne.

Il se raidit. Elle allait enfin lui dévoiler son identité.

< Il s'agit de Méron.

Il fut déçu. Jamais il n'avait entendu cet innom.

< Qui est-ce ?

< Quelle importance ? répondit la Professeure. Nous travaillons pour le delwi.

Il se tut alors et entreprit de se concentrer. Les neurones montés en réseau s'allumèrent l'un après l'autre. Un chemin de cellules violacées s'activa, progressant sur les anneaux nerveux pour rejoindre l'extrémité proximale et se répandre le long des filaments.

Ström ressentit une décharge électrique, bien plus puissante que toutes les jouissances qu'il avait connues, plus bouleversante encore que ses longues séances de Dérive.

Il se connecta à l'Océan. Il était le Tout.

Cela se fit sans étapes. Son corps se fragmenta instantanément et se répartit dans la mer. Il était partout à la fois, partout où couraient les filaments du Sanctuaire.

De son œil démultiplié, il guettait les environs. Les autres jeunes Mages étaient là, ceux qui avaient passé l'examen. Ils le scrutaient avec rage, ne comprenant pas comment il avait pu accéder à l'intérieur de l'hydrozoa. Parmi eux, il y avait la Disciple. Elle ne paraissait pas jalouse mais inquiète. Chère amie ! Il se promit d'aller la voir une fois que tout serait fini.

Puis il glissa à travers les maisons des faubourgs d'Abyss, explorant presque chaque foyer, s'immisçant dans les intimités refermées, dévoilant les secrets contenus des familles. Tout lui parlait. Les demeures comme les hecmons. Il était assailli de milliers de voix, de millions d'émotions, de milliards de souvenirs.

Il capta une musique familière dans le lointain et se déporta en pensée vers sa source. C'était un chant tranquille et doux, d'une tristesse lasse, une mélopée sans fin. Il se laissa guider dans les méandres des venelles.

Soudain, il reconnut la façade de cette maison seigneuriale. Un char attendait devant l'entrée. Cette maison était la sienne. Il glissa, aiguillé par la curiosité, dans le hall entrouvert. Cela sentait le deuil. Il progressa encore, ondulant parmi les flots.

Ses parents étaient là. Assis dans l'atrium. Ils semblaient se fondre

dans les colonnes torsadées du péristyle. Le regard dans le vague. Hébétés de chagrin. Toutes leurs pensées étaient tournées vers Hyale. Ström le sentait.

Ils songeaient :

— Mon enfant, ma pauvre enfant, ma mey…

Et des larmes s'échappaient de leurs yeux, fumées d'encre aux volutes sombres et arabesques folles. Ils écrivaient leur chagrin dans l'eau. Leurs mots résonnaient dans le crâne de Ström, durs, si durs.

[Apprenti, n'oublie pas pourquoi nous sommes là !

La voix de la Professeure claqua à ses oreilles. Il se secoua, pris en faute. Leurs regards se croisèrent. Elle n'ajouta rien, ne montra aucune empathie pour lui, seulement une interrogation. La Seigneure doutait de lui. Il devait se reprendre !

Ström se retira douloureusement des filaments qui conduisaient à sa demeure, à son quartier.

Il se concentra sur l'innom qu'on lui avait donné. Méron. Les syllabes firent écho en lui. Recourant à tout son delwi, le Mage projeta l'information à travers les neurones du Sanctuaire. Son corps épousa celui de l'hydrozoa géante. Ses propres nerfs répandirent l'appel, comme s'ils devenaient les tentacules filamenteux. Le mot ondula à travers Abyss, inaudible aux simples citoyens. Seuls les cnidaires pouvaient percevoir ce cri.

Plusieurs méduses frémirent. Se détournèrent. Pourtant, un polype se présenta, jeune, frétillant. Puis un autre. Et un autre encore. Tous remontèrent le long des filaments. Ils se déplaçaient avec une lenteur exaspérante, contractant leurs myofibrilles, se repérant avec leurs soies tactiles.

Mais Ström n'avait guère le temps d'y penser. À chaque fluxiale, de nouveaux polypes apparaissaient en un spectaculaire bourgeonnement. Ils affluaient, suivant l'arborescence des filaments.

[Envoie-les chez moi, siffla la Professeure.

Il s'exécuta aussitôt, redirigeant les colonies de polypes vers le tentacule qui s'étendait aux environs de la maison-laboratoire. Des sensations proches de la Dérive l'assaillaient. Il se sentait bien.

[Dépêche-toi, nous allons brûler !

Ström reporta alors son attention sur son propre corps : le mucus avait été presque entièrement dissous par les amibocytes. Il n'avait pas envie d'être envoyé dans les cavités gastriques et de finir en pelote muqueuse.

Il accentua l'intensité de son signal. Les polypes, fouettés par le stimulus, se pressèrent vers leur destination.

[C'est bon, trancha la Professeure. Nous pouvons y aller.

Presque à regret, il se laissa glisser vers l'orifice buccal, sans être retenu par les filaments rétractiles. Il évacua le corps de l'hydrozoa en ayant l'impression d'être expulsé comme un nourrisson prématuré. Le froid l'entoura. Le delwi lui parut fort éloigné. Un vide métallique, géométrique, le remplit, blessant ses organes internes.

La Professeure était déjà en route.

Il la suivit, tant bien que mal. Ses membres étaient courbaturés et il se souvenait de l'attitude de ses parents abandonnés chez eux. Il aurait dû aller les voir, prendre de leurs nouvelles. Il devinait à présent que ces derniers ne s'éveillaient qu'en sa présence. Le reste du temps, ils devaient végéter comme les anémones du jardin, mendiant la venue de leur fils. Leur fils désormais unique.

[N'y va pas, cliqueta soudain la Professeure.

[Pourquoi ? osa-t-il demander.

[Ils te prendront dans les filets de leur chagrin. Jamais ils ne te laisseront t'échapper si tu y retournes. Ils t'entraîneront avec eux dans un deuil sans fin. Si nous voulons avancer, nous n'avons pas le luxe des émotions.

Ström demeura un instant indécis. Le souvenir de Hyale le hantait. Il aurait voulu faire taire ce souvenir, sa culpabilité.

[Viens, insista la Professeure. Nous avons du travail.

C'était la première fois qu'elle lui manifestait une certaine attention. Il en était bouleversé.

[J'irai les voir plus tard…

Elle ne répondit rien et poursuivit sa route. Ils ne parlèrent plus sur le reste du parcours.

Enfin, ils arrivèrent devant la maison. Les filtreurs étaient gonflés, comme si quelque chose les poussait depuis l'intérieur. La Professeure

pénétra la première dans l'habitation et il l'imita.

Le souffle lui manqua quand il découvrit des milliers de polypes agglutinés dans la pièce principale. Appelés à travers le Sanctuaire, ils étaient venus de tout Abyss et ils remplissaient l'espace. L'Apprenti fut pris d'un rire joyeux et triomphant.

[Nous avons réussi !

Il repoussa des grappes de polypes pour apercevoir le visage de la Professeure. Sous sa capuche, son air était sombre.

[Que se passe-t-il ? demanda-t-il, surpris. Il y a de quoi se réjouir. Le Sanctuaire nous a permis de réunir tous les souvenirs de Méron.

Elle leva sur lui un regard empreint de mépris.

[Tu penses vraiment qu'il y a là assez pour reconstituer tout un passé ? Il n'y a même pas la moitié de ce que j'espérais !

CHAPITRE 25
MOIRE LA DRESSEUSE

Rien au monde n'est plus agile et plus fort
Que l'eau

Frappe-la
Et elle ne sera jamais altérée
Saisis-la
Et elle ne sera jamais enfermée

L'eau nous entoure
Et nous porte
Elle règne sur tout
Sans violence

Soyez l'eau, Escholiers
Soyez l'eau

Traité de la Lame

— Tu vois, l'eau qui nous entoure n'est pas un simple environnement. C'est notre support pour nous déplacer mais aussi ce qui nous freine. Tout l'art de la Lame est de transformer ce support en puissance et ce frein en protection.

Moire écoutait, attentive. Elle avait été surprise que le Cultivateur accepte aussi aisément de la prendre sous sa nageoire. Le nom de la Saboteuse, accompagné de son étrange médaillon à doubles spirales encastrées, avait suffi. Son air avait changé immédiatement.

[Sortons d'ici, avait-il pulsé.

Et ils étaient sortis. Ils avaient quitté le Tripot et ses joueurs compulsifs pour gagner le large. Là, ils avaient pu échanger en triwehr.

— Je vais t'apprendre tout ce que je sais.

— Pourquoi ? s'était-elle étonnée.

— Parce que nous sommes de l'Eschole, avait-il répondu simplement.

À ce qu'elle avait compris, les Escholiers, comme ils s'appelaient, étaient nommés par cooptation. L'un d'eux rencontrait quelqu'un digne d'entrer dans leurs rangs. Il lui confiait un médaillon spiralé qui était l'emblème de la Lame. Puis le candidat désigné devait trouver un autre Escholier qui accepte de lui enseigner son savoir.

— Regarde-moi, prévint le Meunier.

C'était son nom. Jamais Moire n'aurait pensé suivre les leçons d'escrime d'un Cultivateur.

Le Meunier tenait un long bâton noueux taillé dans les frondes d'algues les plus épaisses.

— Attaque-moi, ordonna-t-il.

Elle avait déjà eu des maîtres d'armes. Il valait mieux ne pas discuter dans ces moments-là. Elle dégaina son poignard et se jeta sur lui le plus rapidement possible, pointe en avant.

L'autre ne bougea pas son bâton. Au lieu de cela, il effectua un mouvement rotatif du poignet. Moire poursuivit son assaut. Mais quand la lame fut près de blesser son adversaire, elle se heurta à un mur aussi solide que du basalte.

Une douleur se propagea dans son bras, si vive qu'elle en lâcha son arme.

— Comment ? demanda-t-elle.

Il ne répondit pas et ferma le poing. Puis, subitement, il tendit les doigts. Moire eut l'impression de recevoir un coup en pleine poitrine. Elle recula de plusieurs brasses.

— Com… ment ? répéta-t-elle, le souffle coupé par le choc.

— L'eau, rétorqua le Meunier. J'utilise l'eau. Seulement l'eau. L'erreur des grands guerriers est de se reposer sur leur corps ou leurs

armes quand ils devraient s'appuyer sur l'eau seule. C'est grâce à elle que tu respires. Notre vie dépend d'elle. Tu n'as nul besoin d'autre chose.

— Montrez-moi.

Le Meunier hocha la tête. Il n'était pas de ces maîtres qui se complaisaient dans des tirades interminables sur la spiritualité au cœur de sa discipline. Cela rassura la Dresseuse. Elle n'aimait pas les longs discours.

Il répéta son premier geste.

— Nous apprenons toujours la défense en premier. Car le but est de se protéger. L'attaque ne sert qu'à protéger les autres. La plus grande part des violences vient de la peur. En apprenant à nous défendre, nous nous débarrassons de cette peur. C'est là que repose notre Gher'néhu.

La Dresseuse observa les mouvements de la main. Ils étaient d'une précision incroyable. Elle essaya de l'imiter sans y parvenir. Son corps lui parut infiniment pataud.

— Tu abordes l'eau comme si elle était une argile à façonner, comme si elle était inerte, déclara le Meunier. Considère-la plutôt comme une personne. Parle-lui.

— Comme en plekh'wehr ?

— Oui. Exactement. Agis comme s'il s'agissait d'une interlocutrice. Commence par la saluer.

Moire aspira l'eau et la recracha à travers ses branchies. Puis elle tendit la main et interpella l'eau, quand bien même elle se sentait ridicule. En fait, il lui suffisait de fermer les yeux et de considérer l'océan comme une vaste murène.

≈ Comment vas-tu ? demanda-t-elle en caressant le flot.

Elle eut l'impression qu'un long corps anguilliforme passait sous sa paume. C'était ainsi que ses filles répondaient à ses sollicitations.

≈ J'ai besoin que tu me protèges.

Les fantômes de ses filles se manifestaient devant la Dresseuse. Elles étaient là, ressuscitées de l'eau, à nouveau vivantes. Un sanglot lui noua la gorge.

≈ Vous m'avez manqué…

Pour l'heure, elle ne percevait aucune réponse de leur part. Ce n'était rien. Il lui suffisait de les sentir contre elle.

≈ Protégez-moi…

— J'attaque, prévint le Meunier.

Il lança son bâton en avant, visant la poitrine de Moire.

≈ Allez, mes filles ! les frôla-t-elle.

Ce fut comme si ses murènes s'élançaient pour saisir l'arme dans leur gueule. Pourtant, l'attaque était trop rapide pour elles. Leurs mâchoires claquèrent dans le vide et la Dresseuse reçut un coup violent en plein sternum.

Elle recula, étourdie par cette violence. Un peu de sang lui remonta dans la gorge.

— Ça va ? demanda le Meunier en s'avançant.

Elle n'eut pas le temps de répondre. Déjà, une ombre se faufilait à côté d'elle et sautait sur son adversaire. Mucus.

La murène ouvrit la gueule et se précipita à la gorge du Cultivateur. Celui-ci eut à peine le temps de croiser les bras. Mucus mordit alors dans une vague invisible. Elle attaqua encore et encore le Meunier, s'acharnant sans jamais le toucher.

— Mucus ! Ça suffit !

Aussitôt, l'animal cessa ses assauts. À la fois penaude et menaçante, elle revint se lover sous la main de la Dresseuse.

— C'est une des murènes dont je m'occupais, expliqua-t-elle. Elle a cru que j'étais menacée.

Le Meunier se détendit légèrement.

— Une des murènes ? Il y en a d'autres ?

— Plus maintenant. Les Coralliens les ont massacrées.

L'autre l'observa en silence avant d'ajouter :

— Je comprends mieux pourquoi la Saboteuse t'a adressée à moi. Tu possèdes un talent dont nous manquons.

— Vraiment ?

— Oui. Je vais t'enseigner tout ce que je sais et il te reviendra ensuite de développer de nouvelles techniques que tu transmettras à ton tour. Le savoir de l'Eschole est toujours mouvant. Parfois, il est en flux ; parfois, il est en reflux.

— Et en ce moment ?

Le Meunier ne quittait pas la murène des yeux.

— C'est une période de reflux. Beaucoup d'Escholiers sont morts en combattant le Nécrocampe. La Lame était presque menacée de disparition. À présent, nous essayons de former la génération nouvelle.

Il se détourna enfin, l'air sombre.

— Le reflux arrive. On m'attend pour une réunion dans la cité. Nous reprendrons à la prochaine marée. En attendant, écoute-moi bien.

D'une voix ferme, il récita :

— Les Escholiers sont frères
Les Escholières, sœurs.
La Lame s'ouvre à tous,
Alliés comme Seigneurs.
Elle se ferme au Mal
Et aux passions mauvaises.
Nul n'est un Escholier
S'il n'est un gentilhomme.

Elle écouta, ne sachant comment réagir.

— Répète.

La Dresseuse s'exécuta.

— C'est un extrait du Traité de la Lame. Je t'en apprendrai un peu à chaque séance. Tu devras connaître l'ensemble par cœur. Pour le prochain flux, je veux que tu médites sur ces vers.

Elle hocha la tête, peu enthousiasmée par ces devoirs.

Le Seigneur était déjà parti. Elle se tourna vers sa murène pour lui caresser le cou.

≈ Il n'y a plus que nous deux, l'effleura-t-elle.

≈ Je te protège, répondit Mucus d'un frôlement.

≈ Pas contre lui. C'est un ami.

Moire se laissa guider par la murène sur la route du Tripot. Elle s'agrippa à la nageoire caudale pour être remorquée. La séance d'entraînement l'avait épuisée.

≈ Je t'avais dit de ne pas bouger.

≈ J'ai désobéi.

Sa petite chambre lui minait le moral. Ce n'était qu'un trou creusé

dans le sol, pas même une grotte. En plus, le Tripot fonctionnait surtout au moment du reflux et le bruit ne cessait jamais.

Moire soupira, poussa la porte minuscule de son repaire. Elle aurait préféré une capsule, comme celles des auberges flottantes.

Soudain, un cri lui parvint.

[Foutus joueurs, pulsa-t-elle.

Elle se roula dans son antre et essaya de se remémorer l'extrait du Traité de la Lame.

[Les Escholiers sont frères

Les Escholières, sœurs…

Un nouveau hurlement retentit.

— Sanctuaire ! s'exclama la Militaire.

Elle s'extirpa de sa chambre et observa les alentours. Il n'y avait personne autour du Tripot. Les montures attendaient, sagement attachées aux chaînes du toit. Même les fenêtres de l'établissement ne montraient aucune agitation particulière à l'intérieur. Que pouvait-il bien se passer ?

À cet instant, Moire repéra du coin de l'œil une silhouette qui s'approchait d'une des autres chambres miteuses. Elle la suivit du regard. C'était un Militaire comme elle, reconnaissable à ses plaques de chitine rouge.

Il pénétra dans le réduit au moment où un troisième cri s'élevait. Puis ce fut le silence.

≈ Reste tranquille, Mucus, l'effleura-t-elle.

≈ D'accord.

Moire s'approcha de la chambre voisine qui semblait encore plus décrépite que la sienne. Elle arriva devant la porte au moment où le Militaire en ressortait.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? demanda-t-elle.

— Une querelle d'amoureux, répondit l'autre. T'occupe pas de ça.

— Qu'est-ce que tu lui as fait ?

— Passe ton chemin, l'amie. Si tu ne veux pas avoir de problèmes.

Elle sentit qu'on bougeait dans son dos. Un second Militaire arrivait derrière elle. Machinalement, elle porta la main à son poignard avant de se souvenir qu'il n'était pas là. Elle l'avait oublié après

l'entraînement. Elle maudit son erreur. Comme si c'était moins important que connaître ce foutu poème de la Lame par cœur !

L'autre repéra son geste. Il dégaina une dague et, profitant de la surprise, attaqua d'estoc.

Par réflexe, elle eut un mouvement de défense. La lame de son adversaire parut se planter dans l'eau, à quelques pouces de sa poitrine. Il ouvrit des yeux hagards, puis effrayés.

— Une Escholière ! lança-t-il à son complice.

Puis il leva les mains en signe de paix.

— Fais ce que tu veux. On s'en va.

Il partit à toute allure, tout comme son compagnon. Moire comprit alors qu'elle avait déclenché la Lame sans l'avoir prémédité. Dommage que son maître n'ait pas été là pour voir ça !

Profitant de leur fuite, elle s'introduisit dans la chambre pour voir de quoi il retournait. À l'intérieur, il y avait un corps inerte. Sa tête était masquée par une cagoule noire.

Moire souleva le capuchon pour apercevoir une Seigneure de la Guilde des Cultivateurs, inconsciente.

CHAPITRE 26
SALYNE LA MARAÎCHÈRE

— Dis-moi, Astérie, n'est-il pas vrai que le Roi a, depuis son avènement, renoncé à la sacralité de son corps ?
— Tout à fait, Méandrine. Il a lui-même fait abolir le décret qui établissait le crime de lèse-majesté.
— Certaines personnes pensent qu'en agissant ainsi, le Roi s'est grandi. Est-ce ton cas ?
— Oui, je suis de celles-là.
— Et pourtant, Astérie, ne peut-on pas dire que le corps du Roi n'est pas que le sien ?
— Qu'entends-tu par là ?
— J'entends que le corps du Roi est aussi celui de la loi vivante, appliquant une justice qui le transcende.
— Sans doute.
— Mais alors, si son corps n'est plus sacré, il ne reste que son corps mortel.
— Oui.
— Il n'incarne donc plus la loi mais le peuple souverain.
— C'est vrai.
— Or le peuple possède déjà un corps, un corps multiple dont celui du Roi fait partie. Si ce n'est plus le corps sacré de la loi ni celui du Roi mortel, quel est alors le corps qui s'assied sur le trône d'Abyss ?
— Tu me fais douter, Méandrine…
— Ne faut-il pas considérer dès lors que le corps qui prend place sur le trône d'Abyss n'existe pas ? Et que, en quelque sorte, ce trône est un trône vide ?

— Je ne sais plus quoi penser, Méandrine. Tes questions m'ont embrouillé l'esprit.

La Philosophesse, *Astérie ou Dialogue sur le pouvoir*

Salyne ouvrit les yeux et rencontra le visage fermé d'une Militaire. Elle l'observa en silence, paralysée par la peur.

Depuis son enlèvement au retour du Palais, elle avait craint le pire. On l'avait aveuglée au moyen d'un masque. Deux Militaires l'avaient enchaînée et prise avec eux. L'eau, heureusement, passait à travers les mailles de son capuchon. Elle avait senti l'odeur de sa propre chambre, louée à grands frais dans les Bas-fonds, à proximité d'un lieu appelé le Tripot.

Ses ravisseurs ne lui avaient pas fait de mal. Ils l'avaient emportée avec rudesse avant de l'abandonner dans sa chambre sordide dont les coins étaient occupés par des oursins noirs. Leurs piquants l'avaient lardée dès qu'elle avait cherché à bouger.

Une fois seule, elle avait attendu, tremblante. Rien n'était venu.

Peu à peu, elle avait commencé à étouffer sous la cagoule. Ses liens s'enfonçaient dans sa chair, la blessaient. Elle s'était débattue dans l'espoir de s'échapper. Elle n'avait réussi qu'à se frotter à nouveau aux épines des oursins. La douleur lui avait arraché des cris. Mais elle ne supportait plus l'enfermement. Il lui fallait sortir. La panique avait électrisé ses membres. À chaque sursaut, elle se blessait davantage.

Une idée l'avait frappée. C'était cela la position des Cultivateurs, occupés à se débattre quand on leur liait bras et caude, luttant pour leur survie quand la cité entière venait les piquer de ses multiples pointes.

Soudain, quelqu'un était entré dans la chambre. Il lui avait dit de se taire. Il l'avait cognée. Au ventre, puis à la tête. Elle avait fini par retomber dans le silence, à moitié assommée.

Alors, des éclats de voix avaient résonné auprès d'elle. Elle n'avait pas saisi les mots que le flot lui portait. Et le calme était revenu.

À présent, cette Seigneure la fixait de ce regard qu'elle connaissait

bien. On la trouvait belle. Cette fois, cependant, cela ne la dérangea pas outre mesure. Elle était pleine de gratitude devant celle qui lui avait ôté son masque.

[Détachez-moi, osa-t-elle striduler doucement.

La Militaire avait eu le nez cassé, sans doute au cours d'un combat. Elle semblait farouche, comme un Allié. Malgré elle, Salyne songea à une anguille. Sa sauveuse en avait le corps long et souple, la vitesse fulgurante des gestes, l'œil attentif et sauvage.

< Détachez-moi, chatoya-t-elle.

L'inconnue parut sortir d'un songe. Elle la retourna et alla chercher les nœuds qui l'entravaient. Enfin, les liens tombèrent avec lenteur vers le fond. La Cultivatrice inspira l'eau et la recracha à travers ses branchies. Elle avait l'impression de respirer à nouveau.

< Qui es-tu ? clignota la Militaire.

< Salyne.

Elle avait donné son innom sans réfléchir. Aucune réponse ne lui paraissait plus appropriée.

< Et toi ?

Elle était passée au tutoiement. Étrangement, c'était son interlocutrice qui ressemblait à un animal pris au piège, comme si leurs situations s'étaient inversées.

< Moire, étincela l'autre, presque surprise de sa propre réponse.

Elles échangèrent un long regard. L'eau se réchauffa un peu dans le tumulus. Salyne sentit son ventre se serrer.

< Je dois voir la princesse !

< Il ne faut pas rester ici !

Elles avaient parlé en même temps et leurs photophores mêlèrent leurs clartés.

Les deux Seigneures s'extirpèrent de la chambre étroite. Le flot frais balaya le visage de la Maraîchère, lui redonnant un peu de lucidité. Il n'y avait nulle trace de ses agresseurs.

< Tu es venue me délivrer ?

< Nous parlerons en route.

La dénommée Moire partit rapidement en jetant des regards méfiants autour d'elle. À ce moment du reflux, l'activité battait son

plein dans le Tripot. On entendait les rires des joueurs qui s'extasiaient devant une belle manœuvre et s'encourageaient de leurs voix rauques.

[Mais pige des cartes ! craquetaient-ils. Qu'est-ce que tu risques ?

[Je ne veux pas lui donner le choix !

Le reste se brouillait dans les exclamations tonitruantes et les bulles de vin qui s'entrechoquaient. Elles s'éloignèrent, furtives, et disparurent dans les ténèbres. Les fenêtres de l'établissement ne brillaient pas jusque-là.

Salyne suivait la Militaire en toute confiance. Elle avait reconnu, par une sorte d'instinct, qu'elle ne lui ferait aucun mal.

[Pourquoi t'ont-ils enlevée ? demanda Moire en kan'wehr.

C'était plus prudent de communiquer ainsi car, dans l'ombre, la luminescence aurait trahi leur présence.

[Je l'ignore. Je voulais juste porter un message à la princesse.

[À la princesse ? Laquelle ?

Drôle de question. Salyne n'était pas certaine de comprendre pourquoi elle se fiait à cette inconnue. Elle aurait tout aussi bien pu faire partie d'un plan retors pour lui tirer les vers du nez. Pourtant, il lui semblait difficile de feindre cette espèce d'indépendance, de fierté solitaire qui irradiait de Moire.

[La Bourrelle.

[Pourquoi voulais-tu la voir ?

La Cultivatrice renonça à cacher ce qu'elle savait. Après tout, elle était venue à la capitale pour répandre l'information.

[Les sargasses sont malades. Le swordó les détruit. Si l'on n'agit pas, ce sera la famine en Abyss.

[Ah…

Moire parut déçue par cette révélation. Elle ne s'attendait manifestement pas à cela. Soudain, Salyne se rendit compte qu'il lui manquait quelque chose. Ses mains frémirent quand elle toucha son sac vide.

[Mon sceau ! Ils m'ont volé mon sceau !

[Pour l'instant, ce n'est pas le problème. Je dois te mettre à l'abri.

Elles avancèrent encore.

Maintenant, elles erraient dans les venelles de la capitale. Des

courants les portaient, certains tièdes, d'autres froids. Les maisons défilaient autour d'elles. Heureusement, à ce moment du reflux, les citoyens dormaient et il n'y avait personne pour les voir.

Moire s'arrêta enfin devant une porte quelconque. Elle s'apprêtait à y pénétrer quand Salyne la retint.

[Pourquoi m'aides-tu ?

L'autre hésita. Elle n'avait pas de réponse toute prête même si elle semblait s'être posé la même question.

[Disons que je sais ce que c'est que d'être traquée parce qu'on sait quelque chose qu'on ne devrait pas…

Salyne n'obtint rien de plus que ces phrases cryptiques. Elle s'en contenta et suivit la Militaire derrière le rideau filtreur.

L'intérieur de l'habitation était sans confort, sans décoration. Il ressemblait aux maisons paysannes qui bordaient les champs de sargasses.

[Qui est là ? Que voulez-vous ?

< C'est moi, phtah, irradia-t-elle.

< Moire ?

Un petit Seigneur, de la Guilde militaire également, se présenta devant elles, une arme à la main. Il alluma une lampe qui jeta une pâle clarté dans la pièce. Reconnaissant sa fille, il se précipita vers elle. Les deux se saluèrent en se serrant les caudes avec cérémonie. Cela manquait de tendresse. Pourtant, les yeux du père en étaient remplis.

< Je n'avais plus de nouvelles de la Barrière. J'étais fou d'inquiétude !

< J'ai été réassignée.

Salyne se prit à rêver. S'agissait-il bien de la Barrière de Corail ? C'était un endroit presque aussi exotique que la Séchure. D'après les légendes, on y apercevait parfois des Léviathans.

< Avec toutes les rumeurs autour du Roi, je ne savais plus quoi penser. Me voilà rassuré, s'illumina le père.

C'était un petit être effarant de normalité. Il n'avait rien de sauvage comme sa fille. On avait peine à croire qu'il ait pu enfanter une personne si différente de lui.

< Je dois y aller, s'irisa Moire.

< Fais attention. J'ai entendu dire que le Roi était mort…

< Le Roi est mort ? s'exclama Salyne. Alors, c'est vrai ?

< Ce ne sont que des bruits qui courent. Il se serait battu avec sa fille. La Bourrelle. Et elle l'aurait blessé à la tête. Cela remonte à un ou deux mercaflux. La plaie s'est infectée et Estran n'y aurait pas survécu.

Les épaules de la Cultivatrice s'affaissèrent. Tous ses espoirs étaient balayés. Qui allait écouter une histoire de maladie des sargasses quand le trône était vide ? Elle eut froid et frissonna. Moire accueillit la nouvelle avec une moue contrariée.

< Reste ici. Tu seras en sécurité. Moi, je vais essayer d'accéder aux princesses. J'ai aussi un message à leur délivrer.

< Tu reviens quand ? brasilla Salyne.

< Dès que possible.

Et la Militaire quitta la maison dans un tourbillon. Salyne demeura face à son hôte, un peu hébétée par la façon dont les événements se précipitaient.

< Est-ce que vous avez faim ? demanda le père. Il doit me rester quelques bouquets.

Elle se rendit compte que son estomac criait famine.

< Je veux bien, merci.

Le père s'éloigna et revint avec un peu d'algues en bouquet.

< C'est tout ce que j'ai. Ma pension ne me permet pas davantage. C'était mon épouse qui était la plus gradée. Depuis sa mort, je survis de marée en marée. Ma fille m'envoie quelques perles de temps en temps. Sans moi, je pense qu'elle aurait quitté l'armée depuis longtemps.

Le Seigneur était très seul et n'attendait qu'une occasion pour parler.

< Votre épouse est morte au combat ?

< Oui. Elle servait sur la Barrière, comme ma fille. C'était elle la guerrière, l'héroïne. Moi, je n'étais employé que dans les bureaux. J'étais l'Enseigne. C'est mon nom.

Salyne grignota un bout du bouquet. Cette discussion incongrue, juste après son enlèvement, lui conférait un plaisant sentiment de

normalité. Elle pouvait enfin goûter à une relation entre un père et sa fille, sans que cela soit sali par des regards concupiscents.

< Pourquoi votre fille n'aurait-elle pas envie de rester dans l'armée ? À cause de sa mère ?

< Peut-être, scintilla l'Enseigne. Mais elle n'a jamais aimé obéir. Petite, elle passait son temps avec les Alliés et les animaux. Quand elle s'est enrôlée, ç'a été sous le nom de la Dresseuse. Elle est spécialisée dans les murènes.

Salyne retint une grimace de dégoût. Elle ne portait pas ces bestioles dans son cœur. Ce n'étaient jamais que des anguilles plus grandes et plus dangereuses.

< Ma fille n'amène pas souvent du monde à la maison. Pour être franc, vous êtes la première amie que je rencontre.

< Pour être franche moi aussi, nous nous connaissons à peine. Je viens d'arriver à Abyss.

< Ah ? Où étiez-vous avant ?

< Au bord de la Séchure.

L'Enseigne réprima un frisson d'horreur.

< Sanctuaire ! On a envoyé là-bas une jeune personne telle que vous ?

< Il faut bien quelqu'un pour y faire pousser les algues.

< Et pourquoi êtes-vous descendue dans la cité ?

Elle n'hésita pas à lui dévoiler la vérité.

< Je suis envoyée par la jurande nourricière pour avertir le Roi qu'une maladie touche les sargasses. Les prochaines récoltes risquent d'être désastreuses.

Le Militaire hocha la tête.

< Vous arrivez au plus mauvais moment, chatoya-t-il. Personne ne voudra vous écouter tant que cette histoire de Roi mort sera sur toutes les lèvres. Si vraiment Estran est mort, c'est une tragédie. C'est lui qui nous a enfin sortis de la Guerre des Guildes. Lui qui a arrêté le Nécrocampe ! Sans lui, ce sera le retour du kehd !

Il avait raison. Jusque-là, Salyne n'avait pas voulu croire aux rumeurs d'accident royal. Mais cela se précisait tant qu'il devenait impossible de l'ignorer.

Elle mordit pensivement dans son bouquet.

[Ah ! siffla-t-elle.

< Qu'y a-t-il ? s'enlumina l'Enseigne.

Incapable de lui répondre, Salyne lui tendit le bouquet qu'elle mangeait. Au milieu des fibres vert-jaune des algues torréfiées, il y avait une tache brune.

Une tache de swordó.

Qui avait un goût de mort.

CHAPITRE 27
NOURRAIN L'ARMATEUR

— Examinons maintenant, si tu le veux bien, Astérie, à qui nous devrions confier le pouvoir dans notre cité idéale.
— Je dirais qu'il faut le confier à qui en est le plus digne, Méandrine. Ou tout du moins le répartir entre les personnes qui en sont les plus dignes.
— Mais comment pourrions-nous établir un critère de juste attribution du pouvoir ?
— Cela, je l'ignore.
— En suivant ton idée, nous aurions le choix de confier le pouvoir à la masse du peuple, ou bien le cantonner aux plus riches, ou encore le réserver à un tyran.
— Tout à fait.
— Mais si l'on confie le pouvoir au pauvre peuple, il voudra prendre l'argent des riches et ce sera injuste. Mais les riches risqueraient de faire la même chose en dépouillant le peuple de ses dernières possessions. Quant au tyran, il sera injuste car, étant le plus fort, il emploie la violence.
— Nous sommes dans une impasse, Méandrine. Toutes ces situations sont injustes et mauvaises.
— Il y a une raison à cela, Astérie. C'est que le pouvoir n'est pas une richesse que l'on distribue. Le nombre de personnes auxquelles on accorde du pouvoir n'a finalement aucune importance. Il faut chercher ailleurs.

La Philosophesse, *Astérie*
ou Dialogue sur le pouvoir

Nourrain éprouvait un sentiment étrange et nouveau. Depuis sa naissance, il avait toujours réussi à ne se mêler de rien, à demeurer en dehors des choses, à s'abstraire du monde. Cette retraite l'avait protégé des manigances sordides de son père, toujours à l'affût d'une nouvelle entourloupe, d'un autre stratagème. Il se rappelait avec nostalgie les fluxiales pas si lointaines où il s'attardait dans le jardin de la villa, essayant d'atteindre le Gher'néhu, l'équilibre parfait, l'harmonie intérieure, le repos de l'esprit et du corps.

Tout cela avait volé en éclats avec la mort de son père. Il avait cru un instant que sa disparition lui ouvrirait la voie définitive vers le repos et l'apaisement. C'était le contraire qui était arrivé. Les malversations paternelles étaient remontées jusqu'à lui par capillarité. À nouveau, il avait pensé que les Geôles constitueraient un lieu de méditation et de recueillement. L'Ombre était venu le chercher.

Et puis, il avait découvert l'Assemblée Océanique du Sénat. Avec surprise, l'Armateur s'était rendu compte qu'il pouvait être bon à quelque chose, malgré ce qu'on lui serinait depuis l'enfance. Il avait pris goût à l'exercice de son mandat, fût-il factice. Les négociations lui avaient fait battre le cœur d'une façon inédite. Il s'était pris d'affection pour cette Libératrice à l'apparence austère, à la raison droite et à l'ambition contagieuse.

Il avait cru un instant avoir réussi le triple arrangement. Et, d'une certaine manière, ils n'avaient pas échoué. La Chambre des Alliés avait soutenu le décret sur la sécurité proposé par le Parlement qui avait été voté par le Sénat. En retour, les Alliés avaient obtenu un renforcement de l'arsenal juridique qui les protégeait. Quant aux sénateurs, ils avaient éloigné d'eux le spectre de la famine. Les parlementaires avaient eu gain de cause avec leur décret renforçant les pouvoirs militaires. Tout le monde était satisfait, à part la Libératrice.

La Gardienne, plus rouée, était parvenue à évacuer sa rivale de la spirale des marchandages. Le cercle s'était refermé sans elle. Et Nourrain en éprouvait la morsure cruelle de la déception.

Il sentit le mouvement de l'ammonite sur son épaule.

≈ Il est temps.

≈ J'y vais, j'y vais, l'effleura-t-il.

Il partit, las, vidé de son énergie. Son corps lui paraissait énorme et inutile. Avec lenteur, il remonta le couloir qui menait aux alcôves. Il soupira et pénétra dans le réduit. Dès que le rideau de filtreurs retomba derrière lui, les photophores de l'Ombre s'allumèrent.

Son visage était toujours dissimulé derrière un nuage de puces de mer. D'ordinaire, blasé, Nourrain n'y prêtait plus guère attention. Cette fois, pourtant, l'anonymat de son interlocuteur l'irrita au plus haut point.

< Te voilà, Armateur…

< Je sais, j'ai échoué ! clignota-t-il.

L'Ombre eut un geste cavalier, comme pour écarter ce sujet de conversation.

< Ce n'est rien. Nous avons parié sur la mauvaise anguille. Cela arrive. Une débutante comme elle devait s'attendre à être jouée. Je dois avouer que la Gardienne s'est montrée particulièrement retorse et acharnée… Bref, vous allez vous éloigner de la Libératrice. Elle n'a plus aucun intérêt pour nous.

< Comment ? s'irisa Nourrain, incrédule. Vous me demandez d'abandonner la sénatrice au pire moment ?

< Le pire moment est le meilleur moment pour quitter un fret qui prend de la gîte, rétorqua l'Ombre. Vous le savez mieux que moi. Il convient de reprendre le contrôle immédiatement. Vous allez trouver la Gardienne. Cela ne sera pas difficile. Elle a été favorablement impressionnée par votre échange. Elle sera ravie de pouvoir compter sur un collaborateur tel que vous.

< Elle ne me fera jamais confiance !

< Mais si ! Ces gens ne comprennent que l'ambition. Votre candidate a perdu, vous vous tournez vers la vainqueure. Quoi de plus normal ? C'est ce que tout le monde ferait à votre place. Elle n'imaginera même pas qu'un autre comportement soit possible…

[Non.

Le sifflement du Marchand résonna dans la petite pièce, au milieu

du silence, comme le vacarme d'une éruption dans le rift.

< Je ne suis pas sûr de vous comprendre, chatoya l'Ombre doucement.

< Je refuse d'abandonner la Libératrice. J'ai travaillé à ses côtés. Elle a réussi à obtenir un arrangement que bien des sénateurs auraient été incapables de mettre en place. Elle n'a trahi personne et contenté tout le monde. C'est de gens comme elle que nous avons besoin dans les institutions d'Abyss.

L'Ombre ne dit rien pendant de longues fluxiales. Avec le voile mouvant qui couvrait son visage, il était impossible de deviner ses intentions ou ses sentiments. Enfin, après un moment, il scintilla :

< Que pensez-vous que nous faisons ici ?

La question désarçonna l'Armateur. Il s'attendait à être gourmandé, humilié, menacé peut-être.

< J'espionne pour votre compte.

< En effet. Nous ne sommes pas là pour soutenir un candidat qui échoue. Nous sommes là pour que vous me donniez des informations obtenues auprès de ceux qui dirigent Abyss. Je n'ai que faire des petits, des perdants ! Nous n'organisons pas un prix de vertu politique !

L'Ombre laissa passer une pause.

< Savez-vous seulement ce qui se trame dans la cité ? N'avez-vous pas entendu les rumeurs ?

Nourrain ouvrit une bouche stupéfaite. Il comprenait, béant.

< Sanctuaire ! Les rumeurs disaient vrai ? Le Roi est bien mort ?

< Pas complètement, éluda l'Ombre. Mais c'est tout comme.

Le Marchand sentit un frisson glacé lui remonter le long de la nageoire dorsale.

< Comment est-ce arrivé ?

< Les bruits qui courent ne sont pas loin de la vérité. Mais ce n'est pas ce qui nous intéresse. Pour l'instant, le trône est vide. Je travaille à sauver cette cité. Nos ennemis sont partout.

< C'était donc un complot, devina Nourrain.

< Une fois encore, cela n'a aucune importance à votre niveau. Allez trouver la Gardienne. Offrez-lui vos services. Suivez cette affaire de

sargasses malades.

< Cette rumeur aussi est fondée ?

< Je prends au sérieux toutes les rumeurs, brasilla l'Ombre. Si elles sont vraies, il y a danger. Si elles sont fausses, un ennemi les a répandues et il y a danger aussi. En parlant de danger, n'oubliez pas d'où je vous ai sorti…

Un nouveau tressaillement saisit le Marchand. Il se rappelait avec angoisse l'aquasphère des Geôles. Il refusait d'y retourner. Sa tête se pencha en signe d'acceptation.

< J'irai voir la Gardienne.

< À la bonne heure ! Je savais que nous parviendrions à nous entendre ! se réjouit l'Ombre. Continuez ainsi et vous irez loin.

Nourrain saisit la menace voilée. Il quitta l'alcôve, accablé. L'ammonite sentit son chagrin.

≈ Tu es triste, oscilla l'Allié.

≈ Oui, je suis triste.

Il avait du mal à croire que la première entreprise dans laquelle il s'était investi avec tant d'ardeur était déjà terminée. L'échec lui laissait un goût amer dans la gorge, comme s'il évoluait dans un bassin de saumure.

Il remonta lentement vers la grande salle de l'Assemblée. Soudain, une idée lui vint. D'un coup de caude, il se précipita vers la baignoire de la Libératrice.

Quand il y parvint, elle était vide. Son voisin, un vieux Militaire nommé le Questeur, suivait d'une oreille distraite le débat en cours.

< Elle vient de partir, clignota-t-il.

< Dans quelle direction ?

< Vers la sortie.

Nourrain remercia son interlocuteur et nagea le plus vite possible à la suite de la sénatrice. L'oxygène manqua rapidement à ses branchies. Il avait beau aspirer le plus d'eau possible et la faire passer dans ses fentes branchiales, il n'y en avait jamais assez.

Soudain, il arriva en vue de la Libératrice au moment où elle allait quitter le bâtiment. Il la rattrapa devant un portail où tombait le rideau de filtreurs et pulsa :

[Attendez !

La sénatrice s'arrêta. Elle tourna vers lui un visage défait. Son échec l'avait manifestement bouleversée.

< J'ai quelque chose à vous dire, irradia-t-il. Pouvons-nous trouver un endroit tranquille ?

< Armateur, je n'ai pas le temps. Nous en reparlerons plus tard.

< C'est important…

< Plus tard !

Elle se détourna de lui, agacée. Ce fut comme un coup au cœur. Il avait déjà vu souvent cette moue impatientée au cours de son enfance. Son regard dur le cloua sur place. Il regarda la sénatrice disparaître derrière les filaments lumineux.

Nourrain demeura un moment interdit devant le rideau qui se balançait en scintillant.

Puis sa décision fut prise. Il pivota sur lui-même et remonta vers l'Assemblée.

Dépassant les premières baignoires, il s'éleva vers les cercles supérieurs avant d'arriver à celle de la Gardienne. Le cœur gros, il effleura des doigts la draperie qui fermait l'accès. Les fibres s'illuminèrent, annonçant sa présence et sa requête.

Rien ne se passa.

Il aurait dû s'en douter. La nouvelle Ablégate devait être fort occupée à prendre ses fonctions. À quoi songeait-il en se présentant ainsi à l'improviste ?

Soudain, les filtreurs brillèrent doucement. Il pouvait entrer.

L'Armateur pénétra dans l'arrière-salle de la baignoire. L'Ablégate était seule. Ses collaborateurs avaient dû partir par une porte dérobée. Hiératique, la Gardienne eut un discret sourire.

< Je vous attendais, s'enlumina-t-elle en s'efforçant de ne pas triompher ouvertement. J'imagine que vous êtes venu me proposer vos services.

< J'ai toujours pensé qu'ils ne seraient pas inutiles à l'Ablégate.

< Vous avez bien fait. Votre tentative était courageuse, même si vouée à l'échec. Je suppose que cette négociation à trois interlocuteurs était votre idée ?

< Oui, mentit-il.

< Je m'en doutais. Vous êtes une éminence grise. Vous serez parfait pour me seconder.

< Je le crois, Ablégate.

Elle l'observa avec un plaisir manifeste, posant sur lui le regard d'un Seigneur sur un Allié de compagnie. Il devait contempler son ammonite de la même manière, lorsque toutefois il prenait le temps de la regarder.

La Gardienne croisa les bras sous son étole.

< Vous devez être au courant des dernières nouvelles.

< La mort du Roi ?

< Il n'est pas mort, brasilla l'Ablégate. Cependant, d'après ce que je sais, il est temporairement hors d'état de gouverner. On parle de voter la loi martiale. Les rassemblements de plus de douze Alliés ou Seigneurs seraient interdits. Mais ce n'est pas pour cela que je vous ai fait venir.

Il ne chercha pas à la corriger en soulignant que c'était lui qui s'était présenté spontanément. La morgue de la Gardienne ne laissait pas de l'étonner. Elle s'empara d'une sorte de botte d'algues sombres posée devant elle. D'une pichenette, elle la lui envoya. L'objet traversa l'espace de la salle, porté par l'élan et un courant invisible.

< Vous êtes expert, je crois, dans les questions de ravitaillement.

Nourrain regardait le projectile progresser lentement dans sa direction.

< C'est ma spécialité, confirma-t-il.

< Eh bien, suite à l'arrangement que vous avez négocié, les Alliés m'ont fait parvenir leurs premières expéditions de sargasses.

< Très bien.

< Non, il y a un problème.

Il recueillit le fragment dans sa main. C'était un bouquet de sargasses. Il l'examina. Une grande partie de l'intérieur de la gerbe était d'un noir maladif.

< Il y a un problème, répéta la Gardienne.

CHAPITRE 28
ZÉE LA LIBÉRATRICE

MARNAGE
Je vous ai réunies en ces lieux, nobles Guildes,
Afin de décider qui je prendrai pour guides.
À chacune je vais poser une question,
La même, et vous direz quelle est votre opinion.
Qui détient le pouvoir ?

LES MILITAIRES
La réponse est facile.
Qui tient la cité loin de la guerre civile ?
C'est nous. Qui donne aux forts le pouvoir sur les autres ?
C'est nous, encore nous. Tout le pouvoir est nôtre.

Le Dramaturge, *La Tragédie de Marnage*,
acte III, scène 12

Zée se sentait brisée. Elle revoyait le moment où elle avait été attaquée par les Coralliens dans son école. On lui avait tranché la main gauche, sans doute pour donner une preuve de son exécution. Elle était dans les mêmes dispositions qu'alors : meurtrie, affaiblie, bouleversée.

Son plan lui semblait pourtant si bien ficelé. Elle avait cru jusqu'au bout qu'elle pourrait l'emporter. Elle n'était pas la seule. La déception se lisait aussi sur le visage de l'Armateur.

< Sénatrice ? J'ai un message pour vous.

C'était une pieuvre qui s'était introduite dans sa baignoire, sans doute par la porte arrière, les filtreurs ne montrant aucun signe d'activité.

< Qui vous envoie ? clignota la Seigneure.

< C'est sans importance.

Zée n'avait pas besoin de réponse. Cela pouvait tout aussi bien être une initiative de Bec que du Diplomate. Elle éluciderait cela plus tard. Le message s'afficha alors sur les photophores de l'animal. Il était bref.

< On vous a identifiée. On cherche à vous tuer.

La Libératrice frémit. Ainsi, ce qu'elle craignait depuis si longtemps était enfin arrivé. Ses agresseurs avaient retrouvé sa trace. En effet, sa candidature n'avait pas été très discrète. Cela avait dû attirer l'attention de ses ennemis.

Loin de l'accabler, cette nouvelle lui donna un coup de fouet qui la parcourut de la caude à la tête. C'était ce dont elle avait besoin : un adversaire.

Quelques fluxiales plus tard, un nouveau sentiment s'imposa : la peur. Elle ne pourrait atteindre son but si elle était morte. L'Armateur, tout bon négociateur qu'il soit, se montrerait incapable de la défendre.

Soudain, une idée la traversa. Comme souvent, elle avait des sortes d'inspiration brusque dont elle suivait toujours la pente. Son instinct lui disait qu'il s'agissait du bon choix.

< Merci, dit-elle à la pieuvre qui attendait sans un mot. Je m'en occupe.

La Politicienne quitta aussitôt la baignoire et se dirigea vers la sortie de l'Assemblée. Elle arrivait devant l'un des portails quand une pulsation résonna derrière elle.

[Attendez !

Elle s'arrêta, se retourna. C'était l'Armateur. Elle ne devait rien lui dire pour ne pas le mettre en danger. Pourtant, elle n'aimait pas lui cacher un tel secret. Il avait déjà le regard traqué.

< J'ai quelque chose à vous dire. Pouvons-nous trouver un endroit tranquille ?

Elle secoua la tête.

< Armateur, je n'ai pas le temps. Nous en reparlerons plus tard.

< C’est important…

< Plus tard !

Elle s’agaçait de son insistance. Le Marchand se tut aussitôt, comme un enfant qu’on rabroue. Elle se détourna et franchit les filaments lumineux des filtreurs.

L’aquasphère extérieure, pourtant polluée de particules en suspension, lui parut plus respirable.

Zée jeta un regard en arrière afin de vérifier qu’on ne la suivait pas. L’eau était sombre et presque grumeleuse. Elle n’était guère sortie de l’Assemblée ces derniers temps et elle avait oublié à quoi ressemblaient les artères d’Abyss.

Sans hésiter, elle prit le chemin des Bas-fonds. Sur la route, elle eut à plusieurs reprises l’impression qu’une ombre la suivait. Mais, à chaque fois qu’elle se retournait, elle ne voyait personne.

* * *

Le Tripot se dessinait devant elle. À ce moment du flux, il n’y avait guère de monde dans l’établissement. Cela l’arrangeait. Quelques joueurs attardés levèrent vers elle leurs yeux bouffis par les veilles et l’alcool. Leurs regards s’éclairèrent d’une lueur étrange en la voyant entrer.

Elle se dirigea vers le comptoir où le Contrebandier à crête rouge rinçait des bulles d’aragonite transparente. Il la reconnut aussitôt.

[Encore toi, siffla-t-il. Je pensais que tu ne reviendrais plus…

[Je dois voir le Meunier.

[Il n’est pas là. Reviens au reflux, il passera peut-être.

Elle ouvrit la bouche mais il la devança.

[Je lui dirai que tu le cherchais.

Elle se détourna, contrariée. Rien ne se déroulait comme elle le souhaitait. Tout à coup, la pogne énorme de l’aubergiste se posa sur le comptoir.

[Toi, tu ne devrais pas t’attarder ici.

[Pourquoi ?

Du coin de l’œil, il désigna les tables de jeu. Elle ne comprit pas ce

qu'il voulait dire. S'éloignant alors avec lenteur, elle longea une table où se disputait une partie endiablée de Kehd. Les joueurs avaient presque achevé la pyramide inversée qui représentait l'Assemblée Océanique du Sénat. En observant l'arrangement des cartes, elle en remarqua une qui détonnait au milieu des autres. Plus récente. Elle se pencha et avisa le nom qui l'ornait : La Libératrice.

Zée tressaillit. Ainsi, elle avait déjà été ajoutée aux personnages du jeu ? Les nouvelles allaient vite, trop vite. D'ailleurs, l'un des adversaires leva sur elle un regard suspicieux. Heureusement, l'illustration de la carte était totalement fantaisiste.

La Libératrice quitta rapidement le Tripot. Elle heurta presque quelqu'un qui cherchait à entrer. Tête baissée, elle marmonna quelques mots d'excuse avant de s'enfuir.

Elle reprit la route de l'Assemblée, remuant des pensées désagréables. Elle avait eu tort de quitter l'enceinte du Sénat. C'était pour elle une protection. On ne l'attaquerait sûrement pas dans l'une des institutions d'Abyss. Elle avait été stupide de venir ici !

La Libératrice jeta un regard en arrière. Tout son corps se raidit quand elle aperçut un reflet vert. Cela ne pouvait être un hasard. C'était cette même couleur qu'elle avait remarquée, en quittant le Tripot, sur la personne qu'elle avait croisée.

Elle força l'allure, s'enfonçant dans les venelles de la ville, comptant les maisons à dôme comme autant de ganglions d'un nouveau genre. Son cœur battait follement dans sa poitrine. Elle n'osait même plus se retourner, persuadée que ses poursuivants étaient sur sa caude.

Pourquoi le Tripot était-il aussi loin du Sénat ? Elle s'épuisait à nager à toute allure. Traquée, elle cherchait un trou où se cacher, une anfractuosité quelconque. Son instinct reprenait les commandes. Elle était l'animal que l'on chasse, la proie que l'on encercle. Ses fosses nasales crurent même respirer le parfum de mort qui flottait dans la grotte naguère, quand elle s'appelait encore la Pédagogue.

Soudain, deux bras l'enserrèrent, la détournant de sa course. Zée heurta un mur et s'y assomma à demi. Des éclats lumineux dansèrent devant ses yeux. Son cœur s'arrêta.

Une main fouilla dans son vêtement. Elle demeurait les bras

ballants, incapable de se défendre, hébétée, transie par le souvenir. Elle ne voyait qu'une silhouette sombre au-dessus d'elle. Les doigts se refermèrent sur son médaillon à double spirale.

[Non !

[Comment l'as-tu eu ? cliqueta une voix féminine. Et pourquoi cherches-tu le Meunier ?

Cette fois, la Libératrice ouvrit grand les yeux. Une Militaire se tenait devant elle, les joues barrées de deux cicatrices, le nez cassé, écrasé, les yeux fendus. Une longue nageoire tombait de son crâne. L'inconnue brandissait le médaillon.

[Réponds. Appartiens-tu à l'Eschole ?

[Oui…

La poigne se desserra sur le col de son vêtement.

[… Et non, acheva Zée.

[Ne me mens pas, stridula l'inconnue.

La Libératrice leva les mains en signe de paix.

[J'ai reçu le médaillon par hasard. Il m'a sauvé la vie. J'ai voulu apprendre la Lame mais j'ai manqué de temps. Voilà pourquoi je cherchais le Meunier.

Son interlocutrice eut un sourire amer.

[Il recueille toutes les âmes en peine, hein ?

La Politicienne ne comprit pas.

[Tu es de la Lame ? chuchota-t-elle.

[À ton avis ?

[Sais-tu quand le Meunier va revenir ?

[Non. Je le cherchais, moi aussi.

[Oh, tu es l'une de ses « âmes en peine ».

[Quelque chose comme ça…

L'autre la fixa avec une intensité dérangeante.

[Tu ne serais pas la Sauveuse ? J'ai vu ta figure sur des cartes.

[La Libératrice, corrigea Zée.

[Eh bien, c'est un peu orgueilleux comme nom !

[Et toi ? Quel est le tien ?

L'autre la relâcha tout à fait.

[La Dresseuse, lança-t-elle, comme à regret. Pardonne-moi de

t'avoir attaquée mais il se passe de drôles de choses en Abyss ces derniers temps.

Les deux Seigneures se dévisagèrent un moment. Zée réfléchissait rapidement. Les battements de son cœur n'étaient pas encore calmés mais elle songeait déjà à la suite. Elles étaient toutes deux Escholières.

[Les Escholiers sont frères

Les Escholières, sœurs, récita-t-elle.

[Non, non, non ! siffla la Dresseuse en reculant. Tu ne vas pas me faire ce coup-là.

[Quel coup ? fit innocemment la Libératrice. Je me contente de citer la Lame.

[Je ne peux pas t'aider. J'ai déjà du boulot.

[Quel boulot ?

La Militaire leva les yeux, excédée.

[Tu crois que je ne vois pas où tu veux en venir ? Tu es sénatrice. Tout le monde cause de toi, de tes manigances pour te faire élire Ablégate. Il paraît que tu défends le petit peuple, les Gwehrs.

[S'il te plaît, n'emploie pas ce mot-là.

La Dresseuse eut un regard surpris.

[Bref, on dit que tu es du côté des Alliés. Franchement, c'est quelque chose qui me plaît. Mais je ne peux pas t'aider.

Zée changea d'approche.

[Tu voulais voir le Meunier, toi aussi. Pourquoi avais-tu besoin de lui ?

[Ça ne te regarde pas !

[Peut-être que tu peux m'aider et que je peux t'aider.

La Dresseuse ricana.

[Ça m'étonnerait ! Tu y connais quelque chose en tentatives d'enlèvement ?

[Je suis plus spécialisée dans les tentatives d'assassinat, répliqua la Libératrice.

Un silence passa entre les deux Seigneures.

[On cherche à te tuer ? craqueta la Militaire. Vraiment ?

[Ils ont déjà essayé une fois. Ils vont sans doute recommencer.

[Qui ça ?

[Je ne sais pas vraiment, avoua Zée. Et toi ? Quelle est cette histoire de tentative d'enlèvement ?

La Dresseuse la jaugea à nouveau un moment, comme pour mesurer si elle pouvait lui accorder sa confiance.

[Les Escholières, sœurs, redit la Libératrice.

[Arrête de répéter ça !

La Dresseuse semblait réfléchir.

[Est-ce que tu pourrais faire protéger quelqu'un ?

[Il existe des dispositifs au sein du Sénat.

[Anonymes ?

[Oui. Ton protégé n'aura pas à donner son identité.

La Militaire prit à nouveau le temps de songer. Elle semblait prudente. Sans le blanc-seing de la Lame, elle n'aurait sans doute pas écouté même un mot de ce que la sénatrice avait à lui dire. Maintenant, elle paraissait disposée à accepter sa proposition. Il fallait battre le fer tant qu'il était chaud.

[Alors ? insista la Libératrice.

[Qu'est-ce que je devrais faire pour toi ?

[Tu serais ma garde du corps officielle.

[Ne dis rien. Il y a des dispositifs pour ça, non ?

[Exactement.

[Et, en échange, tu vas mettre ma cible à l'abri.

[Le temps de remplir quelques formulaires…

La Dresseuse soupira.

[Tu acceptes ? demanda Zée.

[Les Escholières, sœurs, répondit simplement la Militaire.

CHAPITRE 29
STRÖM L'APPRENTI

MARNAGE
Qui détient le pouvoir ?

LES MARCHANDS
Qui, quoique laid, achète
Un superbe conjoint ? Qui d'autre, bien que bête,
Parvient à triompher d'innombrables défauts
Grâce à la location d'un millier de cerveaux ?
L'argent dirige tout, il est la fin dernière.
Il change la faiblesse en son noble contraire.
On demande une orgie et les offres déferlent :
Notre force est égale à celle de nos perles.

Le Dramaturge, *La Tragédie de Marnage*,
acte III, scène 12

Les filtreurs de la porte s'illuminèrent.

[C'est pour moi ! crépita la Professeure.

Depuis l'expérience du Sanctuaire, elle était d'une humeur de murène. Rien de ce que faisait Ström ne trouvait grâce à ses yeux. Elle le rabrouait sur tout, même sur leurs relations intimes. À chaque instant, elle déplorait sa maladresse, son manque de réactivité.

L'Apprenti n'était guère habitué à être traité de la sorte. D'ordinaire, c'était lui qui se trouvait de l'autre côté des reproches, raillant la lenteur et la médiocrité de ses condisciples. Pour la première fois, il goûtait à sa propre médecine et sa saveur était amère.

Cependant, il courbait l'échine, disposé à laisser passer la tempête.

Il avait bien dû manquer quelque chose. L'attitude de la Professeure s'expliquait par son exigence. Elle l'avait recruté pour une mission bien précise. Au fond de lui, néanmoins, il demeurait persuadé de n'avoir pas fauté. Que vienne le corps du dénommé Méron et elle verrait bien !

Malgré son assurance, il tressaillit en voyant le seuil de la maison s'allumer. Enfin, il allait savoir…

La Professeure le frôla, le bouscula même, pestant contre lui. Elle repoussa elle-même le rideau de filaments. Une Militaire était là, sans doute une Corallienne à en juger par son heaume de corail. Son casque rouge lui couvrait tout le crâne et descendait en protection nasale. Quant au bas de son visage, il disparaissait derrière une sorte de fine dentelle de mailles qui se poursuivait en camail jusque sur les épaules.

Elle tirait derrière elle un énorme sarcoquillage. Cela n'était guère discret mais on était au milieu du reflux et il ne devait pas y avoir grand monde dans les venelles d'Abyss.

Sans un mot, la Corallienne entra et déposa le cercueil au milieu de la pièce. Puis elle attendit. Un second personnage fit son apparition. Son apparence était pour le moins étonnante. Il s'agissait clairement d'un Politicien d'un certain âge, mais son visage était dissimulé derrière un véritable nuage de bestioles, peut-être des puces de mer.

La Professeure s'inclina avec déférence devant cet individu. Dans le doute, Ström l'imita.

< Ombre, brasilla-t-elle.

Il esquissa un signe indiquant qu'il lui épargnait les courtoisies d'usage.

< Où en sommes-nous ? irradia-t-il.

< Nous avons réuni tous les souvenirs que nous avons pu dans le Sanctuaire mais, Ombre, je crains que cela ne soit pas suffisant.

Il l'interrompit en levant la main.

< Trouvez une solution. C'est pour cela que j'ai fait appel à vous.

< Je vais déjà remettre les souvenirs en place. Nous verrons le reste ensuite.

< Ne perdez pas de temps, chaque fluxiale compte.

Lentement, le dénommé Ombre se tourna vers Ström qui assistait à cet échange en silence, le ventre noué. Tout cela ressemblait de plus en plus à un complot.

< Eh bien, Apprenti, êtes-vous content de la place que je vous ai trouvée ?

Il fallut un moment au Mage avant de comprendre, hagard.

< L'adresse, c'était vous ?

< C'était moi. Je déteste que les talents soient gâchés.

Sans bouger, il s'adressa à la Professeure.

< Vous en êtes satisfaite ?

< Pour l'instant, oui, Ombre, avoua cette dernière de mauvaise grâce.

< Bien, bien, je ne veux pas vous déranger plus longtemps. Vous avez du travail.

Il se retira sans bruit, suivi de la Corallienne qui posa sur l'Apprenti un regard aigu et menaçant. Ström sentit ses entrailles lui remonter dans la gorge. Soudain, il comprenait que son implication dans cette expérience avait des ramifications bien plus étendues que ce qu'il croyait.

Déjà, la Professeure mettait la main sur le sarcoquillage et l'entraînait vers le laboratoire. Lesté de flotteurs, le cercueil demeurait stable. Quand il voulut l'aider, elle le fixa comme s'il était devenu fou.

< Que fais-tu ?

< Je voulais vous…

< Ne touche pas à ça, scintilla-t-elle. C'est ma partie qui commence et je ne veux pas t'avoir dans la caude pendant que j'opère. Va plutôt me dénicher un moyen de compléter les souvenirs de Méron. C'est pour cela que tu as été recruté.

Stupéfait, il la laissa emporter la bière et le corps qu'il renfermait. Tous ces mystères ne lui plaisaient guère. Manifestement, elle ne voulait pas qu'il voie la dépouille.

[Je vais sortir !

Il n'avait rien trouvé de mieux à dire. Elle ne lui répondit même pas.

Alors, Ström s'éloigna. Déjà, des larmes de rage et de honte lui montaient aux yeux. Il franchit le seuil de la maison, entouré de

volutes noires. Ce fut alors qu'il aperçut la Corallienne qui le guettait dans l'ombre.

Ne pouvant cacher ces pleurs qui lui faisaient honte, il accéléra, battant de la caude. Bien vite, il s'enfonça dans les venelles vides de la ville. L'eau fraîche du dehors lui fit du bien. L'ambiance du laboratoire était surchauffée et étouffante de sel.

Une fois seul, giflé par l'onde froide, il retrouva ses esprits. Les faits lui revenaient peu à peu. Il avait échoué à l'examen des Mages pour accéder au deuxième gyre, alors qu'il le méritait amplement. D'ailleurs, quelqu'un avait remarqué son talent, le mystérieux Ombre, puisqu'il l'avait envoyé auprès de la Professeure. Cette dernière était chargée de redonner à un cadavre tous ses souvenirs. Mais quel était l'intérêt ? Il fallait que le corps dans le sarcoquillage soit vivant !

Ström frémit en songeant à la personne enfermée dans son cercueil. Quel était l'intérêt de pratiquer une magie aussi difficile et dangereuse ? Et que venaient faire un Politicien et une Corallienne dans cette équation ? Tout cela le dépassait complètement.

Levant la tête, il constata qu'il avait dérivé sans s'en rendre compte, perdu dans ses pensées, jusqu'à un estaminet qui lui était familier. C'était celui où la classe de Mages aimait se rendre après les cours. Pris par un soudain besoin de familiarité, il entra dans l'établissement.

L'endroit ne possédait même pas de filtreurs à l'entrée. L'aquasphère était chargée de particules et d'animalcules. On voyait même des oursins postés dans les coins du plafond. Il y flottait une atmosphère d'alcool et de désespoir.

Si Ström était tenté par la Dérive, il n'avait aucun goût pour le vin de limande. Pourtant, il approcha du comptoir, tenu par une Marchande maigre et triste.

[Donne-moi une bulle de limande, pulsa-t-il.

Elle posa sur lui un regard précis, indiquant qu'elle le reconnaissait.

[Tu n'es pas un peu jeune pour ça, alevin ?

Il déposa sa dernière perle sur le comptoir.

[Laisse-moi tranquille, vieille folle.

[Et grossier avec ça, siffla la tenancière en secouant la tête. Ça ne t'a pas fait de bien d'arrêter l'académie.

Il fronça les sourcils, frappé au vif.

[Comment sais-tu ça ?

[Tes anciens camarades. Ils n'ont que ton histoire à la bouche. Non pas que ça m'intéresse… Mais ta copine parle fort.

[Ma copine ?

[Oui, l'Apprentie.

[Non, c'est moi, l'Apprenti.

[Ah, oui, se remémora soudain la tenancière. La Disciple !

Le cœur de Ström manqua un battement.

[Elle vient souvent ici ?

[Chaque marée. Sans faute. Souvent, elle passe au début du flux. Si tu attends un peu, tu ne devrais pas la manquer.

Le Mage rafla la bulle qu'on lui avait préparée et s'éloigna dans les profondeurs de l'établissement. Là, il se mit à siroter son vin en fixant la porte.

* * *

≈ Ström ? Ström ?

On lui secouait l'épaule. Il s'éveilla. Un peu de mucus flottait autour de sa bouche. Il s'était endormi à sa table, engourdi par le vin. Son regard trouble finit par fixer un visage souriant. Il reconnut la Disciple et son cœur fit un bond dans sa poitrine.

[Eh bien, tu fais la fête tout seul ? stridula-t-elle.

Il la contempla un moment avant de répondre. Il ne se souvenait pas qu'elle était aussi jolie avec les longs filaments tentaculaires qui s'élevaient en bouquets de son crâne, ses grands yeux jaunes et cette bouche ourlée.

À nouveau, il eut envie de pleurer.

[On ne peut pas dire que tu aies l'alcool joyeux, cliqueta la Disciple, décontenancée.

N'y tenant plus, il lui parla de l'expérience sur laquelle il travaillait, la visite de l'Ombre, le passage au Sanctuaire, l'attitude de la Professeure. Cela lui fit un bien fou de partager enfin ce qui lui était arrivé ces derniers mercaflux. Bien sûr, il conserva pour lui quelques

détails afin que sa camarade demeure incapable de nouer tous les fils.

Elle l'écouta sans rien dire, fascinée, ses yeux intelligents posés sur lui.

[Tu vis une aventure extraordinaire ! s'exclama-t-elle en baissant la voix. Je suis presque jalouse.

Il ne comprit pas bien ses précautions. Il n'y avait qu'eux dans l'estaminet. Même la Marchande était à moitié endormie derrière son comptoir.

[À côté de ce que tu vis, les cours de deuxième gyre sont particulièrement inintéressants. On s'est approchés du Sanctuaire mais on n'a pas eu le droit d'y pénétrer. C'était comment ?

[Merveilleux ! avoua Ström. Je me suis senti connecté à tout Abyss en même temps.

[Tu m'as espionnée ? minauda la Disciple.

Il sentit la chaleur monter dans ses bras.

[Non, je te promets ! Et puis, tu étais devant le Sanctuaire, ça n'aurait pas été intéressant.

[Oui, mais vous êtes restés longtemps là-bas. Presque tout le flux. Nous, on a dû repartir en cours de route. D'ailleurs, j'ai vu ta Professeure. Elle n'est pas mal pour son âge.

Ses bras brûlèrent. Il ne répondit pas.

[Sanctuaire ! s'exclama la Disciple. Tu couches avec elle ? Maintenant, je suis vraiment jalouse !

Il la regarda longuement, tandis qu'elle se détournait, gênée.

[Allez, comme si tu n'avais pas deviné…

Il tendit la main vers elle pour lui prendre le menton et, très doucement, la ramener vers lui. Les yeux de la Mage brillaient. Il l'embrassa, défaillant presque en sentant le contact de ses lèvres moelleuses sur les siennes.

[Ah ben, il vous aura fallu le temps ! s'exclama la Marchande depuis son comptoir.

[Je crois qu'il est l'heure de partir, fit la Disciple avec un sourire en coin.

* * *

Ils se rendirent dans la capsule qu'elle habitait, non loin de l'académie.

Là, ils firent l'amour.

< Alors ? demanda la Disciple, inquiète.

< C'était comme dans mes rêves, mentit-il.

Elle parut s'en contenter et sourit largement.

< C'est fou, tout ce qui nous arrive en ce moment, soupira-t-elle. Toi qui te fais recruter par un commanditaire mystérieux, le Roi qui disparaît…

Il tressaillit.

< Le Roi a disparu ?

Elle parut surprise de sa réaction.

< Eh bien, clignota-t-elle, on ne l'a plus vu depuis des mercaflux. Il y a eu de nombreuses rumeurs. On disait qu'il s'était blessé à la chasse. Et puis à l'entraînement avec sa fille. Maintenant, il paraît qu'il est mort…

< Mort ?

Une idée monta en lui, terrible, vertigineuse.

< Disciple !

< Tu peux m'appeler par mon innom maintenant : Limme.

< Ström, répondit-il distraitement. Mais, Limme, et si le corps qu'on avait confié à la Professeure… Non, ce serait trop énorme ! Et pourtant, tout concorde : l'Ombre semble disposer de moyens importants. La Professeure est une Mage puissante…

< Tu penses que les souvenirs que tu collectes…

< … appartiennent au Roi, acheva l'Apprenti.

Ils demeurèrent muets pendant plusieurs fluxiales, comme pour mesurer l'ampleur de cette découverte.

< Cela ne va pas, murmura Limme. Comment as-tu dit qu'il s'appelait ?

Il ne l'avait pas révélé mais, à présent, cela n'avait plus d'importance de dissimuler un tel détail.

< Méron. Rien à voir avec Estran.

< Enfin, tu ne penses pas que le Roi dévoilerait son véritable innom ! se moqua Limme. Il s'exposerait trop à la magie.

Ström dut s'avouer qu'il aimait ce moment de complicité. Cela n'avait rien à voir avec les longs silences de la Professeure, ponctués d'ordres et de récriminations. Il se sentait enfin à l'aise, serein.

Cependant, la tension le reprit aussitôt. Si vraiment Méron était le Roi, cela signifiait que sa mission était de la plus haute importance. Elle ne supporterait pas l'échec. Sans le Roi, Abyss serait livrée au kehd.

< Nous avons réuni tous les souvenirs créés par la Dérive au sujet de Méron. Mais la Professeure craint que ce ne soit pas assez. Cela ne permettrait sans doute pas de reconstituer toute la mémoire du Roi.

< Tu veux dire que tu travaillerais à récréer un nouveau Roi, identique à l'ancien ? songea Limme. Donc, les rumeurs seraient vraies.

< Tu oublies l'important, rétorqua sèchement Ström. Je dois trouver le moyen de compléter les souvenirs du Roi. Mais comment faire si l'on a épuisé tous les polypes existants ?

Le visage de la Disciple s'éclaira soudain.

< Et si l'on en créait de nouveaux ?

< Qu'est-ce que tu veux dire ?

< Je ne sais pas. On manque de polypes. Créons-en d'autres.

Il ouvrit la bouche, meurtri de ne pas y avoir pensé tout seul.

< Mais oui ! Il faudrait trouver des témoins de la vie de Méron et les plonger dans la Dérive. Ainsi, on aurait accès à de nouveaux souvenirs ! Tu es géniale !

Il se rhabilla en vitesse, piqua un baiser sur les lèvres de Limme et partit à toute allure.

[On se revoit bientôt ! pulsa-t-il.

CHAPITRE 30
MOIRE LA DRESSEUSE

MARNAGE

Qui détient le pouvoir ?

LES MAGES

C'est nous ! C'est la magie
Qui mène la cité. Nous régnons sans orgie,
Sans violence, sans rien. Nous sommes l'illusion
Que le Seigneur recherche en lui au plus profond
Et notre autorité ne doit rien à la force.
Le peuple est vain, il faut une ruse retorse
Pour le maintenir dans sa malsaine opinion.
Ne le détrompons pas et disons-lui : « Croyons !
Croyons dans le monarque et son génie parfait ! »
C'est le prix du pouvoir. C'est le prix de la paix.

Le Dramaturge, *La Tragédie de Marnage*,
acte III, scène 12

Moire se demandait encore comment elle avait accepté un tel contrat. Et pourtant, elle était là, à signer son recrutement auprès de la sénatrice, devant l'Assemblée Océanique du Sénat. L'encre se déposa sur la tablette de nacre et se fixa aussitôt dans la partie grattée par le stylet.

< Signez ici, clignota la Libératrice.

Avant de venir au Sénat, la Dresseuse était passée chez son père pour avertir la Maraîchère. Cette dernière avait accueilli la nouvelle avec circonspection. Il était certain à présent qu'un complot était en

marche contre Abyss. Cependant, Moire n'avait aucune idée des personnes à l'œuvre. La cité était en paix depuis des dizaines de gyres. Qui avait intérêt à bouleverser le fragile équilibre mis en place par le Roi ?

Et pourtant, quelqu'un s'en était pris au souverain, l'avait blessé, tué peut-être. Les Militaires de la Barrière de Corail étaient au courant. On avait rapatrié des Coralliens depuis la Frontière afin d'assurer la paix en ville ou bien pour appuyer un coup d'État ?

La Dresseuse enrageait de son impuissance. Elle espérait que le fait de pénétrer dans les arcanes du pouvoir allait lui permettre d'y voir plus clair et peut-être d'avertir les princesses de ce qui se tramait. C'était d'ailleurs la raison principale de son acceptation. On annonçait que les princesses, en tant que membres du Conseil royal, allaient se présenter au Sénat afin de saluer la nouvelle Ablégate. Ce serait un moyen de les approcher et de les entreprendre sur ce sujet.

La Libératrice eut l'un de ses rares sourires.

< C'est donc fait. Vous êtes officiellement ma garde du corps. Maintenant que vous êtes engagée contractuellement, je dois vous mettre au courant des menaces qui pèsent sur moi. Un message anonyme m'a annoncé qu'on en voulait à ma vie. Mais j'ai déjà été victime d'une tentative d'assassinat il y a de nombreux gyres. C'est ce médaillon qui m'a sauvée.

Elle montra le pendentif et sa double spirale.

< J'étais enseignante alors, brasilla-t-elle, dans un guyot éloigné. Je faisais la classe aux Alliés du coin. Des Coralliens ont fait irruption dans ma classe et ont tué tous mes élèves. J'ai été épargnée parce que l'un d'eux a aperçu ce bijou à mon cou. Il m'avait été offert par une élève. Le Militaire m'a tranché la main gauche. Celle que vous voyez n'est qu'un leurre magique.

Moire ne put s'empêcher de remarquer que sa « sœur Escholière » était revenue au vouvoiement. Cela ne la gêna pas. Au moins, leur statut respectif était clair. Ce qui éveillait son intérêt était la découverte du passé de la sénatrice.

< Pourquoi me dites-vous tout cela ? demanda-t-elle.

< Vous ne pourrez pas me protéger si vous ignorez ce qui me

menace. Et le contrat vous interdit de dévoiler le contenu de nos conversations pendant le temps de votre engagement. De toute façon, si la Lame m'a sauvée à l'époque, je me dois de lui accorder toute ma confiance auflud'hui.

< Savez-vous qui a essayé de vous tuer ?

< Non. Je menais une vie tranquille et retirée.

< Vos parents ?

< Je suis orpheline.

< C'est peut-être de là que cela vient…

La Libératrice croisa les bras.

< C'est aussi mon opinion. Je comptais me servir de ma fonction de sénatrice pour accéder aux Archives royales. Mais elles sont réservées aux plus hautes magistratures.

< D'où votre campagne pour devenir Ablégat ?

< Oui, mais j'ai échoué. Et je pense que cela a attiré l'attention sur moi.

< Quel est votre plan à présent ?

< Je veux accéder à une princesse lors de sa visite prochaine. Pas pour moi, mais pour cette histoire de sargasses empoisonnées. Cela me permettra de me rapprocher d'elle et, éventuellement, d'obtenir des passe-droits par la suite.

Un frisson remonta l'échine de la Dresseuse.

< Avec les rumeurs autour de la mort du Roi, cela va être difficile…

< Je suis sénatrice. Et candidate malheureuse au poste d'Ablégate. Cela devrait suffire.

Moire hésitait à confier ses soupçons à la Libératrice. Elle allait répondre quand quelqu'un pénétra dans la baignoire. C'était un Marchand assez gros, aux paupières lourdes, l'épaule droite ornée d'une ammonite. Il posa sur la Militaire un regard à la fois aimable et méfiant.

< Je vous présente l'Armateur, un collègue et un précieux collaborateur. Il a été d'une grande aide pour ma candidature.

< C'était un honneur, chatoya l'autre avec une modestie feinte.

Le Marchand lui déplut. Il avait un air faux et respirait la paresse.

< Les princesses sont là, annonça-t-il. Elles devraient passer par le couloir menant à la Chambre au Sénat.

< Allons-y, scintilla la Libératrice.

Les trois prirent la porte dérobée à l'arrière de la baignoire et descendirent dans un long boyau qui conduisait aux corridors. En cet instant, l'endroit était désert. Tout le monde était rassemblé dans l'Assemblée Océanique.

< Vous êtes certain de votre information ? s'enquit la sénatrice.

< Je la tiens de la Gardienne.

La Libératrice haussa un sourcil interrogateur mais ne dit rien. Moire observait en silence. Il se passait quelque chose entre les deux sénateurs. Son œil balaya les environs.

Mucus lui manquait. En quittant la maison paternelle, elle l'avait appelée, en vain. La murène aurait été très utile pour débusquer les agresseurs éventuels qui pouvaient se dissimuler dans les alcôves en bordure de couloir.

Soudain, elle ressentit un courant tiède sur son visage. Quelqu'un venait de surgir à l'autre bout du tunnel.

C'était même un cortège complet. Des Coralliens arrivaient en tête, suivis des deux princesses, lesquelles étaient encadrées de nombreux Politiciens, sans doute membres du Conseil royal.

La Dresseuse se raidit. Ses réflexes de Militaire lui revinrent aussitôt.

< Ne bougez pas, dit-elle. Sinon, l'escorte vous arrêtera. Ne faites aucun geste brusque, contentez-vous de parler.

L'Armateur se le tint pour dit. Il flotta tranquillement, les mains dans le dos. La Libératrice, elle, trépignait. Elle brûlait manifestement de s'élancer vers l'une des princesses. Moire se prépara à intervenir.

Le groupe avançait toujours. La Bourrelle gardait la tête baissée, les yeux fixés sur le sol, plongée dans de sombres réflexions. Le visage de l'Hôtesse était tendu mais d'un abord bien plus ouvert.

Elles arrivèrent presque à la hauteur du trio.

[Princesse, pulsa la sénatrice. J'aimerais vous parler de la maladie des sargasses qui risque de compromettre l'équilibre alimentaire d'Abyss.

[Je n'ai pas le temps, siffla l'Hôtesse avec un vague sourire.

La Libératrice voulut s'avancer mais Moire la retint en voyant un éclat menaçant briller dans l'œil d'un des Coralliens. Elle secoua la tête.

La troupe poursuivit son chemin. Elle allait virer au bout du couloir quand la Dresseuse fut prise d'une brusque inspiration.

[Il y a un complot contre Abyss ! craqueta-t-elle.

Les mouvements s'interrompirent. Tous les regards se tournèrent vers la Militaire, à l'exception notable de la Bourrelle qui poursuivit sa route, bientôt rejointe par son escorte. L'Hôtesse s'arrêta, curieuse. Elle fit signe à ses Conseillers d'avancer.

< Je vous rejoindrai.

Ils s'éloignèrent. Les deux Coralliens, eux, demeurèrent. La princesse invita Moire à approcher. Celle-ci, la gorge nouée, s'avança. Elle sentait la Libératrice qui lui tenait la caude.

< Faites vite, déclara la fille du Roi, j'ai peu de temps.

< Un complot se prépare contre vous, princesse.

< Vous l'avez déjà dit. Qui ? Pourquoi ? Comment ?

< Je l'ignore. Mais la mort du Roi…

< Mon père va très bien, chatoya l'Hôtesse avec un air glacial.

< Il n'a pas été blessé ? s'étonna Moire.

< Une égratignure, éluda la princesse. Il sera très bientôt là pour vous rassurer lui-même. Alors, ce complot ?

La Dresseuse ne savait comment procéder. La présence des deux Coralliens l'empêchait d'en dire davantage.

< Si je pouvais…

La Libératrice ne lui laissa pas le temps de poursuivre.

[Nous pensons que la maladie des sargasses est une tentative de déstabiliser nos institutions, siffla-t-elle.

L'Hôtesse plissa les yeux, un masque impénétrable sur le visage.

< Avez-vous des preuves de ce que vous avancez ? étincela-t-elle.

< Pas encore mais…

< Revenez me voir quand vous en aurez.

Sur ces mots, la princesse se détourna et poursuivit sa route dans le couloir. Sa longue robe disparut bientôt au détour du corridor.

< Qu'est-ce qui vous a pris ? demanda la sénatrice.

L'Armateur n'avait pas bougé, il flottait toujours comme si rien ne s'était passé.

< Vous vouliez l'arrêter, non ? Elle s'est arrêtée.

< Vous nous faites passer pour des amateurs. On ne va pas dénoncer un complot sans preuves ni même de théorie à proposer !

Moire était consciente de son erreur. Elle avait cru tenir une occasion de prévenir les princesses. Cela n'était pas entièrement un échec. Au moins, l'Hôtesse avait reçu l'information.

[Vous m'écoutez ? cliqua la Libératrice. Ne me refaites plus jamais un coup pareil. Vous n'êtes plus sur la Barrière de Corail à bavarder avec des murènes. Vous êtes au cœur du Sénat désormais. Laissez la parole à ceux qui la maîtrisent.

Et elle quitta le couloir à son tour. L'Armateur la suivit docilement.

CHAPITRE 31
SALYNE LA MARAÎCHÈRE

MARNAGE
Qui détient le pouvoir ?

LES POLITICIENS
Tu connais la réponse.
Le pouvoir n'est jamais un décret qu'on prononce,
Pas une interdiction lancée depuis le haut,
Ou le centre, ou le bas. Ce n'est pas qu'un mot,
Une règle, c'est un véritable archipel
Coordonné, global, hiérarchique et formel
Où chacun se surveille, où chacun se contrôle.
Qui coordonne tout ? Qui arrange les rôles ?
Nous, les Politiciens, sommes la stratégie,
Ordonnant les rapports que personne ne fuit.

Le Dramaturge, *La Tragédie de Marnage*,
acte III, scène 12

La Maraîchère ne dormait pas. Elle entendait la vibration des branchies du père de la Militaire dans la pièce d'à côté. Mais ce n'était pas ce qui la tenait éveillée. La colère était revenue, grave, vibrante, profonde.

Quand elle fermait les paupières, elle revoyait les Cultivateurs comme elle, penchés sur leur labeur, le dos cassé, les articulations noueuses et enflammées, les muscles las.

Certains étaient parfois emportés par la charrue car les lamantins

ignoraient quand il fallait s'arrêter. Un pied pris sous le soc et le membre était tranché. Souvent, les Mages médecins étaient trop éloignés pour sauver le blessé. Ils préféraient se concentrer sur leurs pharillons.

On mourait dans les champs. Et le sang se mêlait aux pousses de sargasses, les algues s'en nourrissaient sans doute et leur couleur brune, c'était celle du sang.

Pourtant, il y avait une beauté à fendre l'argile avec le coutre, à la trancher au moyen du soc, tandis que le versoir retournait la bande de sédiments, révélant une vie grouillante que la rasette avait réveillée un peu plus tôt. Et les pas s'empressaient dans cette boue soulevée où l'eau se teintait de rouge. Les silhouettes trapues s'extirpaient du nuage ainsi que des géants émergeant des fumées volcaniques. Ceux-là se relevaient quand ils tombaient parfois.

Avec obstination, ils traçaient leur sillon en refendant quand ils atteignaient la fourrière et qu'ils tournaient en dessinant les enrayures. Ils inscrivaient en une spirale aplatie le poème éternel d'Abyss, ces vers discontinus, orgueilleux et souffrants. Sans mots, ils disaient la peine au travail mais aussi la fierté de remplir les ventres. Car tout partait de là. Les épopées que l'on chantait n'étaient rien sans le labour, les semailles, les moissons. Les bouches vides se taisaient.

Cependant, chacun feignait de l'oublier. On opprimait les Cultivateurs, on les reléguait en bordure de cité, on les y oubliait. Et quand, par trop d'humiliation, ces derniers protestaient, qu'ils redressaient la tête, ne courbaient plus le dos, alors on envoyait sur eux les Militaires pour briser la révolte.

Mais c'en était assez !

Salyne tressaillit dans le reflux tranquille. Elle se glissa sans bruit dans les filtreurs qui scintillèrent à peine. Elle ignorait encore où elle allait mais elle ne pouvait rester sans rien faire. Ses semblables là-bas, proches de la Séchure, lui avaient accordé leur confiance. Ils se reposaient sur elle, sur sa parole.

Elle glissa dans les venelles vides en direction des bureaux de la jurande. Au milieu du triangle formé par la Caserne, la Tour close et la Cité miroir, elle reconnut les colonnades du bâtiment.

Les portes en étaient encore fermées. Elle frappa de toutes ses forces contre les battants. Un vacarme terrible monta dans l'édifice, l'écho étant si fort qu'on le percevait au-dehors.

Enfin, après de longues fluxiales à se déchirer la peau des mains sur les sculptures du battant, le portail s'entrebâilla en grinçant. Un Seigneur Marchand ouvrit, les yeux hébétés de sommeil.

[Qu'est-ce que…

Salyne ne répondit pas et se glissa à l'intérieur. Elle alla trouver le bureau de la jurande nourricière. Son interlocuteur de la première fois était là, rangeant avec componction ses notes sur les tablettes de nacre. Les coquillages de sa robe cliquetaient à chaque mouvement.

Il leva la tête à son arrivée.

[Vous ? siffla-t-il. Encore ?

[Encore moi, craqueta-t-elle. Et je ne partirai pas avant d'avoir obtenu une réponse.

Le Marchand lui jeta un regard condescendant.

[Mais vous l'avez obtenue…

Salyne frappa du poing sur la table.

[Cela suffit ! Je suis allée voir les princesses. J'ai tenté de transmettre mon message. On m'a enlevée pour me faire taire !

L'autre déglutit avec difficulté.

< Ce sont des accusations très graves, dit-il en weyd'wehr pour plus de discrétion.

Elle ne le suivit pas sur ce terrain.

[Je n'accuse personne, siffla-t-elle. Je rapporte des faits. Quelqu'un a intérêt à ce que la nouvelle du swordó ne s'ébruite pas. Et je pense que c'est en lien, d'une manière ou d'une autre, avec les rumeurs concernant le Roi.

Elle laissa passer une fluxiale pour que son propos infuse dans la conscience de son interlocuteur. Celui-ci ouvrit une bouche stupéfaite. Il était manifestement dépassé par la situation.

[Je dois parler aux responsables de la jurande. Tout de suite.

[Mais… mais… balbutia le Marchand, il faut du temps pour les réunir…

[Je veux les voir au reflux. Nous sommes peut-être devant la pire

crise alimentaire qu'Abyss ait connue !

[Je vais voir ce que je peux faire…

Le Seigneur rassembla ses notes et quitta la pièce. Bientôt, on entendit sa voix aigrelette résonner dans le bâtiment. Il lançait des ordres. Salyne fut soulagée d'être enfin prise au sérieux. Elle se laissa flotter, épuisée par son effort.

Après un moment, le Marchand revint.

[J'ai envoyé des Alliés chercher les responsables. Ils seront là pour le reflux.

[Très bien, très bien, marmonna Salyne. Y a-t-il un endroit où je puisse dormir ?

Un peu décontenancé par la demande, l'autre réagit rapidement.

[Bien sûr. Nous avons des bureaux inoccupés. Vous pourrez vous y reposer en attendant la réunion.

* * *

[Netune ? Ils sont là.

Salyne ouvrit un œil. Elle avait dormi sans interruption, d'un sommeil lourd et profond. C'était la première fois qu'elle s'assoupissait depuis plusieurs marées. Engourdie, elle se redressa. Elle aurait bien aimé prendre le temps de peaufiner ce qu'elle allait dire aux représentants de la jurande. Il était trop tard pour cela.

Elle suivit le Marchand qui la guida dans les grands couloirs jusqu'à une salle imposante. La Maraîchère eut un mouvement de recul avant d'entrer.

L'amphithéâtre était plein. Il y avait des Seigneurs de toutes les Guildes et les rangs étaient particulièrement bariolés. Elle remarqua aussitôt les visages fermés de l'auditoire. Ils étaient venus mais ils étaient sceptiques et mécontents.

Intimidée, presque craintive, Salyne pénétra dans la salle. Les regards se posèrent sur elle. À son côté, elle sentait le Marchand tout prêt à l'abandonner en cas de revers. Une forme d'hostilité méprisante l'enveloppa.

Ils semblaient dire : « Quelle est cette petite Cultivatrice venue de la

Séchure ? Que peut-elle avoir à raconter ? »

— Netuns, netunes, s'il vous plaît, dit le Marchand. Je suis le Secrétaire. Je vous ai convoqués auflud'hui pour une raison bien précise et urgente. Mais je laisse la parole à ma collègue, adjointe au délégué de la jurande pour la région de la Séchure.

[Adjointe ! ricana un spectateur.

Salyne demeura muette face à ce parterre d'yeux globuleux qui ressemblaient à l'extrémité des vers tubicoles. Sa gorge se serra.

[Netuns, netunes, cliqueta-t-elle d'une petite voix.

[Plus fort !

Elle se tut, interdite.

[Elle nous fait perdre notre temps !

Une nouvelle colère s'empara d'elle. Ses bras lui parurent flamber.

— C'est vous qui me faites perdre mon temps ! hurla-t-elle. Depuis que je suis arrivée en Abyss, personne ne m'écoute ! Vous me méprisez comme on méprise souvent les Cultivateurs ! Et pourtant, j'apporte des nouvelles importantes : les sargasses sont malades auprès de la Séchure. Une sorte de coloration noire, le swordó, attaque les algues et les rend immangeables, toxiques peut-être.

— Et quelles preuves avez-vous ? demanda un Mage.

— Ma parole ne suffit donc pas ?

L'autre roula des yeux.

— Si vous saviez le nombre de Cultivateurs qui viennent se plaindre de maladies inexistantes parmi leurs cultures. C'est pour eux le moyen de justifier leur manque de rendement. Cela couvre leur paresse.

— Leur paresse ?

Des voix s'élevèrent et des disputes s'engagèrent entre les participants. Le ton monta très rapidement. Salyne n'en revenait pas. Elle pensait que les jurandiers seraient unis, solidaires. Et pourtant, ils ne cessaient de se renvoyer les mêmes accusations guildardes. Chacun dénigrait le travail de l'autre, se drapant dans sa propre identité.

Tout près d'elle, Salyne vit deux Seigneures en venir aux mains sur des questions de partage des richesses. C'était une catastrophe. On ne s'écoutait plus.

— Mes amis ! lança une voix forte.

C'était un Cultivateur du troisième rang, un grand Seigneur, long et anguleux, qui s'appuyait sur un bâton et dominait les autres de sa haute taille. Les cornes sur son crâne lui faisaient comme une couronne.

Le calme revint peu à peu dans l'assemblée.

< C'est le Meunier, brasillaient certains en se poussant du coude.

Ledit Meunier s'assura que les derniers chuchotements se taisaient avant de déclarer :

— Nous n'avons pas encore écouté entièrement la Maraîchère. Netune, avez-vous quelque preuve à nous donner au sujet de ce que vous avancez ?

— Non, répondit-elle. Les algues pourrissent sur pied et les anguilles deviennent folles. Je n'en ai pas pris avec moi. Le voyage était long et les échantillons se seraient pulvérisés.

[Comme c'est pratique ! siffla une voix.

[On se moque de nous !

[Partons d'ici ! Mon époux m'attend.

[Peut-être pas tant que ça, ne rentre pas trop tôt !

Des rires s'élevèrent. Salyne sentit les larmes lui monter aux yeux. Ce n'était pourtant pas le moment de pleurer. On allait la mépriser encore davantage si elle perdait le contrôle d'elle-même. Si seulement elle avait pu mieux préparer son intervention ! Elle avait été naïve de penser qu'on la croirait sur parole.

Déjà, les jurandiers s'en allaient en bavardant. Leurs inimitiés de Guildes semblaient s'être évanouies. Ils s'associaient pour se moquer de la petite adjointe qui les avait dérangés pour rien.

— Attendez ! s'écria-t-elle soudain.

Elle fouilla dans son habit et en sortit un fragment qu'elle envoya au Meunier. Le morceau traversa l'aquasphère jusqu'à la main du grand Cultivateur. Il l'attrapa et l'examina.

— Arrêtez ! s'exclama-t-il. Arrêtez !

Les personnes qui quittaient la salle se figèrent soudain, alarmées par son ton impérieux. Le Meunier tenait le morceau de bouquet contaminé. Précautionneusement, il le transmit à son voisin, qui, après un coup d'œil horrifié, le passa derrière lui. La consternation doucha

l'auditoire.

— Il y a eu une affaire dans un guyot où des bouquets empoisonnés ont rendu malade le village, dit un Militaire. C'était peut-être ça !

Le Meunier se tourna vers Salyne. Il attendait qu'elle reprenne la parole.

— Peut-être, répéta-t-elle. J'ai reçu ce bouquet en Abyss. À la Séchure, nous avons détruit ou écarté tous les plants malades de nos livraisons. Cela veut dire que ce bouquet contaminé vient d'ailleurs.

Elle conclut gravement :

— Personne n'est à l'abri du swordó.

CHAPITRE 32
NOURRAIN L'ARMATEUR

> Comment j'ai vaincu le Nécrocampe ? Ce n'est pas la bonne question. Il faut se demander : comment le Nécrocampe nous a-t-il vaincus ? En réalité, nous le savons tous. Le Nécrocampe et son Culte du Kraken sont parvenus à s'infiltrer dans notre cité en jouant sur nos divisions. Nous sortions de la Guerre des Guildes. La rancœur et le ressentiment étaient tenaces. C'est dans ces interstices que l'ennemi a pu s'infiltrer. Le Nécrocampe, c'est la guerre de chacun contre chacun. Et si je n'avais pas su unifier les Guildes, réunir les citoyens, associer Seigneurs et Alliés, le Nécrocampe ne serait pas un dessin sur la coupole qui nous abrite. Il serait en train de parler à ma place.
>
> Discours du Roi Estran

L'Armateur était déchiré. Lui qui avait toujours mis un point d'honneur à ne prendre aucun engagement, à ne s'inscrire dans aucun camp, à ne s'affilier à aucune faction, il se retrouvait écartelé entre trois partis.

Il y avait d'abord l'Ombre qui l'avait sauvé des Geôles et lui avait soutiré sa participation à une entreprise d'espionnage. Ensuite venait la Libératrice qui l'avait pris sous sa nageoire et lui avait enfin offert la considération qu'il cherchait depuis toujours. Quant au troisième parti, la Gardienne, la nouvelle Ablégate, elle possédait le pouvoir de lui assurer un avenir tranquille au sein du Sénat.

Quel était le bon choix ?

Fallait-il rester dans les coulisses et bénéficier de la protection des ténèbres ? Valait-il mieux s'en remettre aux autorités en place et laver son nom en bonne et due forme ? Mais il avait goûté, rien qu'un instant, à la saveur du bien commun, de l'utilité publique. Il avait vibré, le temps d'une fluxiale. Il y avait cru, à cette Libératrice prônant la liberté pour les Gwehrs, ou plutôt les Alliés. Elle n'aimait pas ce mot-là. Cela s'était joué à peu de choses. Ils avaient presque réussi.

Ils étaient parvenus néanmoins, quand il y réfléchissait, à faire passer ce décret qui assurait une protection accrue des Alliés. En quelques mercaflux, la sénatrice avait obtenu davantage que près de dix gyres de négociations infructueuses entre la Chambre, le Sénat et le Parlement. Ils avaient bien failli entamer leur mandat par un coup de maître.

À présent, la Libératrice était celle qui avait échoué. Beaucoup de sénateurs ne voulaient plus avoir affaire avec elle. Le sale coup de la Gardienne avait eu des conséquences dramatiques. En tout état de cause, Nourrain ne pouvait demeurer auprès de cette perdante qui serait la moins à même de le protéger.

Immobile dans sa baignoire, il songea longtemps, cherchant le Gher'néhu en lui et ne le trouvant pas. Il restait troublé. Même dans les Geôles, il n'avait pas affronté un tel cas de conscience. L'ammonite, sur son épaule, avait attendu patiemment et finit par s'inquiéter.

{ Tout va bien ? demanda-t-elle en geus'wehr pour ne pas le brusquer.

Il capta son message au loin, perdu dans ses pensées. Comme il ne répondait pas, l'Allié passa à la plekh'wehr.

≈ Tout va bien ?

≈ Oui, oui, Élédone, le caressa-t-il.

Il employait rarement son innom. Contrairement aux autres coquillages, il l'avait baptisé d'un nom de Seigneur. C'était contraire à toutes les bienséances. Mais Élédone l'avait accompagné depuis son enfance, faisant office à la fois de nourrice et de valet. Il ne se voyait pas l'appeler Coquille ou Aragonite.

En cet instant, il se dit que c'était peut-être à cause d'Élédone qu'il

avait été aussi touché par le discours de la Libératrice. Il n'était qu'un grand sentimental.

Son père l'avait toujours su. Il avait cherché à endurcir ce fils trop sensible par toutes les manipulations qu'il connaissait, ne parvenant qu'à le faire grossir et se caparaçonner de gras pour moins sentir les coups, d'où qu'ils vinssent. Voilà pourquoi Nourrain cherchait vainement, obstinément, à atteindre le Gher'néhu.

Soudain, il s'ébroua.

≈ Qu'y a-t-il ?

≈ J'ai pris ma décision.

Il glissa lentement hors de sa baignoire et se dirigea vers celle de la Gardienne. Quand il parvint dans les étages, il repéra les filtreurs et les effleura de ses gros doigts. Le rideau s'alluma aussitôt d'une couleur d'accueil. Il pouvait entrer.

Il se faufila entre les filaments. La Gardienne était là, consultant des empilements de tablettes de nacre. Elle leva à peine les yeux à son arrivée.

< Où étiez-vous ? brasilla-t-elle. Je pensais que vous ne viendriez plus…

[Je réfléchissais à notre problème, répondit-il en kan'wehr.

< Tenez-vous-en à la weyd'wehr, le tança-t-elle sèchement. Êtes-vous parvenu à une conclusion intéressante ?

Nourrain trouvait étrange de communiquer par signaux lumineux et gestes avec quelqu'un qui ne semblait pas vous regarder le moins du monde. Il consentit pourtant à ce qu'on lui avait demandé.

< Je voudrais savoir si le swordó a été repéré par le passé. Ainsi, nous pourrions nous inspirer des solutions trouvées à l'époque, clignota-t-il.

Cette fois, les doigts effilés de la Gardienne lâchèrent les tablettes et vinrent resserrer l'étole sur sa poitrine. L'Armateur avait compris que c'était chez elle un signe positif. En revanche, quand elle en croisait nerveusement les deux pans, il fallait s'attendre à quelque réaction désagréable.

< Bonne idée, approuva-t-elle. Pour cela, vous aurez besoin d'accéder aux Archives.

Elle lui tendit un sceau-cylindre.

< Tenez. Cela vous permettra d'en franchir les portes.

Il prit le treud en main, surpris par son poids. Ses mains repérèrent des signes inconnus. Il lui fallut regarder pour reconnaître de très anciens glyphes, d'ordinaire utilisés pour inscrire les stances de l'Hymne abyssin.

< Je vous remercie, Ablégate, s'inclina-t-il. J'aurai sans doute besoin de temps pour fouiller dans les montagnes de documents.

< Je vous donne un mercaflux pour m'apporter des résultats.

C'était plus qu'il n'osait espérer. Le sujet était suffisamment grave pour qu'on essaie de le traiter en profondeur. Il se retira avec lenteur et quitta la baignoire.

Là, il descendit vers les vomitoires de l'Assemblée, passant sous la coupole et le regard sombre du Nécrocampe avec sa gueule énorme et bardée de dents. Il nagea avec sa lenteur habituelle vers les couloirs du Sénat. Puis il remonta dans les passages dérobés qui menaient à l'arrière des baignoires.

≈ Ce n'est pas le chemin des Archives, frétilla Élédone.

Il feignit de ne pas avoir compris. L'Armateur évoluait avec prudence car tout le monde avait des yeux, ici. Il arriva au niveau de la porte qu'il cherchait. C'était une simple valve tout à fait hermétique. Elle avait dû être retirée à un tridacna géant. L'Allié devait être encore vivant au moment du prélèvement. Nourrain frissonna. Il n'aimait pas emprunter cet accès. Élédone non plus. Ses pointes émoussées de chitine s'accrochèrent aux muscles valvaires comme un fait exprès.

Enfin, il déboucha dans la baignoire de la sénatrice. Elle n'était pas là. Tant mieux. Ce serait plus simple.

Les sénateurs possédaient tous des réserves de cire fabriquée à partir d'ambre gris. On pouvait y appliquer les sceaux pour authentifier certains messages et signatures. Il roula soigneusement le treud sur la masse molle. Aussitôt, les motifs se dessinèrent sur la surface. Il y avait une certaine beauté dans ces glyphes anciens où se mêlaient des signes abstraits et des dessins stylisés.

Élédone ne dit rien pendant toute la durée du processus. Il n'ajouta

rien non plus quand Nourrain quitta la baignoire.

Le cœur du Seigneur battait à tout rompre dans sa poitrine. À présent, il ne pouvait plus revenir en arrière. Il fuyait, c'était décidé. Son plan originel n'était pas si mauvais, finalement. Cette fois, il avait mis toutes les chances de son côté. En revenant chez lui, il avait pris sa bourse de perles, soutien indispensable pour un long voyage incognito. Il détenait également le sceau-cylindre qui lui ouvrirait toutes les portes.

Au passage, il en avait offert le modèle à la Libératrice. Elle saurait l'utiliser à bon escient. En outre, elle pourrait aisément faire disparaître l'impression dans l'ambre.

≈ C'est ainsi que tu résous ton dilemme ? le caressa alors Élédone. Par la fuite ?

≈ Je n'ai pas trouvé de meilleure solution, le frôla-t-il. Personne n'aura plus d'emprise sur moi. Je ne me bats pas, je ne me soumets pas. Je m'échappe. Tu sais bien que j'ai procédé de cette manière avec mon père depuis le début. Tu étais là.

≈ Si tu penses prendre la bonne décision, pourquoi ton cœur s'affole-t-il autant ?

≈ Je voudrais t'y voir à être traqué ! Et depuis quand joues-tu ma conscience ?

≈ Depuis toujours, Nourrain. Depuis toujours…

Cette discussion lui changeait les idées et lui permettait de ne pas bondir à chaque fois qu'il croisait quelqu'un. L'Armateur se demandait encore comment il avait pu accepter une mission d'espionnage qui était clairement hors de sa portée. Il croyait entendre la voix de son père.

— Tu as raison de fuir, mon fils. C'est la meilleure chose à faire. Tu as cru que tu pourrais être un sénateur mais c'est réservé à des gens qui ont plus de cran que toi, ou même simplement plus de dispositions générales. Toi, tu n'as aucun talent. Ce n'est pas ta faute. C'est moi qui n'ai pas su t'inculquer la jugeote qui te manquait. Tu tiens de ta mère. C'est sa faiblesse que je retrouve en toi. Je n'aurais pas dû te garder. J'aurais dû te renvoyer avec elle. Mais je vieillissais. Il me fallait un héritier, quel qu'il soit. J'ai pris cette décision par désespoir.

— Vous le regrettez, père ?

— Oui, répondait la voix dans sa tête. Quand je te vois fuir, salir mon nom. Oui, je le regrette.

— Je m'en doutais, père. Mais vous n'avez pas eu besoin de moi pour salir notre nom.

Tout en devisant avec son fantôme, il sentait Élédone qui lui adressait des messages olfactifs.

{ Tu es aimé, Nourrain, embaumait l'Allié. Tu es aimé.

Mais il ne parvenait pas à le croire.

* * *

L'Armateur arriva sans encombre aux Quais de chargement.

Une fois encore, il retrouva le fourmillement familier des docks avec un sentiment de plaisir. La beauté terrible des travailleurs cassés sous leurs caisses, ces muscles secs, nerveux, tressaillants, ces parfums d'épices et de sargasses, tout cela l'enivrait.

Il se dirigea vers la cahute de la Logisticienne dont la position élevée lui donnait vue sur les longues jetées de granite. La Marchande n'était pas là auflud'hui. C'était tant mieux. Il présenta son sceau à son remplaçant sans un mot.

Le Seigneur, un Marchand étrangement maigre et osseux, déroula le treud sur le sable qui tapissait sa cahute. Il lut le résultat, concentré.

< Que puis-je pour vous, Ablégat ? clignota-t-il.

< Le premier chargement qui part. Je veux l'inspecter.

L'autre ouvrit un œil étonné sans pour autant protester. Il baissa le regard sur ses notes de nacre, consulta quelques tablettes avant de répondre :

< La Tortue-Vieille vient d'être chargée. Elle est au quai 27.

Nourrain partit sans un merci. Il trouvait que c'était bien digne d'un Ablégat.

D'un coup de caude, il descendit vers les souterrains. À nouveau, il sentit son cœur s'affoler. C'était à cette étape qu'il avait été rattrapé par l'Ombre la dernière fois.

Il s'enfonça dans les boyaux larges et tortueux, encombrés de

dockers qui transportaient les pavés de tégument. Ils le frôlaient sans effort, le voyant à peine, dans un ballet digne des Delphines.

L'Armateur poursuivit sa route.

Il arriva au quai 27.

Une énorme tortue était attelée tout au bout. Des marins chargeaient les filets qui pendaient sur ses flancs et son ventre. Sur la carapace, on avait fixé des capsules pour accueillir des voyageurs ainsi que l'équipage. Nourrain ne se réjouissait guère de devoir habiter dans cet espace exigu pendant la durée du voyage. Il n'avait même pas demandé la destination de la Tortue-Vieille. De toute façon, il changerait de vaisseau en cours de route pour perdre ses poursuivants.

Il allait s'approcher, sceau-cylindre en main, quand il remarqua un fait étrange. L'un des débardeurs possédait un tatouage sur l'épaule. Il avait une forme de gueule ouverte et garnie de dents. C'était exactement le même que celui d'un autre docker aperçu la dernière fois.

Quand il leva les yeux vers son visage, Nourrain reconnut les traits durs du marin. Pourtant, il ne travaillait plus sur le même navire. Comment se nommait l'ancien, déjà ?

Il n'eut pas le loisir de se le rappeler. Une pointe s'enfonça dans son flanc et le força à penser à autre chose.

CHAPITRE 33
ZÉE LA LIBÉRATRICE

> Tout condamné à mort sera soumis au supplice de l'évagination.
> Il sera attaché à un groupe de murènes qui le tireront en vatséguissant. Le brusque changement de pression fera ressortir ses organes par la bouche, entraînant la mort.
> S'il arrivait que ledit condamné survive à ce supplice, il serait alors considéré comme mort aux yeux de la loi et totalement amnistié de ses crimes.
>
> Constitution d'Abyss, article 52

< Où est l'Armateur ? brasilla la Libératrice.

Sa garde du corps haussa les épaules, indifférente. La Dresseuse ne semblait pas porter le Marchand dans son cœur. Elle devait encore en être à la première impression qu'il faisait sur les gens, celle d'un être au mieux velléitaire, au pire malfaisant.

La sénatrice s'inquiétait pourtant de son absence. Il avait disparu peu de temps après le fiasco de la rencontre avec la princesse. Lui-même ne paraissait guère apprécier Moire. Mais au lieu de profiter de l'aubaine pour débiner la Militaire, il s'était dissous comme du sel dans l'eau.

Zée soupira. Cela ne lui disait rien qui vaille. Tout semblait s'effondrer depuis son échec à l'élection d'Ablégat. La Gardienne l'avait possédée et écarté d'elle tous ses appuis potentiels. Depuis deux marées, elle ne parvenait même plus à prendre contact avec Bec. Les Alliés ne répondaient pas à ses questions. Le Questeur lui-même lui tournait le dos. Elle l'avait surpris devisant tranquillement avec sa

rivale.

Malheureusement, ces événements ne l'avaient pas rapprochée du Trésorier, l'autre candidat malheureux. Elle aurait au moins pu former une alliance avec lui afin de se protéger. Il n'avait pas souhaité la recevoir. Pas plus que le Diplomate. Mais le parlementaire devait être un partenaire de longue date de la Gardienne.

La nouvelle Ablégate avait bien manœuvré. Elle avait parfaitement circonvenu Zée et cette dernière se retrouvait isolée, à la fois au sein du Sénat, au sein de la Chambre et du Parlement. Tout ce qu'elle avait bâti depuis son arrivée s'écroulait autour d'elle.

Voilà pourquoi elle avait besoin de l'Armateur ! Mais il persistait à rester introuvable.

Elle entra dans sa baignoire, en proie à une grande agitation intérieure. Elle s'efforçait de n'en rien montrer mais l'accablement la guettait. Jamais elle ne parviendrait à pénétrer dans les Archives royales et à découvrir qui avait tenté de l'assassiner, qui était responsable du massacre de sa classe. Elle avait beau essayer de se consoler en songeant que le décret sur la protection des Alliés avait été voté, rien ne parvenait à l'apaiser. Elle fouettait l'eau de sa caude, lissant le sable qui couvrait le fond de sa baignoire.

La Dresseuse l'observait, apparemment indifférente. C'était une Seigneure de devoir. En cet instant, elle se contentait de surveiller les alentours, tous sens aux aguets. Pourtant, Zée décelait chez elle un certain détachement. La Militaire observait le monde de loin, froidement, sans affect. Elle ressemblait à la spectatrice ennuyée d'un mauvais geus'seh. Rien n'était à même de percer la carapace qui lui couvrait le cœur.

Son intervention auprès de la princesse l'avait d'autant plus surprise qu'elle croyait la Militaire indifférente à tout. Or, si elle avait agi inconsidérément, Moire avait aussi montré là qu'elle se sentait concernée par les événements. Elle voulait dire à l'Hôtesse que quelque chose se tramait dans l'ombre.

La sénatrice formait des cercles dans sa baignoire, incapable de s'arrêter. Soudain, la Dresseuse lui saisit le bras.

< Attendez, clignota-t-elle.

Zée interrompit sa ronde, stupéfaite que l'on ose porter la main sur elle. Elle se dégagea brutalement.

< Ne vous avisez jamais de recommencer ces familiarités en public ! Décidément, vous avez du mal à tenir votre rang…

< Regardez, scintilla simplement la garde du corps.

Elle gardait les yeux baissés sur le bureau. Zée suivit son regard, d'abord furieuse, puis incrédule. Un message avait été tracé sur son bloc d'ambre gris !

Elle se pencha avec précaution avant de comprendre qu'elle ne saisissait pas un mot de ce qui était inscrit. En outre, les glyphes étaient bien trop précis pour avoir été gravés à la main. On avait utilisé un treud !

Cela expliquait l'archaïsme de la langue. Cependant, au milieu de dessins si naïfs qu'ils en devenaient indéchiffrables, elle reconnut l'ancien mot qui désignait l'Ablégat. C'était son sceau-cylindre que l'on distinguait là.

< Ne touchez à rien, s'enlumina-t-elle.

Zée réfléchit à vive allure. Que faisait ce message sur sa réserve de cire ?

< C'est une menace ? demanda la Militaire.

< Non. Quelqu'un a imprimé le treud de l'Ablégate.

< On se moque de vous ?

< Pourquoi se donner tout ce mal quand on peut me cracher son mépris au visage ? Et puis, je vous rappelle que l'on essaie de me tuer. Le stade des moqueries est dépassé depuis longtemps.

La Dresseuse songea.

< C'est peut-être un moyen de vous compromettre. On pourrait vous accuser d'avoir volé le sceau-cylindre de la magistrate.

< C'est vrai. Mais, si l'on avait voulu me mettre en difficulté, on aurait déposé le véritable objet. J'aurais eu bien du mal à m'en débarrasser. Là, il suffit de malaxer le bloc et tout s'efface…

Les pensées continuaient de s'entrechoquer dans la tête de la sénatrice. La garde du corps se taisait, respectant son effort.

< Cela paraît idiot mais je crois qu'on a voulu m'aider…

< Vous aider ? Mais comment ?

< Le treud de l'Ablégate m'ouvrirait toutes les portes.

< Mais qui alors ?

< L'Armateur. Il vient de disparaître. Ce n'est pas un hasard.

La Dresseuse eut une moue sceptique.

< Je ne vois pas comment vous allez pouvoir utiliser ce dessin pour…

La Libératrice ne répondit pas. Au moyen d'une lame, elle se contenta de découper la partie supérieure du fragment d'ambre pour en détacher une simple crêpe, avant de l'enrouler avec soin, l'empreinte vers l'intérieur.

< Et voilà.

< Et maintenant ? chatoya Moire.

< Je connais quelqu'un qui va nous aider…

* * *

Les deux Seigneures se faufilèrent jusqu'à la sortie de l'Assemblée. Sans un mot, elles suivirent les artères de la cité, avant de s'engouffrer dans les venelles, longeant les maisons aux allures de ganglions nerveux.

Le trajet fut long. Zée sentait sa main tenir le rouleau comme on tient un petit poisson qu'on ne veut pas écraser ni laisser s'enfuir. Heureusement, elle n'avait pas oublié l'adresse.

Elle se planta devant une porte et tendit la main vers les filtreurs.

< Attendez un instant, la retint la Dresseuse, soudain frappée par une idée. Ne me dites pas que vous allez effectuer une copie du sceau ?

< C'est pourtant pour cela que nous sommes là. Que se passe-t-il ? Vous avez des scrupules ?

< Bien sûr que j'ai des scrupules ! Vous devez savoir que la falsification de symboles officiels abyssins est un crime.

< Je le sais, avoua la sénatrice, sombre.

< Eh bien, jetez votre empreinte et repartons avant qu'il ne soit trop tard.

< Je ne peux pas.

La garde du corps en parut stupéfaite.

< Vous êtes sénatrice. Vous ne pouvez cautionner ce type d'acte.

Zée sentait la mauvaise conscience monter en elle. Cela ne l'en rendait que plus hargneuse.

< Je n'ai pas le choix, se défendit-elle sèchement. Je dois faire la lumière sur ceux qui en veulent à ma vie. Et qui sont prêts à massacrer des enfants Alliés pour parvenir à leurs fins. Vous ne voyez donc pas que je suis du côté du bien ?

< Le bien trouverait des moyens légaux pour obtenir ce qu'il souhaite, rétorqua la Dresseuse.

La sénatrice sentit la panique monter en elle. Les arguments commençaient à lui manquer.

< Croyez-vous que mes ennemis s'embarrassent de détails juridiques ? Vous en êtes la preuve vivante. Ils cherchent à m'assassiner !

< Vous voulez donc devenir comme eux ? Si vous employez les mêmes passe-droits, vous ne valez pas mieux qu'eux.

Zée sentait le débat lui échapper. Ses doigts se crispaient dangereusement sur le rouleau.

< Moire, je vous jure que je ne travaille que pour la justice. Pas uniquement pour moi, mais pour toutes les familles des Alliés qui ont été massacrés à cause de moi, juste parce qu'ils étaient sur la route des tueurs. Vous me comprendriez si vous aviez vu, comme moi, flotter les entrailles d'enfants que vous côtoyiez tous les jours !

Un éclat sombre passa dans les yeux de la Militaire. La Libératrice sut qu'elle avait marqué un point.

< Je pénétrerai dans les Archives royales avec leur souvenir au cœur. N'ai-je pas commencé à faire le bien autour de moi ? Pensez au décret de protection !

Moire se taisait toujours. La sénatrice poussa sa chance.

< Les Escholières, sœurs, scintilla-t-elle.

< Nul n'est un Escholier

S'il n'est un gentilhomme, riposta la garde du corps avec une vivacité étonnante.

Elle nagea à l'écart, en proie à un doute visible.

< Et ensuite, qu'allez-vous me demander ? s'enquit-elle. De mentir ? De tuer pour vous ?

< Je vous promets que…

< Ne me promettez rien, trancha la Militaire. Je ne veux rien entendre. Surtout, pas de parjure. Sanctuaire ! J'ai quitté l'armée pour éviter ça !

< Et moi, on m'a brutalement arrachée à ma vie d'institutrice, dit doucement Zée. Je ne demandais qu'à instruire les Alliés. Je vivais dans un petit guyot, loin de la cité. J'ai tout perdu. Jusqu'à mon nom.

Moire soupira.

< Je n'ai pas le choix, moi non plus, n'est-ce pas ?

< Que voulez-vous dire ?

< J'ai signé votre contrat, non ?

Alors, sans attendre, la garde du corps la dépassa et effleura les filtreurs de l'entrée.

CHAPITRE 34
STRÖM L'APPRENTI

> Notre système de régulation de température est soumis à de fortes contraintes. Si les eaux abyssales sont froides par rapport à notre corps, elles le sont beaucoup moins si l'on approche de la Séchure. Tout notre corps est protégé par un épais tégument graisseux qui empêche de trop grandes déperditions de chaleur. Les extrémités les moins protégées sont nos bras. De là vient l'impression que les bras nous brûlent à certains moments. De même, c'est par ce moyen que nous évacuons une chaleur excessive. D'où l'expression populaire « les bras m'en brûlent » que l'on prononce lorsque l'on fait l'expérience d'une vive émotion.
>
> L'Apothicaire, *Traité royal d'anatomie*, Livre 4

Ström alla ouvrir en bougonnant. Il toucha les filtreurs pour indiquer qu'on pouvait entrer.

Il aperçut alors deux Seigneures. L'une était une Politicienne, assez osseuse et anguleuse, peu amène, peu attirante. L'autre, légèrement en retrait, était une Militaire, reconnaissable à son plastron de chitine rouge. Elle avait le nez cassé et deux balafres sombres sur les joues.

C'étaient sûrement des clientes de la Professeure. Elle avait dit qu'elle vendait des illusions avant de se consacrer à sa grande expérience magique.

< Que voulez-vous ? brasilla-t-il sans les saluer.

< Je veux parler à la Professeure.

Ström tiqua. Depuis la livraison du sarcoquillage, cette dernière ne

sortait plus de son laboratoire. Il s'en trouvait lui-même exclu, passant son temps en courses plus ou moins urgentes. L'occasion de lui exposer son plan pour compléter la mémoire de Méron ne s'était toujours pas présentée.

< Elle est très occupée et…

[Qui est-ce ? cliqueta une voix au loin.

[Deux visiteuses qui…

[Donne-leur ce qu'elles veulent.

Ström observa les Seigneures, gêné d'être ainsi traité devant elles. Mais la Professeure avait parlé.

< Que puis-je pour vous ? clignota-t-il en s'efforçant d'être aimable.

Pour toute réponse, la Politicienne déroula devant lui un étrange rouleau d'ambre gris. Il ouvrit la bouche, stupéfait. On lui demandait de fabriquer un faux. Ce crime était puni d'évagination. Tous les Mages l'apprenaient dès le premier gyre.

Il se tourna vers le laboratoire, hésitant. Mieux valait ne pas déranger davantage la Professeure.

< Elle a déjà travaillé pour moi, scintilla la Politicienne.

Elle montra sa main gauche. Sans un mot, Ström examina la prothèse magique. C'était du beau travail. On ne distinguait pas les coutures. Le membre semblait parfaitement vrai, vivant. C'était un ouvrage remarquable. Son admiration envers la Professeure s'accrut encore.

< Il y a une trace de brûlure, remarqua-t-il. Je peux la faire disparaître.

< Ce n'est pas pour cela que je suis venue.

< Je vous en prie.

D'un geste, il fit descendre l'une des hydrozoas qui flottaient au plafond. S'en coiffant, il sentit le delwi couler en lui. Depuis son entrée dans le Sanctuaire, il n'avait plus guère expérimenté le bonheur de la magie.

Saisissant la main de la visiteuse, il passa sa paume au-dessus de la sienne. Peu à peu, la trace sombre de la brûlure s'effaça.

< Et voilà, dit-il. Comme neuve.

Il tendit la main pour saisir le rouleau.

< Attention, prévint l'inconnue. C'est très fragile.

La puissance magique coulait dans ses veines, dans ses nerfs. Il était prêt à tous les exploits pour sortir de cette monotonie désœuvrée. Cela ne serait pas facile.

< J'imagine que vous le voulez rapidement ?

< Oui.

Il examina attentivement les glyphes. La plupart d'entre eux étaient incompréhensibles. C'était une chance. Il n'aurait pas besoin d'être trop précis. De toute façon, certaines portions de l'empreinte étaient de mauvaise qualité.

< Je peux le faire, déclara-t-il enfin. Mais cela ne durera pas plus d'une marée.

Il était assez fier de lui. L'objet disparaîtrait rapidement et personne ne pourrait l'accuser d'être un faussaire. En tout cas, il n'y aurait plus de preuve.

< C'est d'accord, dit la Politicienne.

Elle semblait aux abois malgré son air faussement détaché. Il aurait pu en profiter pour lui soutirer quelques perles mais la présence de la Militaire renfrognée l'en dissuada. De toute façon, il n'avait pas de temps à perdre avec tout cela.

C'était le moment de tester son hypothèse.

D'ordinaire, en matière de copie, les Mages se fiaient à leur propre expérience. Ils fabriquaient les leurres à partir de leurs impressions, observant, touchant les objets à dupliquer. Mais, cette fois, Ström allait tenter autre chose.

Les filaments de sa méduse se déployèrent autour de lui avec une lenteur hypnotique. Les deux inconnues avaient les yeux braqués sur lui. Comme toute leur attention était concentrée sur un point, elles ne remarquèrent pas que l'hydrozoa se liait à elles au niveau de la caude. Le contact était presque insensible. Cela pouvait passer pour un corps en suspension qui glissait sur la peau. Le cerveau n'enregistrait même plus cette information après avoir traversé les venelles d'Abyss.

Il projeta alors sa pensée à travers les fibres translucides, se concentrant sur tout ce qui concernait le treud. Peu à peu, les tentacules lui transmirent des informations. Il pouvait les lire dans son

esprit. Il voyait la façon dont ses deux clientes se représentaient le sceau-cylindre, son aspect extérieur, l'impression de ses gravures sur le sable.

Aspirant une grande goulée d'eau, il la fit passer avec délectation à travers ses branchies. L'Apprenti ouvrit les mains et le delwi circula dans ses bras comme un flux électrique. Des rayons violacés s'échappèrent de ses doigts et s'enroulèrent comme des volutes. L'objet imaginaire tourbillonnait entre ses paumes. Par petites touches, il lui imprima une forme générale oblongue, légèrement bombée au centre.

Puis il dessina les reliefs des gravures, un à un. Cela lui prit un temps infini. Chaque glyphe devait donner l'illusion de la perfection. Il les incisa en détail, inventant quand une partie manquait.

Enfin, il se préoccupa de l'aspect extérieur de l'objet. Celui-ci était en pierre taillée. Il lui conféra la texture poreuse du minéral volcanique, sa couleur sombre. Un débutant aurait oublié le poids du treud. Il s'appliqua à l'appesantir afin que l'on ait vraiment l'impression de manipuler un sceau réel.

Épuisé, il se saisit du faux treud, contempla son travail avant de le tendre à sa commanditaire. Elle le reçut avec un regard admiratif.

< Les élèves de la Professeure sont aussi doués qu'elle peut l'être.

Il accepta le compliment avec une modestie mal feinte, écoutant à peine les propositions de rémunération.

< Vous verrez cela avec la Professeure, s'illumina-t-il.

Il exultait. Toutes ses hypothèses se trouvaient confirmées. Il était donc bien possible d'extraire des souvenirs d'une personne sans recourir à la Dérive ni à ses polypes. Ström n'avait qu'une hâte : mettre les Seigneures à la porte et filer voir la Disciple.

Il les conduisit vers la sortie avec toute l'amabilité dont il était capable. Elles s'en allèrent, manifestement soulagées que la réalisation se soit passée si vite. À moins que ce ne soit l'absence de paiement. Il s'en moquait.

Dès qu'il fut seul, l'Apprenti se tourna vers le laboratoire.

[Professeure, je dois m'absenter. J'ai peut-être une piste pour compléter la mémoire de notre sujet…

[Va ! pulsa la voix excédée. Et ne me dérange plus !

Ström fut ravi d'être congédié aussi facilement. Il craignait que la Professeure ne lui crée des histoires. Son humeur ne s'était pas améliorée depuis le Sanctuaire.

Il quitta donc la maison, le cœur léger, battant de la caude comme un alevin à peine sorti de l'œuf.

Sa nage empressée l'amena rapidement devant l'estaminet.

Il entra, le souffle court, la bouche et les branchies grandes ouvertes. La Disciple était là, assise dans le fond. Elle paraissait l'attendre, comme toujours. Son visage sévère se dérida en le voyant arriver. La Mage passa ses bras autour de son cou et l'embrassa avec chaleur.

[Veux-tu qu'on aille dans ma chambre ? craqueta-t-elle.

[Pas le temps, répondit-il. J'ai une grande nouvelle !

Elle parut légèrement déçue mais il n'y prit pas garde. Il bouillonnait de lui parler.

[J'ai trouvé le moyen d'extraire des souvenirs, siffla-t-il.

Cette fois, elle parut captivée. Elle posa sa main sur son poignet.

≈ Comment as-tu procédé ? l'effleura-t-elle.

Il grimaça, choqué par cet emploi de la plekh'wehr, et voulut retirer sa main. C'étaient des manières de Gwehrs ! Mais Limme resserra sa prise et indiqua du menton plusieurs clients qu'il n'avait pas remarqués dans sa hâte. Avec une infinie répugnance, il lui répondit dans la même langue :

≈ J'ai utilisé les filaments de l'hydrozoa pour atteindre la conscience des personnes. Elles ne se sont même pas rendu compte que je les sondais !

≈ C'est formidable ! Cela veut dire que nous allons pouvoir terminer le travail !

Ström tiqua sur le pronom « nous ». Il le mit sur le compte de son manque de pratique de la plekh'wehr.

≈ Il n'y a plus qu'à retrouver les personnes qui ont connu Méron et à lui rendre les souvenirs qui lui manquent.

≈ Justement, j'ai une surprise pour toi, frétilla la Disciple. J'ai rencontré quelqu'un qui connaissait Méron.

L'Apprenti se raidit. Voilà qui formait un bien étrange hasard.

≈ Quelle coïncidence, grinça-t-il.

La Disciple sourit, joyeuse, magnifique.

≈ Je te raconterai ! Mais, pour l'instant, allons dans ma chambre. Tu pourras m'extraire ce souvenir. Et bien d'autres choses…

Il frissonna, troublé par le contact de cette main fraîche dans la sienne, devenue brûlante. Malgré le désir qui montait en lui, il ne cessait de s'interroger.

≈ Comment as-tu pu tomber sur une connaissance de Méron ? Cela ne doit pas courir les rues.

≈ J'ai eu de la chance, c'est tout !

Il secoua la tête, croyant même à peine à ce qu'il allait dire.

≈ Je suis désolé, Limme. Je ne peux pas faire cela. La Professeure m'accorde sa confiance. Si mes hypothèses sont bonnes, alors cette opération est de la plus haute importance. Rien ne doit l'entacher.

La Disciple s'écarta, rompant le contact. Elle semblait fâchée. Décidément, il était entouré de Seigneures boudeuses ! Comment allait-il pouvoir calmer celle-là ? Il se serait bien passé de toutes ces complications.

< Tu ne me fais pas confiance, brasilla son interlocutrice.

< Ce n'est pas cela. Je prends mon travail très au sérieux et…

Il fut encore une fois interrompu. L'un des clients de l'estaminet s'était levé. Il se pencha vers la Disciple et posa une main calleuse sur son épaule. Le bras de l'homme comportait un gros tatouage en forme de gueule ouverte. Le Mage fut à nouveau heurté de voir qu'ils communiquaient en plekh'wehr. Pourquoi les Seigneurs se mettaient-ils à parler comme des Gwehrs ? Pauvre Abyss !

Il en était là de ses réflexions quand Limme planta ses yeux dans les siens. Une lueur bizarre brillait dans ses prunelles.

< Qui était-ce ? demanda-t-il.

< Tu vas prendre ce souvenir, chatoya-t-elle sans lui répondre.

< Je t'ai déjà dit que…

< Tu vas prendre ce souvenir, martela la Disciple. Sinon, tout le monde saura que tu viens de fabriquer un faux sceau-cylindre.

CHAPITRE 35
MOIRE LA DRESSEUSE

> Les Archives royales renferment toutes les informations et dossiers nécessaires au bon fonctionnement de la cité.
> Les documents y seront archivés sous forme sonore et placés dans la Conque.
> Seuls le Roi, le Conseil royal dans son ensemble, l'Ablégat et le Censeur y ont accès. Ils peuvent déléguer ce pouvoir à un tiers auquel sera confié un treud officiel.
> Toute intrusion non autorisée sera punie de mort par évagination.
>
> Constitution d'Abyss, article 6

En retournant dans la venelle, Moire sentit aussitôt une odeur de menace. Quelqu'un était là, tapi dans les ténèbres. Elle fit signe à Zée de s'arrêter. Lentement, elle huma l'aquasphère. Cela puait la peur et le ressentiment.

Soudain, quelque chose se glissa sous sa paume. Elle manqua sursauter. Mucus.

≈ Où étais-tu passée ? la frôla-t-elle.

≈ Je chassais.

≈ Va chercher.

La murène s'enfonça aussitôt dans les flots sombres. La sénatrice se raidit.

[Quel est ce monstre ? siffla-t-elle entre ses dents.

[C'est Mucus, répondit la Militaire avec un pâle sourire.

Elle n'avait pas le cœur d'expliquer plus avant. La Politicienne le

comprit et n'ajouta rien. Les deux Seigneures attendirent dans le noir, silencieuses, immobiles.

À cet instant, des cris pulsèrent.

[À l'aide ! Au secours !

[Nous pouvons y aller, lança Moire. Restez bien derrière moi.

Elles s'avancèrent prudemment et contournèrent la maison suivante. Peu à peu, la Dresseuse découvrit, acculée par la murène, une Seigneure Marchande au crâne chauve et orné d'un lien de cuir.

[Vous ? s'exclama Zée.

[Vous la connaissez ? s'étonna la Militaire.

[Nous étions ensemble lors de la cérémonie du Bhu.

[C'est ça, confirma l'autre d'un ton gouailleur. Je suis contente que tu te souviennes de moi.

[Que faites-vous là, Itinérante ? demanda la sénatrice.

Moire demeura en retrait. Pour l'instant, elle manquait d'informations pour savoir quelle attitude adopter. Néanmoins, elle percevait un danger sous-jacent. La Libératrice était tout sauf ravie de revoir cette ancienne connaissance.

[Comme je te le disais, je travaille souvent sur la Frontière. Après le tirage au sort, j'ai dû me déplacer. Mais comme je suis revenue à Abyss, je me suis dit que j'allais payer une petite visite à ma copine.

[Que voulez-vous ? stridula la garde du corps.

Elle en avait assez d'attendre. Manifestement, cette Itinérante avait une idée précise en venant ici.

[Je voulais juste discuter…

[C'est vous qui me suiviez, comprit alors Zée. Quand je suis allée au Tripot, c'est vous que j'ai vue.

La Marchande eut un sourire faux.

[Vous avez été plus efficace que l'autre carapace, là. Elle, elle m'a jamais repérée. S'il y avait pas eu cette foutue murène…

Moire pressentait une catastrophe. Elle hésitait à menacer la Marchande pour la faire parler. La brusquer un peu suffirait peut-être.

[Je suis venue collecter, lâcha alors l'Itinérante.

Que voulait-elle dire par là ? La sénatrice demeurait muette.

[Et ça va être plus cher. Comme je disais, je vous ai suivies. Et je

vous ai entendues bavarder devant cette piaule. Ça n'a pas l'air de s'arranger pour vous, sénatrice. Vous en êtes à fabriquer de faux sceaux ?

Elle feignit la désapprobation.

[Que voulez-vous ? répéta Moire. Et c'est la dernière fois que je le demande.

Mucus, qui avait interprété l'attitude de sa maîtresse, ouvrit une large gueule aux dents aiguës.

[Je sais que vous avez le treud de l'Ablégate. Avant, je me serais contentée de quelques perles mais là, ça vaut plus. Beaucoup plus.

La murène s'approcha jusqu'à frôler la caude de la Marchande.

[C'est bon, c'est bon ! Je veux un document signé qui me garantisse le commerce à la Frontière. Un monopole. Sur tout ce qui touche les Léviathans.

Moire se tourna vers la sénatrice. Un tel contrat ferait la fortune de sa bénéficiaire.

[Non, répondit Zée.

La Militaire ne sut quel sentiment elle éprouvait en entendant cette réponse. D'une part, elle était heureuse que la corruption de sa protégée s'arrête là et qu'elle refuse le chantage. De l'autre, elle en redoutait les conséquences. La Libératrice songeait-elle à faire assassiner cette Itinérante ? Et qui devrait s'en charger ? Moire frémit de dégoût à cette pensée.

[Dresseuse, demanda la sénatrice d'un ton calme. Pouvez-vous empêcher cette Seigneure d'aller trouver les autorités avant la prochaine marée ? Je dois me rendre aux Archives royales.

Moire réfléchit rapidement.

[Mucus peut la maintenir en respect jusque-là.

[Et vous ?

[Moi, je vous accompagne.

Elles échangèrent un regard. La Libératrice semblait sur le point de protester.

[Je ne vous laisse pas seule. Mais je ne commettrai aucun acte illégal.

[C'est entendu. Allons-y.

La sénatrice s'adressa nonchalamment à l'Itinérante :

[Quand la murène vous relâchera, vous serez libre d'aller trouver les autorités pour me dénoncer.

Sur ces mots, elle pivota et partit d'un coup de caude. La Dresseuse passa la main sur le dos de Mucus.

≈ Empêche-la de partir. Si elle résiste, blesse-la mais ne la tue pas. Au prochain flux, elle pourra s'en aller. Toi, viens me retrouver.

≈ D'accord, frétilla l'animal.

Les deux Seigneures se remirent en route. Elles n'échangèrent pas une parole pendant une centaine de brasses.

< Vous pensez qu'elle ne va pas vous dénoncer ? brasilla la Dresseuse.

< Elle le fera. Je n'ai aucun doute là-dessus. Il y a trop de perles en jeu.

< Et ça ne vous fait pas peur ?

< Bien sûr que si ! J'ai peur sans cesse depuis qu'on a tenté de me tuer. Depuis que je porte cette main postiche. Mais ce n'est pas un maître-chanteur de bas étage qui va m'impressionner.

< Vous savez ce que vous risquez ?

La Libératrice ricana.

< Évidemment ! Mais je travaille depuis des gyres pour arriver là où j'en suis. J'avais prévu de réussir tout cela honnêtement mais cela n'a pas suffi.

Moire réfléchit à nouveau.

< Cette Itinérante, elle avait déjà quelque chose sur vous avant cette histoire de sceau-cylindre…

< Oui. J'ai triché lors de la cérémonie du Bhu pour être tirée au sort. J'avais déjà échoué pendant trois gyres. Je n'en pouvais plus d'attendre.

< Vous aimez bien tordre les règles quand ça vous arrange, hein ?

La sénatrice s'assombrit.

< Ce n'est pas de gaieté de cœur. On dirait que tout me pousse à renier mes idéaux.

< Et moi donc ! soupira la garde du corps.

* * *

Elles arrivèrent en vue de l'Assemblée Océanique et ses trois coupoles, celle de la Chambre, celle du Sénat et celle du Parlement. Les Archives royales se trouvaient à l'arrière de l'Assemblée. Les deux Seigneures pénétrèrent donc dans le bâtiment en passant les immenses filtreurs, contournèrent le gigantesque amphithéâtre et poursuivirent leur route sur le côté.

Moire était nerveuse. Toute sa vie, elle s'était efforcée de rester du côté de la loi et loin des ennuis. Elle n'avait pas l'habitude de désobéir. Ce manège la mettait mal à l'aise. Elle avait l'impression que les gens voyaient le faux treud à travers ses vêtements, qu'ils allaient la pointer du doigt et l'accuser devant tout le monde. Malgré tout, elle ne pouvait s'empêcher d'admirer la sénatrice qui traversait l'édifice avec une apparente sérénité.

Une fois parvenues sur l'autre flanc de l'Assemblée, elles tombèrent face à des gardes. D'ordinaire, il s'agissait de simples Militaires rattachés au Sénat. Mais là, il n'y avait pas moins de trois Coralliens qui interdisaient l'entrée des Archives.

La Libératrice se présenta et, d'un geste auguste, elle tendit le bras vers Moire, paume ouverte. La Dresseuse comprit qu'elle voulait le sceau-cylindre. Elle passa les doigts sous son plastron et en ressortit le treud, qu'elle lui déposa dans la main.

Sans un mot, la sénatrice le présenta aux gardes. Le Corallien qui semblait être le chef, bardé de pièces d'armure, posa les yeux dessus avant de balayer le sol. La Dresseuse comprit ce qu'il voulait dire quand elle vit Zée lâcher l'objet et le laisser tomber.

Personne ne broncha. La sénatrice et le garde s'affrontèrent du regard pendant de longues fluxiales. Moire se sentait de plus en plus mal. Était-ce vraiment le moment de défier les Coralliens ? Et puis, elle se dit que la Libératrice avait raison. Tout envoyé de l'Ablégate se serait comporté de la sorte.

Après un temps infini, du bout de la caude, le Corallien fit rouler le sceau. À cette occasion, la Militaire remarqua que des mailles de protection protégeaient également certaines parties de sa caude.

Le Seigneur lut à peine les symboles tracés sur le sol avant de les effacer d'un coup de caude. D'un mouvement latéral de la tête, il leur donna l'autorisation d'entrer. Avec des allures de reine, Zée s'avança vers les filtreurs. Elle abandonna derrière elle le sceau comme s'il s'était agi d'un simple pourboire lancé aux gardes. Moire s'empressa de le ramasser avant de la suivre.

Si les rideaux de filaments à l'entrée de l'Assemblée étaient impressionnants, ceux-là étaient à la limite de l'incroyable.

Elles passèrent dans un boyau entièrement tapissé de filtreurs qui les nettoyèrent de caude en cap, s'infiltrant dans les moindres interstices. Le trajet devait mesurer plus d'une dizaine de brasses.

Enfin, elles débouchèrent de l'autre côté, totalement récurées. Aucune particule ne devait pouvoir franchir ce filet. De fait, l'aquasphère était d'une pureté extraordinaire. Rien ne venait arrêter le regard qui se prolongeait au loin jusqu'à la gueule de la Conque. Plantée dans un sol tapissé d'une immense mosaïque, sans doute pour éviter de soulever les sédiments, elle se dressait, gigantesque, haute de cinquante brasses et large de vingt-cinq, comme une oreille pétrifiée de la taille d'une grotte.

Moire ouvrit la bouche, stupéfaite. Elle se trouvait devant la mémoire d'Abyss. Certes, elle avait entendu parler de cet endroit mais c'était à ses yeux comme un conte pour enfants. Jamais elle n'aurait cru qu'il existait réellement.

Quelques Seigneurs de toutes les Guildes passaient en silence. Ils ne parlaient pas. Ici, il était interdit de communiquer afin de ne pas perturber le recueillement. Même les mouvements de caude étaient restreints. Il semblait qu'on ne s'autorisait à échanger qu'en weyd'wehr et encore, avec un éclat presque éteint.

Zée évoluait là-dedans comme si elle avait fait cela toute sa vie. Hautaine, souveraine, elle glissait sans un bruit vers le pavillon titanesque. Elle s'y engouffra, Moire à sa suite.

Après un instant pour que ses yeux s'habituent, elle commença à distinguer les alvéoles qui s'enfonçaient dans le sol. Il se disait que chaque salle correspondait à un gyre et contenait tous les échos d'Abyss survenus à cette époque.

Elle aurait voulu admirer davantage les dessins merveilleux sur la coquille nacrée du coquillage mais la Libératrice ne prenait pas le temps de s'arrêter. Elle passa dans une alvéole, puis une autre. Le trajet se déroulait en spirale, s'enfonçant dans le sol, se réduisant imperceptiblement de gyre en gyre. D'après ce qu'elle avait entendu, la Conque continuait de grandir encore auflud'hui.

Tout à coup, Moire heurta presque la sénatrice qui s'était immobilisée, l'oreille tendue. Placée au centre de l'alvéole, elle guettait les sons étouffés qui venaient de partout.

La Militaire fut davantage attentive aux milliers de tablettes apposées sur la paroi. Elle s'en approcha pour les lire. Heureusement, elles étaient rédigées en abyssin contemporain et se révélèrent faciles à déchiffrer. Toutes les séances de l'Assemblée étaient enregistrées ici. Mais aussi les déclarations de l'ensemble des citoyens.

Elle s'abîma dans le concert énorme des voix d'Abyss.

Tout résonnait en elle, les ondes sonores la traversaient comme de vibrants souvenirs. Il valait mieux fermer les yeux pour entendre les différentes inflexions, hurlements, chuchotements, murmures et susurrations.

Soudain, elle entendit la voix grave de Zée. Ses paupières s'ouvrirent. Pourtant, la sénatrice n'avait pas dit un mot, elle continuait de sonder la pièce, bouche et yeux clos.

Alors, Moire se concentra. Elle se laissa guider par le timbre désormais familier.

[Allons ! Du calme !

La piste se précisait. Cela venait de ce côté. Des chœurs d'enfants s'élevaient, à la fois doux et irritants de fausseté.

[Reprenons, cliquetait-elle de son ton d'institutrice.

C'était l'Hymne abyssin. Les écoliers reprirent. On n'aurait pas dit des Gwehrs. Ils chantaient comme tous les enfants. Et comme les cétacés. La Dresseuse sentit l'émotion l'étreindre.

Un silence profond se prolongea et elle crut avoir perdu la piste.

[Bien, la pause est terminée. Peux-tu aller les chercher ?

Il y avait des rires joyeux qui, tout à coup, se déchirèrent en cris de terreur. La garde du corps eut envie de se boucher les oreilles. Elle

avait l'impression d'entendre ses filles l'appeler à l'aide. Était-ce ainsi qu'elles avaient hurlé quand les Coralliens étaient venus les égorger ?

Des larmes d'encre s'échappèrent de ses yeux. Mais au lieu d'être emportées, comme d'habitude, elles restèrent à flotter sur place. Moire comprit pourquoi. Il n'y avait pas le moindre courant au sein de la Conque.

À présent, les cris s'étaient tus. Elle entendit une dernière phrase stridulée :

[Pardonne-moi, ma sœur.

La Dresseuse ouvrit enfin les yeux. Elle touchait presque la paroi si lisse du coquillage. Un panneau de nacre gravé avait été apposé à cet endroit. Incrédule, elle y lut le sujet de ces enregistrements :

Zée
Princesse d'Abyss

CHAPITRE 36
SALYNE LA MARAÎCHÈRE

MARNAGE

Qui détient le pouvoir ?

LES CULTIVATEURS

Les autres ont raison.
Ils t'ont dit : « C'est la force ou l'argent, l'illusion
Ou bien la stratégie. » C'est cela tout ensemble.
Ces puissances unies gouvernent. Il nous semble
Cependant qu'on oublie un détail important.
Il a été question des cités. Dans les champs,
C'est un autre défi. On crée la nourriture
Sans laquelle la vie qu'on connaît n'est plus sûre.
Si tu détruis notre algue, arrache la sargasse,
Sans attendre, aussitôt, la famine menace.
Nous sommes la nature et la nécessité.
Supprime la culture, il n'y a plus de cité !

Le Dramaturge, *La Tragédie de Marnage*,
acte III, scène 12

Salyne sympathisait avec le Meunier. Ce dernier était un Cultivateur juste et droit qui avait rapidement saisi la gravité de la situation. La plupart des jurandiers avaient dû retourner à leurs occupations ; lui semblait étrangement disponible.

[Je ne voudrais pas vous retenir, cliqueta-t-elle.

[Je suis ici de mon plein gré, rassurez-vous.

[Mais vous avez peut-être des choses à faire…

Il leva une main impérieuse.

[Elles attendront. Vous venez de la Séchure, je peux bien vous accorder un peu de mon temps.

Elle sourit, soulagée, se disant qu'elle aurait préféré que ce Meunier soit son tuteur, plutôt que le Faucheur. Ils étaient en route pour les Silos à sargasses. C'était un lieu de stockage en partie enfoui qui contenait les réserves de nourriture de la cité.

Sur la route, Salyne observa de loin une masse sombre entourée d'autres plus effilées et presque immobiles qui glissaient lentement, sans un mouvement. Cela ressemblait à des requins dormeurs à en croire le roulement de tête caractéristique qu'ils effectuaient au moment de se nourrir. Quant au cadavre énorme, il devait s'agir d'un cétacé, peut-être la baleine qu'elle avait croisée en route depuis la Séchure. Équarrisseurs voraces, ces nécrophages rôdaient, repus, autour de la charogne. La Seigneure décida de ne pas s'arrêter.

Plus loin, en s'approchant des Silos, la Maraîchère constata que des convois arrivaient et repartaient du lieu en permanence. Il y avait quelques Marchands parmi les marins, ainsi qu'une poignée de Militaires qui montaient la garde, mais l'immense majorité des Seigneurs présents était des Cultivateurs. Même la sécurité était assurée par la Milice des Faucheux, armés de leurs éternelles faux. Salyne n'en avait pas souvent vu mais elle frissonna car ces outils lui rappelaient son tuteur, qui avait servi dans cette Milice.

Les Silos dépassaient comme des tubes gigantesques de vers, ovoïdes à la manière des os de seiche. Il y en avait tout un champ infini et des travailleurs fourmillaient entre les différents sites de stockage. La Maraîchère connaissait cet endroit par ouï-dire mais le voir en vrai dépassait tout ce qu'elle avait imaginé. Les silos étaient colossaux, semblables à des cheminées thermales, même si l'on voyait bien qu'ils avaient été patiemment érodés pour leur conférer cette forme donnant peu de prise aux courants turbides.

[Si un flux cet endroit fermait, Abyss mourrait de faim, siffla le Meunier, sentencieux.

Il avait raison. Il devait y avoir ici des milliers de conques de

sargasses. Non, des millions, plutôt. Salyne en fut étourdie. Le nombre était vertigineux.

Ils s'avancèrent vers l'entrée d'un silo, suivant un énorme convoi composé d'un cachalot couturé de cicatrices et d'une vieille tortue. Les deux monstres extraordinaires avançaient lentement, frôlant les monuments dressés, qui de la queue, qui de la carapace. Mais tout était réglé au dixième de brasse. La Seigneure se laissa couler dans le sillage des géants.

Ils aboutirent au sommet d'un silo où guettait un Faucheux. Quand il vit le Meunier, il l'accueillit d'un salut respectueux.

[Netun. Sois le bienvenu.

Le jurandier le remercia d'un signe. Il glissa dans l'ouverture, gueule noire qui s'ouvrait en une couronne de pales multiples. Salyne le suivit. Pendant quelques fluxiales, ils tombèrent dans l'ombre. Elle sentit la pression s'accentuer et le froid l'envelopper.

Et puis, ils arrivèrent. Le Meunier s'arrêta soudain en plein milieu de la descente. Elle le sentit non loin d'elle et l'imita. Ils demeurèrent ainsi un long moment, suspendus dans les ténèbres. Ses pupilles commençaient à s'accoutumer à l'obscurité quand une lumière aveuglante fut braquée dans ses yeux.

Stupéfaite, elle leva les bras en protection. Son compagnon ne broncha pas. Elle baissa le regard et aperçut, en dessous d'elle, le plus formidable amoncellement de sargasses qu'elle avait jamais vu. Elle aurait pu se baigner dedans. La surface courait à perte de vue, engloutie par les ombres.

Alors, elle sentit l'odeur monter en elle. C'était enivrant. Un parfum lourd, sucré, âcre. Elle repéra des variétés différentes qui avaient été mélangées là. Certaines provenaient de champs fertiles à l'argile riche et lourde, d'autres avaient poussé dans une terre rude, caillouteuse, à grand renfort de pharillons, d'autres encore avaient acquis la saveur minérale des flancs de montagne. Toute la diversité des cultures était représentée là. La lumière rasante soulignait les reliefs des frondes.

La Maraîchère, une fois revenue de sa surprise, tiqua. D'ordinaire, on séparait les récoltes en fonction de leurs origines.

[Nous sommes dans un silo particulier, cliqueta le Meunier, comme

s'il avait perçu son trouble. C'est là que l'on verse les excédents de toute sorte. Ils servent à fabriquer les bouquets de base. En fonction des arrivages, on peut avoir ainsi des bouquets de très haute qualité, que même certains Clavifères ne peuvent s'offrir. À d'autres moments, ce sont des gerbes roboratives mais dénuées de goût particulier. C'est la chance des pauvres.

[Les autorités savent que…

[Non, elles en ignorent tout. Mais elles n'ont pas à intervenir dans ma gestion des Silos, tant qu'elle est efficace.

[Votre gestion ? s'étonna Salyne.

Pour toute réponse, le Meunier s'avança vers celui qui tenait le pharillon braqué sur eux.

[Pardonnez-moi, netun. Je n'avais pas été averti de votre venue.

[Ce n'est rien, éluda le Cultivateur. C'est une visite impromptue. Je vous présente la déléguée de la jurande pour la région de la Séchure.

À ce mot, le Faucheux posa sur elle un regard où se lisaient à la fois de la curiosité et de l'admiration.

[Adjointe, précisa-t-elle. Je ne suis que l'adjointe…

Personne ne releva. Le milicien s'effaça pour leur montrer l'accès. En fait, à la clarté de son pharillon, on voyait que des passages avaient été aménagés à intervalles réguliers sur toute la hauteur du silo.

[Cela permet de surveiller la qualité des algues à n'importe quel niveau, expliqua le Meunier. Nous pouvons voir s'il y a un problème de conservation et intervenir rapidement.

Salyne comprit où il voulait en venir.

[Vous pouvez aussi retracer l'origine des sargasses en fonction de leur emplacement dans les strates du sol, n'est-ce pas ?

Le Meunier lui adressa un sourire entendu.

[Tout à fait.

[Et vous pensez que ce silo est le meilleur endroit pour glisser une algue malade discrètement. C'est là où tout est mélangé.

[En effet. Je comprends pourquoi on vous a envoyée, adjointe.

Ils suivirent le Faucheux qui les conduisit au bas d'un profond couloir. À chaque fois, le Seigneur posait sa faux, puis ouvrait la porte du grenier. Ensuite, il braquait son pharillon sur les sargasses et les

deux jurandiers les examinaient.

Les douze premiers niveaux ne leur apprirent rien. Les plantes étaient saines.

Au treizième étage, ils firent le même constat. Rien ne transparaissait.

Pourtant, quand le Faucheux referma la porte, Salyne ressentit un goût familier, un goût de cendres, un goût de mort.

[Arrêtez ! dit-elle. Rouvrez cette porte.

Le milicien suspendit son geste, interrogeant le Meunier du regard.

[Faites ce qu'elle vous dit.

Le battant grinça vers elle. La Maraîchère se précipita en avant.

[Attention ! pulsa le Meunier. Rien n'est stable, ici !

Elle n'y prêta guère attention et se glissa sous les madriers en rostres de baleines qui formaient un début de tunnel. Elle s'y engouffra et atteignit enfin les algues. Ses doigts s'enfoncèrent dans les amas de sargasses. Cette sensation ! Salyne, tremblante, lutta pour ne pas se laisser troubler. Ses mains fouillèrent furieusement les frondes.

Soudain, elle sentit sur sa peau un contact putride. La plante se délitait sous une simple pression. Malgré tout, elle parvint à saisir une poignée fuyante qu'elle ramena vers elle et vers la lumière.

Dans sa paume, une mousse noirâtre.

[Lâchez ça ! ordonna le Meunier.

Il était d'une pâleur affreuse. Elle essuya en hâte sa main souillée, sentant la matière grumeleuse rouler sous ses phalanges. Le Faucheux la tira en arrière et referma la porte précipitamment.

[Je ne comprends pas ! cliqueta-t-il.

[Moi, je comprends très bien, fit le Meunier. Quelqu'un a empoisonné mon silo. Et je veux savoir qui. Vous allez bien ?

Il s'était adressé à Salyne qui tremblait toujours. Elle hocha la tête.

[Bien, allons consulter le registre.

Les trois reprirent le couloir mais, au lieu de remonter, ils descendirent au contraire vers les niveaux les plus bas. Une fois qu'ils y parvinrent, ils franchirent un nouveau seuil.

Une salle s'ouvrit, sans la moindre fenêtre, sans le moindre meuble à l'exception d'une table énorme sur laquelle était ouvert un livre tout

aussi démesuré. C'était sans doute le fameux registre.

[Niveau treize, rappela le Faucheux. Cela remonte à trois marées au moins.

Ils ne furent pas trop de trois pour empoigner la page de nacre bouillie et la rabattre. La feuille irisée se rabattit avec une lenteur paresseuse.

[Encore, ordonna le Meunier.

Ils renouvelèrent l'opération.

[Encore !

Les bras et la caude de Salyne commençaient à fatiguer. Depuis qu'elle était en Abyss, elle avait perdu une partie de ses muscles. Elle espérait que ce feuillet serait le dernier.

Le Meunier se précipita pour consulter les notes prises de diverses écritures. Il suivait du doigt pour ne pas se perdre dans les lignes minuscules et serrées. Soudain, son index s'arrêta.

[Milieu de reflux… Livraison du Vieux-Blanc… lut-il.

Il se redressa, le regard meurtrier.

[Je ne comprends pas, fit le Faucheux. Nous travaillons depuis des gyres avec le Vieux-Blanc. Je pourrais vous citer le nom de tout l'équipage. Il n'y a pas un seul marin à bord qui serait capable d'empoisonner volontairement la nourriture qu'il transporte.

L'éclat dans les yeux du Meunier perdit un peu de son intensité.

[Vous avez raison. Ce sont tous des jurandiers. Ils ont prêté serment.

[Et s'ils avaient agi involontairement ? siffla soudain Salyne.

Les deux Cultivateurs se tournèrent vers elle, curieux de ce qu'elle allait dire. Elle laissa passer un peu d'eau entre ses branchies pour retrouver de l'oxygène.

[Tout le stock n'était pas touché, d'après ce que j'ai constaté. C'est comme pour les bouquets. Il n'y a que quelques fragments de swordó dedans.

Les deux autres se taisaient toujours. Elle poursuivit :

[À mon avis, on aura simplement pu ajouter quelques caisses de sargasses contaminées au chargement du Vieux-Blanc. Sans que l'équipage s'en rende compte.

Le Meunier se prit à réfléchir.

[Donc, il ne faudrait pas chercher ici mais du côté des…

Il ne put achever sa phrase.

Un Mage déboula, mou, empressé, la moitié du visage couverte de cicatrices.

[Enfin, netune, je vous retrouve ! s'exclama l'Escamoteur. J'arrive de la Séchure. Je vous cherchais partout.

[Délégué ? s'étonna Salyne, éperdue. Je vous croyais mort.

[Quel soulagement, n'est-ce pas ?

L'Escamoteur se désintéressa d'elle tout à fait pour s'adresser uniquement au Meunier.

[La Maraîchère ici présente n'est que mon adjointe. Elle a usurpé, bien involontairement il est vrai, mon titre.

[Délégué, nous sommes au milieu d'une enquête.

[Pardonnez-moi, netun, mais il y a vice de forme. J'ai bien peur qu'en raison de ce petit imbroglio, il ne faille reprendre toute cette enquête à zéro.

Avec un sourire, il tendit la main à Salyne. Cette dernière eut besoin de quelques fluxiales pour comprendre ce qu'il attendait.

[Je ne l'ai plus, avoua-t-elle. On m'a pris le sceau-cylindre.

CHAPITRE 37
NOURRAIN L'ARMATEUR

> Les Gwehrs ! Ne sentez-vous pas comment l'infériorité de cette race éclate dans les syllabes mêmes du mot ? Et ils veulent être nos égaux ? Regardez-les. Pas de bouches, pas de visages, pas d'yeux. Ce sont des créatures incomplètes, terriblement incomplètes. Des esquisses, quand les Seigneurs sont le dessin achevé. Ce ne sont pas des Alliés, ce sont des valets, des animaux de compagnie, de simples ressources. Ils sont le brouillon, nous sommes la perfection.
>
> L'Orateur, *Contre les Gwehrs*

≈ Nous y revoilà, soupira Nourrain.

Il se tourna vers Élédone qui trônait toujours sur son épaule.

≈ Ah, c'est vrai, le caressa-t-il. Tu n'étais pas là la dernière fois.

Cela aurait pu être une consolation. Ce n'en était pas une. Il aurait préféré savoir l'ammonite libre et loin d'ici.

Ici. Il observa les lieux. L'endroit était à peine mieux que les Geôles. On avait improvisé une prison sur les Quais, dans un réduit des souterrains de chargement. Un placard. La cellule était à peine large de trois brasses sur autant de longueur. La pierre affleurait partout, à peine taillée, mal polie. Des reliefs lui écorchaient sans cesse la peau.

Une fois encore, il avait tenté de s'enfuir et avait été rattrapé.

L'Ombre ne s'était même pas présenté. L'Armateur y voyait un signe inquiétant. Il n'était plus digne du déplacement de l'éminence grise. Le Marchand était devenu un rebut, un déchet dont il fallait se

débarrasser. Combien de temps encore avant qu'un Corallien ne pénètre dans ce cachot pour l'égorger sans un mot ? Au moins, son père avait eu droit à des funérailles dignes de ce nom.

À quoi bon, après tout ? Il n'y aurait personne pour le pleurer. La Libératrice peut-être ? Et encore…

Nourrain avait toujours cherché à ne s'impliquer dans rien. Fuir, toujours fuir. Cela n'avait rien donné. On le rattrapait sans cesse. Il essaya de flotter doucement, de méditer sur son Gher'néhu.

Dans ce réduit, on ne sentait pas le passage du flux et du reflux. C'était l'endroit idéal. Pourtant, il ne parvenait pas à se détacher des réalités du monde. Des images de la sénatrice lui revenaient. Il espérait qu'elle aurait réussi à pénétrer dans les Archives royales et à découvrir la vérité sur son passé. Il souhaitait que son décret sur la protection des Alliés lui survive. Au moins, il avait œuvré pour que les coquillages comme Élédone aient droit à ne pas être tués arbitrairement.

[Ah !

Il poussa un cri de rage et de frustration. Le Gher'néhu lui échappait. Désespérément.

≈ Veux-tu ? frétilla Élédone.

≈ Je veux bien, répondit Nourrain.

Il sentit alors l'ammonite progresser le long de sa poitrine. La lenteur délicate de l'Allié le bouleversa. Des larmes lui montèrent aux yeux. Il s'en rendit compte quand l'aquasphère se constella de volutes d'encre.

Le coquillage descendit à son ventre avec une tendresse caressante. Le Marchand songeait, inexplicablement, à travers ses larmes, à travers son plaisir et sa honte. Un éblouissement le prit et une sorte de vision lui traversa les nerfs.

≈ Merci, dit-il, pantelant.

≈ Je…

L'Armateur eut un sursaut. Il se redressa en position verticale et se précipita vers la porte, tambourinant de toutes ses forces.

[Appelez l'Ombre ! pulsa-t-il. Je dois parler à l'Ombre !

* * *

Un temps infini passa avant que quelqu'un daigne répondre. Pour patienter, Nourrain avait compté les fluxiales, refusant de répondre aux questions de l'ammonite. Il était arrivé à plus de quinze mille quand la porte s'ouvrit brusquement.

L'Ombre entra, toujours enrubanné de puces de mer qui formaient un brouillard autour de son visage.

< Eh bien, Armateur, vous êtes bruyant.

< Et vous, vous êtes lent, s'enlumina le Marchand.

L'Ombre se figea.

< Vous oubliez à qui vous parlez.

< Justement, j'ignore à qui je parle !

< Vous parlez à quelqu'un qui a votre vie entre ses mains.

Nourrain frissonna en entendant le ton froid et détaché de son interlocuteur.

< Ma vie n'a aucune importance pour vous, n'est-ce pas ?

< Je ne me soucie que du bien commun. Et vous en faites partie. Mais si vous menacez la communauté, je rayerai votre nom des listes des citoyens sans une hésitation.

L'Armateur s'était attendu à cette réponse. Il mesurait la différence avec la Libératrice qui l'avait accueilli sans arrière-pensée. Ou presque. Qui, en tout cas, le considérait, à sa manière exigeante.

< Je suis une personne très occupée, reprit l'Ombre. Veuillez aller droit au but désormais.

Nourrain eut un sourire en coin. Sa lenteur pouvait ici être un avantage. Il plissa les yeux mollement.

< Quelles sont les charges qui pèsent sur moi ?

< Officiellement ? Vol du treud de l'Ablégate. Cela suffirait déjà à vous envoyer à l'évagination. Officieusement, vous avez trahi ma confiance.

Nourrain se laissa flotter paresseusement dans le cachot. Ironiquement, il se sentait disposé à atteindre le Gher'néhu maintenant.

< J'ai des informations…

< Au fait, Armateur, au fait ! clignota l'Ombre.

< Je veux une amnistie totale des faits qui me sont reprochés. Officiellement et officieusement.

Son interlocuteur se détendit soudain et se coula dans son rythme. Il avait compris son manège.

< Comment pouvez-vous être sûr que je suis en mesure de vous accorder cette amnistie ?

< Vous avez de la caude. Assez pour me sortir de prison au mépris de la loi et pour m'envoyer au Sénat, toujours au mépris de la loi. Vous avez les moyens d'effacer mes délits.

< Ce sont des crimes, rectifia doucement l'Ombre.

Nourrain sentit ses bras s'échauffer.

< Cela ne change rien, répliqua-t-il en feignant le détachement.

< Vous n'êtes pas en mesure de négocier, je crois.

< Je crois que si. Comme vous l'avez dit, vous êtes occupé et, je le déduis, pressé. Pourtant, vous avez pris le temps de venir en personne pour me parler.

< Cela pourrait être n'importe qui derrière ce brouillard de puces de mer, glissa l'Ombre.

< C'est vrai. Mais alors, votre remplaçant serait arrivé plus tôt. Non, je pense que c'est vous. Je pense que vous avez le pouvoir de m'accorder ce que je demande et je pense que vous allez le faire.

L'Ombre croisa les bras dans son dos, attentif.

< Je pourrais vous tuer immédiatement…

< Vous travaillez pour le bien commun, se défendit Nourrain.

< Je n'ai pas fini. Je pourrais vous tuer immédiatement. Mais je ne profère jamais de menaces en l'air. Si votre information n'est pas à la hauteur de mes attentes, ce sera l'évagination.

< Mon information est à la hauteur.

Cette fois, l'Armateur sentit un long frisson glacé lui remonter l'échine. Il était moins sûr de lui qu'il ne voulait le laisser entendre.

< Eh bien, je vous écoute.

< J'ai votre parole pour l'amnistie ?

< Vous avez ma parole.

Nourrain avala de petites gorgées d'eau pour les filtrer dans ses

branchies. Il jouait là son avenir.

< Lorsque vous m'avez rejoint la première fois sur ces Quais de chargement, j'ai remarqué un marin qui travaillait à bord du Vieux-Blanc, un cachalot albinos. Quand je suis revenu ici pour la seconde fois, auflud'hui, j'ai croisé ce même marin. Sauf qu'il ne travaillait plus pour le Vieux-Blanc mais pour la Tortue-Vieille.

< Les Marchands manquent décidément d'imagination pour baptiser leurs vaisseaux, nota l'Ombre.

< Cela m'a ralenti. Je confondais les deux noms. Mais ce n'est pas l'important. Les marins sont attachés à vie à leurs navires. Quand un animal de fret meurt, bien souvent, l'équipage prend sa retraite en même temps.

< Or, le Vieux-Blanc est toujours actif ?

< Oui. Il est amarré ici, en ce moment même.

< Qu'en déduisez-vous ?

L'Ombre était intéressé. Nourrain sut alors qu'il était sauvé.

< Je pense que ce marin ne travaille ni à bord du Vieux-Blanc ni à bord de la Tortue-Vieille. Pourtant, il chargeait des caisses sur les deux vaisseaux… Quelle raison avait-il pour cela ?

< Il a ajouté des sargasses contaminées par le swordó à un chargement sain, conclut l'Ombre. Il a transmis délibérément la maladie.

Nourrain ne put s'empêcher d'admirer la rapidité de déduction de son interlocuteur.

< Je me doutais qu'une sorte de manœuvre de ce type était en place. On cherche à déstabiliser le pouvoir, expliqua l'Ombre. Mais je savais pratiquement tout cela. Une perquisition est en cours sur les Quais de chargement. C'est la raison de ma présence ici. Malheureusement, je ne suis pas sûr que cette information soit suffisante pour vous acheter une amnistie totale…

Nourrain se crispa. L'autre se détourna, prêt à partir.

< Un instant ! fit le Marchand. Vous étiez déjà au courant de ce trafic, je m'y attendais. Ce n'est pas l'information que je vous avais promise. Vous savez pourquoi, vous savez comment mais vous ignorez encore qui est derrière tout cela.

< Et vous détiendriez l'identité de ces conspirateurs ?

< Est-ce que cela me vaudrait une amnistie complète ?

< Oui.

L'Armateur rassembla son courage. Il allait livrer son dernier atout sans autre assurance que la parole de cet inconnu.

< Dépêchez-vous, insista l'Ombre. Nous procédons à des arrestations au moment où nous parlons.

< Voyez-vous, fit-il en se délectant de chaque fluxiale où il sentait son tourmenteur suspendu à ses lèvres, c'est un détail qui m'a permis de reconnaître ce marin parmi les centaines qui travaillent aux Quais. L'homme portait sur le bras un tatouage d'un genre particulier, représentant une gueule dentue grande ouverte. L'image m'était familière. Je me suis longtemps demandé où je l'avais vue. Ce n'est que tout récemment que j'ai pu retrouver d'où elle venait.

Il se ménagea une pause, non pour profiter de son ascendant, mais parce que son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine.

< L'image était là, visible de tous. Sur la coupole même du Sénat.

Une fois encore, l'Ombre sauta à la conclusion :

< La gueule du Nécrocampe, scintilla-t-il sinistrement. Il est de retour…

CHAPITRE 38
ZÉE LA LIBÉRATRICE

> Certains d'entre vous se spécialiseront dans l'illusion qui est notre cœur de métier. Créer une illusion est difficile car elle doit répondre parfaitement à l'attente de sa cible. C'est la clé de toute notre entreprise : sans désir, il n'y a pas d'illusion. Pour prendre un exemple simple, les sargasses poussent sous l'action de nos pharillons car elles désirent la lumière. Notre travail consiste à fouiller au plus profond de nous-mêmes et des autres, de tout ce qui nous entoure afin d'en exhumer les désirs les plus secrets.
>
> *Manuel des Mages*, 1er gyre

Zée aperçut Moire qui lui faisait signe. Traits altérés, la garde du corps semblait en proie à un trouble profond. La sénatrice s'avança vers elle, enrobée des échos enregistrés. C'était sans doute un effet du savoir-faire des Mages qui avaient réussi à conserver les sons dans la Conque. La Libératrice avait encore du mal à imaginer que des vies entières étaient consignées ici, dans les stries de la nacre, et que le moindre mouvement de l'eau les faisait chanter.

Elle aborda la Dresseuse qui conservait les lèvres fermées. Impossible de lire dans ses yeux fiévreux. Ses doigts indiquaient une plaque apposée sur la paroi.

D'abord, Zée ne comprit pas ce qu'elle y lisait. Les mots n'avaient plus aucun sens. Et puis, peu à peu, elle parvint à décrypter l'inscription.

Zée
Princesse d'Abyss

Cela ne voulait toujours rien dire. Elle se rappelait son enfance dans le guyot qui avait été tout sauf celle d'une princesse. Aussi loin qu'elle s'en souvienne, elle avait toujours été logée à l'orphelinat, avec ceux dont les parents étaient morts, soit pendant la Guerre des Guildes, soit d'un accident dans les champs ou les montagnes.

On s'entassait dans des dortoirs sombres et sévères. On mangeait des bouquets de sargasses à moitié fondues. On se battait pour un peu de tissu. Et elle, au milieu de cette misère, avait ressenti le besoin d'apprendre. La striothèque était devenue son refuge. Le striothécaire était gentil avec elle. Il lui prêtait les ouvrages sans jamais rien réclamer en retour. Alors, elle avait lu, lu avec conviction, obstination, à s'en user les yeux, à s'en brûler le cerveau. Elle avait passé de longues fluviales entre les armoires où les tablettes étaient disposées sur d'immenses étagères.

Sûrement, si elle y était retournée auflud'hui, elle aurait trouvé l'endroit minuscule.

Le problème demeurait. Il n'y avait pas de princesse parmi les orphelins.

[C'est une homonyme, cliqueta-t-elle à la Militaire qui la regardait avec un mélange d'admiration et de pitié.

Aussitôt, comme surgis de nulle part, des Politiciens leur intimèrent l'ordre de se taire.

< On ne parle pas dans la Conque, irradiaient-ils.

< Je dois sortir, avoua Zée.

Elle se sentait mal. Ses bras brûlaient. Un vertige la prenait. Moire le sentit, elle lui saisit la main et l'entraîna vers l'extérieur. Sans un mot, elles revinrent vers l'entrée du pavillon.

Mais elle n'eut pas le temps de se remettre.

Un comité d'accueil les y attendait.

La Gardienne se tenait droite et digne à l'entrée de la Conque. Les Coralliens l'entouraient. D'un geste élégant, elle leur ordonna de s'emparer des deux Seigneures. Zée sentit qu'on lui posait la main sur

l'épaule. Elle ne résista pas. Ce fut seulement quand elle fut séparée de Moire qu'elle ressentit un vide affreux.

Ils les entraînèrent à travers le tunnel de filtreurs. La sénatrice comprit que l'endroit servait également à atténuer les sons venus de l'extérieur. Ses pensées lui échappaient, courant d'un sujet à l'autre sans s'arrêter.

Enfin, après un long silence, ils arrivèrent à l'entrée, là où l'empreinte du sceau était encore tracée dans le sable. L'Ablégate désigna le dessin.

— Sénatrice Libératrice, énonça-t-elle dans une triwehr solennelle, vous êtes accusée d'avoir dérobé le treud officiel de l'Ablégate et d'en avoir effectué une copie pour vous introduire dans les Archives royales. Avant de nier ou de confirmer ces accusations, je dois vous dire que nous possédons deux témoignages probants.

Moire se tourna vers elle dans l'attente d'un ordre. Zée hocha la tête, accablée. Alors, la garde du corps sortit de son plastron le sceau-cylindre et le remit à la Gardienne.

— Quels sont les témoignages ? demanda la Dresseuse.

La Libératrice lui en sut gré. Elle-même n'avait plus la force de poser la question.

— Le Questeur a vu le sénateur Armateur se rendre dans la baignoire de la sénatrice Libératrice. L'Itinérante affirme vous avoir surprises alors que vous vous dirigiez chez un Mage afin de réaliser une copie du treud. J'ajoute que cette dernière vous accuse formellement d'avoir triché pour être tirée au sort lors de la cérémonie du Bhu. Vous avez utilisé une torpille pour reconnaître les tesselles blanches et cette dernière vous aurait laissé une marque sur la main gauche. Est-ce vrai ?

Zée serra les doigts de sa senestre et baissa son front las en signe d'acquiescement. Elle refusait de montrer sa paume réparée. Hébétée, hagarde, elle se sentait incapable de protester contre les charges qui pesaient sur elle. Elle dut puiser dans ses dernières ressources pour affirmer :

— Je suis seule responsable. La Dresseuse n'a cessé de vouloir me dissuader. J'ai invoqué le contrat qui nous lie pour l'obliger à me

suivre. Elle est innocente.

— Ce sera à la Haute-Cour d'en juger, asséna la Gardienne d'un ton sans réplique. À présent, la Pince va vous conduire aux Geôles où vous attendrez votre procès.

De nouveaux Militaires, portant l'insigne des Squales, s'avancèrent pour lui passer une entrave caudale. L'Ablégate leva une main et désigna la Libératrice.

— Pas elle. Elle est toujours une sénatrice du peuple.

Le cœur serré, Zée vit que l'on plaçait les poids sur la caude de sa garde du corps. Elle aurait voulu lui demander pardon de l'avoir entraînée dans ce désastre mais les mots refusaient de passer la barrière de ses dents. En outre, leur escapade était un double échec puisque, non seulement elle leur valait une arrestation, mais elle ne leur avait rien appris sur les commanditaires de son assassinat.

La Pince les fit avancer vers un couloir, heureusement désert à l'heure du reflux. C'était pitié de voir Moire godiller pour nager sans sa caude. Les Squales impénétrables les conduisirent jusqu'à une sortie dérobée.

Là, un char pénitentiaire les attendait, harnaché à un immense crabe. Elles montèrent à bord du véhicule sans fenêtres. C'était à peine si l'on distinguait les lueurs du dehors. Presque malgré elle, Zée surprit les clartés d'un conciliabule en weyd'wehr entre les Squales. Juste avant le départ. Puis le crabe se mit en route et le caisson s'ébranla.

Le trajet fut inconfortable. Comme un fait exprès, le fourgon ne cessait de heurter le fond, de gratter le sable, de bondir sur les cailloux. Les deux prisonnières étaient ballottées dans le volume réduit, se cognant aux parois.

< Pardonnez-moi, brasilla soudain la sénatrice.

< Les Escholières, sœurs, chatoya simplement la garde du corps.

La Libératrice en fut bouleversée. Elle avait honte de cette loyauté qui lui vrillait les entrailles. Elle avait affirmé travailler pour le bien des Alliés mais c'était un mensonge. Tout du long, elle avait menti, elle s'était menti à elle-même. Seule importait la réponse à sa question : qui avait voulu la tuer ? Et même cela, elle ne l'avait pas

obtenu. L'échec était complet.

< Je vous disculperai, promit-elle. Ne dites rien qui puisse vous incriminer !

< Vous pensez que c'est à cause de ça qu'ils ont voulu vous tuer ? demanda soudain Moire.

< Que voulez-vous dire ?

< Selon vous, c'est parce que vous êtes une princesse qu'on a tenté de vous assassiner ?

Sous le choc, la Libératrice n'y avait même pas songé.

< Je n'en sais rien, avoua-t-elle.

Une main gantée de chitine heurta la paroi du fourgon.

[Silence, là-dedans !

En fait, les fissures dans le caisson servaient à vérifier si les prisonniers communiquaient en weyd'wehr. Les deux prisonnières se turent alors. Ce fut à cet instant que Zée pensa aux Geôles. Leur réputation était terrible. Allait-elle supporter d'y demeurer pendant des mercaflux en attendant le procès ? Oui, elle avait confiance en sa résistance. Après tout, elle avait passé presque un gyre entier terrée dans les montagnes dans l'attente d'un nouvel assassin. Cela ne pourrait être pire.

À cet instant, le véhicule s'arrêta brusquement. Il fut traîné ensuite sur des dalles dures qui grincèrent avec un son strident. Enfin, tout s'immobilisa.

La porte du fourgon s'ouvrit, inondant l'espace d'une lumière éblouissante. Zée leva les mains pour se protéger de la clarté aveuglante. Peu à peu, ses yeux s'accoutumèrent. Elle distingua de hautes et longues fenêtres ainsi que des piliers incrustés de coquillages rares. Des bannières pendaient entre les colonnades, portant les couleurs des cinq Guildes. Un détail, à la limite de son champ de vision, attira son regard mais elle n'eut pas le temps de l'examiner.

Un nouveau raclement résonna dans son dos. Elle sursauta et se retourna pour voir les Squales traîner le fourgon hors de la salle. Ce n'étaient pas les Geôles. Elle échangea un coup d'œil avec Moire qui semblait aussi décontenancée qu'elle.

Son attention se porta de nouveau vers l'avant. Un siège immense,

fait de coussinets de lave sculptés afin de figurer un mélange étrange de morceaux de carapaces, de nageoires et de pseudopodes, se dressait là.

Zée, béante, reconnut le trône d'Abyss.

Et ce trône était vide.

D'un coup d'épaule, la garde du corps lui signala une autre présence. En effet, sur le côté se tenait un petit groupe. Il y avait un ensemble de Politiciens assez vieux, difficiles à distinguer les uns des autres. Et, devant eux, deux Seigneures qui irradiaient d'autorité.

La première s'avança, élégante et tranquille. Elle serra la caude de Zée.

— Ma sœur, la salua-t-elle.

C'était l'Hôtesse ! La seconde princesse nagea vers elle comme si elle voulait la bousculer, mais elle se contenta de lui prendre la caude à son tour.

— Notre père est mort, dit la Bourrelle d'une voix brusque.

CHAPITRE 39
STRÖM L'APPRENTI

> L'autre aspect de notre travail, du moins à votre niveau, repose sur la technologie. Les autres Guildes sont trop velléitaires pour songer à des techniques efficaces. C'est à nous que revient cette tâche. Elle peut paraître dégradante mais il n'en est rien. Sans la technologie des Mages, il n'y aurait pas d'éclairage dans les rues, pas de traitement de la nacre pour en faire des tablettes. Cet ouvrage est invisible mais il est partout.
>
> *Manuel des Mages*, 1er gyre

Troublé, Ström se pressait vers la maison de la Professeure. Il serrait contre lui le souvenir qu'on lui avait fourni et qui lui brûlait les mains. Cela se présentait comme un polype ordinaire, sans rien de différent par rapport à ceux que créait la Dérive.

La Disciple le lui avait donné avec un sourire.

< Rien ne sera jamais plus comme avant, avait-elle scintillé en lui glissant le polype dans la paume.

Il voulait bien la croire. Le Mage était reparti de l'estaminet comme un voleur, regardant derrière lui, traqué par personne, à part sa conscience. Il était déchiré. Ou bien il prévenait la Professeure de ce qui se tramait et il perdait aussitôt son travail auprès d'elle, ou bien il ne disait rien et espérait le meilleur.

Prévenir la Professeure ? Pour lui dire quoi ? Qu'on lui avait fourni un souvenir supplémentaire parmi des milliers ? Il ignorait même son contenu. Cela serait peut-être anodin…

Mais alors, pourquoi le menacer ? Pour quelle raison le faire

chanter ? Cela devait être important.

Oui, mais s'il parlait, on le dénoncerait. Il serait puni d'évagination pour avoir fabriqué un faux treud. C'était si facile pourtant ! Pourquoi ne rendaient-ils pas ce genre de crimes plus difficiles à commettre ?

Il arriva dans un dédale de venelles. Les maisons ressemblaient à des cellules nerveuses reliées les unes aux autres par des murs mitoyens. Alors, pour la première fois depuis longtemps, il eut besoin de la Dérive. Il ne pouvait continuer ainsi, avec le perpétuel murmure de ses pensées assourdissantes.

Il devait trouver une hydrozoa. Ce n'était pas difficile. Il en flottait un peu partout dans Abyss. Personne n'osait y toucher sachant qu'elles étaient réservées aux Mages et qu'ils pouvaient lancer de terribles malédictions. Du moins était-ce ce que croyait le petit peuple.

Justement, une méduse passait par là, flottant sans but. C'étaient peut-être elles qui avaient atteint le Gher'néhu. Il s'en empara, jetant des regards fiévreux autour de lui. La peau de ses bras lui cuisait. L'Apprenti s'engagea dans un cul-de-sac sombre et désert. Il se coiffa du cnidaire avec volupté.

Dès que l'ombelle recouvrit son crâne, il ressentit à nouveau les sensations extatiques de la Dérive. Son corps lui parut lointain, étranger, anesthésié. Son dilemme lui-même perdit tout caractère d'urgence. Il goûta enfin au repos. Cela faisait si longtemps qu'il n'avait pas dormi correctement ! Les fibres de ses muscles se détendirent et ses nerfs se déployèrent dans l'espace, tel un nouveau réseau de filaments flottants et sensibles. Cela n'avait rien à voir avec ce qu'il avait éprouvé dans le Sanctuaire, non.

Pourtant, il reçut en lui comme un écho de la cité, une vibration intime qu'il faisait sienne.

[Je suis Hyale.

Il tressaillit, le cœur emballé, furieux comme une proie dans la gueule d'un prédateur.

[Non, pas toi ! siffla-t-il.

[Je suis Hyale, répéta l'écho de sa sœur.

Il voulut fuir mais l'hydrozoa le clouait au mur.

[Je suis Hyale.

[Tais-toi ! pulsa-t-il en essayant de se boucher les oreilles.

Mais la voix résonnait directement dans son crâne. Impossible de s'en débarrasser.

Lentement, un souvenir émergeait. Il tenta désespérément de le contenir mais c'était comme retenir le saignement d'une artère avec ses doigts. Les jets de mémoire lui échappaient en giclements brûlants, spasmodiques.

Il avait attendu.

Quelques fluxiales à peine mais il avait attendu quand Hyale s'était blessée. Petit enfant terrorisé à l'idée d'avoir commis une bêtise irréparable, il avait attendu avant de prévenir ses parents. Il avait espéré que tout s'effacerait s'il attendait sans rien dire, immobile et muet. Que le temps repartirait dans l'autre sens. Que tout s'annulerait.

Il avait attendu. Longtemps. Trop longtemps sans doute pour sauver Hyale.

[Je suis Hyale.

Ström s'effondra en larmes. Il ne voyait plus à travers le nuage d'encre entourant sa tête, à moins que ce ne soit le corps translucide de l'hydrozoa qui lui brouillait la vue.

Il arracha la méduse, violemment, la blessant peut-être. L'Apprenti avisa deux pieuvres qui s'enlaçaient dans un coin, leurs tentacules inextricablement entortillés en un nœud grouillant.

Il quitta le cul-de-sac, éperdu.

Le silence n'était plus possible. Il fallait tout dire. Un second secret, une autre culpabilité le détruirait. Ström s'enfuit dans les venelles vides, zigzaguant entre les particules en suspension qui glissaient sur son visage.

Il eut la surprise d'arriver très rapidement chez la Professeure. En fait, il ne s'était arrêté qu'à une centaine de brasses de chez elle. Ses mains écartèrent les filtreurs d'autorité. Brusqués, ils s'allumèrent d'une clarté menaçante.

De l'autre côté, il se trouva nez à nez avec la Professeure.

Elle devait l'attendre. Son visage était dur et inexpressif. Même ses petits tentacules ondulaient, inertes, sous sa capuche.

< Je dois vous parler.

Elle se mit à sourire.

Ström se tut, troublé par ce rictus incongru. D'ailleurs, ce n'était pas vraiment un sourire mais un simple pli à la commissure des lèvres, pâles et serrées. Ce pli grossissait à la manière d'un bubon. Il prenait une coloration rouge.

Ce fut seulement à cet instant que l'Apprenti comprit que c'était une goutte de sang qui s'échappait de sa bouche. Il baissa les yeux, sans rien ressentir qu'un grand froid.

À la base du cou, la tête avait été tranchée. Le reste du corps flottait un peu plus loin. Le Mage ne parvenait pas à bouger, comme si le regard mort l'avait pétrifié. Il ne réagit que lorsque les lèvres glacées de la Professeure, poussée par le courant, vinrent se poser sur les siennes, en un baiser d'adieu.

Il se recula avec une horreur indicible. La nausée le prit, le secouant comme un choc électrique. Cadavre. Le mot lui arriva de l'arrière du crâne, murmuré par sa conscience.

Au même instant, des bras se refermèrent sur lui. Ström hurla de terreur. Il ne voyait que des mains rouges de sang qui l'empoignaient. Il se débattit, rua de la caude mais rien n'y fit. L'étreinte était solide. On l'arracha à la maison, fouetté par les filtreurs urticants qui défendaient le foyer.

On le tira en arrière, solidement maintenu. Comme il hurlait toujours sans pouvoir s'arrêter, un coup de poing lui dévissa la mâchoire. L'Apprenti se tut, étourdi, surpris aussi par le comportement de ces spectres.

La lumière de la venelle s'éteignit. Était-il mort ? Évanoui ? Une porte claqua.

Ström se redressa avec raideur. Il se trouvait dans un char. Le compartiment était presque entièrement opaque. Le véhicule s'ébranla soudain, le précipitant contre la paroi incrustée de décorations, coquillages mêlés de perles, de corail et de nacre. Sa joue et sa lèvre se fendirent contre les ornements. Il sentit à nouveau le goût du fer dans sa bouche.

La pensée de la Professeure décapitée lui revint avec un haut-le-cœur.

[Je vous en prie, ne vomissez pas dans mon char, craqueta une voix.

L'Apprenti sursauta violemment et en oublia son malaise. Face à lui était assise une forme noire. Le visage était impossible à distinguer, dissimulé dans un nuage de puces de mer qui tourbillonnaient autour de lui. Sans doute l'œuvre des Mages. Il reconnut l'Ombre qui était passé quelques marées plus tôt chez la Professeure.

< Je sais que ce n'est pas vous.

< Pardon ? clignota Ström.

< Je sais que vous n'êtes pas responsable de la mort de la Professeure. Vous étiez manifestement absent lorsque c'est arrivé. Rassurez-vous, nous avons pu mettre en sécurité le corps de Méron.

Le Mage ne sut que répondre. Il ignorait jusqu'à l'innom de la Professeure. Elle avait couché avec lui sans jamais partager quoi que ce fût d'intime.

[Réveillez-vous, mon garçon. Ce n'est pas le moment de flancher.

Il sortit de sa rêverie. Ses pensées lui échappaient.

< Vous avez encore du travail. Beaucoup de travail. Espérons que vous serez à la hauteur.

< À la hauteur ? scintilla Ström. J'ai tout manqué. Je n'arrive à rien.

< Allons, pas de fausse modestie…

< J'ai même échoué à mon examen de magie !

L'Ombre eut un sursaut. À travers la déformation du nuage de puces, sa voix chevrotait étrangement. Il fallut un moment à l'Apprenti pour comprendre que l'Ombre riait.

< Pour une personne aussi intelligente que vous, vous n'êtes pas toujours rapide. Vous n'aviez pas encore saisi que c'était moi qui m'étais arrangé pour que vous ne passiez pas votre examen ?

Ström ouvrit la bouche, glacé. Pas un mot ne sortit.

< Je pensais qu'avec votre orgueil, vous n'imagineriez pas une seconde que la défaillance viendrait de vous…

Le Mage demeurait muet.

< L'hydrozoa qu'on vous a donnée était effectivement truquée. Vous l'avez dit vous-même lors de l'épreuve.

< Pourquoi ?

Ce fut le seul mot qu'il parvint à exprimer au moyen de ses photophores.

< J'avais besoin de vous. En vous ôtant de l'équation, personne n'allait vous soupçonner de travailler pour moi.

< Mais vous auriez pu obtenir tout cela en me demandant !

L'Ombre secoua négativement la tête.

< Vous seriez surpris de voir ce qu'on peut obtenir avec la gratitude de quelqu'un qui se voit offrir une dernière chance. Le désespoir est une motivation puissante.

Ström ne sut quoi répliquer. Il avait été joué depuis le début alors qu'il se croyait le plus malin. La révélation l'assommait presque encore davantage que la mort de la Professeure.

L'Ombre se pencha vers lui.

< Et maintenant, vous allez donner le meilleur de vous-même.

Le char eut un sursaut avant de s'immobiliser.

< Ah, fit l'Ombre. Je crois que nous sommes arrivés…

CHAPITRE 40
MOIRE LA DRESSEUSE

> Le Conseil royal détient le pouvoir exécutif. Il est nommé et présidé par le Roi. Il comprend le Roi lui-même, ainsi que des membres de sa famille proche, des mosgoweyds et l'Histrionne.
> Le rôle du Conseil consiste à nommer les parlementaires, à présider les séances de l'Assemblée et à en établir l'ordre du flux.
> Il peut consulter régulièrement le Parlement.
>
> Constitution d'Abyss, article 7

Moire ne comprenait plus rien. Elle s'attendait à être emprisonnée, battue, torturée peut-être, et voilà qu'elle se retrouvait face au Conseil royal au grand complet. À l'exception du Roi.

Les deux princesses étaient là, ainsi qu'une armée de Conseillers qui leur chuchotaient des mots à l'oreille à tout moment. Une Seigneure s'avança alors. C'était la Reine Frai.

Elle apparaissait rarement sur les images officielles mais son aspect était connu. Grande, la Bourrelle tenait d'elle une partie de son physique imposant. Dans le même temps, elle avait des gestes gracieux et précis, presque dansants, qui rappelaient ceux de l'Hôtesse. Qu'y avait-il du Roi dans ces princesses ?

Frai s'avança vers la Libératrice, une fois que les princesses l'eurent saluée.

— Te voici de retour, déclara-t-elle solennellement en triwehr.

Elle caressa de sa caude celle de Zée. Les deux Seigneures ne se

ressemblaient aucunement. La Politicienne n'avait ni la puissance ni l'élégance de la Reine. Elle le comprenait, elle aussi.

— Je suis une bâtarde.

— Tu es l'enfant naturelle du Roi. Ce mot ne s'applique pas à toi, corrigea doucement la Reine.

Elle eut un sourire apaisant.

— Nous t'avons cherchée longtemps. Tu étais partie et tu es revenue.

Frai lui prit la main gauche et l'examina.

— La Professeure a bien travaillé mais nous te fournirons une prothèse digne de toi, de ton rang.

— Mon rang ? s'étrangla Zée.

— Ta place te revient de droit, auprès de tes sœurs, auprès de moi.

Un Conseiller arriva sur ces entrefaites et glissa quelques mots inaudibles à la Reine. Le sourire de cette dernière s'élargit.

— Nous allons pouvoir commencer, annonça-t-elle.

Une personne fut alors introduite dans la Salle du Trône. C'était un jeune Mage, très jeune. Il devait à peine avoir passé son examen de premier gyre. Visage fermé, corps encore adolescent, presque androgyne, beau, il dissimulait sa peur derrière un masque d'orgueil.

— Voici l'Apprenti, présenta-t-elle. Ne vous fiez pas à son nom ni à son aspect. C'est un Mage tout à fait capable.

— Capable de quoi ? demanda soudain la Libératrice.

La Reine ouvrit un œil rond, stupéfaite d'avoir été interrompue. Elle regarda Zée et reprit son air bienveillant.

— Il y a eu un accident. Comme ta sœur te le confiait tout à l'heure, ton père est mort récemment. Nous avons gardé le secret pour ne pas provoquer de troubles parmi le peuple. Ces diverses rumeurs ont bien failli bouleverser nos plans mais nous avons réussi à retrouver notre Gher'néhu. Il est maintenant temps de rappeler notre Roi.

Moire ne bougeait pas. Elle ne se sentait pas à sa place parmi ces très hauts fonctionnaires. Rien de tout cela ne la concernait vraiment. Cependant, elle s'inquiétait pour la sénatrice. Aussi demeura-t-elle en place.

Sur un ordre de la Bourrelle, on apporta un lourd sarcoquillage

encore ouvert. Il n'y avait pas besoin d'approcher pour reconnaître le corps du Roi. Tout à coup, la Dresseuse sentit un frisson glacé lui remonter l'échine. Le cadavre respirait !

— N'ayez pas d'inquiétude, prévint la Reine. Mon époux n'est qu'endormi. Des Mages ont travaillé à redonner à ce corps d'emprunt les traits du Roi. À présent, nous allons lui réinsuffler toute sa mémoire. Apprenti, c'est à vous.

Le Mage sursauta et perdit de sa contenance. Un peu hébété, il finit par s'approcher du sarcoquillage.

[Majestés, voulez-vous bien former un cercle autour de moi ? cliqueta-t-il.

— Dans cette enceinte, nous ne nous exprimons qu'en triwehr, rectifia Frai.

— Pardonnez-moi, ma Reine.

— Poursuivez, Apprenti.

Tout en parlant, elle approcha de la dépouille, invita ses trois filles ainsi que les Conseillers à la suivre. La Libératrice s'avança, manifestement dépassée par les événements. Sept Conseillers se joignirent à elles. Tous avaient des yeux étranges qui tantôt louchaient, dans des directions inattendues, comme s'ils étaient indépendants les uns des autres, tantôt tressautaient sans repos, ne se fixant jamais sur rien. Moire éprouva un malaise à contempler tous ces vieillards et vieillardes qui présidaient aux destinées d'Abyss.

Ils furent suivis par un huitième personnage assez ridicule, au costume extravagant, aux multiples nageoires qui bouffaient en tous sens, de couleur rouge avec des bandes verticales assombries, entourées de lignes blanches aux épines ornées d'une courte voilure annelée de blanc et de rouge. Son corps était difforme, une bosse alourdissait son épaule gauche et son nez, long et tordu, évoquait un espadon. Ses yeux étaient surplombés par de longs appendices plumeux. Pourtant, il affectait un air grave, ému, recueilli même, qui contrastait avec la gaieté bigarrée de ses habits. Moire ignorait son nom.

Les douze dignitaires entourèrent le jeune Mage et le corps du Roi. L'Apprenti se fit alors amener une imposante hydrozoa. La méduse

glissa vers lui languissamment avec des reflets violacés. Il s'en coiffa avec des gestes superbes et maîtrisés. Moire remarqua tout de même que ses mains tremblaient.

— Je vais vous demander d'évoquer tous vos souvenirs de Sa Majesté. Depuis le plus ancien jusqu'au plus récent, demanda-t-il.

Les douze fermèrent les yeux d'un même mouvement afin de mieux se concentrer. Par réflexe, la Dresseuse, toujours entravée, vérifia qu'il existait une sécurité digne de ce nom.

Son regard scruta les ombres de la salle. Peu à peu, elle remarqua quatre ou cinq silhouettes qui attendaient, immobiles, auprès des piliers. C'étaient des Coralliens. D'ailleurs, parmi eux, elle en reconnut une. Il y avait la Saboteuse et son voile de mailles rouges. Elle était concentrée sur la cérémonie.

Un peu plus loin, un autre Militaire lui parut familier. Imposant et massif, il ne portait aucun insigne des Coralliens. Il observait Moire, attendant manifestement d'être aperçu par elle. Avec stupeur, elle identifia le Chef des armées. Il inclina la tête pour la saluer.

Elle répondit à son salut, ébranlée. Tout s'était mis en place autour d'elle sans qu'elle se rende compte de ce qu'il se passait. Elle n'avait été qu'une carte dans ce jeu du Kehd qui se jouait ici.

Soudain, le Mage frémit. Et le corps gélatineux de la méduse tremblota à son tour. Les filaments qui flottaient sous son ombrelle se déployèrent voluptueusement et allèrent s'enrouler autour de la nuque des douze. Ils irradièrent d'une lumière pourpre qui pulsait à intervalles irréguliers.

Dans le même temps, des sortes de noyaux, semblables aux cellules flottantes des sargasses, remontaient le long des pseudopodes. Ils paraissaient être extraits directement du cerveau des participants. D'autre part, les paquets de souvenirs grossissaient à mesure qu'ils voyageaient dans les tentacules. Ils s'agglutinaient en grappes étranges, presque obscènes, tels des ganglions éblouissants.

Une fois parvenus à l'ombrelle, ils se concentraient et sortaient par la bouche de l'animal sous forme de polypes. Le Mage n'avait qu'à tendre les mains pour les recueillir. Puis les agglomérats étaient dirigés vers les fentes du Roi, ses yeux, ses oreilles, sa bouche, ses

branchies. À la manière de parasites, ils s'infiltraient dans le corps endormi.

Tout cela ne se faisait pas en continu. Les polypes s'accumulaient dans l'hydrozoa avant de passer par paquets dans les paumes de l'Apprenti. Ce dernier semblait accuser une certaine fatigue. Son visage juvénile se crispait douloureusement à chaque libération d'une colonie de souvenirs.

Était-ce une illusion ? Moire eut l'impression qu'un de ces bouquets de particules était extrait de la poche du Mage. Mais elle se reprit bien vite. Elle avait dû se tromper. De toute façon, elle concevait à peine la signification de ce rituel.

La cérémonie dura longtemps.

Les têtes des participants dodelinaient, comme s'ils étaient endormis. Au moment du reflux, les crânes basculèrent de la droite vers la gauche dans un même mouvement. Étrangement, rien n'avait été fait pour détourner les courants de la Salle du Trône.

Enfin, après un temps incommensurable, le Mage dit d'une voix forte et lasse :

— Majestés, tous les souvenirs ont été transférés.

La Reine, aussitôt, ouvrit les yeux. Vive, elle s'approcha du sarcoquillage, guettant le corps avec avidité.

— Réveillez le Roi, ordonna-t-elle à l'Apprenti.

— Netune, protesta ce dernier, je…

L'un des Conseillers, sans doute le plus vieux d'entre eux, l'aborda avec une fiole. Avide, la Reine s'en empara, la déboucha et la passa sous le nez de son mari endormi.

Tout le monde retint sa respiration et les branchies cessèrent de vibrer pendant un moment. Moire elle-même se figea.

Quelques fluxiales plus tard, Estran ouvrait les yeux.

CHAPITRE 41
SALYNE LA MARAÎCHÈRE

Ah, les Cultivateurs sont déjà dans les champs !
On les voit travailler, creusant, sarclant, bêchant.
Mais ils ne plantent pas la sargasse ordinaire :
Ils sèment auflud'hui des graines de colère.
Car on a trop chargé le bras industrieux
Du travailleur, qui s'est transformé en Faucheux.
On vous a humiliés, vous qui étiez si fiers
De nourrir tout Abyss et la nation entière.
Rassemblez-vous, amis, ouvriers, paysans,
Et venez récolter votre moisson de sang !

Le Négociant d'ambre,
Poèmes rustiques

Salyne revint vers les Silos. Elle trouvait dans cette vue un vague réconfort. Il lui avait été impossible de demeurer au siège de la jurande, pour voir l'Escamoteur se glorifier de sa gestion de crise et s'attribuer tous les mérites dans la lutte contre le swordó.

Selon sa version, c'était lui qui avait tenu à avertir les autorités en premier, repérant la maladie dans les algues au péril de sa vie. Il avait dépêché en avant son adjointe mais, devant l'absence de résultats, il s'était arraché à sa convalescence et avait décidé de paraître en Abyss pour régler le problème.

Salyne avait eu beau protester, elle n'était qu'une adjointe, et une Cultivatrice, et sa parole était devenue inaudible. Nul ne l'avait plus écoutée. Une fois encore, sa Guilde était remisée dans les profondeurs de l'histoire, rendue invisible.

Malgré ses craintes, Salyne devait reconnaître que le délégué n'avait pas trop mal travaillé. Il avait réussi à convaincre la jurande de détruire les stocks infectés au plus vite. Cela expliquait l'activité redoublée autour des Silos. Cette efficacité la surprenait, d'autant plus que l'Escamoteur avait commencé en ralentissant considérablement leurs efforts pour dévoiler le problème. Il avait réclamé la réinitialisation de l'enquête, ce qui était son droit le plus strict.

Mais, après une marée, il avait changé d'avis, sans doute enfin conscient de l'importance du problème, et convoqué des réunions de la jurande nourricière. Cette fois, tout était allé très vite. En ce moment même, on brûlait les algues dangereuses.

La Maraîchère se dirigea vers le silo qu'elle avait visité avec le Meunier. Elle reconnut au loin le Seigneur qui en gardait l'entrée, armé de son immense faux. Il lui fit signe d'approcher.

Quand elle fut face à lui, il lui indiqua du menton de descendre dans l'ouverture.

< Ce n'est pas dangereux ? scintilla-t-elle.

< Non.

Mise en confiance, elle s'engagea dans le col. Il régnait dans l'entrepôt une tiédeur étrange. Certaines algues fermentaient, libérant des parfums alcoolisés qui lui tournèrent la tête.

La porte d'accès vertical était ouverte. Elle y descendit avec précaution, captant des échos de voix qui remontaient dans le conduit. Là, la chaleur était plus violente. Elle fouetta Salyne au visage.

Curieuse, elle se laissa glisser vers le bas, au milieu de volutes de fumée noire. Que se passait-il donc ? Plus elle tombait, plus les émanations se densifiaient, âcres et aveuglantes. La pression se refermait sur elle sans que cela soit désagréable. Elle avait l'impression d'achever enfin son voyage depuis la Séchure. Il n'y aurait pas eu ces températures insupportables, tout aurait été bien. L'obscurité était telle qu'elle utilisa sa bioluminescence pour se repérer. Ses cellules illuminées colorèrent le boyau d'une lueur jaunâtre.

Enfin, elle rencontra du monde. Des Alliés s'agitaient en tous sens, hippocampes, méduses, crabes, pieuvres et coquillages. Ils étaient

réunis là, transportant des morceaux de roche, déplaçant des sacs de cendres. Aucun ne fit attention à elle. Ce tumulte contrastait douloureusement avec le calme qu'elle avait connu lors de sa première visite.

[Ah, Maraîchère, vous voici !

C'était le Meunier. Il dirigeait manifestement cette troupe hétéroclite, distribuant les ordres, coordonnant les efforts.

[Je pensais que vous seriez à la jurande, cliqueta-t-elle.

[Pour écouter l'autre imbécile pérorer ? Très peu pour moi.

Ces mots lui firent chaud au cœur.

[Que faites-vous ? demanda-t-elle.

[Il faut bien que quelqu'un se charge de détruire les stocks immangeables. Vous vous souvenez des sas par niveau ?

[Oui.

[Eh bien, cela ne sert pas uniquement pour vérifier la bonne conservation des stocks. Ces accès sont utiles si l'on veut en détruire une partie sans toucher au reste. Par exemple, le niveau treize était touché. Nous sommes en train de le carboniser.

[De quelle manière ?

[Les Silos ont été construits à la verticale de cheminées hydrothermales. Les Mages, pour une fois utiles, ont installé un réseau de valves qui permet de maîtriser la quantité de lave qui passe dans les conduits. Ainsi, nous pouvons réguler la température à tout moment.

[Je croyais que le froid était ce qu'il y avait de mieux…

[En temps ordinaire, vous avez raison. Mais, par le passé, certaines maladies nécessitaient une petite hausse de température afin de tuer les parasites. Nous pouvons également provoquer la fermentation des algues pour produire de l'alcool.

Pour la première fois, le Meunier esquissa un sourire.

[Notre eau-de-sargasse ne vaut pas le vin de limande, mais elle se laisse boire.

Salyne se rappelait en avoir goûté. Il était de coutume de distribuer une bulle de cette boisson après les moissons pour célébrer la fin du travail. Elle se souvenait d'une brûlure atroce dans sa gorge et d'une

agréable chaleur dans son ventre.

[Auflud'hui, stridula le Meunier plus gravement, nous utilisons la lave pour incinérer les zones malades. Regardez.

Les Alliés étaient manifestement prêts à traiter ce niveau. La porte, ainsi que l'accès protégé par un toit, était ouverte. Une retenue qu'elle n'avait pas remarquée en face de cet accès fut lentement débloquée par les forces réunies de cinq Alliés. Un jet de lave jaillit alors, d'un rouge flamboyant.

Presque aussitôt, le rouge vira au noir. La matière refroidissait déjà. Cependant, elle formait un long conduit au milieu duquel la roche était encore en fusion. Plus la lave avançait, plus la section encore liquide diminuait. Mais elle frappa tout de même les premières algues qui noircirent et se racornirent à son contact. C'était pitié que de voir ces récoltes, fruit d'un intense labeur, disparaître en quelques fluxiales.

La douleur se lisait aussi dans les yeux rougeoyants du Meunier.

[C'est pour le mieux, dit-il, comme pour se convaincre lui-même. Ainsi, nous ne brûlons que la partie infectée. Les zones saines sont épargnées. Mais cela oblige à tout passer en revue pour vérifier qu'il ne reste plus aucune trace de swordó.

Déjà, les Alliés se précipitaient pour reboucher l'arrivée de lave. Puis ils entreprirent de briser la colonne durcie de basalte. Ils la découpèrent en tronçons qu'ils emportèrent avec une célérité étonnante. Dans le même temps, d'autres partaient explorer l'intérieur du silo afin d'en extraire les cendres des algues brûlées. Une troisième équipe, enfin, allait examiner le reste du stock pour vérifier que la combustion avait été efficace. Leur ballet était impressionnant de maîtrise. Il fallait être précis et courageux pour manipuler ainsi la lave.

Comme les Cultivateurs, les Alliés étaient trop souvent méprisés, leurs efforts et leurs difficultés niés. Cette idée la frappa. Jusqu'alors, elle n'y avait jamais réellement pensé. Les Gwehrs étaient partout ; les Seigneurs s'en plaignaient assez. Mais on ne les voyait pas. Ils demeuraient la plupart du temps invisibles. Leur travail allait de soi. Il n'appelait ni récompense ni félicitations. Il était dans l'ordre des

choses. Combien de Seigneurs songeaient parfois aux sacrifices et aux souffrances de ceux qu'ils appelaient avec mépris les Gwehrs ?

[Venez.

Le Meunier l'invita à s'éloigner. Ils descendirent vers le bureau qui lui parut étrangement vide.

[Oui, craqueta-t-il comme s'il avait suivi ses pensées. La jurande a réquisitionné les livres de comptes. Pour les besoins de l'enquête.

[Le délégué est zélé, nota Salyne.

Le Cultivateur passa alors à la weyd'wehr.

< Un peu trop zélé à mon goût, clignota-t-il. D'abord, il bloque les investigations, puis il les précipite.

< Que voulez-vous dire ?

< J'espérais bien pouvoir vous parler discrètement de tout cela : je ne suis pas certain que l'Escamoteur ait à cœur les intérêts d'Abyss. Il vous a écartée au moment où nous allions dévoiler une machination au sein même de l'approvisionnement de la cité. Ensuite, sous prétexte de sécurité, il nous confisque les preuves de ce que nous avancions.

< C'est un parasite, il récolte les fruits de notre travail…

< Ce n'est pas seulement cela, soupira le Meunier. J'ai appris qu'au moment même où il décidait de faire de cette enquête une priorité, un énorme coup de filet avait lieu sur les Quais de chargement.

Salyne ouvrit de grands yeux.

< D'après ce que je sais, on a arrêté des marins qui ajoutaient à tous les chargements de sargasses des caisses d'algues contaminées.

< Dans quel but ?

< Je ne sais pas. Provoquer une famine ? Pousser le peuple à se soulever ?

La Maraîchère demanda :

< Vous pensez que cela a un lien avec les rumeurs sur la santé du Roi ?

< Peut-être. Mais je pense que nous devrions surveiller étroitement cet Escamoteur.

< Nous ? Meunier, je ne puis rester. Je dois retourner auprès de la Séchure.

< Ce n'est pas obligé. Je peux vous obtenir un poste ici, aux Silos.

Ou au siège de la jurande. Nous pourrions travailler ensemble. Empêcher le Mage de faire disparaître les preuves.

Il eut un bon sourire paternel.

< Et puis, si je me trompe, vous pourrez toujours retrouver la Séchure.

[Non ! pulsa Salyne.

Ses mains irradiaient de chaleur quand elle ajouta d'un clignotement :

< J'accepte.

< Très bien, fit le Meunier avec satisfaction. Je me charge des formal…

Il fut interrompu par un énorme bruit. Les deux Cultivateurs sursautèrent. Après un instant de stupeur, ils filèrent dans le boyau vertical.

Au onzième niveau, ils découvrirent un spectacle effroyable.

Il y avait eu un accident. La lave, au lieu de se projeter en ligne droite, avait ripé sur un morceau de roche plus solide et giclé sur le côté. Elle avait touché l'une des pieuvres dont plusieurs tentacules avaient été sectionnés par la violence du choc.

L'équipe d'Alliés semblait consternée, même s'il était toujours difficile de deviner leurs sentiments. Les hippocampes avaient tiré le blessé à l'écart, enroulant leurs queues préhensiles autour de ses tentacules épargnés. Les autres s'affairaient pour réparer les dégâts, taillant dans le basalte pour ôter les obstacles.

Salyne sentit soudain une odeur de chair grillée. Cette saveur qui envahit sa bouche la bouleversa. Elle la connaissait ! Elle en avait mangé à l'auberge en cosséguissant depuis la Séchure. Un dégoût, mêlé d'appétit, lui cisailla le ventre.

Horrifiée par ce qu'elle éprouvait, elle nagea vers le sommet du silo. La remontée rapide lui donna des vertiges. Quand elle arriva dans la grande coupole avec l'œil central, la tête lui tournait affreusement. Ainsi, on ne faisait pas qu'exploiter le travail des Alliés, on dévorait leur chair ! Elle savait tout cela depuis longtemps. Tous les Seigneurs le savaient. Leurs filtreurs étaient faits de byssus d'anémones et de coquillages ; les sarcoquillages n'étaient que des dépouilles de

tridacnas ; leurs armures avaient été arrachées à des crabes ; même leur magie provenait des hydrozoas.

Une fois encore, elle sentit une colère lui échauffer les bras. Celle des humiliés et des méprisés. Tout cela fermentait sous elle, sous sa caude battante. Il lui semblait que la surface des algues frissonnait, prête à se crever d'une germination nouvelle, se gonflant, s'allongeant, se gerçant.

En dessous, écrasés, accablés, Alliés et Cultivateurs poussaient de toutes leurs forces pour libérer un jaillissement de lave lumineuse, une éruption formidable qui allait bientôt faire trembler la cité.

CHAPITRE 42
NOURRAIN L'ARMATEUR

— À présent, Astérie, examinons quelles sont les qualités requises pour faire un bon souverain.
— Ta question est simple, Méandrine, il suffit de posséder une autorité naturelle !
— Tu as tout à fait raison. Nous obéissons au Roi parce qu'il est charismatique. Nous avons avec lui des liens affectifs… Est-ce tout, cependant ? N'y a-t-il aucun aspect rationnel dans notre obéissance ?
— Eh bien, nous obéissons également en vertu des lois.
— Exact. L'autorité repose donc à la fois sur l'obéissance justifiée par les lois et, comme nous l'avons vu, sur la vertu exceptionnelle du souverain qui suscite notre dévouement.
— Il me semble, Méandrine, que tu as entièrement raison.
— Et pourtant, Astérie, je me demande s'il ne manque pas encore un type de domination. À chaque marée, lorsque nous obéissons à l'ordre d'Abyss, sommes-nous en train de songer à la vertu de notre souverain ou à la justesse des lois ?
— En effet, maintenant que tu le dis, Méandrine, je dois avouer que j'obéis par habitude la plupart du temps, en suivant les coutumes.
— Nous devons donc accepter un troisième type de domination : celui de la tradition.

Nourrain avait assisté à tout depuis les coulisses derrière les moucharabiehs aux motifs spiraux et tentaculaires. C'était là, dans des compartiments secrets, glissés entre la Salle du Trône et le reste du Palais, que l'Ombre l'avait installé.

[Ne bougez pas et écoutez, avait-il cliqueté au Marchand.

Il était donc resté en place, immobile et muet, se fondant dans le décor. Une fois encore, il avait tenté d'atteindre son Gher'néhu. Impossible : son cœur battait trop lourdement dans sa poitrine et ses bras même irradiaient de chaleur.

Ses pensées l'avaient renvoyé aux Quais de chargement. À peine libéré, il avait assisté aux arrestations des marins affublés du fameux tatouage. Ils étaient en nombre effarant. Presque chaque jetée en comprenait au moins un. Sans compter ceux qui avaient pu s'échapper. On en trouvait dans presque toutes les Guildes, des Militaires qui gardaient les entrepôts aux Marchands qui comptabilisaient les stocks, en passant par les Politiciens qui géraient le port.

Le Marchand frissonna à ce souvenir. Comment accepter l'idée que des Seigneurs travaillaient au sein d'Abyss à plonger la cité dans la famine ? Quel esprit pervers pouvait conduire à souhaiter sa propre destruction ? On évoquait le nom du Nécrocampe mais ce n'était pas suffisant pour expliquer l'adhésion de tant de personnes à ce projet funeste.

Ç'avait été un soulagement de quitter les Quais en compagnie de l'Ombre. Nourrain croyait être libéré mais le mystérieux Seigneur l'avait pris avec lui dans son char. D'une main, ce dernier avait clos les jalousies du véhicule, le rendant absolument opaque.

< Ainsi, nous ne serons pas dérangés.

Le Marchand n'avait pas répondu. Il n'était pas nécessaire de parler, l'Ombre était en verve, manifestement satisfait de la tournure des événements. Cela se voyait à la manière joyeuse dont ses photophores luminescents irradiaient à travers le halo d'animalcules qui entourait

sa tête.

< Voilà une marée bien remplie, s'illumina-t-il. Vous avez bien joué votre rôle, Armateur. Dire que certains vous surnommaient l'Amateur !

Il avait ri de ce jeu de mots à la manière d'un enfant espiègle.

< Où m'emmenez-vous ?

< Vous allez assister à une cérémonie importante qui sera, je l'espère, le couronnement de tous les efforts que je vous ai réclamés.

< Je dirais plutôt : extorqués.

< Vous ne croyez pas si bien dire. Sans moi, jamais les malversations de votre père ne seraient retombées sur vous. Je me suis arrangé pour que vous soyez inculpé à votre tour.

< Je ne suis même pas surpris, avait soupiré Nourrain en refusant de lui rappeler son mensonge. Je suppose que c'est ainsi que vous vous assurez de la loyauté de vos « collaborateurs ».

< C'est une des manières. Avec vous, je vais en employer une autre, si du moins vous êtes d'accord.

Le Marchand ouvrit les yeux.

Il se trouvait toujours dans l'espace dissimulé entre les parois. L'Ombre appelait cela les interstices. Devant lui, le rituel étrange se poursuivait depuis de longues fluxiales. Un Mage étrangement jeune conduisait la cérémonie avec un mélange d'assurance et de fébrilité. D'après ce que Nourrain en avait compris, il extrayait des souvenirs du souverain aux personnes présentes afin de les transférer dans un nouveau corps.

Il assistait à la fabrique du Roi.

Cela avait presque balayé sa surprise quand il avait découvert que l'Hôtesse et la Bourrelle appelaient la Libératrice « ma sœur ». Au léger décontenancement que la sénatrice avait marqué à l'énoncé de ce titre, il avait deviné qu'elle ignorait elle-même son statut de princesse. Cela devait encore être une histoire de coucheries royales. Qu'importe, il était fier d'avoir œuvré à ses côtés.

Sa garde du corps n'en menait pas large, dardant tout autour d'elle des regards méfiants, comme si des assassins allaient jaillir des interstices à tout moment.

Soudain, il sentit une présence auprès de lui. L'Ombre était là.

< Ce sont les Mages qui ont fabriqué votre voile vivant, n'est-ce pas ? clignota Nourrain.

< J'admire votre perspicacité. Ce sont eux également qui ont traité ces interstices pour qu'ils demeurent invisibles et isolés aux yeux profanes.

< J'imagine que vous les avez fait tuer une fois leur travail accompli…

< Voulez-vous réellement une réponse à cette question ?

Le Marchand soupira. Son gros corps était à l'étroit dans ces espaces confinés.

< Non, dit-il finalement.

L'Ombre désigna la Libératrice.

< Votre collègue a fait du chemin en peu de temps, du Sénat à la Salle du Trône.

< Vous saviez ?

< Non, avoua l'Ombre. Cela fait partie des heureux hasards de notre métier. Nous cherchions la Bâtarde du Roi et elle était sous nos yeux. Si j'avais su que la sénatrice qui a fait passer notre décret sur la sécurité était également la troisième princesse, j'aurais sans doute agi plus tôt.

Nourrain observa les longs filaments violacés et palpitants qui reliaient le cercle des participants à l'hydrozoa du Mage. Il eut l'impression que des sortes de polypes se déplaçaient à l'intérieur des tentacules.

< Pourquoi aviez-vous besoin d'elle ?

< Elle apporte un point de vue unique sur les souvenirs de notre Roi.

< Pardonnez-moi mais je ne comprends pas bien ce qui se passe ici.

< Les détails sont peu importants pour l'instant. Comme le disent les rumeurs, notre Roi a été blessé à l'entraînement. Sa plaie à l'œil s'est enflammée et l'infection a rejoint le cerveau. Il est mort. Alors, nous le remplaçons. Le Roi ne meurt jamais.

L'Armateur se détourna un instant de la procédure.

< Netun, chatoya-t-il, il me semble qu'il existe des protocoles

quand le souverain meurt. Le Sénat et le Parlement se réunissent en Collège pour élire le nouveau Roi.

< Je connais la Constitution, mey.

Nourrain tiqua sur l'appellation affectueuse, ou bien hautaine, il ne pouvait se décider.

< Nous en sommes à ce point de familiarité, alors ?

< Cela vous dérange ?

< Non, avoua-t-il, surpris lui-même de sa réponse.

< Regardez, ordonna l'Ombre.

Là-bas, derrière les moucharabiehs, le rituel s'achevait. Le Mage oscillait de fatigue. Un Conseiller se pencha sur le couffin royal et administra une sorte de vapeur.

Alors, après quelques fluxiales, le corps ouvrit les yeux et le souverain se redressa. Nourrain résista difficilement au réflexe de s'allonger sur le ventre en signe de respect.

C'était bien le Roi Estran, avec sa crinière de pseudopodes bleutés flottant autour de son crâne, son front haut et large orné de crêtes osseuses disposées en rayons, son profil allongé par un nez aristocratique, ses joues rentrées, sa mâchoire puissante. Seuls ses yeux manquaient de leur éclat habituel.

< Regardez-le. N'avez-vous pas lu les Dialogues de la Philosophesse ? Si nous élisions un nouveau souverain, nous aurions la loi avec nous, nous aurions la coutume. Mais le charisme ?

À cet instant, les pupilles royales s'embrasèrent d'un feu de lave, de ce feu qui avait mis fin à la Guerre des Guildes, ce feu qui avait vaincu le Nécrocampe. Estran dominait de sa personne tous les sujets admis dans la Salle du Trône.

< Nous avons besoin de la grandeur d'Estran. Ces temps sont difficiles. Un souverain qui ne s'appuierait que sur les deux types de domination verrait le pouvoir lui échapper. Ce serait la guerre civile, le kehd. Je préfère ne pas prendre le risque.

Lentement, majestueusement, le souverain nagea jusqu'au trône vide et s'y assit.

— J'étais mort, dit-il d'une voix grave et calme. Et je suis revenu.

Tous les présents se prosternèrent, princesses comme Conseillers,

devant le monarque.

< Venez avec moi. Ceci ne nous regarde plus.

L'Ombre entraîna Nourrain dans un dédale de couloirs qui rappelait celui du Sénat. C'étaient sans doute les mêmes architectes tortueux qui avaient ménagé partout des passages dérobés et des pièces secrètes. Étrangement, il commençait à s'y habituer.

Son guide l'amena devant un nouveau panneau creusé de motifs somptueux. Cette fois, ils imitaient la structure de diverses coquilles. Certaines rappelaient celles de son ammonite. Par réflexe, Nourrain lui adressa une petite caresse. L'Allié ressentirait la vibration de la peau sur la chitine.

Il avait sous les yeux une nouvelle salle, plus étroite. Au milieu, une sorte d'autel creusé en bassin avait été construit et troué au centre. Le sol était pavé de dalles de basalte poli comme du miroir. Sur le trou de l'autel, un sarcoquillage avait été placé. Nourrain y reconnut le Roi. C'étaient les mêmes traits, fins et anguleux, la même couronne de pseudopodes. Mais les paupières étaient closes. On apercevait une ombre sur l'œil droit.

< Comment avez-vous fait pour que le remplaçant du Roi ait exactement le même visage que lui ?

< Les Mages, brasilla l'Ombre.

< Était-il volontaire, ce candidat ?

< Une fois encore, souhaitez-vous une véritable réponse, mey ?

< Toujours pas.

Des Coralliens s'activaient autour du cercueil. Nourrain avait l'impression de revivre l'enterrement de son père. On referma soudain le tridacna et les Militaires évacuèrent la pièce.

Alors, une chaleur insupportable embruma les yeux du Marchand. La lave apparut sous le sarcoquillage. Elle remplit le bain d'un rouge aveuglant et la coquille se mit à fumer, puis à se racornir.

< Vous pensez que votre ruse fonctionnera ? scintilla encore Nourrain.

< Tout État est fondé sur la force, répondit l'Ombre. Mais s'il se maintient par la force, il devient une tyrannie et sera renversé par le peuple tôt ou tard. S'il veut s'imposer de façon douce et durable, il

doit se reposer sur une autre puissance.

< Laquelle ?

< Celle de l'imagination. Les détenteurs de l'autorité inspirent une vénération mêlée de crainte en vertu de leurs ornements, de leur faste, de leurs grades, de leurs insignes. Tous ces oripeaux de la puissance. Depuis combien de marées le trône est-il resté vide ? C'est l'imagination qui l'a rempli. Les Mages l'ont bien compris : leur pouvoir repose là-dessus.

L'Ombre se tourna vers lui.

< Soyez mon espion.

< Je suis amnistié, protesta Nourrain.

< Vous, peut-être, mais pas l'ammonite. Mais ce n'est pas la question. Je veux que vous choisissiez de votre plein gré. Je vous demande de travailler, non pas pour moi, mais pour Abyss. Des défis formidables nous attendent. Les Frontières au-dehors, le Nécrocampe en dedans.

< Mais je n'ai aucune disposition !

< Au contraire. Vous êtes doué. Vous avez réussi à faire passer un décret historique pour les Alliés et personne n'en parle ! On ne retient que la défaite de la Libératrice à l'élection d'Ablégat. Certains ont le don de faire passer leurs échecs pour des victoires ; vous, c'est l'inverse. Ils vous surnomment l'Amateur ? Laissez-les dire. Luttez à mes côtés. J'ai besoin de Seigneurs comme vous pour protéger Abyss. Continuez comme vous faites, baissez la tête, courbez le dos, souriez, encaissez, qu'ils ne se méfient pas de vous et vous aurez le meilleur avantage sur vos adversaires.

< Lequel ?

< La surprise, mey, la surprise…

CHAPITRE 43
ZÉE LA LIBÉRATRICE

> Quelles sont les qualités d'un bon souverain ? Je ne cesse de m'interroger à ce sujet. Des penseurs autrement plus profonds que moi s'y sont usé les nageoires. Je veux cependant vous promettre une chose : dans mon action politique, j'aurai toujours à l'esprit le jugement moral du peuple. Et j'espère au moins éviter de m'en faire haïr, si jamais je ne parvenais pas à m'en faire aimer.
>
> Discours du Roi Estran

Le moment était venu.

Zée inspira le flot salé, alcalin et froid. De nombreux corpuscules en suspension flottaient à travers la Salle du Trône. Elle vit le Roi se lever, son nez fendant les eaux, tandis que les tentacules de son crâne ondulaient derrière lui.

Le silence était lourd. Tout le monde se figeait en attendant la première parole du souverain. Ce dernier posa un regard halluciné sur son auditoire, fixant tour à tour la Reine, les princesses, la Libératrice, l'étrange Seigneur contrefait et les Conseillers aux yeux fous. Était-ce seulement une impression ? La Politicienne crut voir le Roi esquisser un sourire en l'apercevant. Mais cela ressemblait aux sourires fantômes des nourrissons.

Estran quitta lentement le coquillage qui lui servait de couffin. Il donnait le sentiment de ne produire aucun effort, sa caude bougeait à peine et, pourtant, il se déplaçait avec grâce et puissance.

— Sire ! s'exclama la Reine la première.

Et elle se prosterna devant lui, s'allongeant, face tournée vers le fond. Très vite, les autres l'imitèrent. Zée suivit le mouvement avec réticence. Elle n'aimait pas ces manifestations de respect qui accordaient au monarque une valeur presque sacrée. Après tout, il n'était que le premier des citoyens.

Estran ne parut pas remarquer son hésitation. Il s'éleva, les mains ouvertes, accueillant l'hommage avec humilité. Son corps massif, aux épaules forgées par les batailles, légèrement voûtées par le poids de l'État, glissa gracieusement jusqu'à son trône, comme si ce dernier venait à lui et non l'inverse.

Il s'y assit, posant ses mains sur les accoudoirs, caressant voluptueusement les gravures organiques. Le siège avait été taillé dans un morceau massif de métal, jailli au cours d'une éruption, et que les meilleurs sculpteurs d'Abyss avaient façonné avec art.

— J'étais mort et je suis revenu.

Ce furent ses premiers mots. Sa voix porta sur tout l'espace de la Salle du Trône, se répercutant sur les piliers torsadés aux couleurs et symboles des Guildes, se démultipliant d'écho en écho tout en demeurant parfaitement audible. Les architectes royaux avaient bien travaillé.

— Il est temps de se réjouir. Allez vers les citoyens et dites-leur que je suis là. Portez-leur la nouvelle.

— Mon époux, fit la Reine Frai en s'avançant.

— Pourquoi pleures-tu ?

Estran l'interrompit sans la regarder. À présent, Zée en était sûre : le Roi ne la quittait pas des yeux.

— Toi aussi, tu étais morte, dit-il doucement.

Les autres se tournèrent vers elle. Les pupilles de la Bourrelle flamboyaient.

— Et tu es revenue, acheva le souverain avec un large sourire.

Puis, pris d'une autre idée, ses prunelles se perdirent dans le vague.

— J'ai fait un long voyage, murmura-t-il. Un voyage mémoriel…

Ses mains mimaient ses paroles. Ses gestes avaient beau être étranges, Zée comprenait ce qu'ils voulaient dire, un peu comme ceux des Delphines. Elle se laissait bercer par la belle voix de son père.

— Je n'étais plus que des colonies de souvenirs… je flottais çà et là, au gré des courants… j'étais disséminé, fragmentaire… J'étais éparpillé dans chacun de vous… dans les cerveaux des citoyens… Oh, la Dérive, il faudra l'interdire…

— Vous l'avez déjà fait, sire, glissa le Seigneur bancal, seul à oser interrompre le Roi.

Ce dernier le regarda avec étonnement. Puis son visage s'adoucit.

— C'est toi, l'Histrionne ? Tu m'as manqué…

Zée constata qu'elle s'était trompée. Le Seigneur était une Seigneure. Mais déjà Estran avait repris son évocation.

— J'étais en chacun de vous… Je les sens… Vous avez rassemblé vos réminiscences… Et je suis redevenu moi…

Il observa brusquement ses mains.

— Ceci n'est pas mon corps…

— Il le deviendra, assura la Reine.

Le Roi ignora son intervention. Son regard se planta dans celui de Zée qui en sentit alors toute la puissance contenue. Elle trembla, stupide.

— Je t'avais oubliée, mey.

Quelques larmes d'encre lui montèrent aux yeux.

— Pardonne-moi ! supplia-t-il en tendant les mains vers elle.

La Libératrice ne savait plus comment réagir. Que répondre à un Roi qui réclamait le pardon pour une faute inconnue ?

— Approchez, Libératrice, ordonna la Reine.

Elle paraissait tenir à conserver la main sur le déroulé des événements.

— Approchez, princesse, reprit-elle.

Zée ne put entendre ce nom sans un frisson. Il la renvoyait à des souvenirs oubliés, quand elle avait moins de trois gyres, avant l'orphelinat. Elle se rappelait une présence chaleureuse, protectrice, bienfaisante. La crinière filamenteuse lui revenait. Elle avait passé ses doigts dedans, joyeuse et s'exclamant :

« Phtah ! »

Le mot résonnait à travers les marées, les flux, les fluxiales. Elle le redit alors, bouleversée :

— Phtah !

— Mey ! répondit le Roi, les yeux cernés d'encre.

Faisant fi de tout protocole, elle se jeta dans ses bras. Il l'accueillit, aussi immense que dans ses souvenirs, ses bras si grands qu'ils auraient pu embrasser l'océan tout entier.

« Mon père était l'océan. »

Ses souvenirs enfouis avaient été soudain dégagés par le rituel magique. On lui avait arraché des pans de mémoire malgré elle.

— Tu as triché, déclara soudain le Roi.

Il lui prit la main et exposa sa paume pourtant guérie. Il attrapa ensuite sa dextre.

— Tu as fait un faux sceau-cylindre.

Elle se recroquevilla de honte sous le regard déçu de son père. Dans le même temps, elle se demandait si une partie de sa mémoire n'avait pas été transférée au Roi au cours de la cérémonie.

— Elle était simplement désespérée de vous retrouver, sire, intervint encore la Reine. Ce tirage au sort, cette candidature au poste d'Ablégat, l'intrusion dans la Conque, ce n'était qu'une manière d'attirer votre attention.

Estran posa des yeux attendris sur la Libératrice.

— C'est vrai, mentit-elle.

— Tu as bien fait, mey.

Il se dressa soudain, déployant son corps, donnant l'impression qu'il occupait tout l'espace.

— Je veux déclarer à tout Abyss que ma fille est revenue !

La Bourrelle grimaça ostensiblement. Sous son voile, la Reine demeura impassible.

— Sire, nous pourrions profiter de cette annonce pour expliquer votre absence, suggéra-t-elle. Le peuple ne vous a pas vu depuis longtemps parce que vous étiez en quête de votre enfant. Elle-même ne faisait que vous rechercher de son côté. Présentons-la en grande pompe à la cour.

— Oui, c'est juste, murmura le Roi. Vous avez raison. Faisons cela.

— Bien sûr, ajouta la Reine, il faudra que la Libératrice soit déchue de son titre de sénatrice. Après tout, elle a triché et outrepassé ses

droits. Il ne faudrait pas que le peuple ait l'impression qu'elle jouit d'un traitement de faveur.

Zée retrouvait peu à peu ses esprits. Personne ne parlait de la tentative d'assassinat. Ou bien tout le monde l'ignorait, ou bien l'on feignait de n'en rien savoir. Elle décida de se conformer à l'usage et de taire ce qui la motivait.

Au fond d'elle-même, la Libératrice sentit un parfum d'échec. Certes, elle n'était pas parvenue à découvrir qui avait planifié sa mort. Mais ce n'était pas le plus important. Elle qui avait mis par-dessus tout les valeurs d'honnêteté et de franchise se retrouvait à mentir et à commettre des actes répréhensibles. Ses objectifs valaient-ils qu'elle sacrifie sa vertu ? Machinalement, ses yeux glissèrent vers sa garde du corps.

Elle ne l'aperçut nulle part, comme si sa conscience l'avait abandonnée. Ses pensées la conduisirent également à l'Armateur. Où était-il à présent ? Lui aussi l'avait aidée à faire ses premiers pas dans l'Assemblée Océanique du Sénat. Et il avait disparu aussi. Était-elle condamnée à voir se dissoudre les personnes qui lui étaient proches ?

Elle se promit de partir à leur recherche dès que possible.

En attendant, elle allait devenir princesse. Non, elle était princesse. Ce statut était une chance pour faire avancer ses idées, notamment sur les droits des Alliés. Cependant, il y avait, peut-être au sein même de cette assemblée, quelqu'un qui avait tenté de la tuer. Quelqu'un qui recommencerait sans doute. Elle devait se méfier.

Son regard erra tour à tour sur la Reine, marmoréenne ; l'Hôtesse, digne sur ce point de sa mère ; la Bourrelle, manifestement mécontente ; l'Histrionne, dont le sourire torve demeurait mystérieux ; les Conseillers, louches ; le Roi lui-même, qui n'avait pas encore recouvré toutes ses facultés.

— J'ai réfléchi, dit-il après un long silence. Vous avez raison, ma chère. La Libératrice ne pourra plus être sénatrice. Ce serait un fort mauvais exemple. Cependant, en tant que princesse, je l'intègre au Conseil royal.

La Reine ouvrit la bouche pour protester.

— Avec effet immédiat, ajouta le Roi, imposant.

Frai s'inclina.

— Allons, reprit le monarque, jovial, il nous faut aller rassurer le peuple et faire taire toutes ces folles rumeurs. Que le Conseil royal réfléchisse à une cérémonie. Je me retire dans mes appartements pour méditer. Je dois retrouver mon Gher'néhu avant de me présenter devant la cité.

Sur ces mots, il quitta son trône.

— Histrionne, avec moi ! ordonna-t-il.

— Je vous suis, sire, répondit-elle en roulant sa bosse.

Elle lança en passant un regard rusé à la Libératrice.

[Je sais pourquoi tu es là, siffla une voix sourde à son oreille.

Zée sursauta. La Reine se trouvait tout près d'elle. Le voile de byssus, assombri vers le haut, empêchait de distinguer son regard. Puis Frai quitta la pièce. Ses filles la suivirent. La Bourrelle bouscula presque la sénatrice déchue et sa sœur la suivit en ignorant ostensiblement la Libératrice. Les Conseillers les imitèrent.

La Libératrice se retrouva seule dans la Salle du Trône vide.

CHAPITRE 44
STRÖM L'APPRENTI

> Nous avons, pour mesurer une très longue période de temps, une méthode qui me paraît tout à fait intéressante. Tu n'es pas sans savoir, Étudiante, que les courants effectuent un vaste tour des océans en une durée que l'on appelle une boucle et que l'on évalue à mille gyres. Après quoi, la même eau revient baigner Abyss. Ainsi, si tu laisses dériver auflud'hui une tablette de nacre, il se peut qu'elle parvienne à tes lointains descendants dans mille gyres. Tel est le paradoxe de la boucle, qui mêle le passage inexorable du temps à l'infini retour du même.
>
> Le Maître, *Lettres à l'Étudiante*, XVIII

Ström était pris de vertiges. La cérémonie l'avait épuisé. Elle avait duré de très longues fluxiales, l'amenant du début du flux au milieu du reflux. Des réminiscences avaient transité à travers lui, comme des éclats fugitifs de photophores. Il n'en avait compris qu'une partie, emporté par le flot mémoriel.

Pendant un instant, l'Apprenti ne sut plus à qui appartenaient ces souvenirs. Le manque d'expérience lui avait fait ponctionner bien plus qu'il n'aurait dû. Il n'avait pu limiter sa pêche à ce qui se rattachait au Roi. D'autres éléments étaient passés en désordre, lui-même, il en était sûr, avait livré au souverain un peu de son histoire.

Abasourdi, il sentait sa tête dodeliner dans le char ouvert qui le ramenait chez lui. Les murènes s'impatientaient, comme heureuses de le retrouver. Elles tiraient sur le mors passé entre leurs dents, donnant

des coups de tête en avant pour tracter le véhicule.

Derrière lui, la Salle du Trône, appuyée aux montagnes coalescentes, couronnée de grilles, s'assombrissait lentement. Ce n'était plus qu'une silhouette, un rêve évanoui au début du flux.

Le char naviguait dans les canaux aux courants violents, accidentés, turbides. Le Mage se remit droit dans son siège. La tête lui tournait. Il avait du mal à se remémorer la fin du rituel tant il était dans un état second.

La sensation en était très différente de la Dérive. Cela ressemblait même à un phénomène inverse. En effet, la Dérive pouvait être comparée à une forme d'explosion de soi dont les fragments merveilleux se répandaient sur le monde et vous connectaient à lui. Là, au contraire, il lui semblait que toute la mémoire d'Abyss avait transité par lui, faisant imploser son individualité, l'écrasant au lieu de la magnifier.

Il voyait des pères fusionner, l'un adoré sans espoir, l'autre aimant mais absent, un troisième endeuillé… Lequel était le sien ? Aucun, peut-être. Des sentiments bouillonnaient, contradictoires. Il méprisait les Gwehrs, ces animaux dénaturés, à peine sortis de la sauvagerie, tout en les aimant et en cherchant à protéger les Alliés, les délivrer du joug qui pesait sur eux… Il avait envie d'aller caresser les murènes de son attelage ou bien de les massacrer…

[Vous avez bien travaillé.

La voix de l'Ombre lui revint soudain, toujours un peu moqueuse.

[Vous pouvez rentrer chez vous, Apprenti. Mais restez à notre disposition. Nous devons nous assurer que tout se passe bien après votre intervention. Il se peut que nous vous fassions revenir. De toute façon, vous n'avez pas le choix. Cette fabrication d'un faux sceau-cylindre pèse toujours sur vous. Nous pouvons l'oublier pour l'instant mais elle ressurgira … Au moins, vous serez satisfait : vous aurez réussi cet examen !

Ström se prit la tête dans les mains. Les mots, les visages, les sensations, tout tourbillonnait dans son crâne devenu trop étroit. Et ces émotions ! Tout ce qu'il avait essayé de refouler depuis la mort de sa sœur lui revenait en jets impétueux, lave brûlant tout sur son

passage. Il avait perdu tant de gens ! Les morts lui faisaient cortège. La Professeure décapitée, Hyale, une pieuvre nommée Ventouse, des murènes, une mère tuée au combat.

Et d'autres choses remuaient en lui. Il sentait l'admiration pour une sénatrice, l'amitié sororale pour une Seigneure et le deuil, toujours le deuil. Fallait-il que le chagrin l'emporte sur tout ?

L'Apprenti était ivre de sentiments. Et comme toutes les intoxications, celle-ci lui donnait la nausée. Près de se trouver mal, il ordonna aux murènes de stopper. Le courant cessa de faire vibrer sa peau.

Au loin, surgissant de la masse ténébreuse de la cité, il apercevait le dôme du Sénat et ses deux bubons parasites, la Chambre et le Parlement. Bientôt, il faudrait nettoyer tous ces corps intermédiaires qui empêchaient le chef de communier avec son peuple !

Aussitôt, le jeune Seigneur secoua la tête. Était-ce réellement ce qu'il pensait ? D'ordinaire, il laissait la politique aux Politiciens, comme on délègue une tâche secondaire à des subordonnés. Mais il avait toujours été tenant du respect de la Constitution d'Abyss. Là, c'était différent.

Incrédule, irrésolu, il fit repartir les murènes.

* * *

Quelques fluxiales plus tard, le char s'arrêtait sous le porche à colonnade qui ornait la façade du manoir familial. Il descendit du véhicule tandis que des essaims d'Alliés s'occupaient de l'attelage.

— Ma vague ! s'exclama sa mère en se précipitant vers lui.

Elle le serra contre elle et, pour une fois, il goûta cette douceur pure, sans ressentir la façon dont cette étreinte l'emprisonnait. Son père arriva à son tour et se joignit à l'embrassade.

— Te voilà, mey ! Nous avons cru te perdre, toi aussi.

La nausée remonta dans la gorge du jeune Seigneur. Il se dégagea brusquement de cet enlacement qui maintenant l'opprimait. Fiévreux, il nagea à l'écart.

— Tu as mauvaise mine, ma vague.

Il ne répondit rien, incapable de prononcer un mot, osant à peine les regarder. Quelque chose qui ressemblait à de la honte lui incendiait les veines.

— Alors, tu es revenu pour de bon, mey ? demanda son père, plein d'espoir.

— Ne l'accable pas de questions, la rabroua sa mère. Nous avons tout le temps…

Elle disait cela avec un espoir démesuré.

— Au fait, ajouta-t-elle, il y a quelqu'un pour toi.

Un petit sourire sur les lèvres de sa mère le renseigna sur l'identité de la personne qui l'attendait.

< Où ? brasilla-t-il.

— Dans ta chambre.

Il s'éloigna, hébété, traversa les longs corridors de la propriété, les cours plantées d'anémones, et arriva enfin devant les filtreurs de sa chambre. Il ouvrit les rideaux fibreux et tomba nez à nez avec Limme.

Elle aussi avait mauvaise mine. Ses vêtements étaient en désordre, ses yeux étaient cernés, profondément enfoncés dans leurs orbites. Jamais elle ne lui avait paru plus belle qu'en cet instant. Son regard s'éclaira quand elle le vit arriver. Elle l'attira aussitôt à elle, permettant aux drapés de filaments de retomber derrière lui.

< Alors ? clignota-t-elle, fébrile. Tu l'as fait ?

Il lui fallut un moment pour fouiller dans sa mémoire polluée. Trop de souvenirs parasites encombraient les siens. L'avait-il fait ? Il se revit, penché sur le Roi — Sanctuaire, il avait approché le Roi ! Il se revit donc, aspirant les réminiscences des assistants. Étrangement, il se rappelait trois princesses au lieu de deux. Et puis, une figure grotesque, comme surgie d'un cauchemar, un être difforme et rieur, habillé pour une fête carnavalesque.

[Concentre-toi, lui craqueta la Disciple à l'oreille d'une voix caressante. L'as-tu fait ?

Il se figura au milieu du cercle des participants, ponctionnant leurs passés et les projetant dans la tête d'Estran. Il avait hésité longtemps.

< J'ai hésité, scintilla-t-il.

Il n'avait pas voulu rompre sa concentration mais la question était

restée fichée dans son cerveau comme une idée fixe. Fallait-il le faire ? Il avait effleuré le polype dans la poche de son habit. Pourquoi obéir à ces gens qui l'avaient manipulé ?

< Pourquoi tuer la Professeure ? demanda-t-il. Je l'aimais…

< Elle a refusé de nous aider. Nous avons dû changer nos plans. Nous n'avions plus le choix. Et tu ne l'aimais pas. C'est moi que tu aimes. Souviens-toi.

Elle l'embrassa et son baiser eut un goût de cendres sur ses lèvres voluptueuses. Il se souvenait des mots de l'Ombre.

< L'hydrozoa qu'on vous a donnée était effectivement truquée… Vous seriez surpris de voir ce qu'on peut obtenir avec la gratitude de quelqu'un qui se voit offrir une dernière chance…

De ce côté-là aussi, on l'avait utilisé, défaussé comme une carte du jeu du Kehd. Il avait été joué depuis le début. Ah, quelle blessure à son orgueil ! Lui qui s'était cru le plus intelligent, il avait été berné comme le dernier des Gwehrs. Il aurait voulu se vomir lui-même tant il se méprisait.

< Oui, scintilla-t-il enfin. Je l'ai fait.

Une image mentale lui montra le polype confié par la Disciple sortir de sa poche et rejoindre le flot de ses semblables avant de pénétrer dans le crâne du Roi en passant par sa fosse nasale.

La Mage sourit, transfigurée. Son visage irradiait d'une joie colossale, effrayante même. Il l'avait jugée belle quelques fluxiales plus tôt, il la trouva sublime.

< Oh, c'est merveilleux, Ström ! Tu ne te rends peut-être pas compte mais nous sommes au commencement d'une nouvelle boucle !

C'était peut-être elle qui avait raison. Il n'aimait pas la Professeure, il aimait la Disciple.

< Ce que nous avons réalisé avec le swordó n'est rien à côté de ce que tu as accompli ! Le Roi est à nous. Nous avons planté notre graine dans son cerveau. Et les autres ne se sont aperçus de rien. Ils se croient à l'abri, les fous !

À présent, sa bouche était plissée de haine. Il se surprit à la désirer. Elle se lova contre lui.

< Pars avec moi, Ström. Tu n'es plus à l'abri chez toi. Ils te tueront

s'ils découvrent ce que tu as fait. Et je suis sûre qu'ils essaient de faire pression sur toi pour que tu leur obéisses. Viens, je t'en prie, notre place n'est plus ici. Nous devons nous cacher en attendant le nouvel âge. Il ne tardera plus.

Elle se pressait contre lui avec ses bras chauds et sa bouche suppliante. L'Apprenti la regarda. Il n'avait plus rien qu'elle.

< D'accord, chatoya-t-il.

Un nouveau rayon de bonheur passa sur les traits de Limme. Elle lui prit la main et l'emmena à travers le rideau de filtreurs. Ils filèrent dans les couloirs et atteignirent l'atrium.

— Phtah, dit-il seulement, metah…

— Vous allez vous promener ? demanda doucement son père.

Mais le visage de sa mère avait déjà perdu toute sa couleur. Elle avait compris.

[Tu pars, siffla-t-elle.

[Non, fit son père, hagard. Ce n'est pas possible ! Il vient de rentrer ! Mey, mon petit, que fais-tu ?

Entraîné par la poigne nerveuse de Limme, Ström ne s'arrêta pas.

[Non ! pulsa sa mère. Ne nous abandonne pas ! Ma vague !

[Je t'en supplie ! Nous n'avons plus que toi !

Le cœur serré, l'Apprenti baissa la tête pour ne plus les voir, pour ne plus entendre, s'enjoignant la froideur.

Les cris de ses parents le poursuivirent un moment. Il se rendit compte plus tard que leurs ongles avaient laissé des sillons profonds dans sa peau quand ils avaient essayé de le retenir. Et puis, il ne les entendit plus. Le manoir s'ensevelit dans un silence abyssal qui ressemblait à la mort.

CHAPITRE 45
MOIRE LA DRESSEUSE

MARNAGE

Trahir, toujours trahir, n'est-ce pas là déjà
Notre triste penchant que nul ne corrigea ?
Qui saura la guérir, la funeste habitude
De nous entre-tuer, de faire la vie rude
En aggravant le sort qui pèse sur nos têtes ?
Je rêve de nager parmi des gens honnêtes,
De dormir sans peur dans un monde sans coupable,
Me reposer enfin ; mais j'en suis incapable.

Le Dramaturge, *La Tragédie de Marnage*,
acte III, scène 12

La Dresseuse n'en revenait pas d'avoir ainsi aperçu le Roi, elle, la petite Militaire de la Barrière de Corail. Il était là à quelques brasses devant elle, éclatant de majesté, lui, le vainqueur de la Guerre des Guildes. Elle l'avait entendu parler. Bien sûr, ses premiers mots avaient été confus. Qui ne l'aurait pas été après une telle épreuve ? Mais, très vite, il avait retrouvé sa superbe et montré qu'il était toujours le souverain d'Abyss.

Avec le recul, elle prenait enfin la mesure de la crise à laquelle la cité venait tout juste d'échapper. Pendant toutes ces marées, le trône était resté vide. À cela s'était ajoutée une crise algale d'une ampleur inconnue dont on ne mesurait pas encore toutes les répercussions.

Elle en trembla.

La cérémonie l'avait épuisée. Pourtant, elle n'en avait pas été partie prenante, comme Zée, comme la princesse, puisqu'il faudrait l'appeler

ainsi désormais.

Au bout d'un certain temps, elle se sentit de trop dans cette réunion familiale. Elle eut envie de rentrer chez elle, de retrouver la Maraîchère qui attendait toujours de ses nouvelles. D'ailleurs, la famille royale et les Conseillers quittèrent la Salle du Trône tous ensemble. Il ne resta plus que les gardes.

La Saboteuse glissa alors vers elle.

— Eh bien, murmura-t-elle, on ne voit pas ce genre de chose tous les flux.

Moire s'étonna de l'entendre parler en triwehr. Mais elle comprit que c'était la seule langue qui était autorisée dans ce lieu de pouvoir. Il n'était pas question d'échanger secrètement en kan'wehr ou en weyd'wehr. Cela aurait sans doute manqué de décorum.

La Dresseuse hocha la tête, incapable d'en dire davantage. Elle avait refusé de se l'avouer mais cet environnement l'impressionnait et la mettait mal à l'aise. Sa seule envie était de fuir et de retrouver ses murènes dans un endroit désert et sauvage.

Ses murènes. Elle devait affronter la dure réalité : la dernière de ses filles était morte. Il n'y avait pas d'autre moyen pour que l'Itinérante ait pu témoigner contre Zée. La princesse.

Un trou se faisait en elle. Il lui avait fallu élever ses murènes pendant plusieurs gyres. Elles avaient été plus proches d'elle que n'importe qui d'autre. Elle contint son chagrin, le deuil viendrait plus tard.

Pour l'heure, elle ignorait quoi faire. La Saboteuse lui ôta soudain ses entraves.

— Suis-moi, l'invita-t-elle. Le Chef des armées te réclame.

Et elle tourna la caude sans attendre. Interloquée, Moire se plaça dans son sillage. La Corallienne la mena jusqu'à un mur entièrement sculpté de motifs animaux qui renvoyaient aux divers Alliés. Ils semblaient avoir été coulés dans la paroi et percés de milliers de trous minuscules, comme criblés de harpons. Était-ce une manière d'exprimer la supériorité des Seigneurs sur les Gwehrs ?

La Dresseuse interrogea sa guide du regard. Celle-ci eut un sourire derrière son voile de mailles rouges. Elle appuya sur une surface qui

s'enfonça avant de ressortir avec un claquement sec. Un pan de mur s'ouvrit, laissant apercevoir un étroit couloir semblable à celui qui courait derrière les baignoires du Sénat.

D'un mouvement de tête, la Saboteuse lui fit signe d'entrer. Ensuite, elle referma le panneau et posa trois doigts sur sa bouche. Cela signifiait, en langage militaire, qu'on ne pouvait recourir à la triwehr ni aucune de ses composantes. Seule la plekh'wehr était autorisée, sans doute par discrétion. En effet, les trouées minuscules de la paroi permettaient d'observer la Salle du Trône en laissant passer la lumière et, vraisemblablement, les sons et les odeurs.

La Saboteuse posa la main sur son poignet et Moire frissonna.

≈ Viens, dit-elle.

Elles s'enfoncèrent dans un labyrinthe extraordinaire qui coulait dans les coulisses du Palais, à la manière d'un réseau secondaire et secret, comme si le bâtiment avait été dédoublé en une version réduite, étirée.

La Dresseuse prit goût à se perdre dans ce dédale de boyaux mal dégrossis, dont les parois, brutes à l'origine, avaient été patiemment polies par l'usage. Elle se plaisait à en sentir les surfaces lisses caresser sa peau. Les multiples passages avaient déposé une couche d'huile lubrifiante qui donnait l'impression d'évoluer dans quelque gorge de Léviathan.

Il fallait résister à l'engloutissement. Elle eut l'intuition que cet endroit avalait les gens et les recrachait, ou bien les digérait. On ne pouvait rester le même. Étrangement, elle eut des réminiscences de la Barrière de Corail. Elle retrouvait un peu de cette sensation de danger mêlée au sentiment de liberté profonde, à l'écart du monde civilisé, et pourtant tout près.

≈ Attends ici, lui signifia la Saboteuse en effleurant son bras.

Une fois encore, Moire tressaillit sous la caresse. Elle comprenait à quel point le contact de ses filles lui manquait. Elle était seule. Quant au regard de la Corallienne, il brillait d'une lueur espiègle et trouble derrière ses lunettes de corail. Essayait-elle de la séduire ?

À peine se fut-elle posé la question que la Militaire disparut d'un coup de caude. La Dresseuse se retrouva tout à fait isolée, ne sachant

où elle se trouvait. L'espace se refermait sur elle, heureusement piqueté de trouées lumineuses.

< Eh bien, clignota quelqu'un, votre rapport ?

Elle colla son œil aux arabesques creusées et devina, de l'autre côté, un bureau sur lequel travaillait une masse sombre aux plaques chitineuses. Surprise, elle reconnut le Chef des armées.

En face de lui se tenait un autre Corallien, mal à l'aise. Le troisième du trio qui avait tué ses murènes, leur chef, même. Une nouvelle éruption de colère coula dans ses veines. Étrangement, elle ne parvenait pas à englober la Saboteuse dans sa haine.

< Nous avons établi les faits suivants, chatoya le Corallien. Au cours d'un entraînement, la Bourrelle a blessé le Roi. Ce dernier portait un heaume protecteur. Cependant, la lame a glissé en dessous et a poursuivi sa route jusqu'à l'œil du souverain. Son extrémité s'est brisée sous l'arcade sourcilière. Pour l'heure, nous n'avons pas réussi à déterminer si la Bourrelle a agi volontairement ou pas.

Il marqua une pause. Le Chef des armées ne s'intéressait toujours pas à lui. Il prenait des notes, donnant l'impression de regarder à peine son subordonné.

< Poursuivez, ordonna-t-il pourtant.

< La blessure, d'abord jugée anodine par les médecins royaux, s'est ensuite infectée contre toute attente. L'œil a été perdu. Puis l'infection s'est propagée au cerveau. Le souverain a déliré pendant plusieurs marées, souffrant atrocement, avant de tomber dans le coma. Aucun médecin n'a réussi à ôter le morceau de métal enfoncé dans son orbite.

Moire ne parvenait pas à concevoir l'image d'un Chef des armées assis derrière un bureau trop petit pour lui, lui le grand guerrier, le vétéran des camps, le combattant des Frontières, toujours prêt à la lutte, toujours hurlant des ordres, menant ses troupes. Elle ne pouvait associer les deux impressions que lui proposait ce Seigneur.

< Poursuivez, poursuivez, s'agaça-t-il.

< Notre enquête montre que la mort du Roi a été tenue secrète pendant un long moment. Puis des rumeurs se sont répandues. Nous en ignorons l'origine. Elles semblaient vouées à déstabiliser le pouvoir abyssin.

< Pas de conjectures, ordonna le Chef des armées.

Le Corallien s'inclina.

< Un cérémonial magique a permis de ressusciter le Roi qui a repris le trône après cent flux d'absence, acheva-t-il.

Un silence passa, inconfortable. Moire était effarée par le manque criant d'information de ce prétendu enquêteur. Il ignorait même la nature du rite qui avait reconstitué la mémoire du Roi.

< Vous pouvez disposer, le congédia le Chef des armées.

L'autre s'inclina de nouveau et quitta le bureau. Un long moment s'écoula. Moire commençait à croire qu'on l'avait complètement oubliée. Puis le vieux Militaire se leva de son siège, nagea jusqu'à la porte et la verrouilla.

La Dresseuse se raidit. Peut-être allait-elle assister à quelque chose qu'elle n'aurait pas dû. Après tout, c'était ainsi que ses problèmes avaient débuté. Cependant, le Chef des armées était revenu s'installer à son bureau.

< Eh bien, fit-il, vous venez ?

À qui parlait-il donc ? Il était seul dans la pièce.

< Dépêchez-vous, je n'ai pas beaucoup de temps.

Ce fut seulement à cet instant qu'elle comprit qu'il s'adressait à elle. Surprise, elle ne put que pousser le panneau devant elle. La Saboteuse l'avait laissée au bon endroit : le mur s'ouvrit.

Elle pénétra dans le bureau, presque timidement.

< Qu'en pensez-vous ? demanda son supérieur.

Moire réfléchit rapidement. Elle avait été conduite ici pour assister à cet entretien. Tout commençait à prendre forme dans sa tête. Le Chef des armées avait toujours cherché à la protéger. C'était sans doute lui qui avait demandé à la Saboteuse de s'occuper d'elle.

Mais pour quelle raison ?

< Votre enquêteur est un incapable, répondit-elle finalement.

Le vieux Militaire eut une ébauche de sourire.

< Enfin une parole sensée. Effectivement, il ne sait rien. Et cela me convient tout à fait ainsi. Mais j'ai besoin d'en découvrir davantage, Dresseuse. Je soupçonne qu'une conspiration est en marche contre Abyss et je dois découvrir qui en est à l'origine. Nos ennemis sont

puissants. Ils ont réussi à tuer le Roi et à contaminer nos réserves de sargasses. Pour l'heure, nous sommes parvenus à contenir les conséquences de leurs machinations. Le Roi est de retour et l'on assainit les Silos de stockage.

Il soupira, les traits las.

< Pourtant, rien n'est terminé. Je pense qu'une partie au moins des Coralliens baigne dans le complot.

Moire se dit qu'il avait cherché à l'éloigner de la Barrière de Corail sans éveiller les soupçons. Il l'avait donc placée parmi les Coralliens, comme pour se débarrasser d'elle. Mais il savait que la Saboteuse était parmi eux et travaillait pour lui. Elle n'était pas venue l'achever tandis qu'elle affrontait le Corallien mais pour la sauver.

< J'ai besoin de vous auprès de moi, déclara-t-il. Restez au Palais. Aidez-moi à éradiquer un par un les complices de ce régicide.

Moire ne répondit pas. Elle était étourdie par la tournure rapide des événements.

< Vous n'êtes plus engagée auprès de la Libératrice puisqu'elle n'est plus sénatrice. Le contrat qui vous liait est caduc. Je vous en propose un autre. Nous avons besoin d'une maîtresse de murénal.

< Netun, scintilla-t-elle, je me suis juré de ne jamais travailler dans ce genre d'endroit où l'on maltraite les animaux…

Il l'interrompit :

< Il s'agit du murénal royal. Et vous aurez carte blanche pour dresser les bêtes comme vous l'entendez.

Moire hésitait toujours. Puis les souvenirs de ses filles massacrées, de la tentative d'assassinat de la Libératrice, de l'enlèvement de la Maraîchère lui revinrent. Quelque chose pourrissait au cœur d'Abyss.

< Pourquoi moi ? demanda-t-elle encore.

Les yeux du vieux Militaire se teintèrent d'une vague mélancolie.

< J'ai bien connu votre mère. Une guerrière remarquable. Je sais que vous serez digne d'elle. La Saboteuse va vous reconduire.

< Je ne vous ai pas encore répondu.

< Bien sûr que si, fit-il avec un sourire. Je connais votre réponse depuis que vous êtes entrée dans la pièce.

Il se concentra de nouveau sur les notes de son bureau.

Lentement, Moire reflua vers le mur. Le panneau était déjà ouvert et la Saboteuse, le regard brillant, lui tendait la main.

ÉPILOGUE

Écoutez-les, les Megs.
Ils nous appellent Gwehrs, ou glossomones, avec un mépris aussi profond que l'abysse, une morgue aussi haute que la Séchure.
Touchez-les, les Megs.
Ils nous maltraitent, ils nous violentent, ils nous prennent nos coquilles, nos byssus, notre chair même pour leurs amusements malsains.
Reniflez-les, les Megs.
Sous leurs fragrances ambrées, ils exhalent une senteur de mort et un parfum de pourriture.
Regardez-les, les Megs.
Ils se pavanent dans des parures qu'ils nous ont arrachées, ils vont, assurés de leur supériorité, si hauts qu'ils ne peuvent nous voir.
Regardez-les, les Megs.
Car eux ne vous regardent pas.

Le Déclamateur, *Traité sur les origines et fondements des inégalités entre Seigneurs et Alliés*

La Libératrice contempla sa classe qui reprenait en chœur l'Hymne abyssin. Leur chant était parfait.

Les méduses translucides et violacées, les crabes armés de chitine rouge, les coquillages crénelés, les pieuvres multicolores et les hippocampes jaunâtres, tout le monde gardait le même rythme malgré

les différents langages.

— Bravo ! les félicita-t-elle quand ils se turent.

Ils ne répondirent pas. Elle chercha des yeux une pieuvre qui lui aurait rappelé Ventouse mais les enfants n'auraient pu être plus différents de la fille de Bec. Ils posaient sur elle, pour ceux qui en avaient, des yeux curieux, attentifs. Mais il n'y avait nulle tendresse dans leurs prunelles pâles. Ventouse lui manquait en cet instant. Elle aurait voulu que les enfants viennent la voir, lui parlent, lui offrent ces petits riens qu'ils trouvaient sur le sol argileux, comme le médaillon de la Lame qui lui avait sauvé la vie.

Mais non, elle n'était plus la Pédagogue, elle était désormais la princesse.

Les élèves attendaient poliment ses ordres. On voyait bien qu'ils avaient été triés sur le volet. C'étaient sans doute les enfants d'Alliés domestiques travaillant pour le Palais.

Un courant frais lui parvint du dehors. C'était le moment de la pause.

— Vous pouvez y aller, dit-elle, la gorge serrée.

Les élèves rompirent les rangs. Un instant, elle crut avoir sous les yeux les véritables élèves d'une classe véritable. Mais, aussitôt ou presque, ils reprirent une formation quasi militaire et sortirent au même rythme que les couplets de l'hymne un peu plus tôt.

Elle les suivit et une ovation formidable l'accueillit.

— La princesse ! C'est la nouvelle princesse !

— Libératrice ! Li-bé-ra-trice !

De chaque côté de la salle qui avait été reconstituée en face du Palais, au-devant des grilles, des gardes maintenaient les masses à distance. Zée voyait leurs bouches hurler son nom comme autant de grimaces.

Elle avança, gênée, entre les deux cordons de sécurité. Là-bas, sur un podium, la famille royale l'attendait.

— Et c'est ainsi, résonnait une voix amplifiée par magie, que la fille disparue du Roi fut retrouvée. Elle avait été enlevée très jeune par des Gwehrs…

La princesse frémit à cette évocation. Tout y était mensonge. On y

rejouait pour la galerie le début de son aventure. Elle jeta un coup d'œil à ses « élèves ». Pas un ne broncha. Ils lui faisaient cortège, manifestement habitués à être qualifiés de ce mot infamant. Pourquoi l'employer dans un discours officiel ?

Les Alliés étaient partout parmi la foule. Elle le devinait, qui derrière la tête d'un Seigneur, qui sous la caude, qui à côté du bras. Eux ne criaient pas. Ils regardaient, semblables aux fantômes vengeurs de ses élèves morts. Un essaim de crevettes rouges, cherchant des restes de nourriture, nagea un instant au-dessus des spectateurs avant de s'enfuir. Ces rimicaris lui rappelèrent les corps éventrés des petits, flottant devant la grotte et devant ses yeux.

Elle nageait vers l'estrade en ayant l'impression de monter à l'échafaud. C'était comme si ses organes cherchaient à s'échapper par sa bouche.

Là-haut, toute la famille royale l'attendait. Le Roi, magnifique, rayonnant, avait coiffé la couronne d'Abyss, évènement rare, sur ses longs pseudopodes bleutés. La Reine, toujours voilée, se drapait dans son mystère. Mais ses lèvres qui dépassaient sous la gaze noire semblaient sourire.

Et puis, les entourant comme deux colonnes, venaient leurs deux filles. L'Hôtesse saluait la foule comme une maîtresse de maison accueillant ses invités. Elle était placée du côté de son père et paraissait avoir capté un peu de son charisme. À l'opposé, la Bourrelle, vêtue d'une superbe armure de cérémonie, affichait une mine sombre et renfrognée.

Derrière eux, en contrebas, se trouvait le reste du Conseil royal, les Politiciens louches. Parmi eux, l'Histrionne allait de long en large vêtue d'un costume à bouffants et manches à crevés, taillé dans des tissus bariolés qui semblaient agencés au hasard. Pourtant, Zée crut remarquer qu'ils présentaient les cinq couleurs des Guildes en surfaces équivalentes.

Enfin, dans un long hurlement de vivats, qui couvrait heureusement le conte absurde de ses retrouvailles, elle atteignit la tribune.

— Et c'est ainsi que la Libératrice est revenue parmi les siens, conclut la voix.

Zée se tourna et fit face à son peuple. Leur clameur la frappa comme une gifle.

Elle se concentra pour repérer les emplacements qu'elle avait appris. Chaque Guilde était représentée, arborant fièrement ses couleurs. Chacune avait placé ses deux Podestats, nommés pour un gyre, en tête de leur groupe.

Entre eux se tenaient différentes jurandes qu'elle ne sut pas toutes identifier, à part peut-être la jurande nourricière qui comportait une immense majorité de Cultivateurs et de Marchands. Un instant, elle eut l'impression de reconnaître la petite Cultivatrice sauvée par Moire, à côté d'un immense Cultivateur armé d'un bâton.

Plus loin, les représentants de la Chambre des Alliés, du Sénat et du Parlement avaient pris position. Elle repéra Nourrain. L'énorme Marchand l'observait avec gentillesse, les mains croisées sur son ventre, son éternelle ammonite sur l'épaule. Il avait repris son poste de sénateur et avait été lavé de toutes les charges qui pesaient sur lui. Comme d'habitude, il s'était bien débrouillé.

Cette vue lui fit du bien. Malheureusement, cette sensation s'effaça vite quand elle croisa le regard rusé du Questeur. Celui-là l'avait trahie. Elle détourna les yeux. Ce fut pareil quand elle reconnut la silhouette altière de la Gardienne. Décidément, tout le monde ou presque était venu.

Tout en bas, c'étaient les badauds. Des milliers de visages et de membres se mêlaient dans le plus complet désordre. Elle eut même l'impression de reconnaître les yeux fiévreux du Mage qui avait ressuscité le Roi. Mais quand elle revint à l'endroit où il devait se trouver, elle ne vit plus rien.

La cérémonie se poursuivait, interminable. Une sorte de courant étrange montait de la multitude, secret, sournois, qui avait une tout autre saveur que l'aquasphère principale.

En sentant sur elle un regard ami, elle se tourna sur le côté. Là-bas, parmi la garde des Coralliens, à côté d'une Seigneure casquée de rouge et au bas du visage dissimulé par une maille de même couleur, son ancienne garde du corps.

Moire lui adressa un fugace sourire et cela suffit à lui réchauffer les

bras. Moire arborait maintenant un col de corail indiquant qu'elle avait rejoint le corps des Coralliens. Au moins, Zée comptait une alliée au sein du Palais.

Les applaudissements se poursuivaient, le peuple entier d'Abyss battait de la caude, produisant un vacarme épouvantable. Ils levaient une poussière digne du noir-nuage des champs de sargasses.

Dans son ventre, le malaise grandissait. Sous les sourires extasiés, sous la ferveur populaire, elle sentait, rampante, sinueuse, une colère sombre qui montait. Elle songea à Ventouse, elle songea à Bec et, dans un geste qu'elle n'avait pas prémédité, elle leva le poing gauche.

Les hourras redoublèrent ; elle sentit sa brûlure l'élancer dans sa paume.

Alors, face au peuple d'Abyss réuni pour sa gloire, face aux institutions de la cité, face aux représentants des Guildes rassemblés, elle renouvela son vœu de devenir la Libératrice, celle qui offrirait aux Alliés enchaînés le droit d'être enfin libres et qui, en cet instant, en silence, muets, lui adressaient ensemble, sous les acclamations des Seigneurs triomphants, des hurlements de haine.

Achevé au Balaton, le 25 août 2023

LEXIQUE ABYSSIN

A

Ablégat : nom du magistrat qui dirige les débats du Sénat et organise ses travaux. Il ouvre et ferme les séances et fait appliquer le règlement.

Ambassadeurs : créatures anciennes n'appartenant à aucune Guilde, appelés aussi les Trois. Ils sont doublement mosgoweyd.

Assemblée Océanique du Sénat : assemblée qui vote les lois en conseil complet. Le terme désigne aussi le bâtiment où se déroulent les réunions de l'Assemblée, ainsi que celles du Parlement et de la Chambre des Alliés, chaque assemblée possédant une salle séparée.

Auflud'hui : marée en cours.

B

Bhu : cérémonie de tirage au sort des sénateurs.

Boucle : période de mille ans environ, le temps que le courant lent fasse le tour du monde et revienne.

Brasse : distance d'environ un mètre.

Bureau des Éventreurs : groupe secret d'espions-assassins au service des Politiciens. Ses membres sont appelés les Espadons. Très peu nombreux, ils manient un poignard tiré d'une corne d'espadon.

C

Camérier : Allié tiré au sort pour siéger à la Chambre des Alliés.

Caude : désigne la partie postérieure d'un Seigneur ; elle peut aussi

bien se composer d'une queue de poisson, d'hippocampe, de tentacules, etc.

Clavifère : propriétaire d'un fief dont la possession est symbolisée par une clé dorée ou argentée.

Conque : unité de volume, équivalente à un mètre cube.

Coralliens : troupes d'élite des Militaires. On les reconnaît au corail rouge vivant qui pousse sur leur casque. Ils utilisent souvent la venimencre pour leurs actions clandestines. Servent de gardes du corps pour les Politiciens mais aussi de garde royale.

Cosséguir : littéralement « suivre l'os », c'est-à-dire aller vers le fond.

Crachoir : surnom donné à la tribune des orateurs dans l'Assemblée Océanique du Sénat.

D

Delphines : artistes particulièrement réputées pour leurs spectacles (voir Geus'seh).

Delwi : littéralement « lumière brillante », désigne le potentiel magique des hydrozoas et, par conséquent, des Mages.

Dérive : transe induite en se coiffant de certaines méduses. Le dérivant partage ses souvenirs avec l'animal qui les émet sous forme d'animalcules.

E

Eïdon : porteur de clé dorée. Au-dessus, c'est le Roi et la famille royale.

Euripes : grottes souterraines qui sont censées abriter un autre monde.

Évagination : supplice dans lequel on attache la victime à des murènes qui remontent très rapidement vers la surface. En général, le gher'néhu de la victime, sous le changement de pression, lui ressort par la bouche.

F

Fanon : drapeau qui marque la limite d'un fief.

Filaments : troupes de Mages de combat, les plus craints après les Squales. Utilisent des tridents, des filets et des fouets, et peuvent plonger leurs adversaires dans l'horreur pure grâce à des illusions.

Filtreurs : organismes filtrants de certains organismes, utilisés pour éclaircir l'atmosphère dans les lieux d'habitation ou de rencontre.

Fléau : nom donné à une figure héroïque abyssine, au départ pour des exploits militaires, mais de façon plus diversifiée ensuite. En hommage, on dresse au Fléau un hecmon (voir ce mot) en un endroit de la ville. Le Fléau est souvent spécialisé dans certaines requêtes et reçoit des demandes sous la forme de tablettes.

Flux : période d'activité de la marée. Sinon, voir Gher'néhu.

Fluxiale : subdivision du flux, dont la durée varie entre quelques secondes et une heure.

G

Geus'seh : « art de semer du goût », jeu artistique d'odeurs, de goûts et de danse.

Gher'néhu : vessie natatoire ; désigne également une conception de l'équilibre entre deux forces, le flux (associé à l'action, la dépense, la maturité, la destruction, l'extérieur, etc.) et le reflux (associé au repos, à l'accumulation, à l'enfance, à la fertilité, à l'intérieur, etc.).

Girelin : magistrat chargé d'apaiser les tensions au sein d'une Guilde.

Grandes marées : désignent le début et la fin du monde dans un tourbillon.

Guerre des Guildes : longue période sombre de l'histoire d'Abyss, à laquelle le Roi Estran a mis fin.

Geus'wehr ({) : langue qui utilise le goût et les odeurs. Elle est lente mais porte très loin et permet de retrouver précisément l'origine du message transmis dans cette langue.

Gwehr : littéralement « bête », nom méprisant attribué par les Seigneurs aux Alliés. Appelés aussi glossomones (ceux qui ne parlent

qu'une seule langue).

Gyre : durée d'environ un an, avec une saison chaude et une saison froide ; durée d'une magistrature.

H

Hecmon : autel consacré à un Fléau. Il peut consister en une simple pierre, gravée ou non, sculptée ou non. Parfois, il figure le tombeau du Fléau. Les plus anciens hecmons sont recouverts de toute une faune qui en dissimule la nature. On les trouve soit dans les recoins des venelles, soit aux carrefours. Certains comportent des fentes pour y glisser des tablettes.

Hymne abyssin : série presque infinie de huitains à rimes croisées dont le dernier mot est toujours Abyss, attribuée à la Ménestrelle, mais dont la liste s'allonge au fil du temps. Certains ajoutent des strophes parodiques ou vulgaires appelées Antistrophes.

I

Innom : nom intérieur, secret, connu des seuls intimes. C'est ce nom qui permet, paraît-il, l'action magique des Mages.

J

Jurande : pour chaque métier, il existe une organisation interguilde. On peut citer la jurande des mosgoweyds, celle des enseignants, des artistes, des girelins (surnommée jurande des menteurs), jurande nourricière, etc.

K

Kan'seh : art de semer du chant, musique en Abyss ; voir Orgue hydraulique.

Kan'wehr ([) : langue qui utilise claquements, craquements, chants, cliquètements. Elle porte bien plus loin et se montre bien plus rapide que les autres langues. Cependant, le message part dans toutes les directions.

Kehd : politiquement, il s'agit d'une rupture dans les équilibres

intérieurs de la cité qui peut conduire à la révolution et/ou à la guerre civile. Sinon, désigne tout trouble dans le Gher'néhu. Il s'agit également du nom d'un jeu de cartes.

Kraken (autre nom : Soe-Trolden, le Fléau de la mer) : dieu-monstre qui a déjà tenté de détruire Abyss. Il possède certains adeptes parmi les Seigneurs et les Alliés guidés par le Nécrocampe.

L

Lac de saumure : zone de grande concentration de sel dépourvue d'oxygène. Utilisée pour les exécutions capitales chez les Contrebandiers.

Lame : appelée aussi l'Eschole de la Lame, désigne l'apprentissage des techniques de la Lame, extrêmement efficaces, accompagnées d'une solide formation morale. Les adeptes de la Lame, les Escholiers, s'appellent entre eux frères et sœurs et ne se combattent qu'en dernier recours, selon des rituels très précis ; ils prennent des élèves de toutes les Guildes, même parfois des Alliés, paraît-il. Les Escholiers détestent le Kraken et la Dérive. L'Eschole a été mise en place par Marnage pour à la fois réunir les Guildes et monter le niveau des combattants. Les Escholiers connaissent par cœur le Traité de la Lame. Il est écrit par une poétesse guerrière que certains identifient à la Ménestrelle et que d'autres appellent également La Lame, entraînant un certain nombre de confusions. Il se dit qu'elle est immortelle grâce aux Mages.

Légion mercenaire : escouades de mercenaires venus de toutes les Guildes pour se mettre au service de la Guilde des Marchands. Ils sont très bien payés et équipés (bouclier de nacre et scie-glaive), sans scrupules, peu disciplinés et cherchent le butin et la rapine. Ils désertent souvent pour devenir Contrebandiers.

M

Marée : durée d'environ une journée, divisée en deux périodes, le flux et le reflux.

Meg : « grand », nom à connotation péjorative donné par les Alliés aux Seigneurs.

Mercaflux : désigne le flux du marché qui dure une marée, toutes les huit marées. Désigne aussi la durée entre deux flux de marché.

Milice : service d'ordre des Cultivateurs. Elle est réputée solide et motivée mais peu disciplinée, et connaît souvent des pertes importantes. Ses membres sont les Faucheux armés de faux.

Mortes-eaux : solstices d'hiver et d'été.

Mosgoweyds : érudits de toute Guilde formés à l'Académie. Les glyes'mosgoweyds connaissent parfaitement le passé, les henti'mosgoweyds analysent l'avenir.

Murénal : établissement dédié à l'élevage ou la pension de murènes, parfois, plus rarement, d'anguilles. On y abrite une meute utilisée pour la chasse ou bien dans un cadre militaire.

N

Narcose : ivresse qui touche les voyageurs qui cosséguissent trop rapidement.

Nécrocampe : nom du chef du Culte du Kraken.

Netun : porteur de clé argentée (Netun est utilisé aussi comme formule de politesse).

O

Orgue hydraulique : orgue dont les sons sont produits par le passage de l'eau dans des tubes de vers tubicoles. Il se présente en général sous la forme d'une sphère hérissée de tubes autour de laquelle glisse l'organiste.

P

Pharillon : sorte de bulle de lumière fabriquée par les Mages pour les Cultivateurs du fond.

Pince : service d'ordre des Militaires. Elle assure aussi la police en Abyss. Elle est très efficace, très juste, crainte et respectée de tous, mais sous-équipée et en cruel sous-effectif. Ses membres sont surnommés les Squales. Seuls les Coralliens échappent à sa juridiction.

Plekh'wehr (≈) : langue qui utilise le toucher. Elle est fort mal vue en Abyss et est considérée comme une langue primitive, peu apte à transmettre des messages complexes et subtils. Néanmoins, ceux qui l'utilisent parviennent à exprimer autant de nuances que dans les autres langues.

R

Reflux : période de repos de la marée. Sinon, voir Gher'néhu.

S

Sarcoquillage : enveloppe constituée de tridacnas géants entourant le corps du défunt qui va être plongée dans une éruption sous-marine.

Séchure : désigne par métaphore la surface.

Sima : désigne la croûte océanique.

Stries : quantité de mémoire gravée dans les coquillages (striothèque et striothécaire en sont dérivés).

T

Tempêtes benthiques : tourbillons géants qui peuvent durer plusieurs mercaflux.

Thaem'reyss : ancien nom de la cité d'Abyss.

Treud : sceau-cylindre permettant la signature d'un document en formant un texte dans l'argile ou dans le sable.

Triwehr : les trois langues principalement utilisées en Abyss, à savoir la weyd'wehr (<), la geus'wehr ({) et la kan'wehr ([). Pour certains, il s'en ajoute une quatrième, appelée plekh'wehr (≈).

V

Vatséguir : littéralement « suivre l'air », c'est-à-dire aller vers la surface.

Venimencre : arme utilisée par les Coralliens qui mêle du venin de murène soit avec de l'encre de seiche, soit avec du mucus bioluminescent de calmar.

Vives-eaux : périodes où le flux et le reflux ont exactement la même durée.

W

Weyd'seh : « art de semer du voir », jeu de couleurs avec bioluminescence ; sorte de danse d'Abyss.

Weyd'wehr (<) : langue qui utilise la vue (couleurs, mouvements), rapide et efficace à très courte distance.

Remerciements

Merci à Sabrina Calvo, Lionel Davoust et Mathieu Gaborit qui ont bien voulu se replonger dans leurs textes de l'artbook *Abyss. The Universe* pour répondre à mes interrogations et dont j'ai repris quelques propositions pour ce roman.

Édition numérique réalisée pour les Éditions Mnémos
par Audrey Keszek, lesbeauxebooks.com.